00102084

BOMBAY BRANCH

OF THE

Royal Asiatic Society.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

TOME XVII.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES,

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVÉRÉ DANS LES PAYS OÙ LES VOYAGEURS ONT PÉNÉTRÉ; LES MŒURS DES HABITANS, LA RELIGION, LES USAGES, ARTS ET SCIENCES, COMMERCE ET MANUFACTURES;

PAR J. F. LAHARPE.

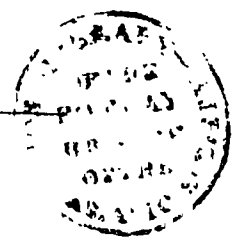
102084

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE AVEC LE PLUS GRAND SOIN, ET ACCOMPAGNÉE D'UN BEL ATLAS IN-FOLIO.

Vol XVII

TOME DIX-SEPTIÈME.



A PARIS,

CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 9.

1820.

Lab/Abo
102084

00102084

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

CINQUIÈME PARTIE.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE

ET DANS LE GRAND OCÉAN.

INTRODUCTION.

Christophe Colomb ayant découvert, en 1498, le continent de l'Amérique méridionale, les Espagnols essayèrent bientôt de s'y établir ; mais ils éprouvèrent beaucoup de résistance d'une partie des naturels de la partie la plus occidentale de cette région, baignée par la mer des Caraïbes. Ce ne fut que vers la fin de l'année 1510 qu'ils apprirent qu'à l'ouest du pays montagneux où ils étaient on trouvait une grande mer. Vasco Nugnez de Balboa la découvrit le 25 septembre 1513.

On ne sait pas précisément pourquoi elle reçut le nom de *Mer du Sud*; était-ce parce que l'on

appelait l'Océan atlantique *Mer du Nord*, et que l'on regarda la nouvelle mer comme plus méridionale ? mais ces deux dénominations sont absurdes et ne peuvent subsister en géographie ; car, ainsi que l'a très-justement observé Fleurieu, en passant de l'ancien océan dans le nouveau, quelque route que l'on prenne, on ne change pas de latitude ; la partie de la mer où l'on entre n'est pas la mer du Sud relativement à l'autre ; elle est même moins méridionale si l'on en double l'extrémité Sud de l'Amérique, que la partie de la mer d'où l'on sort.

Le nom de grand Océan est donc celui qui convient le mieux à cette vaste étendue d'eau qui se répand de l'est à l'ouest entre l'Amérique, l'Asie et l'Afrique, sur un espace de trois mille quatre cents lieues marines, à peu près la demi-circonférence du globe.

Quant à la partie de mer la plus anciennement connue qui baigne les côtes occidentales de l'Europe et de l'Afrique, et les côtes orientales de l'Amérique, le nom d'*Océan Atlantique*, consacré par l'antiquité, employé long-temps par les historiens et les cosmographes, et remis en honneur par quelques géographes modernes, mérite d'être conservé. (1)

L'on n'emploiera donc que ces dénominations

(1) Observations sur la division hydrographique du globe, etc.

dans l'Histoire des Voyages que l'on va lire, excepté lorsque l'on citera les propres expressions des navigateurs ou des narrateurs.

La nouvelle de la découverte d'une mer à l'occident de l'Amérique fit beaucoup de bruit en Europe, et inspira à plusieurs navigateurs le désir d'essayer une expédition dans cet océan inconnu. Mais, dit un historien espagnol, communiquait-il avec la mer du Nord (Océan atlantique)? Cette question, qui piquait la curiosité de tous les savans, demeurait sans solution; aucun d'eux ne s'offrait pour aller constater l'existence de ce passage incertain. On ne pénétrait dans cette mer nouvelle que par l'isthme du haut duquel on l'avait découverte; on ne songeait à y naviguer que pour faire des excursions sur les côtes de l'Amérique qu'elle baigne, afin de ravir de l'or aux habitans de ces contrées.

L'ardeur de participer aux riches productions des Moluques donna lieu à une découverte que le désir d'étendre les connaissances géographiques n'avait pu décider à entreprendre. Magellan eut la gloire de trouver la route qui conduisait par l'ouest à cet archipel, auquel jusqu'alors on n'allait que par l'est. Le succès de sa tentative ouvrit la voie à d'autres navigateurs. Depuis son temps jusqu'à nos jours le grand Océan a constamment été parcouru par les vaisseaux européens. Les uns ont fait le tour du globe, d'autres ont simplement parcouru des parties plus ou moins considérables

de cette vaste mer. L'on a pensé que pour bien faire connaître les découvertes qui ont successivement eu lieu, il était à propos de retracer l'histoire de toutes ces expéditions, dont la plupart offrent des particularités intéressantes et instructives. On les a disposées dans l'ordre chronologique, comme le plus convenable pour donner une idée claire et exacte des faits. L'on a supprimé les circonstances peu importantes, et l'on a, autant qu'on l'a pu en parlant des découvertes des premiers navigateurs, indiqué si les modernes se les sont appropriées, parce qu'ils les ignoraient ou les connaissaient mal.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Magellan.

FERNAND Magalhaens, que nous avons pris l'habitude de nommer Magellan, était Portugais de nation, et d'une famille noble. Les historiens qui nous ont fait connaître ses actions ne nous ont instruits ni du lieu de sa naissance, ni des particularités de sa vie privée. On sait seulement qu'il s'adonna de bonne heure à la navigation, se livrant à l'étude de la cosmographie et de l'astronomie, comme tous les hommes de son temps qui se sont illustrés sur mer. Pour acquérir des titres aux faveurs de la cour, et obtenir un emploi convenable à ses talens, il entreprit le voyage des Indes, et servit avec distinction sous le célèbre Albuquerque, surtout à Malacca, en 1511, lorsque ce vice-roi en acheva la conquête.

Il se trouvait à cette expédition avec son parent François Serrano. Argensola, historien des Moluques, écrit que Magellan partit avec Serrano et Antonio Abreu pour aller à la découverte de cet archipel; mais il est le seul qui fasse mention de cette particularité. Il paraît, au contraire, que

Magellan sollicita un commandement et ne put l'obtenir; alors il résolut de revenir en Europe demander l'avancement qui lui avait été refusé dans les Indes. Il avait profité de son séjour dans ces contrées pour prendre toutes les informations qu'il croyait propres à servir à sa fortune. Les lumières qu'il devait à Serrano, avec lequel, selon tous les historiens, il conserva toujours d'étroites relations, semblaient lui promettre un accueil favorable en Portugal.

Ce fut dans sa campagne de l'Inde que la force de caractère et le courage qui rendirent Magellan si propre aux grandes entreprises, se manifestèrent avec éclat. Herréra en cite un trait qui mérite d'être connu : un bâtiment qu'il montait se perdit sur un écueil isolé au milieu de la mer; il ne restait plus de ressource que de se sauver sur une petite île voisine; mais quand il fut question de s'embarquer dans les canots pour s'y rendre, de violentes contestations s'élevèrent. Les chefs et les officiers voulurent, à la faveur de leur rang, être du premier voyage : les matelots et les soldats s'y opposèrent. Magellan voyant que de pareils débats, dans une situation si périlleuse, pouvaient causer la perte de tous, dit à l'équipage : « Mes « enfans, laissez-les partir, je resterai avec vous; « mais qu'ils nous donnent leur parole de nous « envoyer chercher dès qu'ils auront mis pied à « terre. » Le trouble s'apaisa, et sa présence suffit pour les tranquilliser.

Arrivé à Lisbonne, Magellan continua de correspondre, autant que l'éloignement le permettait, avec son ami Serrano. Celui-ci l'invitait à retourner aux Indes, et même à se rendre aux Moluques dont il lui indiquait même la distance de Sumatra. Il l'engageait à chercher les moyens de découvrir l'extrémité du continent où Colomb avait abordé, afin de parvenir dans la mer que Balboa avait vue. Magellan s'adonnait avec ardeur à l'étude de la géographie et de la navigation. Il obtint la permission de consulter les mémoires et les cartes déposés dans les archives, et y puisa de nouvelles lumières. Il se lia d'amitié avec Martin Behaim, célèbre cosmographe, et avec Ruy-Falero, si habile astrologue que le peuple le croyait sorcier. Ces deux hommes, versés dans la géographie, fortifièrent Magellan dans la résolution de s'ouvrir un passage dans l'océan situé à l'ouest de l'Amérique.

Magellan, s'il faut en croire un historien, avait, à son retour, demandé une augmentation de paye de six francs par mois. Sa requête avait été rejetée; il pensa qu'elle obtiendrait plus de faveur lorsqu'elle serait appuyée du mémoire dans lequel il présentait les découvertes qu'il méditait. Mais il était du destin de la cour de Lisbonne de ne pas prêter l'oreille aux propositions qu'on lui adressait de tenter des voyages aventureux. Colomb avait échoué; il en fut de même de Magellan; ses offres furent reçues avec une sorte de mépris. Outré de

dépit d'un refus si humiliant et d'un traitement si peu mérité, il résolut de s'expatrier. Des correspondances secrètes l'instruisirent des dispositions de la cour d'Espagne, et le décidèrent à quitter le Portugal pour se rendre auprès de Charles-Quint. On trouva par la suite dans les papiers de Serrano des lettres par lesquelles Magellan l'informait qu'il espérait bientôt le rejoindre; que l'état de ses affaires le forçait à ce voyage; que s'il ne pouvait réussir à l'entreprendre au service de Portugal, ce serait à celui d'Espagne.

Accompagné de Ruy-Falero, qui croyait aussi avoir à se plaindre du roi, et suivi de quelques pilotes auxquels il avait persuadé d'abandonner le Portugal, Magellan arriva, en 1517, à Valladolid où Charles-Quint faisait sa résidence. Ce prince était alors absent; Magellan s'adressa à don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos, chargé du département des Indes. Ce ministre l'écouta avec attention, et, approuvant ses vues, informa son souverain des propositions de Magellan, qui s'offrait de démontrer que les Moluques et les autres îles d'où le Portugal tirait tant d'épiceries précieuses, appartenaient à l'Espagne, conformément à la ligne de démarcation du pape Alexandre VI, ajoutant que ce navigateur se proposait d'y trouver une route par la mer de l'ouest, opposée à celle des Portugais, qui s'y rendaient en allant à l'est par la mer des Indes.

Charles, qui était à Saragosse, fit venir Magellan,

et lui donna audience en présence de ses ministres. Magellan, qui avait déjà fourni des informations sur la richesse des productions des Moluques, n'eut pas de peine à prouver au roi que l'Espagne avait des droits sur ces îles, et la proposition de les faire valoir fut accueillie avec empressement. Les motifs sur lesquels cette prétention était fondée, paraîtront très-plausibles, si toutefois on se reporte au temps où la question fut agitée. Alexandre VI avait partagé le monde en deux parties égales par une ligne qui, relativement à l'Europe, passait à l'ouest des Canaries et des Açores, et de l'autre côté de la terre marquait une séparation à 180° en longitude. Les Espagnols devaient avoir la possession de tous les pays qu'ils pourraient découvrir à l'ouest de cette ligne de démarcation, et les Portugais, de ceux qu'ils découvriraient à l'est. Étrange donation fondée sur l'ignorance totale de la bonne philosophie et de la physique. Avec l'une on aurait fait réflexion que le pape ne pouvait donner ce qui ne lui appartenait pas, et avec l'autre on aurait su qu'en conséquence de la forme sphérique du globe, il était très-possible que deux nations arrivassent au même point, en allant l'une au levant et l'autre au couchant. La partie inférieure de ce cercle imaginaire tracée par le pape, fixait le terme où devaient s'arrêter de part et d'autre toutes les prétentions : or, comme on ignorait les lieux où cette ligne devait passer, et que l'on manquait des moyens de les connaître,

il s'ensuivit des contestations dont celle qui occupait alors la cour d'Espagne est la plus remarquable. Tous les cosmographes croyaient alors, d'après Ptolémée, que les côtes de Siam et de Cochinchine étaient à 180° de longitude, comptés du méridien des îles Canaries; il pouvait, en conséquence, y avoir des difficultés entre le Portugal et l'Espagne sur la possession de quelques points de ces côtes. Cependant les Moluques, situées à une grande distance à l'est, semblaient se trouver dans la moitié du monde concédé à l'Espagne. Cette dernière puissance pensa qu'elle donnerait plus de poids à ses prétentions si elle envoyait chercher ces îles du côté de l'ouest. Mais il fallait pour cela contourner la barrière que le continent d'Amérique semblait opposer de ce côté. Magellan s'y était engagé; il confirma devant Charles-Quint ce qu'il avait dit à son ministre; et, pour prouver la possibilité de ce qu'il avançait, il montra au roi, sur une carte ou un globe ingénieusement enluminé, la route qu'il se proposait de suivre pour aller aux Moluques par l'ouest. L'on y voyait un détroit tracé immédiatement à la suite des terres les plus au sud de l'Amérique. L'on demanda à Magellan comment, dans la supposition où le détroit n'existerait pas, il arriverait dans le grand Océan; il répondit qu'il lui était impossible de douter de la réalité du détroit; mais qu'en supposant même qu'il pût se tromper, il prendrait la même route que les Portugais, ajoutant qu'ils

n'avaient aucun droit de s'en plaindre, puisqu'on pourrait toujours leur prouver que les Moluques étaient dans les limites assignées à l'Espagne par la décision du pape.

Magellan parvint à persuader le conseil d'Espagne; et Charles-Quint, dont le génie était capable d'apprécier un projet hardi, conçut une haute opinion de celui qui le lui présentait : il voyait d'ailleurs ses raisonnemens appuyés du témoignage d'un Portugais aussi renommé que Serrano, et d'un savant aussi célèbre que Falero : il ne balança pas à lui accorder sa confiance. Il les créa, l'un et l'autre, chevaliers de Saint-Jacques de Calatrava, et les nomma capitaines de vaisseau.

Le conseil d'Espagne conclut avec Magellan un traité dont les dispositions sont curieuses à connaître.

Magellan s'engage à découvrir les Moluques et les îles occidentales dans les limites assignées à l'Espagne par la ligne de démarcation, et de s'y frayer une route par la mer de l'ouest. Le roi lui promet que, pendant dix ans, il ne permettra à aucun navigateur, sujet de l'Espagne, d'aller sur les traces de ses découvertes. Il accorde à Magellan le vingtième de toutes les richesses qu'on retirera des nouvelles découvertes, déduction faite des frais de l'armement. Magellan et ses descendans, nés en Espagne, auront le titre de général de tous les pays qui seront découverts. Ils auront aussi la faculté d'envoyer, tous les ans, pour la valeur de 10,000 du-

cats dans les vaisseaux du roi, qui en rapporteront les retours, sans autres frais que les droits ordinaires. Si les îles que Magellan découvrira excèdent le nombre de six, la quinzième partie du revenu net de deux de ces îles lui sera accordée. Il recevra, en outre, le cinquième de ce que rapporteront les vaisseaux de la première expédition. Le roi s'engage à faire armer cinq vaisseaux. La flotte aura deux cent trente-quatre hommes d'équipage, payés et nourris pendant deux ans.

Le dessein de Magellan fut d'abord traversé par don Alva d'Acosta, ambassadeur de Portugal, qui sentit combien le succès de cette entreprise nuirait aux intérêts de son souverain. Il s'efforça de l'empêcher, se donna beaucoup de mouvemens pour faire chasser Magellan de la cour, représentant que c'était un homme dans la disgrâce de son roi légitime; et, en même temps, il assurait Magellan que s'il voulait retourner en Portugal, le roi le chargerait de ces mêmes découvertes, qu'il avait le dessein d'entreprendre, et lui accorderait de bien plus grands avantages que ceux qu'il obtenait en Castille. Magellan ne se laissa pas amorcer par les propositions d'Acosta, et eut même besoin d'une certaine adresse pour échapper à ses embûches, car le bruit courut que des assassins étaient apostés pour attenter à la vie de Magellan et de Falero. D'un autre côté, Acosta échoua dans ses tentatives de détourner le conseil d'Espagne d'exécuter le projet de Magellan, et celui-ci partit avec les ordres

du roi pour faire armer, à Séville, la flotte destinée à son expédition.

De nouveaux obstacles attendaient Magellan à Séville. Les officiers du gouvernement apportèrent à l'équipement de la flotte des lenteurs extraordinaires; ce ne fut qu'avec une sorte de répugnance qu'ils la pourvurent d'armes, de munitions, de provisions et de marchandises. L'argent nécessaire manqua; Lezo Guttierez, trésorier, et Cristophe Aro de Burgos, firent, de leurs propres fonds, des avances pour accélérer l'armement, et, en considération de l'évêque de Burgos, des négocians de Séville suppléèrent à ce qui manquait encore. Enfin, comme il était question d'une entreprise nouvelle, et que l'on ne savait pas précisément où elle devait aller, les pilotes refusaient de s'embarquer. Il arriva des ordres de les y contraindre. La flotte était sur le point de faire voile lorsqu'il s'éleva un différend entre Magellan et Ruy-Falero, qui devait faire le voyage en qualité de cosmographe. Il s'agissait de savoir auquel des deux serait confié le droit de porter l'étendard royal et le fanal. Le roi ordonna que Falero resterait en Espagne pour y rétablir sa santé, jusqu'au prochain voyage.

Sancho Martinez de Leyva, corrégidor de Séville, eut ordre en même temps de remettre à Magellan l'étendard royal, dans l'église de Sainte-Marie de la Victoire, et de lui faire prêter serment, suivant l'usage d'Espagne, de se conduire en loyal et fidèle serviteur du roi. Magellan reçut ce même serment

de tous les officiers de la flotte, qui lui jurèrent de le suivre partout où il voudrait les conduire, et de lui obéir en tout ce qu'il leur commanderait. S'étant tous recommandés à Dieu, ils s'embarquèrent pour ce voyage, qui devait immortaliser le nom de Magellan.

Ce chef de l'expédition commandait *la Trinité*; Juan de Cartagena *le Saint-Antoine*; Louis de Mendoza *la Victoire*; Gaspar de Quesada *l'Conception*, dont Sébastien del Caño était second; enfin, Rodriguez Mendoza commandait *le Saint-Jacques*. Sur ces cinq navires les deux premiers étaient de cent trente tonneaux chacun, les deux autres de quatre-vingt-dix, le cinquième de soixante : ils portaient en tout deux cent trente-sept hommes d'équipage. Quels faibles moyens pour une longue navigation dont le terme était inconnu!

La flotte partit de Séville le 10 août 1519, mais ce ne fut que le 20 septembre suivant qu'elle appareilla de San-Lucar, à l'embouchure du Guadalquivir. Le départ de la flotte, dit Herrera, fut ainsi retardé jusqu'à l'arrière-saison par les vives instances que faisait le roi de Portugal pour détourner Charles-Quint de cette entreprise; mais ce monarque déclara que son intention était de ne rien usurper sur les possessions accordées au Portugal par la capitulation conclue avec lui, et qu'il avait donné des ordres précis à tous ses capitaines de ne se mêler en rien des affaires des Portugais. Ceux-ci publiaient que le roi d'Espagne en serait pour les

frais de cet armement; que Magellan était un homme d'un caractère trop vain et trop inconséquent pour que l'on pût fonder sur ses discours la plus légère espérance, et qu'il ne tiendrait en aucune manière les promesses qu'il avait faites.

Magellan ayant relâché à Ténériffe pour se ravitailler, en repartit le 2 octobre. On suivit la côte de Guinée jusqu'à 8° de latitude nord, et l'on fut pris de [illegible] avec de la pluie et des raffales, jusqu'à la ligne équinoxiale. Ces temps contraires empêchaient d'avancer. Les capitaines, ennuyés déjà de la longueur de la route, annonçaient un esprit de révolte; ils étaient indignés d'obéir à un homme qui n'était pas de leur pays, et Magellan éprouvait combien il est difficile de réussir chez une nation dans laquelle on est étranger. Un jour, le capitaine Juan de Cartagena demanda au pilote de la capitane pourquoi il ne naviguait pas d'après les instructions données à Séville, et signées par Magellan. « Laissez là les questions, reprit celui-ci; votre « devoir est de me suivre. » Cartagena lui représenta qu'il aurait dû prendre là-dessus le conseil de ses officiers, et ne pas agir ainsi d'autorité; qu'il n'était pas juste de décider une chose, puis d'en faire une autre; et qu'il était au moins inutile de leur avoir donné la route par écrit. « Vous êtes dans l'erreur, « reprit Magellan; la route par écrit vous devient « utile dans le cas où des coups de vent vous écar- « teraient de l'escadre; mais tant que nous mar- « cherons de conserve, mon pavillon, dans le jour,

« et mon fanal, dans la nuit, doivent vous guider. »

Le 13 décembre les Castillans arrivèrent à Rio de Janeiro, sur la côte du Brésil, et imposèrent à cette baie le nom de Sainte-Luce. Les Indiens vinrent dans des pirogues chargées de volailles, de maïs, de fruits, de perroquets et d'autres oiseaux. Ils offraient un esclave pour une hache. Le général défendit, sous peine de la vie, d'acheter aucun esclave, pour ne pas donner lieu aux Portugais de se plaindre qu'il eût trafiqué sur leurs terres; et, d'ailleurs, pour épargner les vivres.

« Ici, dit Pigafetta, auquel on doit la relation de ce voyage, nous fîmes une abondante provision de poules, de patates, d'une espèce de fruit qui ressemble au cône du pin; mais qui est extrêmement doux et d'un goût exquis (l'ananas); de roseaux fort doux (cannes à sucre), de la chair d'anta (tapir), laquelle ressemble à celle de la vache, etc. Nous fîmes d'excellens marchés; pour un hameçon ou pour un couteau l'on nous donnait cinq à six poules; pour un petit miroir ou une paire de ciseaux nous obtenions assez de poisson pour nourrir dix personnes; pour un grelot ou pour un ruban, les indigènes nous apportaient une corbeille de patates; c'est le nom qu'on donne à des racines qui ont à peu près la forme de nos navets, et dont le goût approche des châtaignes. Nous changions aussi chèrement les figures des cartes à jouer : pour un roi de denier (1) on me donna

(1) Nom d'une carte du jeu de Tarot.

six poules, et encore s'imagina-t-on d'avoir fait une très-bonne affaire.

« Nous avions alors le soleil à notre droite, et nous souffrions bien plus de la chaleur qu'en passant la ligne. La terre du Brésil, qui abonde en toutes sortes de denrées, est aussi étendue que l'Espagne, la France et l'Italie ensemble : elle appartient au roi de Portugal.

« Les [illegible]iens ne sont pas chrétiens; mais ils ne sont pas non plus idolâtres, car ils n'adorent rien : l'instinct naturel est leur unique loi. Ils vivent très-long-temps, car les vieillards parviennent ordinairement jusqu'à cent vingt ans, et quelquefois jusqu'à cent quarante. Ils vont tout nus, les femmes aussi-bien que les hommes. Leurs habitations sont de longues cabanes qu'ils nomment *boï;* et ils se couchent sur des filets de coton appelés hamacs, attachés par les deux bouts à de grosses poutres; leur cheminée est par terre. Un de ces boïs contient quelquefois jusqu'à cent hommes avec leurs femmes et leurs enfans; il y a par conséquent toujours beaucoup de bruit. Leurs barques, qu'ils appellent pirogues, sont formées d'un tronc d'arbre creusé au moyen d'une pierre tranchante, car les pierres leur tiennent lieu de fer, dont ils manquent. Ces arbres sont si grands, qu'un seul canot peut contenir jusqu'à trente et même quarante hommes, qui voguent avec des avirons semblables aux pelles de nos boulangers. A les voir si noirs, tout nus, sales et chauves,

on les aurait pris pour les matelots du Styx.

« Les hommes et les femmes sont bien bâtis et conformés comme nous. Ils mangent quelquefois de la chair humaine, mais seulement celle de leurs ennemis. Ce n'est ni par besoin ni par goût qu'ils s'en nourrissent, mais par un usage qui, à ce qu'ils nous dirent, s'est introduit chez eux de la manière suivante : Une vieille femme n'avait qu'un seul fils qui fut tué par les ennemis. Quelque temps après, le meurtrier de son fils fut fait prisonnier et conduit devant elle; pour se venger, cette mère se jeta comme un animal féroce sur lui, et lui déchira une épaule avec les dents. Cet homme eut le bonheur non-seulement de se tirer des mains de cette vieille femme et de s'évader, mais aussi de s'en retourner chez les siens, auxquels il montra l'empreinte des dents sur son épaule, et leur fit croire (peut-être le croyait-il lui-même) que les ennemis avaient voulu le dévorer tout vif. Pour ne pas céder en férocité aux autres, ils se déterminèrent à manger réellement les ennemis qu'ils prendraient dans les combats, et ceux-ci en firent autant. Cependant ils ne les mangent pas sur-le-champ, ni vivans; mais ils les dépècent et les partagent entre les vainqueurs; chacun porte chez soi la portion qui lui est échue, la fait sécher à la fumée; et chaque huitième jour il en fait rôtir un petit morceau pour le manger. J'ai appris ce fait de Jean Carvallo, notre pilote, qui avait passé quatre ans au Brésil.

« Les Brésiliens se peignent le corps, et surtout le visage, d'une étrange manière et de différentes façons, les femmes aussi-bien que les hommes. Ils ont les cheveux courts et laineux, et n'ont de poil sur aucune partie du corps, parce qu'ils s'épilent. Ils ont une espèce de veste faite de plumes de perroquets, tissues ensemble, et arrangées de façon que les grandes pennes des ailes et de la queue [illegible]ment un cercle sur les reins, ce qui leur donne une figure bizarre et ridicule. Presque tous les hommes ont la lèvre inférieure percée de trois trous par lesquels ils passent de petits cylindres de pierre longs de deux pouces. Les femmes et les enfans n'ont pas cet ornement incommode. Ajoutez à cela qu'ils sont entièrement nus pardevant. Leur couleur est plutôt olivâtre que noire. Leur roi porte le nom de cacique.

« On trouve dans ce pays un nombre infini de perroquets, de manière qu'on nous en donnait huit ou dix pour un petit miroir. Ils ont aussi de très-beaux chats maimons, jaunes, semblables à de petits lions.

« Ils mangent une espèce de pain rond et blanc, mais que nous ne trouvions pas de notre goût, fait avec la moelle ou plutôt l'aubier qu'on trouve entre l'écorce et le bois d'un certain arbre, et qui a quelque ressemblance avec du lait caillé. Ils ont aussi des cochons qui nous parurent avoir le nombril sur le dos, et de grands oiseaux dont le bec ressemble à une cuiller, mais ils n'ont point de langue.

« Quelquefois, pour avoir une hache ou un coutelas, ils nous offraient pour esclaves une ou même deux de leurs jeunes filles; mais ils ne nous présentèrent jamais leurs femmes; d'ailleurs, celles-ci n'auraient pas consenti à se livrer à d'autres hommes qu'à leurs maris; car malgré le libertinage des filles leur pudeur est telle, quand elles sont mariées, que jamais elles ne souffrent que leurs maris les embrassent pendant le jour. Elles sont chargées des travaux les plus pénibles, et on les voit souvent descendre de la montagne avec des corbeilles fort chargées sur la tête; mais elles ne vont jamais seules; leurs maris, qui en sont très-jaloux, les accompagnent toujours avec des flèches dans une main et un arc dans l'autre; cet arc est de bois de Brésil ou de palmier noir. Si les femmes ont des enfans, elles les placent dans un filet de coton suspendu à leur cou.

« Ces peuples sont extrêmement crédules et bons, et il serait facile de leur faire embrasser le christianisme. Le hasard fit qu'on conçut pour nous de la vénération et du respect. Il régnait depuis deux mois une grande sécheresse dans le pays, et comme ce fut au moment de notre arrivée que le ciel leur donna de la pluie, ils ne manquèrent pas de l'attribuer à notre présence. Lorsque nous débarquâmes pour dire la messe à terre, ils y assistèrent en silence et avec un air de recueillement; et voyant que nous mettions à la mer nos chaloupes, qui demeuraient attachées aux côtés du vaisseau,

ou qui le suivaient, ils s'imaginèrent que c'étaient les enfans du vaisseau, et que celui-ci les nourrissait.

« Le capitaine général et moi fûmes un jour témoins d'une étrange aventure : les jeunes filles venaient souvent à bord s'offrir aux matelots pour obtenir quelque présent. Un jour une des plus jolies y [illegible]nta, sans doute pour le même objet ; mais ayant [illegible] un clou de la longueur du doigt, et croyant n'être pas aperçue, elle le prit et l'enfonça bien vite entre les deux lèvres de ses parties naturelles; croyait-elle le cacher, croyait-elle s'en orner? c'est ce que nous ne pûmes deviner. »

La flotte remit en mer le 27 décembre, et, cotoyant la terre, alla jusqu'au cap Sainte-Marie, à l'embouchure du Rio de la Plata. « C'est ici, dit Pigafetta, qu'habitent les cannibales ou mangeurs d'hommes. Un d'eux, d'une figure gigantesque, et dont la voix ressemblait à celle d'un taureau, s'approcha de notre navire pour rassurer ses camarades, qui par crainte s'éloignaient du rivage et se retiraient avec leurs meubles dans l'intérieur du pays. Désirant leur parler et les voir de près, nous sautâmes à terre au nombre de cent hommes, et les poursuivîmes pour en attraper quelques-uns; mais ils faisaient de si grandes enjambées, que même en courant et sautant nous ne pûmes jamais parvenir à les joindre. »

Le lundi 6 février 1520, les Castillans sortirent du Rio de la Plata ; le 12, ils essuyèrent une tem-

pête affreuse; le 24, ayant trouvé une belle baie, Magellan voulut y entrer pour voir si ce n'était pas quelque détroit; mais ayant trouvé qu'elle se rétrécissait et n'offrait qu'une embouchure de rivière, il en sortit, et l'appela *la baie Saint-Mathias*. Les Castillans étaient déjà au 40e degré de latitude australe et souffraient un grand froid, et plus ils allaient avant, plus les tempêtes augmentaient; il se passait quelquefois trois et quatre jours sans que les navires pussent se rejoindre.

Étant entrés dans une baie (le Port-Désiré), où il y a deux îles, pour y faire du bois et de l'eau, ils trouvèrent ces lieux peuplés d'oiseaux de mer (manchots) et de phoques. Les premiers y étaient en si grand nombre et si peu farouches, qu'en une heure de temps on en fit une abondante provision pour les équipages des cinq vaisseaux. On emporta aussi beaucoup de phoques, mais on ne trouva ni bois ni eau. Il survint en ce lieu une si violente tempête, que les câbles de la capitane furent rompus, et qu'elle faillit à être jetée à la côte.

Après beaucoup d'autres traverses, ils trouvèrent, le 31 mars, par 49° 30′ de latitude sud, un bon port que Magellan nomma *le port Saint-Julien*, et où il résolut de passer l'hiver; car on sait que dans ces contrées australes cette saison a lieu depuis mai jusqu'en septembre, précisément dans le temps qui correspond aux grandes chaleurs de nos climats.

Magellan avait déjà éprouvé la répugnance des capitaines de la flotte à se soumettre à ses ordres. Il avait été obligé d'ôter le commandement du *Saint-Antoine* à Cartagéna, qu'il remplaça par Mesquita, un de ses parens; et quoiqu'il nommât quelque temps après Cartagéna capitaine de *la Conception*, il ne put apaiser sa haine; Mendoça et Quésada partageaient aussi les mêmes sentimens. A peine le capitaine-général avait-il annoncé que l'on hiverneraît dans la baie Saint-Julien, et réglé la distribution des vivres, que les équipages, excités par les mécontens, se plaignirent de la rigueur du froid et des privations qu'ils avaient à endurer; enfin tous demandèrent à retourner en Espagne. Magellan, en homme qui a prévu toutes les difficultés, et que rien n'ébranle, leur répondit : « Je préfère la mort à la honte de « manquer à ma promesse. Le roi m'a chargé de « ses ordres, je les exécuterai. A tout événement, « mon dessein est de suivre cette entreprise jusqu'à « ce que je trouve un détroit, ou la mer ouverte à « l'extrémité de ce continent, et je rencontrerai cer- « tainement l'un ou l'autre. La navigation est sans « doute périlleuse en hiver sur cette côte; mais elle « redevient facile au retour du printemps. Rien « alors ne pourra nous empêcher de prolonger le « continent jusque sous le pôle. Ignorez-vous que « nous arriverons dans des lieux où nous jouirons « de la lumière du soleil pendant plusieurs jours « de suite ? Je m'étonne que des hommes comme

« les Castillans fassent paraître cette faiblesse.
« Vous n'avez pas à vous plaindre de la disette des
« vivres; sur ce rivage nous avons abondance de
« bois, de bonne eau, de poisson et de gibier.
« Le biscuit et le vin ne vous ont pas manqué, et
« vous en aurez toujours en suffisance; si vous vous
« conformez à ce que j'ai réglé. Notre retour serait
« d'autant plus honteux que nous n'avons encore
« rien fait pour la gloire. Nous ne sommes qu'à la
« hauteur du pôle, où les Portugais sont tant de
« fois arrivés avant nous. Au reste, je le déclare,
« j'aime mieux mourir que retourner en arrière
« honteusement. Je suis persuadé que la plupart de
« ceux qui m'accompagnent sont animés de ce cou-
« rage naturel aux Castillans, comme ils l'ont té-
« moigné en de plus grandes occasions et comme
« ils le font voir encore tous les jours. Passons
« donc l'hiver ici, et attendons avec patience la
« saison favorable qui nous permettra de reprendre
« la mer; alors nous découvrirons un monde in-
« connu, riche en or, en épiceries, et où chacun
« de nous pourra s'enrichir. »

Ce discours apaisa les murmures des équipages pendant quelque temps; mais bientôt la sédition éclata. Un jour que Magellan avait envoyé un de ses canots au *Saint-Antoine* pour y prendre quatre hommes et les conduire à l'aiguade, un soldat du vaisseau avertit les gens du canot de ne pas aborder, parce que Quesada y commandait, et retenait prisonnier Mesquita, nommé capitaine par Magellan.

A la nouvelle de cette rebellion, le capitaine-général renvoya le même canot au *Saint-Antoine* et aux autres vaisseaux demander quel chef ils reconnaissaient; Quésada, Mendoça et Cartagéna répondirent qu'ils ne reconnaissaient d'autre autorité que celle du roi; Serrano, le seul qui n'eût pas trempé dans le complot, répondit qu'il était fidèle au roi et à Magellan. Dans une circonstance si critique, ce vaillant homme de mer développa toute la force de son caractère, et fit un coup d'autorité qui lui réussit, mais que l'humanité désapprouvera toujours. Sachant que les matelots ne partageaient pas la haine dont leurs capitaines étaient animés, et qu'un grand nombre épousait ses intérêts, il envoya poignarder, par un de ses affidés, Mendoça sur son propre vaisseau *la Victoire*. L'équipage rentra aussitôt dans l'obéissance.

Après ce coup hardi, Magellan donna ordre à chacun de se tenir à son poste et de faire bonne garde pour empêcher les autres vaisseaux de sortir de la baie. Bientôt on aperçut le *Saint-Antoine* qui dérivait sur la capitane et *la Victoire*. On supposa que ce bâtiment venait les combattre, et l'on se mit en devoir de repousser l'attaque. La capitane canonna *le Saint-Antoine*; mais on n'apercevait sur le pont que Quésada armé de toutes pièces, qui marchait comme un furieux, et appelait ses gens à haute voix. Ceux-ci n'osaient se montrer sur le pont que foudroyait l'artillerie de la capitane. Alors Magellan s'approcha avec ce vaisseau et *la*

Victoire, aborda *le Saint-Antoine*, et s'empara de la personne du rebelle sans éprouver la moindre résistance. Les gens de *la Conception* livrèrent Cartagéna.

Le lendemain le cadavre de Mendoça fut écartelé publiquement par les ordres de Magellan. Un conseil de guerre condamna Quésada au même supplice. Quant à Cartagéna, son rang ne permettant pas de le mettre à mort, il fut laissé à terre avec un aumônier de la flotte qui essaya de nouveau de faire révolter les équipages. L'instruction du procès fit connaître une quarantaine de coupables qui méritaient la mort; Magellan leur pardonna pour qu'une punition trop rigoureuse ne le rendît pas odieux.

Ces désordres apaisés, Magellan donna ordre à Serrano d'aller reconnaître la côte au sud. Une tempête jeta son navire à la côte à vingt-cinq lieues du port Saint-Julien; il fut brisé; heureusement l'équipage se sauva. Deux matelots vinrent par terre apprendre ce désastre au capitaine général, qui envoya un canot chargé de provisions au secours des naufragés; il les répartit sur les autres bâtimens de la flotte, et donna le commandement de *la Conception* à Serrano.

Magellan fit construire sur le rivage une maison en pierre où il établit la forge, afin de mettre en sûreté les travailleurs et leurs outils, quoique jusqu'alors il n'eût paru aucun Indien. Le froid était si vif, que trois hommes en perdirent l'usage de

leurs membres ; l'on se trouvait alors dans les jours les plus courts de l'année.

Quatre hommes qui avaient été envoyés pour reconnaître le pays, avec ordre de s'avancer jusqu'à trente lieues dans les terres, revinrent au bout de quelques jours ; ils n'avaient trouvé qu'un pays désert en apparence, et dépourvu d'eau douce.

Il y avait deux mois que la flotte était dans le port de Saint-Julien sans que l'on aperçût aucun habitant du pays. Un jour, il en parut un sur le rivage ; il était presque nu, chantait et dansait en même temps en se jetant de la poussière sur la tête. Le capitaine général envoya à terre un matelot avec ordre de faire les mêmes gestes comme signes d'amitié et de paix, ce qui fut très-bien compris, et le sauvage se laissa paisiblement conduire dans une petite île où le capitaine était descendu. « Cet homme était si grand, dit Pigafetta, que notre tête touchait à peine à sa ceinture. Son visage était large et teint en rouge, à l'exception des yeux qu'il avait entourés de jaune, et de deux taches en forme de cœur sur les joues. Ses cheveux, qui étaient en petite quantité, paraissaient blanchis avec quelque poudre. Il portait un manteau fait de peaux cousues ensemble, et une chaussure de la même peau. Il tenait de la main gauche un arc court et massif, dont la corde était faite d'un boyau ; de l'autre main il portait des flèches de roseau courtes, ayant d'un côté des plumes comme les nôtres, et à l'extrémité, au lieu de fer, la pointe d'une pierre à

fusil blanche et noire. Ces sauvages forment de la même espèce de pierre des outils tranchans pour travailler le bois.

« Le capitaine général lui fit donner à manger et à boire, et parmi d'autres bagatelles, lui présenta un grand miroir d'acier. Le géant, qui probablement voyait pour la première fois sa figure, recula si effrayé, qu'il renversa quatre de nos gens qui étaient derrière lui. On lui donna des grelots, un petit miroir, un peigne et quelques grains de verroterie. Ensuite on le remit à terre, en le faisant accompagner par quatre hommes bien armés.

« Un de ses camarades le voyant de retour, courut en avertir d'autres ; ceux-ci s'apercevant que nos gens armés s'approchaient d'eux, se rangèrent en file, étant sans armes et presque nus. Ils commencèrent aussitôt leur danse et leur chant pendant lesquels ils levaient l'index vers le ciel, comme avait fait le premier, pour indiquer qu'ils nous regardaient comme des êtres descendus d'en-haut ; ils nous montrèrent en même temps une poudre blanche dans des marmites d'argile, et nous la présentèrent, n'ayant autre chose à nous donner à manger. Les nôtres les invitèrent par des signes à venir sur nos vaisseaux. Les sauvages y vinrent en effet ; mais les hommes, qui ne tenaient à la main que leur arc et leurs flèches, avaient chargé leurs effets sur leurs femmes comme si elles eussent été des bêtes de somme.

« Les femmes ne sont pas si grandes que les

hommes ; en revanche elles sont plus grosses. Leurs mamelles tombantes ont plus d'un pied de long. Elles sont peintes et habillées de la même manière que leurs maris; mais elles couvrent leurs parties naturelles avec une peau mince. Elles n'étaient rien moins que belles à nos yeux, cependant leurs maris s'en montraient fort jaloux. Elles conduisaient avec des espèces de licoux quatre animaux dont la peau leur sert à faire leurs manteaux. Cet animal, nommé guanaco, ressemble à un petit chameau.

« Ces hommes arrivés à bord, le capitaine général leur fit servir une chaudronnée de bouillie qui était capable de rassasier vingt hommes, mais les six Indiens la mangèrent entièrement. Le lendemain deux autres apportèrent à bord un guanaco ; le capitaine leur fit donner à chacun une camisole rouge dont ils furent fort satisfaits.

« Six jours après il en vint un plus grand et mieux fait que les autres; il avait aussi les manières plus douces ; il sautait si haut et avec tant de force que ses pieds s'enfonçaient profondément dans le sable. Il passa quelques jours avec nous. Nous lui apprîmes à prononcer le nom de Jésus, l'oraison dominicale, etc. ; ce qu'il fit aussi bien que nous, mais d'une voix extrêmement forte. Enfin on le baptisa en lui donnant le nom de Jean. Le capitaine général lui fit présent d'une chemise, d'une veste, de caleçons de drap, d'un bonnet et de diverses bagatelles. Il retourna vers les siens en paraissant

fort content de nous. Le lendemain il apporta au capitaine un guanaco, et reçut d'autres présens pour qu'il nous en amenât encore d'autres; mais depuis ce jour nous ne le revîmes plus, et nous soupçonnâmes même que ses camarades l'avaient tué, parce qu'il s'était attaché à nous. Cet homme voyant à bord jeter des rats à la mer, les demanda pour les manger, et pendant six jours ne fit autre chose que porter à terre les rats et les souris que l'on prenait.

« Ce ne fut qu'après plus de vingt jours d'intervalle, que les Indiens reparurent. Ils étaient au nombre de quatre, sans armes, mais nous sûmes ensuite qu'ils les avaient cachées derrière des buissons. Ils étaient tous peints de différentes manières. Le capitaine voulut retenir les deux plus jeunes et les mieux faits pour les mener avec nous en Espagne; et, voyant qu'il était difficile de les arrêter par la force, il eut recours à l'artifice; il leur donna une grande quantité de couteaux, miroirs, grains de verroterie, de sorte qu'ils en avaient les mains pleines : ensuite il leur offrit deux paires d'anneaux qui servent à enchaîner, et quand il vit qu'ils témoignaient le désir de les avoir, car ils aiment passionnément le fer, et que d'ailleurs ils ne pouvaient plus les prendre avec les mains, il leur proposa de les leur attacher aux jambes, pour les porter plus facilement chez eux : ils y consentirent. Alors nos gens leur appliquèrent les cercles de fer et en fermèrent les anneaux, de sorte

qu'ils se trouvèrent enchaînés. Aussitôt qu'ils s'aperçurent de cette supercherie, ils devinrent furieux, soufflant, hurlant, et invoquant Setebos, qui est leur démon principal, pour qu'il vînt à leur secours.»

Le capitaine, qui voulait aussi avoir de leurs femmes pour porter en Europe cette race de géans, ordonna d'arrêter les deux autres pour les obliger de nous conduire à l'endroit où demeuraient leurs femmes. Neuf hommes des plus forts suffirent à peine pour les jeter à terre et les lier, et même l'un d'eux parvint encore à se délivrer, tandis que l'autre fit de si grands efforts qu'on le blessa légèrement à la tête; enfin les Castillans le contraignirent à les conduire chez les femmes des deux prisonniers. Ces femmes, apprenant le malheur arrivé à leurs maris, poussèrent des cris affreux. Le chef des Castillans voyant la nuit approcher, résolut d'attendre le lendemain pour amener ces femmes, et cependant fit bonne garde. Sur ces entrefaites deux sauvages arrivèrent et passèrent le reste de la nuit avec les Castillans sans témoigner ni mécontentement ni surprise; à la pointe du jour, ils dirent quelques mots aux femmes, et aussitôt, hommes, femmes, enfans, tous prirent la fuite, et ces derniers couraient encore plus lestement que les autres. Un homme caché dans un buisson, tua un Castillan d'un coup de flèche. Il fut impossible d'atteindre les fuyards. On brûla la hutte des sauvages et on enterra le mort, après avoir cherché en vain à le venger.

« Tout sauvages qu'ils sont, dit Pigafetta, ces Indiens ne manquent pas d'une certaine médecine. Quand ils ont mal à l'estomac, par exemple, au lieu de se purger comme nous ferions, ils se fourrent une flèche assez avant dans la bouche, pour exciter le vomissement, et rendre une matière verte mêlée de sang. Le vert provient d'une espèce de chardons dont ils se nourrissent. S'ils ont mal à la tête, ils se font une entaille au front, et dans toutes les parties du corps où ils ressentent de la douleur, afin que le sang sorte en plus grande quantité de l'endroit dont ils souffrent.

« Ils ont les cheveux coupés en forme d'auréole comme les moines, mais plus longs et soutenus autour de la tête par un cordon de coton dans lequel ils placent leurs flèches quand ils vont à la chasse. Quand il fait bien froid, ils se lient étroitement les parties naturelles contre le corps. Il paraît que leur religion se borne à adorer le diable. Ils prétendent que dix à douze démons apparaissent à l'homme à l'agonie, chantant et dansant autour de lui. Setebos, leur chef, ou le grand diable, fait plus de bruit que les autres qui se nomment Cheleoule. Ils sont peints comme ces sauvages. Celui qui resta plusieurs jours avec nous, prétendait avoir vu une fois un démon avec des cornes et des poils si longs, qu'ils lui couvraient les pieds; il jetait, ajouta-t-il, des flammes par la bouche et par le derrière.

« Ces peuples, auxquels notre capitaine donna,

le nom de Patagons, couvrent leurs huttes de la peau des mêmes animaux dont ils se vêtissent, et les transportent ça et là, n'ayant pas de demeures fixes. Ils vivent de viande crue, et d'une racine douce qu'ils nomment *capac*. Ils sont grands mangeurs; les deux que nous avions pris mangeaient chacun une corbeille pleine de biscuit par jour, et buvaient un demi-seau d'eau d'un trait. Ils mangeaient les souris toutes crues, même sans les écorcher. »

Quand on fut prêt à partir, Magellan ordonna de mettre à terre Cartagéna et le prêtre, en conséquence de la sentence qui avait été rendue contre eux, et de leur donner du pain et du vin en abondance. Après cinq mois de séjour dans le port Saint-Julien, la flotte en sortit le 24 août, et alla faire du bois et de l'eau à l'embouchure de la rivière de Santa-Cruz, découverte par Serrano. On y séjourna près de deux mois, et l'on s'y approvisionna aussi d'une sorte de poisson très-bon à manger. Avant de quitter cet endroit, Magellan enjoignit à chacun de se confesser et de communier en bon chrétien.

Enfin, vers la mi-octobre la flotte sortit de la rivière de Santa-Cruz, et, sans s'écarter de la côte, elle continua de faire route au sud, quoique avec grand peine, à cause des mauvais temps. Le 21 octobre, jour de sainte Ursule, on découvrit un cap que Magellan nomma *le cap des Onze Mille Vierges*, à cause de la solennité du jour; et apercevant en

même temps une grande ouverture dans les terres, il envoya *le Saint-Antoine* et *la Conception* pour reconnaître jusqu'où s'étendait cet enfoncement qui était fort propre pour mettre les vaisseaux à couvert, tandis que *la Trinité* et *la Victoire* les attendaient à l'entrée. Les deux bâtimens avaient ordre d'être de retour dans cinq jours. Quand ils revinrent, l'un rapporta qu'il n'avait vu que de petites îles et une mer semée d'écueils; l'autre avait continué pendant trois jours à naviguer dans un détroit dont il n'avait pas aperçu la fin; il avait quelquefois sondé sans trouver fond. Ayant observé que le flux était toujours plus considérable que le reflux, il était impossible que ce bras de mer ou ce détroit ne s'étendît pas beaucoup plus loin.

D'après ce rapport, Magellan s'avança une lieue dans le détroit, jeta l'ancre, et dépêcha un canot avec dix hommes pour aller à terre et examiner le pays. Ils avaient à peine parcouru une lieue sur le continent, qu'ils trouvèrent une maison où il y avait plus de deux cents sépultures d'Indiens, parce qu'ils ont coutume d'habiter les bords de la mer en été et d'y enterrer leurs morts, et l'hiver ils retournent dans l'intérieur. En revenant au vaisseau, les Castillans rencontrèrent une baleine morte échouée sur le rivage, et quantité d'os de ces monstrueux cétacés; ce qui leur fit conjecturer que ces parages étaient fort sujets aux tempêtes.

Plus loin, Magellan prit hauteur, et trouva qu'il

était par 52° 50′ de latitude australe. Ne doutant pas que le détroit qu'il avait découvert ne fût le passage qu'il cherchait, il voulut s'en assurer encore mieux, et donna ordre au *Saint-Antoine* d'aller le reconnaître. Ce vaisseau courut cinquante lieues sans découvrir d'issue. Jugeant donc que l'on était dans un détroit qui communiquait à la mer du sud, il revint annoncer cette nouvelle qui fut reçu de toute la flotte avec de grands transports de joie.

Cependant Magellan assembla ses principaux officiers, et leur recommanda de dresser un état de leurs provisions, parce qu'il tenait le passage aux Moluques pour assuré. Il se trouva sur chaque vaisseau des vivres pour trois mois. Alors, l'opinion générale fut qu'il convenait de poursuivre l'entreprise, et qu'il serait infâme de l'abandonner au moment où l'on était près de recueillir le fruit du voyage. Étienne Gomez, pilote du *Saint-Antoine*, fut d'un avis contraire. Il prétendit que puisque l'on avait trouvé le détroit pour passer aux Moluques, la prudence ordonnait de retourner en Espagne pour y équiper une nouvelle flotte, parce que, ayant à traverser une mer immense, on s'exposerait à périr si l'on était surpris par des calmes ou des tempêtes.

Magellan répondit que la certitude même d'être réduit à manger les cuirs dont les vergues étaient garnies, ne le détourneraient pas d'effectuer ce qu'il avait promis à l'empereur, et qu'il espérait

l'aide de Dieu pour conduire l'entreprise à une heureuse conclusion.

Il défendit à tout l'équipage, sous peine de mort, de parler de retour, et ordonna que les navires fussent prêts à appareiller le lendemain matin ; en quoi il montra autant de prudence que de fermeté, car la réputation d'habileté et d'expérience d'Étienne Gomez aurait infailliblement entraîné les marins.

Comme on aperçut, pendant la nuit, sur la terre, à gauche ou au sud, qui d'ailleurs était froide et stérile, quantité de feux, on la nomma *Tierra del Fuego* (Terre du Feu).

On avança dans le détroit ; sa largeur variait d'une portée de fusil à une portée de canon. Les côtes se montrèrent d'abord verdoyantes ; plus loin, âpres, hautes, escarpées et couvertes de neige, excepté le long du rivage, où l'on voyait des forêts de grands arbres : elles étaient coupées de baies larges et profondes. Arrivé à cinquante lieues de l'entrée, on découvrit un nouveau canal qui s'enfonçait au sud et entre les montagnes. Magellan chargea *le Saint-Antoine* d'aller le reconnaître, et de revenir dans trois jours ; cependant il continua sa marche pendant un jour, et s'arrêta avec les deux autres bâtimens pour attendre *le Saint-Antoine*. Six jours s'étant écoulés sans qu'il parût, il dépêcha *la Victoire* à sa recherche. Ce fut en vain. L'on présuma qu'il était retourné en Espagne. Cette supposition fut confirmée par l'événement. Mesquita, capitaine du *Saint-Antoine*, retournait au port où

il avait laissé Magellan; mais Étienne Gomez et d'autres factieux se saisirent de lui, le mirent aux fers, et donnèrent le commandement à un autre. En passant le long de la côte d'Amérique, ils recueillirent Cartagéna et son compagnon d'infortune, et les ramenèrent en Espagne.

La désertion du *Saint-Antoine* causa un vif chagrin à Magellan, parce que ce vaisseau emportait une partie considérable de ses vivres; d'ailleurs elle le privait de l'appui de Mesquita et de plusieurs autres Portugais qui lui étaient attachés; de sorte qu'il ne lui restait plus que le capitaine Barbosa et quelques autres sur la fidélité desquels il pouvait compter. Il consulta donc ses principaux officiers par écrit, ne jugeant pas à propos qu'ils vinssent à son bord, de peur qu'étant réunis il ne s'élevât quelque discussion sur le retour en Espagne, dont il ne voulait pas entendre parler. Cette démarche ne fut donc, de sa part, qu'une simple marque de déférence; mais, connaissant le mécontentement de la plupart des officiers, il entra avec eux dans les plus grands détails pour réfuter leurs objections, et les engager, s'il était possible, par la voie de la persuasion, à ne pas renoncer à une entreprise dont le succès était déjà presque assuré; jurant, par l'ordre de saint Jacques, que c'était l'expédient le plus sûr pour sauver la flotte, et que la Providence, qui leur avait fait découvrir ce canal, les conduirait heureusement au terme de leurs vœux.

Magellan poursuivit donc sa route dans le détroit avec les trois vaisseaux qui lui restaient. Le 28 novembre il aperçut, au sud, le cap qui terminait la côte, et entra dans l'Océan, ouvert devant lui. Là, il rendit à Dieu des grâces infinies de ce qu'il lui avait fait la grâce de trouver ce qu'il avait tant souhaité. Il ordonna des prières pour remercier Dieu; et, voyant que la côte à droite courait au nord, il fit route de ce côté, pour s'éloigner promptement des climats froids.

« Nous pleurâmes tous de joie, dit Pigafetta. Le cap au sud fut appelé *cabo Deseado* (cap Désiré), parce qu'en effet nous désirions depuis long-temps de le voir. Nous donnâmes au détroit le nom de *Détroit des Patagons.* » La postérité, plus juste, lui a imposé le nom du hardi navigateur qui le premier osa le franchir. Le nom de *Détroit de Magellan* a été consacré, et devait l'être. Plus tard on appela cap *Victoire* celui qui termine le détroit au nord, d'après le vaisseau de l'escadre qui portait ce nom.

Depuis le moment où Magellan eut doublé ce cap, faisant route au nord, le temps fut presque toujours orageux jusqu'au 18 décembre, qu'il se trouva par 32° 30′ de latitude australe. Les vents ne lui avaient pas été si contraires que la mer qui l'incommodait beaucoup; mais, à mesure qu'il s'approcha des climats chauds, ils devinrent plus doux et plus favorables; et enfin, ayant passé au sud-est, il fit route au nord-ouest.

« Nous naviguâmes dans cette mer pendant trois

mois et vingt jours, dit Pigafetta, sans goûter d'aucune nourriture fraîche. Le biscuit que nous mangions n'était plus du pain, mais une poussière mêlée de vers qui en avaient dévoré toute la substance, et qui, de plus, était d'une puanteur insupportable, étant imprégnée d'urine de souris. L'eau que nous étions obligés de boire était également putride et puante : nous fûmes même contraints, pour ne pas mourir de faim, de manger des morceaux de cuirs de bœufs, qui couvraient la grande vergue. Ces cuirs, toujours exposés à l'eau, au soleil et aux vents, étaient si durs, qu'il fallait les faire tremper pendant quatre à cinq jours dans la mer pour les rendre un peu tendres; ensuite nous les mettions sur de la braise pour les manger. Souvent même nous avons été réduits à nous nourrir de sciure de bois, et les souris même, si dégoûtantes pour l'homme, étaient devenues un mets si recherché, qu'on les payait jusqu'à un demi-ducat la pièce.

« Ce n'était pas là tout encore. Notre plus grand malheur était de nous voir attaqués d'une espèce de maladie par laquelle les gencives se gonflaient au point de surmonter les dents; et ceux qui en étaient attaqués ne pouvaient prendre aucune nourriture. Dix-neuf hommes en moururent, et parmi eux le géant patagon et un Brésilien, que nous avions conduit avec nous. Outre les morts, nous avions vingt-cinq à trente matelots malades, qui souffraient des douleurs dans les bras, dans les jambes et dans quelques autres parties du corps;

mais ils s'en guérirent. Quant à moi, je ne puis trop remercier Dieu de ce que, pendant tout ce temps, et au milieu de tant de malades, je n'ai pas éprouvé la moindre infirmité.

« Pendant cet espace de trois mois et vingt jours nous parcourûmes à peu près quatre mille lieues dans cette mer, que nous appelâmes *Pacifique*, parce que, durant tout le temps de notre traversée, nous n'essuyâmes pas la moindre tempête. Nous ne découvrîmes non plus, pendant ce temps, aucune terre, excepté deux îles désertes, où nous ne trouvâmes que des oiseaux et des arbres, et, par cette raison, nous les nommâmes *Desventuradas* (les Infortunées). Nous ne trouvâmes point de fond le long de leurs côtes, et n'y vîmes que beaucoup de requins. Elles sont à deux cents lieues l'une de l'autre : la première par 15° de latitude méridionale, la seconde par 9°. D'après le sillage de notre vaisseau, que nous prîmes par le moyen de la chaîne de la poupe (ligne de Loc), nous parcourions chaque jour soixante à soixante-dix lieues ; et, si Dieu et sa sainte mère ne nous eussent pas accordé une heureuse navigation, nous aurions tous péri de faim dans une si vaste mer. Je ne pense pas que personne, à l'avenir, veuille entreprendre un pareil voyage. »

Après avoir ainsi indiqué la position des deux îles que l'on rencontra, Pigafetta, quelques lignes plus bas, leur en donne une différente, et dit qu'elles sont par 15° et par 20° de latitude sud.

Selon les premières positions, l'une de ces îles devrait être celle des Chiens que Lemaire a vue après Magellan, et l'autre une des Marquesas de Mendoça. Mais sans entrer ici dans des détails que cet ouvrage ne comporte pas, on doit dire que selon toute probabilité, les deux îles vues par Magellan sont, d'une part, l'île Pitcairn de Carteret, et de l'autre l'île des Chiens de Lemaire. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que Magellan a passé entre l'archipel dangereux de Bougainville, et les Marquesas de Mendoça; qu'il a fait route ensuite à peu près au nord-ouest jusqu'à l'hémisphère septentrional, et qu'il atteint ensuite aux îles Mariannes.

« Le 6 mars 1521, étant arrivé à 12° de latitude septentrionale, nous découvrîmes, dit Pigafetta, une petite île au nord-ouest, et ensuite deux autres au sud-ouest. La première était plus élevée et plus grande que les deux autres. Le capitaine général voulait s'arrêter à la plus grande pour y prendre des rafraîchissemens et des provisions; mais cela ne nous fut pas possible, parce que les insulaires venaient sur nos vaisseaux et volaient tantôt une chose et tantôt une autre, sans qu'il nous fût possible de les en empêcher. Ils étaient d'ailleurs en si grand nombre, que l'on ne pouvait plus se remuer. Le capitaine les fit mettre dehors, et il fallut en venir à la violence, parce qu'ils n'en voulaient pas sortir. Les insulaires en colère revinrent dans leurs pirogues, et jetèrent tant de pierres et de bâtons brûlés, que le général, qui d'abord

avait défendu de leur faire aucun mal, ne pouvant plus souffrir ces insultes, commanda de tirer l'artillerie. Quoique l'on en eût tué plusieurs, ils ne laissaient pas de revenir à nos vaisseaux pour troquer leurs denrées contre nos marchandises. Un soir, ils eurent l'adresse de détâcher le canot qui était amarré à l'arrière de la capitane, et l'emmenèrent à leur île.

« Le capitaine irrité, envoya le lendemain deux chaloupes avec quatre-vingt-dix hommes armés, qui débarquèrent à un village situé au pied d'une montagne, brûlèrent une cinquantaine de maisons et plusieurs canots, tuèrent sept insulaires, et enlevèrent les vivres qu'ils trouvèrent. Les Indiens qui s'étaient retirés sur la montagne, lançaient sur nos gens une si grande quantité de pierres, que l'on eût cru qu'il grêlait. Mais quand on vint à tirer les arquebuses, ils s'enfuirent plus haut. De cette manière, on recouvra le canot. Le capitaine général fit charger de l'eau, et répartir les vivres entre tous les vaisseaux; puis ordonna que chacun rentrât à bord. Comme après ces actes d'hostilités, il jugea qu'il ne pouvait pas s'arrêter plus long-temps dans ces îles, il en partit le lendemain en continuant sa route dans la même direction.

« Lorsque nos gens, continue Pigafetta, blessaient les insulaires avec leurs flèches, armes qu'ils ne connaissaient pas, de manière à leur traverser le corps d'outre en outre, ces malheureux tâchaient de retirer ces flèches de leurs corps, tantôt par un

bout et tantôt par l'autre; après quoi, ils les regardaient avec surprise, et souvent ils mouraient de la blessure; ce qui ne laissait pas de nous faire pitié. Cependant lorsqu'ils nous virent partir, ils nous suivirent avec plus de cent canots, et nous montrèrent du poisson comme s'ils voulaient nous le vendre; mais quand ils étaient près de nous, ils nous lançaient des pierres et prenaient la fuite. Nous passâmes à pleines voiles au milieu d'eux; mais ils surent éviter avec beaucoup d'adresse nos vaisseaux. Nous vîmes aussi dans leurs canots des femmes qui pleuraient et s'arrachaient les cheveux, probablement parce que nous avions tué leurs maris.

« Ces peuples ne connaissent aucune loi et ne suivent que leur propre volonté. Il n'y a parmi eux ni roi ni chef; ils n'adorent rien et vont tous nus. Quelques-uns d'entre eux ont une longue barbe, des cheveux noirs noués sur le front, et qui leur descendent jusqu'à la ceinture. Ils portent aussi de petits chapeaux de palmier. Ils sont grands et fort bien faits. Leur teint est d'une couleur olivâtre; mais on nous dit qu'ils naissaient blancs, et qu'ils devenaient bruns avec l'âge. Ils ont l'art de se colorer les dents de rouge et de noir, ce qui passe chez eux pour une beauté. Les femmes sont jolies, d'une belle taille, et moins brunes que les hommes. Elles ont les cheveux fort noirs, plats et tombant à terre. Elles vont nues comme les hommes, si ce n'est qu'elles couvrent leurs parties sexuelles avec

un tablier étroit, fait de toile, ou plutôt d'une écorce mince comme du papier, qu'on tire de l'aubier du palmier. Elles travaillent dans leurs maisons à faire des nattes et des corbeilles avec des feuilles de palmier, et d'autres ouvrages semblables pour l'usage domestique. Les uns et les autres s'oignent les cheveux et tout le corps d'huile de coco et d'une petite plante (*raphanus oleifer*).

« Ce peuple se nourrit d'oiseaux, de patates, d'une espèce de figues longues d'un demi-pied (bananes), de cannes à sucre, et d'autres fruits semblables. Leurs maisons sont de bois, couvertes de planches, sur lesquelles on étend les feuilles de leurs figuiers (bananiers), longues de quatre pieds. Ils ont des chambres assez propres avec des solives et des fenêtres; et leurs lits, assez doux, sont faits de nattes de palmier très-fines, étendues sur de la paille assez molle. Ils n'ont pour toute arme que des lances garnies par le bout d'un os pointu de poisson. Les habitans de ces îles sont pauvres, mais très-adroits, et surtout voleurs habiles; c'est pourquoi nous les appelâmes îles des Larrons (*islas de los Ladrones*).

« Leur amusement est de se promener avec leurs femmes dans des canots semblables aux gondoles de l'usine près de Venise; mais ils sont plus étroits; tous sont peints en noir, en blanc ou en rouge. La voile est faite de feuilles de palmier cousues ensemble, et a la forme d'une voile latine. Elle est toujours placée d'un côté; et du côté opposé, pour donner

un équilibre à la voile, et en même temps pour soutenir le canot, ils attachent une grosse poutre pointue d'un côté, avec des perches en travers pour lui servir d'appui. C'est ainsi qu'ils naviguent sans danger. Leur gouvernail ressemble à une pelle de boulanger, c'est-à-dire que c'est une perche au bout de laquelle est attachée une planche. Ils ne font point de différence entre la proue et la poupe ; et c'est pourquoi ils ont un gouvernail à chaque bout. Ils sont bons nageurs, et ne craignent pas de se hasarder en pleine mer comme des dauphins.

« Ils furent si émerveillés et si surpris de nous voir, que nous eûmes lieu de croire qu'ils n'avaient vu jusqu'alors d'autres hommes que les habitans de leurs îles. »

Herrera, dont le récit est d'accord avec celui de Pigafetta, dit que Magellan donna à ce petit archipel le nom d'îles des Voiles (*islas de las Velas*). En effet, cette dénomination a quelquefois été employée pour le désigner.

Le 16 mars, au lever du soleil, on se trouva près d'une terre élevée à trois cents lieues à l'ouest des îles des Larrons. On s'aperçut bientôt que c'était une île. Elle se nommait *Zamal* (1). Derrière cette île, on en vit une autre non habitée. Les Castillans apprirent ensuite que son nom était *Humunu* (2). Magellan résolut d'y prendre terre le

(1) Samar, une des Philippines.

(2) Petite île au sud de Samar. On la nomme *l'Éncantada* (l'Enchantée).

lendemain pour faire aiguade avec plus de sûreté, et jouir de quelque repos, après un si long et si pénible voyage. Il y fit aussitôt dresser deux tentes pour les malades, et ordonna de tuer une truie. Sans doute il l'avait prise aux îles des Larrons, où les navigateurs postérieurs ont trouvé beaucoup de cochons.

Le lundi 18, dans l'après midi, l'on vit venir une pirogue avec neuf hommes. Magellan ordonna que chacun se tînt tranquille, et gardât le silence. Ils montèrent à bord, et leur chef s'adressant au capitaine général, lui témoigna par des gestes le plaisir qu'il avait de voir les Castillans. Quatre des plus apparens de la troupe restèrent sur le vaisseau, tandis que les autres allèrent appeler leurs compagnons occupés à pêcher, et revinrent avec eux.

Magellan les voyant si paisibles leur fit donner à manger, et leur offrit en même temps des bonnets rouges, de petits miroirs, des peignes, des grelots, de la toile, des bijoux d'ivoire, et autres bagatelles semblables. Les insulaires, charmés de la politesse du capitaine, lui donnèrent du poisson, un vase plein de vin de palmier, qu'ils appelaient *arraca*, des bananes longues de plus d'une palme, d'autres plus petites et de meilleur goût, et deux cocos. Ils indiquèrent en même temps, par gestes, qu'ils n'avaient pour le moment rien de plus à offrir; mais que dans quatre jours ils reviendraient et apporteraient du riz, qu'ils appelaient *oumaï*, des cocos et d'autres provisions.

« Les insulaires, dit Pigafetta, se familiarisèrent beaucoup avec nous, et c'est par ce moyen que nous pûmes apprendre les noms de plusieurs choses, et surtout des objets qui nous environnaient. C'est aussi d'eux que nous apprîmes que leur île s'appelait *Zuloan*; elle n'est pas fort grande. Ils étaient polis et honnêtes. Par amitié pour notre capitaine, ils le conduisirent, dans leurs canots, aux magasins de leurs marchandises, tels que clous de girofle, cannelle, poivre, noix-muscade, macis, or, etc., et nous firent connaître, par leurs gestes, que le pays vers lequel nous dirigions notre course fournissait abondamment de toutes ces denrées. Le capitaine général les invita à son tour à se rendre sur son vaisseau, où il étala tout ce qui pouvait les flatter par la nouveauté. Au moment qu'ils allaient partir, il fit tirer un coup de bombarde qui les épouvanta étrangement; de sorte que plusieurs étaient sur le point de se jeter à la mer pour s'enfuir; mais on n'eut pas beaucoup de peine à les persuader qu'ils n'avaient rien à craindre; si bien qu'ils nous quittèrent assez tranquillement, et même de bonne grâce, en nous assurant qu'ils reviendraient incessamment comme ils nous l'avaient promis auparavant. L'île déserte sur laquelle nous nous étions établis est, comme je l'ai dit plus haut, nommée Humana par les insulaires; mais nous l'appelâmes *l'Aiguade aux bons indices* (*Aguada delos buenos segnales*), parce que nous y avions trouvé deux fontaines d'une eau excellente, et que nous aper-

çûmes les premières indices d'or dans ce pays. On y trouve aussi du corail blanc, et il y a des arbres dont les fruits, plus petits que nos amandes, ressemblent aux pignons de pin. Il y a aussi plusieurs espèces de palmiers dont quelques-uns donnent des fruits bons à manger, tandis que d'autres n'en produisent point.

« Ayant aperçu autour de nous une quantité d'îles, le 17 mars, cinquième dimanche de carême (dimanche de la Passion), nous leur donnâmes le nom d'archipel Saint-Lazare, parce qu'en Espagne on appelle ce jour-là *le dimanche de Saint-Lazare.* Il est par 10° de latitude septentrionale et à 161° de longitude de la ligne de démarcation. (1)

« Le vendredi 27 du même mois, les insulaires tinrent parole, et vinrent avec deux canots remplis d'oranges, de cocos, une cruche pleine de vin de palmier, et un coq pour nous faire voir qu'ils avaient des poules. Nous achetâmes tout ce qu'ils apportèrent. Leur chef était un vieillard; son visage était peint, et il avait des pendans d'oreilles d'or. Ceux de sa suite avaient des brasselets d'or

(1) Cet archipel reçut ensuite le nom d'îles Philippines. Il est situé entre les 134e et 144e degré de longitude à l'est de l'île de Fer; par conséquent, à l'ouest, entre les 195e et 205e degrés de la ligne de démarcation. On ignore si, en déterminant la longitude, Magellan était de bonne foi, ou s'il ne l'a fait que pour trouver les Moluques en-deçà du 180e degré; mais il est certain que jusqu'à Dampier on se trompait de 25° dans les longitudes de ces parages.

au bras, et des mouchoirs autour de la tête.

« Nous passâmes huit jours près de cette île, et le capitaine allait journellement à terre, visitant les malades, auxquels il portait du vin de cocotier qui leur faisait beaucoup de bien.

« Les habitans des îles près de celle où nous étions avaient de si grands trous aux oreilles, et le bout en était si allongé, qu'on pouvait y passer le bras.

« Ces peuples sont cafres, c'est-à-dire païens. Ils vont nus, n'ayant qu'un morceau d'écorce d'arbre pour cacher les parties naturelles que quelques-uns des chefs couvrent d'une toile de coton brodée en soie aux deux bouts. Ils sont de couleur olivâtre, et généralement assez replets. Ils se tatouent et s'oignent tout le corps avec l'huile de cocotier et de gengeli pour se garantir, disent-ils, du soleil et du vent. Ils ont les cheveux noirs, et si longs qu'ils leur tombent sur la ceinture. Leurs armes sont des coutelas, des boucliers, des massues et des lames garnies d'or. Pour ustensiles de pêche ils ont des dards, des harpons et des filets faits à peu près comme les nôtres. Leurs embarcations ressemblent aussi à celles dont nous nous servons.

« Le lundi saint 25 mars, je courus le plus grand danger. Nous étions sur le point de faire voile, et je voulais pêcher du poisson. Ayant, pour me placer commodément, posé le pied sur une vergue mouillée par la pluie, je glissai et je tombai dans la mer, sans que personne s'en aperçût. Heureusement

la corde d'une voile qui pendait dans l'eau se trouvait à ma portée; je la saisis, et je criai avec tant de force que l'on m'entendit et qu'on mit un canot à la mer pour me sauver; ce que je dois sans doute attribuer non pas à mes propres mérites, mais à la protection miraculeuse de la très-sainte Vierge.

« Nous partîmes le même jour, et, gouvernant entre l'ouest et le sud-ouest, nous passâmes au milieu de quatre îles, appelées Canalon, Hainangon, Ibusson et Abarien.

« Le jeudi 28 mars, ayant vu pendant la nuit du feu dans une île, nous mîmes le matin le cap de ce côté, et lorsque nous en fûmes à peu de distance, nous vîmes une petite barque qu'on appelle *boloto*, avec huit hommes, s'approcher de notre vaisseau. Le capitaine avait un esclave natif de Sumatra; il essaya de leur parler dans la langue de son pays; ils le comprirent et vinrent se placer à quelque distance de notre vaisseau; mais ils ne voulurent pas monter à bord, et semblaient même craindre de trop s'approcher de nous. Le capitaine voyant leur méfiance, jeta à la mer un bonnet rouge et quelques autres bagatelles attachées sur une planche; ils les prirent et en témoignèrent beaucoup de joie; mais ils partirent aussitôt, et nous sûmes ensuite qu'ils s'étaient empressés d'aller avertir leur roi de notre arrivée.

« Deux heures après, nous vîmes venir à nous deux balangais (nom qu'ils donnent à leurs grands canots), tout remplis d'hommes; le roi était dans

le plus grand, sous une espèce de dais formé de nattes. Quand le roi fut près de notre vaisseau, l'esclave du capitaine lui parla, ce qu'il comprit très-bien; car les rois de ces îles parlent plusieurs langues. Il ordonna à plusieurs des gens de sa suite de monter sur le vaisseau; mais il resta dans son balangai, et aussitôt que ses gens l'eurent rejoint, il partit.

« Le capitaine accueillit avec beaucoup d'affabilité ceux qui étaient montés sur le vaisseau, et leur fit des présens. Le roi, qui en fut instruit, voulut, avant de retourner à terre, donner au capitaine un lingot d'or et une corbeille pleine de gingembre; mais le capitaine, tout en le remerciant, refusa d'accepter le présent. Vers le soir, l'escadre alla mouiller près de la maison du roi.

« Le lendemain 29, le capitaine envoya à terre l'esclave qui lui servait d'interprète, pour dire au roi que s'il avait des vivres à nous envoyer, nous les paierions bien; en l'assurant en même temps que nous n'étions pas venus vers lui pour commettre des hostilités, mais que nous voulions être ses amis. Alors le roi vint lui-même au vaisseau dans notre chaloupe avec six de ses principaux officiers; il embrassa le capitaine, et lui fit présent de vases de porcelaine pleins de riz cru et couverts de feuilles, de deux dorades assez grosses, et de divers autres objets. Le capitaine lui offrit à son tour une veste de drap rouge et jaune, faite à la turque, et un bonnet rouge fin. Il fit aussi

des présens aux hommes de sa suite, donna aux uns des miroirs, aux autres des couteaux. Ensuite il fit servir le déjeuner, et ordonna à l'esclave interprète de dire au roi qu'il voulait vivre en frère avec lui, ce qui parut lui faire grand plaisir.

« Il étala ensuite devant le roi des draps de différentes couleurs, des toiles, du corail et d'autres marchandises ; il lui fit voir aussi toutes les armes à feu jusqu'à la grosse artillerie, et l'on tira quelques coups de canon dont ces insulaires furent fort épouvantés ; il fit armer de toutes pièces un Castillan, et dit à trois autres de lui porter des coups d'épée et de stilet, pour montrer au roi qu'un homme armé de cette manière était invulnérable, ce qui surprit beaucoup ce prince ; c'est pourquoi se tournant vers l'interprète, il le chargea de dire au capitaine qu'un tel homme pouvait combattre contre cent. Oui, répondit l'interprète, au nom du capitaine ; et chacun des trois vaisseaux a deux cents hommes armés de cette façon. On lui fit ensuite examiner séparément chaque pièce de l'armure, en lui montrant la manière dont on s'en servait. »

Magellan, comme on le voit, exagéra beaucoup le nombre des hommes qu'il avait sous ses ordres, puisqu'en tout il ne lui en restait pas deux cents. Si le récit de Pigafetta est sincère, on doit supposer que ce chef enfla ses forces, afin d'ôter au roi indien l'envie d'attaquer les vaisseaux, ce qui rend sa forfanterie excusable.

« Après cela, continue Pigafetta, le capitaine général conduisit le roi au château d'arrière, et s'étant fait apporter la carte et la boussole, il lui expliqua, à l'aide de l'interprète, comment il avait trouvé le détroit pour venir dans la mer où nous étions, et combien de lunes il avait passé en mer sans voir la terre.

« Le roi, étonné de tout ce qu'il venait de voir et d'entendre, prit congé du capitaine, en le priant d'envoyer avec lui deux Européens pour leur faire voir à son tour quelques curiosités de son pays. Le capitaine me nomma avec un autre pour accompagner le roi.

« En abordant à terre, le roi leva les mains au ciel, et se tourna ensuite vers nous : nous en fîmes autant, ainsi que tous ceux qui nous suivaient. Le roi me prit alors par la main, un de ses officiers en fit autant à mon camarade ; et nous nous rendîmes ainsi sous une espèce de hangar fait de roseaux où l'on gardait le balangai du roi, qui avait environ cinquante pieds de long et qui ressemblait à une galère. Nous nous assîmes sur la poupe et essayâmes de nous faire entendre par des gestes, parce que nous n'avions pas d'interprètes avec nous. Les personnages de la suite du roi l'entouraient, se tenant debout, armés de lances et de boucliers.

« On nous servit alors un plat de chair de porc, avec une grande cruche pleine de vin. A chaque bouchée de viande, nous buvions une écuellée de vin, et lorsqu'on ne vidait pas entièrement l'écuelle,

ce qui n'arrivait guère, on versait le reste dans une autre cruche. L'écuelle du roi était toujours couverte, et personne n'y touchait que lui et moi. Chaque fois que le roi voulait boire, il levait les mains au ciel, les tournait ensuite vers nous, et au moment où il prenait l'écuelle avec la main droite, il étendait vers moi la gauche, le poing fermé; de manière que la première fois qu'il fit cette cérémonie, je crus qu'il allait me donner un coup de poing; et il restait dans cette attitude pendant tout le temps qu'il buvait; m'étant aperçu que chacun l'imitait, j'en fis autant. Ce fut ainsi que se passa notre repas, et je ne pus me dispenser de manger de la viande, quoique ce fût le vendredi saint.

« En attendant l'heure du souper, je présentai au roi plusieurs choses que j'avais apportées; et en même temps, je lui demandai le nom de plusieurs objets dans leur langue; ils étaient surpris de me les voir écrire.

« Le souper vint; on apporta deux grands plats de porcelaine; l'un contenait du riz bouilli, l'autre du porc cuit dans son bouillon. On suivit d'ailleurs les mêmes cérémonies qu'au goûter. Nous passâmes de là au palais du roi, qui avait la forme d'une meule de foin. Il était couvert de feuilles de bananier, et soutenu, à une assez grande distance de terre, sur quatre grosses poutres; on se servit d'une échelle pour y monter.

« Le roi nous fit asseoir sur des nattes de ro-

seaux, les jambes croisées comme les tailleurs. Une demi-heure après, on apporta un plat de poisson rôti, coupé par morceaux, du gingembre qu'on venait de cueillir, et du vin. Le fils aîné du roi étant survenu, il le fit asseoir à notre côté. On servit alors un poisson cuit dans son bouillon, et du riz pour en manger avec le prince héréditaire. Un Castillan, mon compagnon, but sans mesure et s'enivra.

« Leurs chandelles sont faites d'une espèce de résine qu'ils appellent *anime*, qu'on enveloppe dans des feuilles de palmier ou de bananier.

« Le roi, après avoir fait signe qu'il voulait se coucher, s'en alla, et nous laissa avec son fils, avec qui nous dormîmes sur une natte de roseaux, ayant la tête appuyée sur des oreillers faits de feuilles d'arbres.

« Le lendemain matin, le roi vint me voir, me prit par la main, et me conduisit dans l'endroit où nous avions soupé, pour y déjeûner ensemble; mais notre chaloupe était venue me chercher; je fis des excuses au roi, et je partis avec mon compagnon. Le roi était de très-bonne humeur, il nous baisa les mains, et nous lui baisâmes les siennes. Son frère, qui était roi d'une autre île, vint avec nous, suivi de trois hommes. Le capitaine général le retint à dîner, et lui fit présent de plusieurs bagatelles.

« Ce roi nous dit qu'on trouvait dans son île des morceaux d'or gros comme des noix, et même comme des œufs, mêlés avec de la terre qu'on

passait au crible pour les trouver, et que tous ses vases, et même tous les ornemens de sa maison, étaient de ce métal. Il était vêtu fort proprement selon l'usage du pays, et c'était le plus bel homme que j'aie vu parmi ces peuples. Ses cheveux noirs lui tombaient sur les épaules, un voile de soie lui couvrait la tête, et il portait aux oreilles des anneaux d'or. De la ceinture jusqu'aux genoux, il était couvert d'un drap de coton brodé en soie; il portait au côté une espèce de dague ou d'épée, qui avait un manche d'or fort long : le fourreau était de bois très-bien travaillé. Sur chacune de ses dents, on voyait trois taches d'or, de sorte qu'on aurait dit qu'il avait toutes ses dents unies par ce métal.

« Il fait son séjour dans une île où sont les pays de Butuan et de Calagan (1); mais quand les deux rois conférent ensemble, ils se rendent dans l'île de Massana, où nous étions actuellement. Le premier s'appelle raja Colambu, le second raja Siagu. (2)

« Le jour de Pâques, qui était le dernier jour du mois de mars, le capitaine général envoya de bonne heure l'aumônier à terre avec quelques matelots, pour y faire tous les préparatifs nécessaires pour dire la messe; et en même temps il dépêcha l'interprète vers le roi pour lui annoncer que nous irions dans son île, non pour dîner avec lui, mais

(1) Ce sont deux cantons de Mindanao.

(2) Herrera donne à l'île de Massana le nom de Mazaguas.

pour remplir une cérémonie de notre religion. Le roi approuva tout, et nous envoya deux porcs tués.

« Nous descendîmes à terre au nombre de cinquante, armés seulement à la légère, et vêtus le plus proprement possible. Au moment que nos chaloupes touchèrent le rivage, on tira six coups de bombarde en signe de paix. Nous sautâmes à terre, où les deux rois, qui étaient venus à notre rencontre, embrassèrent le capitaine et le placèrent au milieu d'eux. Ensuite, nous marchâmes en ordre jusqu'à l'endroit où l'on devait dire la messe, qui n'était pas très-éloigné du rivage.

« Avant que l'on commençât le service divin, le capitaine général jeta de l'eau musquée sur les deux rois. Ils allèrent comme nous à l'oblation, et baisèrent la croix, mais ils ne firent point l'offrande. A l'élévation, ils adorèrent l'eucharistie, les mains jointes, imitant toujours ce que nous faisions. Dans ce moment, les vaisseaux, au signal donné, firent une décharge générale de l'artillerie. Quelques-uns de nous communièrent après la messe, et ensuite le capitaine fit exécuter une danse avec des épées, ce qui causa beaucoup de plaisir aux deux rois.

« Après cela, il fit apporter une grande croix garnie de clous et de la couronne d'épines, devant laquelle nous nous prosternâmes, et les insulaires nous imitèrent encore en cela. Alors, le capitaine fit dire aux rois, par l'interprète, que cette croix était l'étendard qui lui avait été confié par son sou-

verain, pour la planter partout où il aborderait ; et que par conséquent il voulait l'élever dans cette île, à laquelle ce signe serait d'ailleurs favorable, parce que tous les vaisseaux qui dorénavant viendraient la visiter, connaîtraient, en le voyant, que nous y avions été reçus comme amis, et ne leur feraient aucun mal, et que dans le cas même où quelqu'un d'entre eux serait pris, il n'aurait qu'à montrer la croix, pour qu'on lui rendît sur-le-champ la liberté. Il ajouta que cette croix devait être placée sur la sommité la plus élevée des environs, afin que chacun pût la voir ; et que chaque matin il fallait l'adorer ; qu'en se conformant à cette pratique salutaire, ni la foudre ni les orages ne leur causeraient désormais aucun mal. Les rois, pénétrés de la vérité du discours du capitaine, le remercièrent, et le firent assurer par l'interprète qu'ils étaient satisfaits, et exécuteraient avec plaisir ce qu'il venait de leur proposer.

« Leur ayant fait demander si leur religion était celle des Maures ou des gentils, ils répondirent qu'ils n'adoraient aucun objet terrestre ; mais, levant les mains jointes et les yeux au ciel, ils firent entendre qu'ils adoraient un être suprême qu'ils nommaient *Abba*, ce qui fit grand plaisir à notre capitaine. Alors, le raja Colambu, levant les mains vers le ciel, lui dit qu'il aurait bien désiré de lui donner quelques preuves de son amitié. On s'enquit de lui pourquoi il avait si peu de vivres dans son île ; « C'est, répondit-il, parce que

« je ne fais pas ma résidence dans cette île ; je n'y « viens que pour la chasse ou pour y avoir des « entretiens avec mon frère ; je demeure avec ma « famille dans une autre île. »

« Le capitaine le assura le roi que s'il avait des ennemis, il se joindrait volontiers à lui avec des vaisseaux et ses guerriers pour les combattre. Le roi repartit qu'il était en guerre avec les habitans de deux îles, mais que ce n'était pas le temps convenable pour les attaquer, et remercia le capitaine. L'après-midi, la croix fut plantée sur le sommet d'une montagne ; la fête finit par une décharge de notre mousqueterie ; le roi et le capitaine général s'embrassèrent, et nous retournâmes sur nos vaisseaux, en traversant des champs cultivés. Le capitaine avait demandé quel était dans les environs le port où il pourrait le plus facilement ravitailler ses vaisseaux, et trafiquer avec ses marchandises. On lui répondit qu'il y en avait trois : Leyte, Zebu et Calagan (ou Caragua dans l'île de Mindanao) ; mais que celui de Zebu était le meilleur. On lui offrit des pilotes pour l'y conduire, et le capitaine fixa notre départ au lendemain, proposant au roi des ôtages pour répondre des pilotes jusqu'à ce qu'il les eût renvoyés. Les rois y consentirent.

« Le 1^er^ avril, dans la matinée, nous allions lever l'ancre, lorsque le roi Colambu nous fit dire qu'il nous servirait lui-même de pilote, si nous voulions attendre qu'il eût fini sa récolte de riz et d'autres productions de la terre, priant en même

temps le capitaine de lui envoyer du monde pour accélérer ce travail. Le capitaine satisfit au désir du roi ; mais les deux princes avaient tant mangé et tant bu la veille, que soit qu'ils fussent incommodés, ou seulement fatigués des suites de l'ivresse, ils furent hors d'état de donner aucun ordre, et nos gens restèrent à ne rien faire. Les deux jours suivans on travailla vivement, et la besogne fut achevée.

« Nous passâmes sept jours à Massana. Les insulaires ont le corps peint, et vont tout nus, se couvrant seulement les parties naturelles d'un morceau de toile. Les femmes portent un jupon d'écorce d'arbre qui leur descend de la ceinture aux talons. Leurs cheveux noirs leur tombent quelquefois jusque sur les pieds. Leurs oreilles sont percées et ornées de bagues et de pendans d'or. Ces insulaires sont grands buveurs et mâchent continuellement un fruit appelé *areca* qui ressemble à une poire : ils le coupent par-quartiers et l'enveloppent dans des feuilles de l'arbre appelé *betré*, qui ressemblent à celles du mûrier, et ils y mêlent un peu de chaux. Après qu'ils l'ont bien mâché ils le crachent, et leur bouche devient toute rouge. Ils prétendent que ce fruit leur rafraîchit le cœur ; on assure même qu'ils mourraient s'ils voulaient s'en abstenir. Les animaux de cette île sont les chiens, les chats, les cochons, les chèvres et les poules. Les végétaux comestibles sont le riz, le millet, le panis, le coco, l'orange, le citron, la banane et le gingembre. Il y a aussi de la cire.

« L'or y est en abondance, ainsi que le prouvent deux faits dont j'ai été témoin. Un homme nous apporta une jatte de riz et des figues, et demanda en échange un couteau. Le capitaine, au lieu de couteau, lui offrit quelques pièces de monnaie, et entre autres une double pistole d'or; mais il les refusa et préféra le couteau. Un autre proposa d'échanger un gros lingot d'or massif, contre six filières de grains de verroterie; mais le capitaine s'y opposa absolument, de crainte que ces insulaires ne comprissent que nous mettions plus de prix à l'or qu'au verre et qu'à nos autres marchandises. Massana est à vingt lieues d'Humunu.

« Nous partîmes, et dirigeant notre route au sud-est, nous passâmes au milieu des îles de Leyte où Baybais, Bolior, Candigan et Gatigan. Dans cette dernière, nous vîmes des chauves-souris aussi grosses que des aigles. Nous en tuâmes une que nous mangeâmes, et à laquelle nous trouvâmes un goût de poulet. Il y a aussi des pigeons, des tourterelles, des perroquets et d'autres oiseaux noirs et gros comme une poule, qui font des œufs aussi gros que ceux de canard, et qui sont fort bons à manger. On nous dit que sa femelle pond ses œufs dans le sable, et que la chaleur du soleil suffit pour les faire éclore. De Massana à Gatigan, il y a vingt lieues.

« Nous partîmes de Gatigan en mettant le cap à l'ouest; et comme le roi de Massana, qui voulut être notre pilote, ne pouvait pas nous suivre avec

sa pirogue, nous l'attendîmes près de trois îles, nommées Polo, Ticobon, et Pozon. Lorsqu'il nous eut rejoints, nous le fîmes monter sur notre vaisseau avec quelques hommes de sa suite, ce dont il fut très-content, et nous allâmes ainsi à Zebu. De Gatigan à Zebu il y a quinze lieues.

« Le dimanche 7 avril, nous entrâmes dans le port de Zebu. Nous passâmes près de plusieurs villages où nous vîmes des maisons construites sur les arbres. Quand nous fûmes près de la ville, le capitaine fit arborer tous les pavillons et amener toutes les voiles, et l'on fit une décharge générale de l'artillerie, ce qui causa une grande alarme parmi les insulaires. Le capitaine envoya aussitôt l'interprète et un Castillan à terre pour rassurer le roi, en lui disant que c'était notre usage de faire ainsi ce grand bruit comme un salut et un signe de paix et d'amitié, pour honorer en même temps le roi et l'île. Ces explications tranquillisèrent les esprits.

« Le roi était environné d'un peuple immense. Il demanda le motif de notre arrivée dans son île; l'interprète repondit que le commandant des vaisseaux était au service du plus grand roi de la terre, et allait aux Moluques; mais que le roi de Massana, où sa flotte ayait touché, lui ayant parlé avec de grands éloges du roi de Zebu, il était venu lui rendre visite, et en même temps prendre des rafraîchissemens en échange de marchandises.

« Le roi repartit que le capitaine était le bien-

venu, mais que tous les vaisseaux qui entraient dans son port pour y trafiquer, devaient commencer par payer un droit ; ajoutant que quatre jours auparavant ce droit avait été acquitté par une jonque de Siam, qui avait chargé des esclaves et de l'or, et il appela un marchand maure arrivé de Siam pour le même objet, afin qu'il confirmât la vérité de ce discours.

« L'interprète répliqua que le capitaine, étant le serviteur d'un si grand roi, ne payerait de droit à aucun roi de la terre ; que si le roi de Zebu voulait la paix, il avait apporté la paix, mais que s'il voulait la guerre, il lui ferait la guerre. Le marchand de Siam, s'approchant alors du roi, lui dit en son langage. « *Cata raja chita* ; c'est-à-dire, seigneur, prenez garde à vous. Ces gens-là (il nous croyait Portugais) sont ceux qui ont conquis Calicut, Malacca, et toutes les Indes. » L'interprète qui avait compris le discours du marchand, ajouta que son roi était encore beaucoup plus puissant, tant par ses armées de terre que par ses escadres, que le roi de Portugal dont le Siamois venait de parler ; que c'était le roi d'Espagne et l'empereur de tout le monde chrétien, et que s'il eût préféré l'avoir plutôt pour ennemi que pour ami, il aurait envoyé un nombre assez grand de soldats et de vaisseaux pour détruire l'île entière. Le roi, fort embarrassé, dit qu'il se concerterait avec les siens, et donnerait sa réponse le lendemain. En attendant, il fit apporter aux députés du capitaine gé-

néral un déjeuner de plusieurs mets, tous composés de viande, dans des vases de porcelaine.

« Nos députés ayant raconté ce qui leur était arrivé, le roi de Massana, qui après le roi de Zebu était le plus puissant de ces îles, descendit à terre pour annoncer les bonnes dispositions de notre capitaine général envers le roi de Zebu.

« Le lendemain, l'écrivain de notre vaisseau et l'interprète allèrent à Zebu. Le roi vint au devant d'eux, accompagné de ses officiers, et après avoir fait asseoir nos deux députés devant lui, il leur dit que, convaincu par ce qu'il venait d'entendre, non-seulement il ne prétendait aucun droit, mais que, si on l'exigeait, il était prêt à se rendre lui-même tributaire du roi de Castille. On lui répondit que l'on ne demandait autre chose que le privilége d'avoir le commerce exclusif de son île. Le roi y consentit, et chargea les députés d'assurer le capitaine général que s'il voulait être véritablement son ami, il devait se tirer du sang de son bras droit et le lui envoyer, et qu'il en ferait autant de son côté ; ce qui serait de part et d'autre le signe d'une amitié loyale et inébranlable. L'interprète l'assura que la chose se ferait comme il le désirait. Alors le roi lui dit que tous les capitaines, ses amis, qui entraient dans son port, lui faisaient des présens, et qu'ils en recevaient d'autres en retour; qu'il laissait au capitaine le choix de donner le premier ces présens ou de les recevoir. L'interprète répondit que puisqu'il paraissait mettre tant d'importance à cet

usage, il n'avait qu'à commencer ; à quoi le roi consentit.

« Le mardi matin, le roi de Massana vint à bord de notre vaisseau avec le marchand maure, et après avoir salué le capitaine de la part du roi de Zebu, il lui annonça que ce prince était occupé à rassembler tous les vivres qu'il pouvait trouver pour lui en faire présent, et que dans l'après-midi il lui enverrait son neveu avec quelques-uns de ses ministres pour établir la paix. Le capitaine les remercia, et il leur fit en même temps voir un homme armé de pied en cap, en leur disant que dans le cas qu'il fallût combattre, nous nous armerions tous de la même manière. Le Maure fut saisi de peur en voyant un homme armé de cette manière ; mais le capitaine le tranquillisa en l'assurant que nos armes étaient aussi avantageuses à nos amis que fatales à nos adversaires ; que nous étions en état de dissiper tous les ennemis de notre roi et de notre foi, avec autant de facilité que nous en avions à nous essuyer la sueur du front avec un mouchoir. Le capitaine prit ce ton fier et menaçant pour que le Maure allât en rendre compte au roi.

« Effectivement, après dîner nous vîmes venir à bord le neveu du roi, qui était son héritier présomptif, le roi de Massana, le Maure, le gouverneur ou ministre, et le prévôt major avec huit chefs de l'île, chargés de conclure un traité de paix et d'alliance avec nous. Le capitaine les reçut avec beaucoup de dignité : il s'assit dans un fau-

teuil de velours rouge, donnant des chaises de la même étoffe au roi de Massana et au prince : les chefs s'assirent sur des chaises de cuir, les autres sur des nattes.

« Le capitaine s'informa si c'était leur coutume de faire les traités en public, et si le prince héréditaire de Zebu et le roi de Massana avaient les pouvoirs nécessaires pour conclure un traité d'alliance avec lui. On répondit qu'ils y étaient autorisés et qu'on pouvait en parler en public. Le capitaine leur fit sentir alors tous les avantages de cette alliance, pria Dieu de la confirmer dans le ciel, et ajouta plusieurs autres choses qui leur inspirèrent de l'amour et du respect pour notre religion.

« Il demanda si le roi avait des enfans mâles. On lui répondit qu'il n'avait que des filles dont l'aînée avait épousé son neveu, qui, par cette raison, était regardé comme prince héréditaire. En parlant de l'ordre de succession parmi eux, nous apprîmes que lorsque les pères sont parvenus à un certain âge l'on n'a plus de considération pour eux, et que le commandement passe alors aux fils. Ce discours scandalisa le capitaine, qui condamna cet usage, attendu que Dieu, qui a créé le ciel et la terre, s'écria-t-il, a expressément ordonné aux enfans d'honorer leurs père et mère, et menacé de châtier du feu éternel ceux qui transgressent ce commandement; et pour leur faire mieux sentir la force de ce précepte divin, il leur dit que nous étions également soumis aux mêmes lois divines,

parce que nous sommes tous également descendus d'Adam et d'Eve. Il ajouta d'autres passages de l'Histoire sainte, qui firent grand plaisir à ces insulaires, et excitèrent en eux le désir d'être instruits des principes de notre religion; de sorte qu'ils prièrent le capitaine de leur laisser, à son départ, un ou deux hommes capables de les enseigner et qui seraient fort honorés parmi eux. Mais le capitaine leur fit entendre que la chose la plus essentielle pour eux, était de se faire baptiser, ce qui pouvait s'effectuer avant son départ; qu'il ne pouvait maintenant laisser parmi eux aucune personne de son équipage; mais qu'il reviendrait un jour leur conduire plusieurs prêtres et moines pour les instruire sur tout ce qui regarde notre sainte religion. Ils témoignèrent leur joie à ce discours, et ajoutèrent qu'ils seraient bien contens de recevoir le baptême, cependant qu'ils voulaient consulter leur roi sur ce sujet. Le capitaine leur dit alors qu'ils ne devaient pas se faire baptiser, soit par la crainte que nous pouvions leur inspirer, soit par l'espoir d'en tirer des avantages temporels, parce que son intention n'était pas d'inquiéter personne parmi eux pour avoir préféré de conserver la foi de ses pères; il ne dissimula pas toutefois que ceux qui se feraient chrétiens seraient les mieux traités. Tous s'écrièrent que ce n'était ni par crainte, ni par complaisance pour nous qu'ils allaient embrasser notre religion, mais qu'ils s'y déterminaient par un mouvement de leur propre volonté.

« Le capitaine leur promit de leur laisser des armes et une armure complète, d'après l'ordre qu'il en avait reçu de son souverain; mais il les avertit en même temps, qu'il fallait baptiser aussi leurs femmes, sans quoi ils devaient se séparer d'elles et ne pas les connaître s'ils ne voulaient pas tomber en péché. Ayant su qu'ils prétendaient avoir de fréquentes apparitions du diable qui leur faisait grand peur, il les assura que s'ils devenaient chrétiens, le diable n'oserait plus se montrer à eux qu'au moment de la mort. Ces insulaires, émus et persuadés de tout ce qu'ils venaient d'entendre, répondirent qu'ils avaient pleine confiance en lui; sur quoi le capitaine pleura d'attendrissement, et les embrassa tous.

« Il prit alors entre ses mains celle du prince de Zebu et celle du roi de Massana, et dit que par la foi qu'il avait en Dieu, par la fidélité qu'il devait au roi d'Espagne son seigneur, et par l'habit même qu'il portait, il établissait et promettait une paix perpétuelle entre le roi d'Espagne et le roi de Zebu. Les deux ambassadeurs firent la même promesse.

« Après cette cérémonie on servit à déjeuner; ensuite les Indiens présentèrent au capitaine, de la part du roi de Zebu, de grands paniers pleins de riz, des cochons, des chèvres et des poules, en faisant leurs excuses de ce que le présent qu'ils offraient n'était pas plus digne d'un si grand personnage.

« De son côté, le capitaine général donna au

prince, un drap blanc de toile très-fine, un bonnet rouge, quelques filières de verroterie et une tasse de verre dorée, le verre étant très-recherché parmi ces peuples. Il ne fit aucun présent au roi de Massana, parce qu'il venait de lui donner une veste de toile de Cambaie et quelques autres choses. Les personnes qui accompagnaient l'ambassadeur reçurent aussi des dons du capitaine.

« Après que les insulaires furent partis, je fus envoyé à terre avec une autre personne par le capitaine, pour porter au roi les présens qui lui étaient destinés; ils consistaient en une veste de soie jaune et violette, faite à la turque, un bonnet rouge et quelques filières de verroterie, le tout dans un plat d'argent, avec deux tasses de verre dorées que nous portions à la main.

« En arrivant dans la ville, nous trouvâmes le roi dans son palais, assis à terre sur une natte de palmier, au milieu d'une foule nombreuse. Il était tout nu, n'ayant qu'une pièce de toile de coton qui couvrait ses parties naturelles, un voile brodé à l'aiguille, autour de la tête, un collier de grand prix au cou, et aux oreilles deux grands cercles d'or enrichis de pierres précieuses. Il était de petite taille, replet, avait le corps peint de différentes manières, par le moyen du feu; il mangeait des œufs de tortue, contenus dans deux vases de porcelaine; devant lui étaient quatre cruches pleines de vin de palmier, et couvertes d'herbes odoriférantes. Il buvait au moyen d'un roseau.

« Après que nous lui eûmes rendu notre salut, l'interprète lui dit que le capitaine, son maître, le remerciait du présent qu'il avait reçu, et lui envoyait en retour quelques objets, non comme une récompense, mais comme une marque de l'amitié sincère qu'il venait de contracter avec lui. Alors nous le vêtîmes de la veste, nous lui mîmes le bonnet sur la tête, et nous étalâmes devant lui les autres présens. Avant de lui offrir les tasses de verre, je les baisai et je les élevai au-dessus de ma tête. Le roi en fit de même en les recevant. Ensuite, il nous fit manger des œufs de tortue, et boire de son vin avec les tuyaux dont il se servait. Pendant que nous mangions, ses députés, qui étaient venus sur le vaisseau, lui rapportèrent tout ce que le capitaine avait dit touchant la paix, et ses exhortations pour embrasser le christianisme.

« Le roi voulait aussi nous donner à souper; mais nous nous excusâmes, et prîmes congé de lui. Le prince, son gendre, nous conduisit dans sa propre maison, où nous trouvâmes quatre jeunes filles qui faisaient de la musique à leur manière : l'une battait un tambour pareil aux nôtres, mais posé à terre; l'autre avait auprès d'elle deux timbales, et dans chaque main une espèce de petite massue, garnie à l'extrémité de toile de palmier, dont elle frappait tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre; la troisième battait de même une grande timbale; la quatrième jouait de deux petites cymbales, qui rendaient un son fort doux. Elles se tenaient toutes

si bien en mesure, qu'on devait leur supposer une grande intelligence de la musique. Ces cymbales, qui sont de cuivre, se fabriquent dans le pays de Sign Magno (la Chine), et leur tiennent lieu de cloches : on les appelle *ogon*. Ces insulaires ont aussi une espèce de violon dont les cordes sont de cuivre, et une musette qu'ils nomment *sabin*. »

« Ces jeunes filles étaient fort jolies, et presque aussi blanches que nos Européennes; et, quoiqu'elles fussent déjà formées, elles n'en étaient pas moins nues : quelques-unes avaient cependant un morceau de toile d'écorce d'arbre qui leur descendait depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Le bout de leurs oreilles était percé d'un trou fort grand, qu'un cercle de bois maintenait ouvert, et élargissait toujours davantage. Elles avaient les cheveux noirs et longs, et la tête ceinte d'un petit voile. Elles ne portent jamais ni souliers ni aucune autre chaussure. Nous fîmes la collation chez le prince, puis nous retournâmes à nos vaisseaux.

« Un de nos gens étant mort pendant la nuit, je retournai le 10 au matin chez le roi, avec l'interprète, pour lui demander la permission d'enterrer le corps, et le prier de nous indiquer un lieu pour la sépulture. Le roi était entouré d'un cortége nombreux; il nous répondit que le capitaine pouvait disposer de lui et de tous ses sujets, et, à plus forte raison, de sa terre. J'ajoutai que pour enterrer le défunt nous devions consacrer l'endroit de la sépulture, et y planter une croix. Le roi y donna

son consentement, et dit qu'il adorerait, comme nous, la croix.

« On consacra le mieux qu'il fut possible un espace même de la ville destiné à servir de sépulture aux chrétiens, selon les rites de l'Église, afin d'inspirer aux insulaires une bonne opinion de nous. Dès le même jour deux hommes y furent enterrés.

« Ayant débarqué, ce jour-là, beaucoup de marchandises, elles furent déposées dans une maison que le roi prit sous sa protection, ainsi que quatre hommes que le capitaine y laissa pour trafiquer en gros. Ce peuple a des poids et des mesures; ses balances sont faites d'un bâton soutenu au milieu par une corde. A l'extrémité du bâton est suspendu, par trois petites cordes, le bassin de la balance; à l'autre, se trouve un plomb dont la pesanteur équivaut à celle du bassin. On attache au-dessous de ce plomb des poids qui représentent des livres, des demi-livres, et en quantité suffisante pour peser ce qui est mis dans le bassin. Ils ont aussi leurs mesures de longueur et de capacité.

« Ces insulaires sont adonnés au plaisir et à l'oisiveté. Leurs maisons sont construites en poutres, en planches et en roseaux; elles ont des chambres comme les nôtres, et sont élevées sur des pilotis. L'espace vide au-dessous sert d'étable et de poulailler : c'est là qu'ils tiennent leurs cochons, leurs chèvres et leurs poules.

« Le 12 nous ouvrîmes notre magasin. Les insu-

laires admirèrent avec étonnement toutes nos marchandises. Ils échangeaient de l'or pour les gros objets en fer et en cuivre; les bijoux et les autres petits objets se troquaient contre du riz, des cochons, des chèvres et autres comestibles. On nous donnait dix pièces d'or, chacune de la valeur d'un ducat et demi, pour quatorze livres de fer. Le capitaine général défendit de montrer trop d'empressement pour l'or; sans cette injonction, chaque matelot aurait vendu tout ce qu'il possédait pour se procurer ce métal, ce qui aurait ruiné pour toujours notre commerce.

« Le roi ayant promis à notre capitaine d'embrasser la religion chrétienne, on avait fixé, pour cette cérémonie, le dimanche 14 avril. On dressa pour cet effet, dans la place que nous avions déjà consacrée, un échafaud garni de tapisseries et de branches de palmier. Nous allâmes à terre au nombre de quarante, outre deux hommes armés de pied en cap, qui précédaient la bannière royale. Au moment que nous descendîmes sur le rivage, les vaisseaux firent une décharge de toute l'artillerie, ce qui ne laissa pas d'épouvanter les insulaires. Le capitaine et le roi s'embrassèrent. Nous montâmes sur l'échafaud, où il y avait pour eux deux chaises de velours vert et bleu. Les chefs des insulaires s'assirent sur des coussins, et les autres sur des nattes.

« Le capitaine fit dire au roi que parmi les autres avantages dont il jouirait en devenant chrétien, il

aurait celui de vaincre plus facilement ses ennemis. Le roi répliqua que même, sans cette raison, il était content de se faire chrétien ; mais qu'il aurait désiré de pouvoir se faire respecter de certains chefs de l'île, qui refusaient de lui être soumis, en disant qu'ils valaient autant que lui, et ne voulaient pas lui obéir. Le capitaine fit appeler ces chefs, et chargea les interprètes de leur dire que s'ils n'obéissaient pas au roi comme à leur souverain, il les ferait tous tuer, et donnerait leurs biens au roi. A cette menace, tous les chefs promirent de reconnaître l'autorité du roi.

« Le capitaine assura le roi qu'il reviendrait dans ce pays avec des forces beaucoup plus considérables, et qu'il le rendrait le plus puissant monarque de toutes ces îles, récompense qu'il croyait lui être due, comme ayant le premier embrassé la religion chrétienne. Le roi leva les mains au ciel, remercia le capitaine, et le pria instamment de laisser chez lui des personnes pour l'instruire dans la religion chrétienne, ce que le capitaine promit de faire ; mais à condition qu'on lui confierait deux fils des principaux de l'île pour les conduire en Espagne, où ils apprendraient la langue espagnole, afin de pouvoir, à leur retour, donner une idée de ce qu'ils y auraient vu. »

Le roi, dont le nom était Raja Humabon, fut baptisé avec le prince héréditaire, le roi de Massana, le marchand maure dont il a déjà été parlé, et plus de cinq cents insulaires. Le roi fut nommé

Charles ; le prince, Ferdinand ; le roi de Massana, Jean, et le marchand maure, Christophe. Les autres reçurent différens noms. On célébra ensuite la messe, puis l'on alla dîner à bord, à l'exception du roi qui s'excusa d'y venir. Après dîner, l'on baptisa la reine, l'épouse du prince, celle du roi de Massana, et plus de quatre cents autres femmes avec des enfans. La reine, jeune et belle personne, était vêtue d'une pièce de toile blanche et noire ; elle avait sur la tête un grand chapeau fait de feuilles de palmier, en forme de parasol, surmonté d'une triple couronne formée des mêmes feuilles, qui ressemblait à la tiare du pape, et sans laquelle elle ne sort jamais. Sa bouche et ses ongles étaient peints d'un rouge très-vif.

Presque tous les habitans de Zebu et des îles voisines étaient convertis à la religion chrétienne ; un seul village refusa de l'embrasser. Aussitôt l'esprit d'intolérance, malheureusement si commun chez les navigateurs et les conquérans du seizième siècle, se déploya dans toute sa fureur. Le village fut brûlé, et l'on éleva sur ses ruines une croix de bois, parce que les habitans étaient idolâtres ; s'ils eussent été mahométans, ajoute Pigafetta ; la croix eût été de pierre, pour marquer l'endurcissement de leur cœur.

Magellan descendait tous les jours à terre pour y entendre la messe ; à laquelle accouraient aussi plusieurs nouveaux chrétiens ; il leur faisait une espèce de catéchisme, et leur expliquait les prin-

cipaux points de la religion. Il fit prêter serment de fidélité au roi d'Espagne par le roi de Zebu, deux de ses frères et les principaux chefs de l'île.

Quoique Magellan eût commandé aux nouveaux chrétiens de brûler les idoles, non-seulement ils en gardaient encore, mais ils leur offraient même des sacrifices de viande. Le capitaine général en fut instruit et réprimanda les insulaires. Ils crurent s'excuser en disant qu'ils faisaient ces sacrifices pour un malade auquel ils espéraient que les idoles rendraient la santé. Ce malade était le frère du roi, qu'on regardait comme l'homme le plus sage et le plus vaillant de l'île. Il était si malade que depuis quatre jours il ne parlait plus. Magellan leur répondit que s'ils brûlaient sur-le-champ leurs idoles, et si le prince se faisait baptiser il guérirait, ajoutant qu'il consentait à perdre la tête si ce qu'il disait ne s'accomplissait pas. Sur cette assurance, le prince consentit à recevoir le baptême; dès lors il éprouva du soulagement, et graduellement recouvra la santé. Les temples furent abattus et les idoles brûlées.

« Les idoles de ce pays, ajoute Pigafetta, sont de bois, creuses par derrière; elles ont les bras et les jambes écartées et les pieds tournés en haut; leur face est large; il leur sort de la bouche quatre grosses dents semblables à des défenses de sanglier: elles sont généralement peintes. Une des plus singulières cérémonies de ces insulaires est la bénédiction du cochon; on commence la cérémonie par

battre des quatre grandes timbales; on apporte ensuite trois grands plats, deux chargés de poisson rôti, de gâteaux de riz et de millet cuit, enveloppés dans des feuilles; sur le troisième sont des linceuls de toile de Cambaie et deux bandes de toile de palmier. Deux vieilles femmes, dont chacune tient à la main une grande trompette de roseau, se placent sur un des linceuls que l'on a étendu à terre, saluent le soleil, et s'enveloppent des autres toiles. La première de ces deux vieilles se couvre la tête d'un mouchoir et le lie sur son front, de manière à y former deux cornes; et, prenant un autre mouchoir à la main, elle danse et sonne en même temps de la trompette, en invoquant de temps en temps le soleil. L'autre vieille prend une des bandes de toile de palmier, danse et sonne également de la trompette, et, se tournant vers le soleil, lui adresse quelques mots. La première saisit alors l'autre bande de toile de palmier, jette le mouchoir qu'elle tenait à la main, et toutes deux dansent long-temps autour du cochon lié et couché par terre. Cependant la première continue à parler d'une voix basse au soleil, et l'autre lui répond. On présente ensuite une tasse de vin à la première; elle la prend sans cesser de danser et de s'adresser au soleil, l'approche quatre ou cinq fois de sa bouche en feignant le vouloir boire; mais elle verse la liqueur sur le cœur du cochon; elle rend la tasse. On lui donne une lance qu'elle agite, toujours en dansant et parlant, et la

dirige plusieurs fois contre le cœur du cochon, qu'elle perce à la fin d'outre en outre d'un coup prompt et bien mesuré. Aussitôt qu'elle a retiré la lance de la blessure, on la ferme et on la panse avec des herbes salutaires. Durant toute cette cérémonie, brûle un flambeau que la vieille, après avoir tué le cochon, prend et met dans sa bouche pour l'éteindre. L'autre vieille trempe dans le sang du cochon le bout de sa trompette, et en touche le front des assistans, en commençant par celui de son mari; mais elle ne vint pas à nous. Les deux vieilles se déshabillent, mangent ce qui se trouve sur les deux premiers plats, et invitent les femmes à prendre part au festin. On épile ensuite le cochon au feu. Jamais on ne mange de cet animal qu'il n'ait été auparavant purifié de cette manière. Les vieilles femmes seules peuvent accomplir cette cérémonie.

« J'ai aussi été témoin de cérémonies singulières qui s'observent à la mort de leurs chefs. Les femmes les plus considérables du pays, vêtues de longues robes blanches, se rendirent à la maison du mort, au milieu de laquelle le cadavre était placé dans une caisse; on tendit à l'entour des cordes pour former une espèce d'enceinte. On attacha à ces cordes des branches d'arbres, et au milieu de ces branches, on suspendit des draps de coton en forme de pavillons. Les femmes, suivies chacune d'une domestique qui la rafraîchissait avec un éventail de feuille de palmier, s'assirent sous ces pavillons. D'autres femmes, l'air triste, étaient assises autour

de la chambre. L'une d'elles coupa avec un couteau les cheveux du défunt. Une autre, qui avait été sa femme principale, s'étendit sur lui, et appliqua toutes les parties de son corps contre le sien. Tandis que la première coupait les cheveux, celle-ci pleurait; elle chantait quand la première s'arrêtait. Tout autour de la chambre étaient placés des vases de porcelaine remplis de feu, où l'on jetait par intervalle, de la myrrhe, du storax et du benjoin, ce qui répandait une odeur fort agréable. Ces cérémonies continuent cinq à six jours, pendant lesquels le mort reste dans la maison. Je crois que l'on a soin de l'embaumer avec du camphre pour le préserver de la putréfaction. Enfin, on ferme la caisse avec des chevilles de bois, et on la porte au cimetière, qui est un endroit clos et couvert de planches.

« On nous assura que toutes les nuits, un oiseau noir de la grosseur d'un corbeau, venait à minuit se percher sur les maisons, et par ses cris faisait peur aux chiens qui se mettaient tous à hurler et ne cessaient qu'à l'aube du jour. Nous fûmes témoins de ce phénomène, dont on ne voulut jamais nous dire la cause.

« Ces îles abondent en provisions. Outre les animaux que j'ai déjà nommés, on y trouve des chiens et des chats qu'on mange également; il y croît du riz, du millet, et d'autres grains, des oranges, des citrons, des cannes à sucre, des cocotiers, des citrouilles, de l'ail, du gingembre; on y récolte du

miel; on y fait du palmie; l'or y est commun. Lorsqu'un des nôtres allait à terre, soit de jour, soit de nuit, il trouvait toujours des Indiens qui l'invitaient à manger et à boire. Ils ne donnent à tous leurs mets qu'une demi-cuisson, et les salent extrêmement, ce qui les porte à boire beaucoup : c'est avec des tuyaux qu'ils humènt le vin contenu dans les vases. Ils passent ordinairement cinq à six heures à table. »

La réception amicale que les Espagnols avaient éprouvée dans cet archipel, promettait une issue heureuse à leur expédition. Il en fut autrement. Le courage bouillant de leur chef les précipita dans des difficultés qui lui furent surtout fatales. Près de l'île de Zebu, se trouve l'île de Matan avec un port du même nom. Le 26 avril, un des deux chefs de cette île où Magellan avait déjà brûlé un village, lui envoya un de ses fils avec deux chèvres, en lui faisant dire que s'il ne lui donnait pas tout ce qu'il lui avait promis, c'était la faute de l'autre chef qui ne voulait pas reconnaître l'autorité du roi d'Espagne; enfin, il lui demandait du secours pour attaquer son ennemi. Magellan envoya dire à l'autre roi qu'il brûlerait ses villages, s'il ne payait pas le tribut. « Qu'il vienne, répondit le chef, je l'attends. » Magellan fait aussitôt armer trois barques, y embarque soixante hommes, et se met à leur tête. Serrano lui représente que les vaisseaux sont en mauvais état, qu'une poignée d'hommes pourrait s'en emparer, que cette entreprise est peu utile,

mais que s'il veut absolument l'exécuter, au moins il en charge un autre, et n'expose pas sa personne. Magellan répond qu'en bon pasteur, il ne doit pas abandonner son troupeau.

Le roi de Zebu avait engagé Magellan de renoncer à son dessein, parce qu'il avait été informé que deux autres chefs avaient joint leurs forces à celles du roi de Matan. C'en était assez pour enflammer davantage l'ardeur du capitaine général, avide de dangers où il croyait voir de la gloire. Le roi de Zebu s'apercevant que sa résolution était inébranlable, voulut l'accompagner avec mille hommes et les principaux de son île, qui le suivirent dans trente balangais.

On atterrit à Matan à deux heures du matin. Le roi de Zebu engage Magellan de ne pas attaquer avant le jour, parce qu'il savait bien que les insulaires avaient creusé entre le rivage et leurs maisons des fossés profonds garnis de pieux pointus où ses gens périraient. Il le prie de lui laisser commencer le combat avec ses mille Indiens, et ajoute que, le secourant ensuite avec ses Castillans, il remportera infailliblement la victoire. Mais Magellan le remercie de sa bonne volonté, et l'invite à rester dans ses balangais à considérer comment les Castillans combattent.

« Le 27 au point du jour, dit Pigafetta, nous sautâmes dans l'eau jusqu'aux cuisses; les chaloupes ne pouvant approcher de terre à cause des rochers et des bancs de sable. Nous étions quarante-

neuf en tout, ayant laissé onze personnes pour garder nos embarcations. Nous fûmes obligés de marcher quelque temps dans l'eau, avant de pouvoir gagner la terre.

« Nous allâmes droit au village où nous ne trouvâmes personne; mais à peine eûmes-nous mis le feu aux maisons, qu'un bataillon de cinq cents insulaires nous prit en flanc d'un côté; tandis que nous nous défendions contre celui-là, il en parut un second d'un autre côté; enfin, un troisième nous attaqua de front. Ils se précipitaient sur nous en jetant des cris horribles. Notre capitaine fut obligé de diviser sa petite troupe en deux pelotons; mais nous chargeâmes ces barbares avec tant de vigueur que nous pûmes nous réunir. Cependant ils combattaient avec un acharnement sans égal; les blessures qu'ils recevaient ne faisaient que les rendre plus furieux. D'ailleurs, se fiant à la supériorité du nombre, ils nous jetaient des nuées de lances de roseaux, de pieux endurcis au feu, des pierres, de la terre, de sorte qu'il nous était fort difficile de nous défendre. Une flèche empoisonnée vint percer la jambe du capitaine. On avait combattu la plus grande partie de la journée; la poudre manquait aux arquebusiers, et les flèches aux arbalétriers; les Indiens nous serrèrent de plus près.

« S'étant aperçus que leurs coups ne nous faisaient aucun mal quand ils étaient portés à notre tête ou à notre corps, à cause de notre armure, mais que nos jambes étaient sans défense, ils ne

dirigeaient plus leurs flèches, leurs lances et leurs pierres que contre nos jambes, et en si grande quantité, que nous ne pûmes y résister. Les bombardes que nous avions sur nos chaloupes ne nous étaient d'aucune utilité, parce que les bas-fonds les empêchaient d'approcher de terre assez près pour nous secourir. Le capitaine, voyant notre situation critique, ordonna la retraite. Nous nous retirâmes donc sans cesser de combattre; nous étions déjà à la distance d'un trait d'arbalète de nos canots, ayant de l'eau jusqu'aux genoux; les insulaires nous poursuivaient toujours de près; ils reprenaient leurs lances, et nous jetaient la même jusqu'à six fois. Comme ils connaissaient notre capitaine, c'était principalement vers lui qu'ils dirigeaient leurs coups; deux fois ils firent tomber son casque; cependant il ne céda pas, et nous combattions en petit nombre à ses côtés. Ce combat, si inégal, dura près d'une heure. Un insulaire réussit enfin à pousser le bout de sa lance dans le front du capitaine; ce vaillant homme, irrité, le perça de la sienne, qu'il lui laissa dans le corps. Il voulut tirer son épée, il ne put en venir à bout, parce qu'il avait reçu une grave blessure au bras droit. Les Indiens, qui s'en aperçurent, se précipitèrent sur lui; l'un d'eux lui asséna un si furieux coup de sabre sur la jambe gauche, qu'il le fit tomber sur le visage; alors, ils le tuèrent à coups de lances. C'est ainsi que périt notre guide, notre lumière, notre soutien.

« Lorsqu'il tomba, et qu'il se vit accablé par les ennemis, il se tourna plusieurs fois vers nous, pour voir si nous avions pu nous sauver. Comme il n'y avait aucun d'entre nous qui ne fût blessé, et que nous nous trouvions tous hors d'état de le secourir ou de le venger, nous gagnâmes nos canots. C'est donc à notre capitaine que nous dûmes notre salut, parce qu'au moment où il périt, les insulaires se jetèrent en foule vers l'endroit où il était tombé.

« Cette malheureuse bataille se donna le 27 avril 1521, qui était un samedi, jour que le capitaine avait choisi lui-même, parce qu'il l'avait en dévotion particulière. Huit de nos gens et quatre Indiens baptisés périrent avec lui, et peu d'entre nous retournèrent à nos vaisseaux sans être blessés. Ceux qui étaient restés dans les chaloupes voulurent nous protéger avec les bombardes, mais la grande distance où ils étaient fut cause qu'elles nous firent plus de mal qu'à nos ennemis, qui, cependant, perdirent quinze hommes. »

Herrera dit que le roi de Zebu, voyant Magellan mort, et le péril imminent dans lequel se trouvaient les Castillans, péril dans lequel il serait lui-même enveloppé, résolut de les secourir, et le fit si à propos, qu'ils eurent le temps de se retirer dans leurs vaisseaux, où leurs lamentations commencèrent quand ils se virent sans capitaine, à cause de la grande affection qu'ils lui portaient, et de celle qu'il leur témoignait. Ils avaient, ajoute-

t-il, tant d'amour pour lui, qu'ils eussent souffert tous les travaux imaginables pour l'accompagner.

Magellan, quoique d'une taille extrêmement petite, savait prendre un grand ascendant sur les autres hommes; on a vu sa fermeté dans les périls de toute espèce qu'il surmonta par son audace. Il se comporta dans certaines circonstances avec une rigueur qui tient presque de la férocité; toutefois il faut convenir qu'il sut se concilier les esprits, puisque, dans une occasion critique, son propre équipage et une partie de ceux des autres vaisseaux se déclarèrent pour lui et soutinrent son autorité.

Le roi de Zebu, du consentement des Espagnols, envoya dire aux habitans de Matan que s'ils voulaient rendre les corps des soldats tués, et particulièrement celui du capitaine général, on leur donnerait la quantité de marchandise qu'ils pourraient demander; mais ils répondirent que rien ne pourrait les engager à se défaire du corps d'un homme tel que Magellan, et qu'ils voulaient le garder comme un monument de leur victoire sur les chrétiens. Le corps de ce vaillant homme resta donc au pouvoir de ces barbares, et fut privé des honneurs que les compagnons de ses travaux voulaient lui rendre.

« Mais, s'écrie Pigafetta, la gloire de Magellan lui survivra. Il était orné de toutes les vertus; il montra toujours une constance inébranlable au milieu de ses grandes adversités. En mer, il se condamnait lui-même à de plus grandes privations

que le reste de l'équipage. Versé plus qu'aucun autre dans la connaissance des cartes nautiques, il possédait parfaitement l'art de la navigation, ainsi qu'il l'a prouvé en faisant le tour du monde qu'aucun autre n'avait osé tenter avant lui. »

Le lendemain de la mort de Magellan, les équipages des navires élurent pour lui succéder Édouard Barbosa, Portugais et son neveu, et Jean Serrano, Espagnol. Mais ces nouveaux commandans n'exercèrent pas leurs fonctions bien long-temps. Le malheur semblait poursuivre l'escadre depuis qu'elle avait perdu celui qui l'avait le premier conduite dans ces régions lointaines. Le roi de Zebu, sous prétexte de resserrer l'alliance conclue avec les Espagnols, les invita le 1^er^ mai à un festin, annonçant en même temps qu'il voulait leur remettre le présent dont il avait l'intention de faire hommage au roi de Castille. Barbosa fit appeler les capitaines pour leur dire qu'il allait se rendre à l'invitation du roi de Zebu. Serrano, qui craignait quelque perfidie, tâcha de le dissuader de ce dessein, ajoutant que dans les conjonctures actuelles c'était une témérité de sortir des vaisseaux, et que le roi de Zebu pouvait fort bien envoyer son présent. Barbosa persista dans sa résolution, et piqua tellement par sa réponse l'amour-propre de Serrano, que celui-ci sauta le premier dans la chaloupe. Les Espagnols étaient au nombre de vingt-quatre, les mieux portans de l'équipage, ajoute Herrera. Il y en eut deux qui, soupçonnant les Indiens de mau-

vaise foi, revinrent à bord des vaisseaux. A peine les autres étaient-ils assis pour dîner, qu'ils furent tous égorgés, à l'exception de Serrano qui s'était fait aimer des insulaires. On attribua ce désastre aux insinuations de l'interprète qui, maltraité par Barbosa, avait quitté la flotte et fait entrer le roi de Zebu dans ses projets de vengeance. Les Espagnols qui étaient sur les vaisseaux entendirent les cris plaintifs de leurs compagnons. Aussitôt ils levèrent l'ancre, s'approchèrent du rivage, et tirèrent plusieurs coups de bombarde sur les maisons. Ils virent alors Serrano que l'on conduisait nu et garroté vers le bord de la mer. Il les pria de ne plus tirer, sans quoi les Indiens allaient le massacrer; puis il leur raconta la catastrophe de ses compagnons, ajoutant que l'interprète s'était joint aux insulaires. Il conjura les Espagnols restés à bord de le racheter avec des marchandises, parce qu'autrement les Indiens le tueraient. Mais Jean Carvallo, qui avait la principale autorité, et quelques autres, refusèrent de traiter de la rançon de Serrano, défendirent même aux canots d'approcher de terre, firent lever l'ancre et mirent à la voile. On vit ramener Serrano au village, et à peine y fut-il entré que l'on entendit de grands cris. On aperçut aussi les insulaires qui travaillaient à abattre les croix élevées sur leur terrain.

Les Espagnols allèrent mouiller à la pointe de l'île de Botol, éloignée de dix-huit lieues de Zebu; et, voyant leur nombre tellement diminué qu'ils ne

suffisaient plus pour manœuvrer trois navires, ils brûlèrent *la Conception* qui était le plus vieux. Carvallo commanda *la Trinité*, et Gonçale-Gomez-d'Espinosa, *la Victoire*. Comme ils avaient acquis à Zebu des lumières sur les Moluques, ils se mirent à la recherche de ces îles.

Ils abordèrent à Butuan, qui est une ville de Mindanao. Le roi vint au vaisseau, et pour donner une preuve d'amitié et d'alliance, il se tira du sang de la main gauche, et s'en frotta la poitrine et le bout de la langue. Tous les Espagnols firent la même cérémonie. Quelques-uns allèrent à terre et accompagnèrent le roi à sa maison, située sur une rivière qui était à deux lieues de distance du mouillage; ils y allèrent dans des pirogues que les principaux personnages de la suite du prince conduisaient à la rame. « En entrant dans la maison à deux heures du matin, dit Pigafetta, on vint à notre rencontre avec des flambeaux faits de cannes et de feuilles de palmier, roulées et remplies de la résine appelée *anime*. Pendant qu'on préparait le soupé, le roi, avec deux chefs et deux femmes assez jolies, vidèrent un grand vase plein de vin de palmier, sans rien manger. Ils m'invitèrent à boire comme eux, mais je m'excusai en disant que j'avais déjà soupé, et je ne bus qu'un coup. En buvant, ils pratiquaient les mêmes cérémonies que le roi de Massana. On servit dans des jattes de porcelaine, le soupé qui n'était composé que de riz et de poisson fort salé. Ils mangeaient le riz en guise de

pain. Voici comment ils le font cuire : on met dans un grand pot de terre qui ressemble à nos marmites, une grande feuille qui couvre entièrement le dedans du vase; ensuite on y jette l'eau et le riz, et on couvre le pot. On laisse bouillir le tout jusqu'à ce que le riz ait acquis la fermeté de notre pain, et on l'en tire par morceaux. C'est de cette manière qu'on cuit le riz dans toutes les îles de ces parages.

« Le souper fini, le roi fit apporter une natte de roseaux avec une autre faite de feuilles de palmier, et un oreiller de feuilles. C'était mon lit où je couchai avec un des chefs; le roi alla coucher ailleurs avec ses deux femmes.

« Le lendemain je fis une tournée dans l'île; j'entrai dans plusieurs cases habitées comme celles des autres îles; j'y vis beaucoup d'ustensiles et fort peu de vivres. Après le dîner, je réussis à faire comprendre au roi, par mes gestes, que je désirais de voir la reine; il en parut ravi, et nous nous mîmes en chemin vers la cime d'une montagne où est sa demeure. Je lui fis une révérence qu'elle me rendit. Elle était occupée à tresser des nattes de palmier pour un lit. Je m'assis auprès d'elle. Toute sa maison était garnie de vases de porcelaine, appendus aux parois, ainsi que quatre timbales de diverses grandeurs. Un grand nombre d'esclaves des deux sexes étaient au service de la reine. Je retournai déjeuner à la case du roi; ce prince fit apporter des cannes à sucre.

« Nous trouvâmes dans cette île des cochons, des chèvres, du riz, du gingembre, et tout ce que nous avions vu dans les autres; mais l'or y est la production la plus abondante. On m'indiqua des vallons en me faisant entendre, par des gestes, qu'il y avait dans ces lieux plus d'or que nous n'avions de cheveux sur la tête; mais que faute de fer l'exploitation de ce métal exigerait trop de travail,

« Ayant demandé à retourner aux vaisseaux, le roi et quelques-uns des principaux de l'île voulurent m'y accompagner dans le même balangai. Pendant que nous descendions la rivière, je vis sur un monticule, à droite, trois hommes pendus à un arbre. Ayant demandé ce que cela signifiait, on me répondit que c'étaient des malfaiteurs. »

Les Espagnols apprirent à Butuan qu'au nord-ouest, à deux journées de distance, était située l'île de Lozon (Luçon), d'une étendue considérable, et où venaient tous les ans six à huit jonques de peuples appelés *Lequies* (insulaires de Licou-Kicou), pour y commercer.

Les Espagnols firent route ensuite à l'ouest-sud-ouest, et abordèrent à Cagayan, île presque déserte. Le petit nombre des habitans étaient des Maures exilés de Bourné (Bornéo): « Ils vont nus, ajoute Pigafetta, comme ceux des autres îles, et sont armés de sarbacanes et de carquois pleins de flèches qu'ils empoisonnent avec des herbes; ils ont aussi des poignards avec des manches garnis d'or et de pierres précieuses, des lances, des mas-

sues et de petites cuirasses faites de peaux de bufle. Ils nous crurent des dieux ou des saints. Il y a dans cette île de grands arbres, mais peu de vivres; elle est par 7° 30′ au nord de la ligne équinoxiale.

« En suivant la même direction, nous arrivâmes à une grande île bien pourvue de toutes sortes de vivres, ce qui fut un grand bonheur pour nous; car nous étions si affamés et si mal approvisionnés que nous nous vîmes plusieurs fois sur le point d'abandonner nos vaisseaux et de nous établir sur quelque terre pour y terminer nos jours. Cette île se nomme *Palaoan* (Palaouan ou Paragoa). Les insulaires font cuire le riz sous le feu, dans des cannes ou des vases de bois; de cette manière il se conserve plus long-temps que celui qu'on fait cuire dans des marmites. Du même riz on tire, au moyen d'une espèce d'alambic, un vin meilleur et plus fort que le vin de palmier. En un mot, cette île fut pour nous une terre promise. Elle est par 9°.20′ au nord de la ligne équinoxiale. »

On fit alliance avec le roi, en observant, de même que dans les autres îles, la cérémonie de se tirer du sang et de s'en frotter. « Les habitans de Palaoan, selon le récit de Pigafetta, vont nus comme tous ces peuples; mais ils aiment à s'orner de bagues, de chaînettes de laiton et de grelots; ce qui leur plaît néanmoins le plus est le fil d'archal, auquel ils attachent leurs hameçons. Presque tous cultivent leurs propres champs; ils ont des

sarbacanes et de grosses flèches de bois, longues de plus d'une palme, et garnies d'un harpon. Quelques-unes ont la pointe d'une arête de poisson, et d'autres de roseau empoisonné avec une certaine herbe. Ces flèches sont garnies par le haut, non de plumes, mais d'un bois fort mou et fort léger. Au bout des sarbacanes ils attachent un fer, et quand ils n'ont plus de flèches, ils se servent de la sarbacane en forme de lance.

« Il ont aussi d'assez grands coqs domestiques, qu'ils ne mangent pas, par une espèce de superstition; mais ils les entretiennent pour les faire combattre entre eux. A cette occasion l'on fait des gageures et l'on propose des prix pour les propriétaires des coqs vainqueurs.

On navigua ensuite au sud-ouest; on reconnut une grande île (Bornéo) dont on suivit la côte pendant cinquante lieues avant de trouver un mouillage. Le lendemain 9 juillet, le roi envoya aux vaisseaux une assez belle pirogue remplie de provisions. Six jours après, trois autres pirogues apportèrent encore des provisions et des mets préparés. Ceux qui montaient ces embarcations témoignèrent aux Espagnols une grande satisfaction de les voir arriver dans leur île pour faire du bois et de l'eau, et les assurèrent qu'ils pouvaient y trafiquer autant qu'il leur plairait. Un accueil si obligeant engagea les Espagnols à se rendre auprès du roi, au nombre de sept, et à lui porter des présens. Gomez d'Espinosa, capitaine de *la Victoire*,

était à leur tête. Ils s'embarquèrent dans une des trois pirogues.

« Étant arrivés à la ville (Bornéo), nous fûmes obligés, dit Pigafetta, de rester dans la pirogue pour attendre l'arrivée de deux éléphans couverts de soie. Nous montâmes sur les éléphans et nous nous mîmes en marche, précédés de douze hommes portant chacun une partie de nos présens dans un vase de porcelaine couvert de soie. Arrivés à la maison du gouverneur, nous y passâmes la nuit sur des matelas de coton doublés de soie, dans des draps de toile de coton de Cambaie.

« A midi nous allâmes au palais du roi, dans le même équipage que la veille. Toutes les rues par où nous passions étaient bordées d'une haie de soldats armés de lances, d'épées et de massues. Nous mîmes pied à terre dans la cour du palais; nous montâmes par un escalier, accompagnés du gouverneur et de plusieurs officiers, puis nous entrâmes dans un grand salon rempli de courtisans. Nous nous assîmes sur des tapis, et les présens furent placés devant nous. A l'extrémité de ce salon, il y avait une salle un peu moins grande, tapissée en soie. L'on haussa deux rideaux de brocart qui laissèrent voir deux fenêtres par lesquelles l'appartement se trouva éclairé. Il s'y trouvait trois cents hommes de la garde du roi, armés de poignards, dont la pointe était appuyée sur leurs cuisses. Une porte au fond de cette salle était fermée aussi d'un rideau de brocart; il fut haussé, et nous

aperçûmes le roi assis devant une table avec un petit enfant, et mâchant du bétel. Derrière lui, il n'y avait que des femmes.

« Un des courtisans nous dit alors : « Vous ne pou-« vez parler au roi, mais si vous désirez lui faire « savoir quelque chose, vous pouvez vous adresser « à moi ; je le dirai à un courtisan d'un rang supé-« rieur, celui-ci le dira au frère du gouverneur, « qui est dans cette salle et qui, au moyen d'une « sarbacane placée dans un trou de la muraille, « exposera vos demandes à un des principaux offi-« ciers qui sont auprès du roi ; et ce dernier les « transmettra au monarque. »

« Il nous avertit de faire trois révérences au roi, en élevant nos mains jointes au-dessus de nos têtes et en levant alternativement les pieds. Nous étant conformés à ce cérémonial, nous fîmes savoir au roi que nous appartenions au roi d'Espagne, qui désirait vivre en paix avec lui, et ne demandait, pour ses sujets, que la permission de trafiquer dans son île.

« Le roi nous fit répondre qu'il était charmé que le roi d'Espagne fût son ami, et que nous pouvions nous pourvoir dans ses états, d'eau et de bois, enfin y trafiquer à notre volonté.

« Nous lui offrîmes alors les présens que nous avions apportés : c'étaient un habit à la turque de velours vert, une chaise de velours violet, cinq brasses de drap rouge, un bonnet, une tasse de verre avec son couvercle, un écritoire doré, et trois

cahiers de papier. A chaque chose qu'il recevait, il faisait un petit mouvement de tête. On donna à chacun de nous de la brocatelle et des draps d'or et de soie, qu'on nous mettait sur l'épaule, ensuite on l'ôtait pour nous le remettre plus tard. On nous servit un déjeuner de clous de girofle et de cannelle, après quoi on laissa tomber tous les rideaux et l'on ferma les fenêtres.

« Tous ceux qui étaient dans le palais du roi avaient autour de la ceinture du drap d'or pour couvrir les parties naturelles, des poignards avec des manches d'or garnis de pierreries, et plusieurs bagues aux doigts.

« Nous remontâmes sur nos éléphans pour retourner à la maison du gouverneur. Sept hommes nous précédaient portant les présens du roi, qu'on posa sur notre épaule gauche, quand nous fûmes arrivés. Nous donnâmes deux couteaux pour récompense à chacun des sept hommes. »

On apporta aux Espagnols, de la part du roi, un souper copieux; ils dormirent veillés par deux insulaires; le lendemain ils retournèrent à bord.

« La ville est bâtie dans la mer même, excepté la maison du roi et de quelques-uns des principaux chefs. Elle contient vingt-cinq mille feux. Les maisons sont construites en bois, et portées sur de grosses poutres pour les garantir de l'inondation; lorsque la marée monte, les femmes qui vendent les denrées comestibles, traversent la ville dans des barques. Devant la maison du roi s'élève

une grande muraille bâtie de grosses briques, avec des barbacanes comme une forteresse, et munie de cinquante-six bombardes de bronze, et six de fer. On en tira plusieurs coups, dit Pigafetta, pendant les deux jours que nous passâmes dans la ville.

« Le roi, qui est Maure, se nomme Raja Siripada. Il est fort replet, et peut avoir environ quarante ans. Il n'est servi que par des femmes qui sont les filles des principaux habitans de l'île. Personne ne peut lui parler que par le moyen d'une sarbacane, comme nous avons été obligés de le faire. Il a dix secrétaires occupés à écrire ce qui le concerne, sur des écorces d'arbre très-minces, qu'on nomme *chirisoles*. Il ne sort jamais de son palais que pour aller à la chasse. »

Gomez d'Espinosa, après avoir raconté à Carvallo tout ce qu'il avait vu, lui conseilla de s'éloigner jusqu'à ce qu'ils eussent une connaissance plus particulière de ce peuple; le commandant suivit cet avis. Cependant l'on eut besoin de goudron, et l'on envoya cinq hommes dans un canot pour acheter de la cire, afin d'en faire une préparation qui pût suppléer au goudron. Trois jours se passèrent sans que les Espagnols vissent revenir ces hommes. Les soupçons qu'ils concevaient s'augmentèrent, quand, le 29 juillet, ils aperçurent près d'eux plusieurs grandes jonques, et cent cinquante tungoulis ou petites barques qui s'avançaient vers eux en trois divisions. Aussitôt ils mirent à la voile avec tant de précipitation qu'ils abandonnèrent une

ancre. Ils commencèrent par attaquer les jonques, et en prirent une dans laquelle était le fils du roi de l'île de Luçon, qui venait d'une expédition contre une petite île au sud de Bornéo.

Carvallo rendit la liberté à ce chef, moyennant une forte somme d'or; particularité dont il n'instruisit pas ses compagnons; il se contenta de leur dire que le prisonnier avait promis de renvoyer les Castillans; mais il n'en revint que deux. Les trois autres, parmi lesquels était le fils de Carvallo, furent retenus à terre. Les Espagnols, de leur côté, gardèrent à bord seize insulaires et trois femmes pour les conduire en Europe.

Pigafetta, en parlant des productions de Bornéo, nomme le camphre qui suinte goutte à goutte d'un arbre appelé *capor*; il ajoute qu'on y trouve aussi de la cannelle, du gingembre, des mirobolans, des cannes à sucre, des oranges, des citrons, etc. Parmi les animaux, l'on y voit des éléphans, des chevaux, des buffles, des cochons, des chèvres, des poules, des oies, des corbeaux, et plusieurs autres espèces d'oiseaux.

« On dit, continue Pigafetta, que le roi de Burné a deux perles grosses comme des œufs de poule, et si parfaitement rondes, qu'étant posées sur une table bien unie, elles ne peuvent jamais rester en repos. Quand nous lui apportâmes nos présens, je lui fis connaître par mes gestes que je désirais beaucoup de les voir : il promit de nous les montrer, mais nous ne les avons jamais vues.

Quelques-uns des chefs me dirent qu'ils les connaissaient.

« Les Maures de ce pays ont une monnaie de bronze perforée au milieu, pour qu'on puisse l'enfiler. D'un côté, elle porte quatre lettres qui sont les quatre caractères du grand roi de la Chine. On l'appelle *Pici*. Les marchandises qu'on recherche davantage, sont le cuivre, le vif-argent, le cinabre, le verre, les draps de laine, les toiles, mais surtout le fer et les armes.

« Ayant vu à Burné beaucoup de porcelaine, je voulus prendre des informations sur cet objet. On me dit qu'on la fait avec une espèce de terre blanche, qu'on laisse sous terre pendant un demi-siècle pour la raffiner, de sorte qu'ils ont un proverbe qui dit, que le père s'enterre pour le fils. On prétend que si l'on met du poison dans un de ces vases de porcelaine, il se casse sur-le-champ.

« L'île de Burné est si grande, que pour en faire le tour avec un navire, il faudrait employer trois mois et demi. Les habitans sont, les uns maures, les autres gentils. L'inimitié entre les deux peuples est si grande, qu'il ne se passe pas de jour sans qu'il n'y ait entre eux des querelles et des combats. Le roi des gentils est aussi puissant que le roi des maures; il n'est cependant pas si vain, et il paraît même qu'il serait facile d'introduire chez lui le christianisme.

« Les maures vont nus comme tous les habitans de ces climats; ils pratiquent toutes les cérémonies

de la loi de Mahomet. Maures et gentils se baignent fort souvent, et font grand usage de vif-argent pour leurs onctions et médecines. »

En partant du port où ils avaient relâché, les Espagnols suivirent la côte nord-est de l'île de Bornéo, pour chercher un lieu propre à radouber leurs navires; ils en trouvèrent un dans l'île de Cimbonbon, située à 8° 7′ au nord de la ligne (1); mais comme ils manquaient de beaucoup de choses nécessaires à leur opération, ils furent obligés d'y employer quarante-deux jours. Chacun mettait la main à l'œuvre; mais ce qui leur coûtait le plus de peine, c'était d'aller couper le bois dans les forêts, parce que tout le terrain était couvert de broussailles et de buissons épineux, et qu'ils marchaient pieds nus.

On tua dans cette île un très-grand sanglier, dont la tête, qui avait deux palmes et demie de longueur, avait de très-grosses défenses; c'est le babiroussa. On y voit aussi des crocodiles, des coquillages de toutes les espèces, et de très-grandes tortues.

Avant d'aborder à cette île, les Espagnols avaient pris une jonque, dans laquelle ils trouvèrent plus de trente mille cocos qui furent un très-grand soulagement pour eux. Ils la quittaient à peine qu'ils en rencontrèrent une autre dont ils s'emparèrent;

(1) C'est probablement une des îles situées entre Bornéo et Pouloan, ou Paragoa. Elles sont peu connues.

mais comme elle portait un gouverneur de Pouloan où ils avaient été si bien reçus, ils la mirent en liberté, en se bornant à exiger des vivres pour leurs provisions.

Comme les Espagnols avaient reconnu que Jean Carvallo n'avait pas la capacité nécessaire pour commander l'expédition, on le remit dans son emploi de pilote-major. Gomez d'Espinosa fut nommé capitaine de *la Trinité*, et Sébastien del Caño, capitaine de *la Victoire;* puis l'on continua de chercher les Moluques; on fit route à l'est, on passa près de Cagayan-Soulou; on cotoya Zolo (Soulou), Taghima (Bassilan), et on atterrit à Mindanao, afin d'y prendre une connaissance exacte de la route des Moluques. Les Espagnols s'étaient emparés d'un bignadai, espèce de barque qui ressemble à une pirogue. Il s'y trouvait un frère du roi de Mindanao qui assura qu'il savait très-bien la route des Moluques; sur son rapport, ils changèrent de direction, mirent le cap au sud-est, et rencontrèrent diverses îles, entre autres Sarangani (Sirangan), où, le 28 d'octobre, ils prirent par force deux pilotes pour les conduire aux Moluques. Selon l'avis de ces nouveaux guides, ils coururent au sud-ouest, et passèrent au milieu de huit îles en partie habitées, et en partie désertes, qui forment une espèce de rue, au bout de laquelle ils se trouvèrent vis-à-vis d'une île assez belle et fort grande, nommée *Kanghir*. Comme le vent contraire les obligeait de louvoyer pour en doubler

la pointe septentrionale, les prisonniers qu'ils avaient faits à Sirangan se sauvèrent à la nage avec le frère du roi de Mindanao.

Ils passèrent devant un grand nombre d'îles en continuant à suivre la direction du sud-ouest, et le 6 novembre, ils en reconnurent quatre assez hautes à quatorze lieues dans l'est. Le pilote qu'ils avaient pris à Sirangan, leur dit que c'étaient les Moluques. « Nous rendîmes alors grâce à Dieu, ajoute Pigafetta, et en réjouissance nous fîmes une décharge de toute notre artillerie; on ne sera pas étonné de la grande joie que nous éprouvâmes à la vue de ces îles, quand on considérera qu'il y avait vingt-sept mois moins deux jours que nous courions les mers, et que nous avions visité une infinité d'îles toujours en cherchant les Moluques.

« Les Portugais ont débité que les îles Moluques sont placées au milieu d'une mer impraticable à cause des bas-fonds qu'on rencontre partout, et de l'atmosphère nébuleuse et couverte de brouillards; cependant nous avons trouvé le contraire, et jamais nous n'eûmes moins de cent brasses d'eau jusqu'aux Moluques mêmes.

« Le vendredi, 8 du mois de novembre, trois heures avant le coucher du soleil, nous entrâmes dans le port de l'île de Tadore (Tidor). Nous allâmes mouiller près de la terre par vingt brasses d'eau, et tirâmes toute notre artillerie.

« Le lendemain le roi vint dans une pirogue, et fit le tour de nos vaisseaux. Nous allâmes à sa ren-

102084

contre, avec nos canots, pour lui témoigner notre reconnaissance : il nous fit entrer dans sa pirogue, où nous nous plaçâmes auprès de lui. Il était assis sous un parasol de soie qui le couvrait entièrement. Devant lui se tenait un de ses fils qui portait le sceptre royal : deux hommes avec des vases d'or pleins d'eau pour lui laver les mains, et deux autres avec des coffrets dorés remplis de bétel. Il nous complimenta sur notre arrivée, en nous disant que depuis long-temps il avait rêvé que des navires devaient venir des pays lointains aux Moluques ; et que pour s'assurer si ce songe était véritable, il avait examiné la lune dans laquelle il avait remarqué que ces vaisseaux arrivaient effectivement, et que c'était nous qu'il attendait.

« Il monta ensuite sur la capitane, et nous lui baisâmes tous la main. On le conduisit au gaillard d'arrière et dans la chambre, où, pour ne pas être obligé de se baisser, il voulut entrer par le capot. Nous le fîmes asseoir sur une chaise de velours rouge, et lui endossâmes une veste à la turque, de velours jaune ; et, pour lui témoigner mieux notre respect, nous nous assîmes sur le plancher vis-à-vis de lui.

« Lorsqu'il eut appris qui nous étions, et le but de notre voyage, il nous dit que lui et tous ses peuples seraient très-contens d'être les amis et les vassaux du roi d'Espagne ; qu'il nous recevait dans son île comme ses propres enfans, que nous pouvions descendre à terre et y demeurer comme dans

nos maisons, et que, pour l'amour du roi notre souverain, il voulait que, dorénavant son île portât le nom de Castille. »

« Nous lui fîmes alors présent de la chaise sur laquelle il était assis, et de l'habit que nous lui avions endossé. Nous lui donnâmes aussi une pièce de drap fin, quatre brasses d'écarlate, une veste de brocart, des coupons de damas jaune, et d'autres étoffes de l'Inde, tissues en or et en soie, une pièce de toile de Cambaie très-blanche, deux bonnets, six filières de verroterie, douze couteaux, trois grands miroirs, six ciseaux, six peignes, quelques tasses de verre dorées, et d'autres objets. Nous offrîmes à son fils, un coupon de brocart d'or et de soie, un grand miroir, un bonnet et deux couteaux. Chacun des neuf principaux personnages qui l'accompagnaient, reçut un coupon de soie, un bonnet et deux couteaux. Nous fîmes aussi des dons à tous ceux qui se trouvaient à sa suite, tels qu'un bonnet, un couteau, etc., jusqu'à ce que le roi nous eût avertis de ne plus rien donner. Il dit qu'il était fâché de n'avoir rien à présenter au roi d'Espagne qui fût digne de lui ; mais qu'il ne pouvait offrir que sa personne. Il nous invita d'approcher avec nos vaisseaux, des habitations, ajoutant que si quelqu'un des siens osait pendant la nuit essayer de nous voler, nous n'avions qu'à le tuer à coups de fusil. Après cela, il partit fort satisfait de nous, mais il ne voulut jamais incliner la tête malgré toutes les révérences

que nous fîmes. A son départ, nous le saluâmes d'une salve de toute notre artillerie.

« Ce roi est maure, âgé à peu près de quarante-cinq ans, assez bien fait et d'une belle physionomie. Il était vêtu d'une chemise très-fine avec les manches brodées en or; une draperie lui descendait de la ceinture jusqu'aux pieds, qui étaient nus. Un très-beau voile de soie couvrait sa tête en forme de mitre. Son nom est Raja Mansour; il est grand astrologue. »

Dans un nouvel entretien, le roi de Tidor protesta encore de son attachement pour les Espagnols; et, voyant leur empressement à charger leurs vaisseaux de clous de girofle, il leur dit que n'ayant pas dans son île la quantité de clous secs dont ils avaient besoin, il irait en chercher à l'île de Bachian.

Le 12 novembre, les Espagnols portèrent à terre, dans un hangar, les marchandises qu'ils destinaient aux échanges. Le trafic eut lieu sans la moindre difficulté; et le mercredi 18 décembre, les vaisseaux étant chargés de clous de girofle, et bien approvisionnés de vivres, on fit toutes les dispositions pour le départ. *La Victoire* appareilla la première, et gagna le large où elle attendit *la Trinité*. Celle-ci avait beaucoup de peine à lever l'ancre; on s'aperçut d'une voie d'eau. Ce navire fut obligé de rester à Tidor pour la réparer. Comme on craignait que *la Victoire* ne fût trop chargée, on la fit rentrer dans le port; on porta une partie

de la garnison à terre, et tout étant prêt pour le départ, que l'on ne pouvait retarder pour ne pas laisser passer la saison favorable, ce bâtiment quitta Tidor le 11 décembre, à midi.

Les Espagnols, durant leur séjour à Tidor, vécurent constamment en bonne intelligence avec les habitans. Le roi envoya son fils à Motir pour y chercher des clous de girofle, afin que les cargaisons fussent plus promptement complétées; il cherchait à prévenir les désirs de ses hôtes; ceux-ci, de leur côté, faisaient tout ce qu'ils croyaient lui être agréable. Les Indiens qu'ils avaient pris dans les jonques dont ils s'étaient emparés, trouvèrent moyen de parler au roi; il s'intéressa en leur faveur, et pria Espinosa de les lui donner pour qu'il pût les renvoyer chez eux, ce qui rendrait le nom espagnol cher et respectable à tous ces peuples. On lui remit les trois femmes et tous les hommes, à l'exception de ceux de Bornéo. Quelques jours après, les Espagnols ayant refusé d'aller à terre prendre part à un grand festin qu'il voulait leur donner, parce que le souvenir de la catastrophe de Zebu leur faisait soupçonner une trahison, il vint à bord sur leur demande, sans marquer la moindre défiance. Ils avaient prétexté que voulant partir au plus tôt, ils le priaient de les excuser, et cependant l'attendaient pour lui remettre les esclaves qu'ils lui avaient promis. Il leur dit que lorsqu'il était chez eux il se regardait comme dans sa propre maison, qu'il les priait de ne pas hâter

leur départ, attendu que la saison n'était pas encore bien favorable, et qu'ils pourraient rencontrer des bâtimens de leurs ennemis les Portugais. « Si « vous partez, ajouta-t-il, sans me laisser le temps « de préparer pour votre roi des présens dignes de « lui, tous les rois mes voisins diront que je suis « un ingrat d'avoir reçu des présens de la part d'un « si grand prince que le roi de Castille, sans lui « rien envoyer en retour; ils diront aussi que vous « ne partez ainsi à la hâte que par la crainte d'une « trahison de ma part, et toute ma vie j'aurai le « nom d'un traître. » Alors il fit apporter le Coran, le baisa dévotement et le porta plusieurs fois sur sa tête en prononçant des prières; puis il jura par Dieu et par ce livre sacré qu'il serait toujours ami fidèle du roi d'Espagne. Le commerce s'établit librement entre les insulaires et les Espagnols, et ceux-ci achetèrent autant de clous de girofle qu'ils voulurent. On leur en apportait de toutes parts, car le roi envoyait des présens à ses voisins pour qu'ils en fournissent aux Espagnols, et allait lui-même les y engager.

Les Espagnols apprirent que huit mois avant leur arrivée à Tidor, François Serrano, l'ami et le parent de Magellan, et celui qui lui avait suggéré l'idée d'entreprendre son voyage, était mort à Ternate. Ils apprirent aussi que le roi de Portugal avait fait partir d'Europe une flotte pour intercepter les vaisseaux de Magellan à leur entrée dans la mer des Indes; que sachant ensuite que le navigateur

était allé aux Moluques par l'ouest, il avait ordonné à son gouverneur général dans les Indes d'envoyer six vaisseaux contre lui, mais que des événemens avaient forcé de les expédier d'un autre côté; enfin que toutes les tentatives essayées par les Portugais contre les Espagnols dans les Moluques avaient échoué. Deux de leurs jonques et une caravelle étaient venues peu de temps auparavant à Bachian; les équipages des deux jonques ayant commis des atrocités avaient été massacrés, et la caravelle était retournée à Malacca, laissant les deux autres bâtimens avec leur cargaison de girofle et diverses marchandises.

Ces détails furent communiqués aux Espagnols par Pierre-Alphonse Lorosa, Portugais, venu aux Indes depuis seize ans, dont il en avait passé dix aux Moluques. Il y était arrivé avec les premiers Portugais qui s'y établirent; mais cette nation gardait le plus profond silence sur cette découverte. Ce Lorosa, cédant aux instances des Espagnols, se rendit à leur bord avec sa femme et tous ses effets, pour retourner en Europe avec eux.

Pigafetta donne sur les Moluques différens détails que nous allons offrir à nos lecteurs, parce qu'il est curieux de les comparer avec ceux qui nous ont été transmis par d'autres voyageurs arrivés plus tard dans cet archipel lointain.

« Les îles où croissent les girofliers sont au nombre de cinq : Ternate, Tidor, Motir, Machian et Bachian; Ternate est la principale. Le dernier

roi dominait presque entièrement sur les quatre autres. Tidor, où nous étions, a son roi particulier ; Motir et Machian n'en ont point. Leur gouvernement est populaire ; et lorsque les rois de Ternate et de Tidor sont en guerre entre eux, ces deux républiques démocratiques fournissent des combattans aux deux partis. Bachian a son roi.

« Il n'y avait pas plus de cinquante ans que le mahométisme s'était établi dans ces îles. Lorsque le roi vint à bord de la capitane, il se boucha le nez, à cause de l'odeur de lard qu'il sentait partout. Il nous pria, peu de jours après notre arrivée, de tuer tous les coclions que nous avions à bord, pour lesquels il nous offrit une ample compensation en chèvres et en volaille. Nous eûmes cette complaisance pour lui, et nous les tuâmes dans l'entre-pont, afin que les Maures ne s'en aperçussent pas; car ils avaient une telle répugnance pour ces animaux, que lorsqu'ils en rencontraient par hasard, ils fermaient les yeux et se bouchaient le nez, pour ne pas les voir et ne pas sentir leur odeur.

« Vis-à-vis de Tidor est Giailolo (Gilolo), très-grande île habitée par les maures et les gentils. Les maures y ont deux rois, dont l'un, à ce que nous dit le roi de Tidor, a eu six cents enfans, et l'autre, cinq cents vingt-cinq. Les gentils n'ont pas autant de femmes que les maures et sont moins superstitieux. La première chose qu'ils rencontrent le matin est l'objet de leur adoration pen-

dant toute la journée. Le roi des gentils, nommé Raja Papoua, est très-riche en or, et habite l'intérieur de l'île. On y voit croître parmi les rochers des roseaux aussi gros que la jambe d'un homme, qui sont remplis d'une eau fort agréable à boire ; nous en achetâmes plusieurs. L'île de Giaïlolo est si grande qu'un canot a de la peine à en faire le tour en quatre mois.

« Un des rois maures de Giaïlolo vint à notre bord ; nous lui fîmes des présens qui lui plurent beaucoup. Il nous dit fort gracieusement que puisque nous étions les amis du roi de Tidor, nous devions être aussi les siens, puisqu'il aimait ce roi comme son propre fils ; il nous invita à l'aller voir dans son pays en nous assurant qu'il nous y ferait rendre de grands honneurs. Il est très-puissant et fort respecté dans toutes les îles des environs.

« En m'informant des usages de Tidor, j'appris que le roi peut avoir pour son plaisir autant de femmes qu'il le trouve bon ; mais une seule est réputée son épouse, et toutes les autres ne sont que ses esclaves. Il avait hors de la ville une grande maison où logeaient deux cents de ses femmes les plus jolies, avec un pareil nombre d'autres, destinées à les servir. Le roi mange toujours seul, ou avec son épouse, sur une espèce d'estrade élevée, d'où il voit toutes ses femmes assises autour de lui ; et après avoir dîné, il choisit la compagne de sa couche pour la nuit suivante. Lorsque le roi a fini son repas, ses femmes mangent toutes en-

semble, s'il y consent; sinon, chacune va dîner en particulier dans sa chambre. Personne ne peut voir les femmes du roi sans une permission expresse de sa part; et si quelque imprudent osoit approcher de leur habitation, soit de jour, soit de nuit, il seroit tué sur-le-champ. Pour garnir de femmes le sérail du roi, chaque famille est obligée de lui fournir une ou deux filles. Raja Sultan Mansour avait vingt-six enfans, dont huit garçons et dix-huit filles. Il y avait dans l'île de Tidor une espèce d'évêque (moufti), qui avait quarante femmes et un grand nombre d'enfans.

« Les maisons des insulaires sont construites comme celles des îles que nous avions déjà vues, mais moins élevées au-dessus de terre, et entourées de cannes en forme de haie. Les femmes de ce pays sont laides; elles vont nues comme celles des autres îles, n'ayant que les parties sexuelles couvertes d'une pagne faite d'écorce d'arbre. Les hommes vont également nus, et, malgré la laideur de leurs femmes, ils en sont très-jaloux. Ils étaient surtout fâchés de nous voir quelquefois arriver à terre avec nos brayettes ouvertes, parce qu'ils s'imaginaient que cela pourrait donner des tentations à leurs femmes. Tout le monde va pieds nus.

« Pour faire leurs étoffes d'écorce d'arbre, ils prennent un morceau d'écorce et le laissent dans l'eau jusqu'à ce qu'il s'amollisse. Ils le battent ensuite avec des gourdins pour l'étendre en long et en large autant qu'ils le jugent convenable; de

façon qu'il devient semblable à une étoffe de soie écrue, avec des fils entrelacés intérieurement comme s'il était tissu.

« Ils font leur pain avec le bois d'un arbre qui ressemble au palmier. Ils prennent un morceau de ce bois, et en ôtent certaines épines noires et longues. Ensuite ils le pilent et en font du pain qu'ils appellent *sagou*. Ils font provision de ce pain pour leurs voyages de mer. »

Pigafetta décrit avec assez d'exactitude le giroflier, le muscadier et le gingembre. Il dit que chaque habitant possède quelques girofliers, auxquels il veille lui-même, et dont il va recueillir les fruits, mais sans en soigner la culture. Dans chaque île, on donne un nom différent aux clous de girofle. On les appelle *ghomodes* à Tidor, *bongalavan* à Sirangan, et *chianche* aux Moluques.

Le roi de Bachian obtint du roi de Ternate la permission de descendre à terre pour conclure une alliance avec les Espagnols; cette permission était nécessaire, parce que l'étiquette ne permet pas qu'un roi mette le pied sur la terre d'un autre. Le roi de Bachian promit de réserver pour les Espagnols tous les clous de girofle que les Portugais avaient laissés dans son île. Il en aurait volontiers donné une très-grande quantité, mais les bâtimens étaient déjà si chargés, qu'ils n'en purent prendre que deux bahars.

Il donna aussi pour le roi d'Espagne deux oiseaux de paradis. Pigafetta, en les décrivant, dit qu'ils

ont des pieds et des jambes comme les autres oiseaux; ainsi il était bien éloigné de partager l'erreur des écrivains qui, cent ans plus tard, soutenaient encore que cet oiseau miraculeux ne pouvait se reposer sur les arbres, parce qu'il n'avait pas de pieds. Pigafetta parle aussi des perroquets blancs, appelés *catara*, et des rouges, appelés *nori*, qu'on trouve dans les Moluques. Ceux-ci sont les plus recherchés, non-seulement par la beauté de leur plumage, mais aussi, parce qu'ils prononcent plus distinctement que les autres les mots qu'on leur apprend. Un de ces perroquets se vend un bahar de clous de girofle.

La Trinité, après s'être radoubée à Tidor, en partit le 16 avril 1522, laissant dans cette île une partie de sa cargaison, et cinq Castillans, tant pour garder les marchandises, que pour former une espèce de comptoir qui pût aider les premiers navires que l'on s'attendait à voir arriver d'Espagne aux Moluques. Parvenu dans la haute mer, Espinosa voulut faire route à l'est pour gagner l'Amérique, mais les vents contraires le forcèrent à remonter jusqu'à 27° de latitude nord, où il vit une île peuplée de sauvages. Il en prit un, et s'éleva ensuite jusqu'à 42°, où une tempête affreuse brisa son grand mât. Fatigué de tenir la mer depuis quatre mois, il chercha un refuge dans une île voisine de celle où il avait abordé précédemment. La plus grande partie de l'équipage était malade; il mit à terre l'Indien qu'il avait pris, et qui revint avec

deux autres chargés de cannes à sucre et d'autres rafraîchissemens. Quatre matelots espagnols se sauvèrent à terre. Espinosa, reconnaissant l'impossibilité de poursuivre sa route à l'est, reprit celle des Moluques dont il était éloigné de trois cents lieues. Durant la traversée, qui fut d'un mois et demi, il perdit vingt-sept hommes. Arrivé à Ternate, il y trouva les Portugais établis; Antoine de Brito, leur chef, s'empara de *la Trinité*, de la cargaison et des papiers, et permit à Espinosa de retourner en Espagne. Après cinq ans d'absence, cet infortuné navigateur y revint en 1524.

La Victoire fut le seul des cinq de l'escadre qui revit l'Europe. Elle avait quitté Tidor le 21 décembre 1521. Elle passa au milieu de plusieurs îles et fit route au sud-sud-ouest. A Bourou, les Espagnols trouvèrent les vivres en abondance. Pigafetta décrit plusieurs fruits de cette île : le comilicai, qui est de la forme d'un cône de pin, a le goût exquis. On le trouve dans toutes les Moluques. C'est l'ananas. Plusieurs îles voisines sont habitées par des peuples anthropophages. Échappée à une tempête, *la Victoire* atterrit à Malloua près de Solor. « Les habitans, dit Pigafetta, sont sauvages et ressemblent plutôt à des bêtes brutes qu'à des hommes : ils sont anthropophages et vont tous nus, sauf un petit morceau d'écorce d'arbre à la ceinture : mais quand ils vont combattre, ils se couvrent la poitrine, le dos et les flancs, de morceaux de peaux de buffle, ornés de coquillages et de dents de co-

chon ; ils s'attachent par devant et par derrière des queues faites de peaux de chèvres. Leurs cheveux sont retroussés sur leur tête, au moyen d'une espèce de peigne de cannes à longues dents, qui passent de part en part. Ils enveloppent leurs barbes dans des feuilles, et l'enferment dans des étuis de roseau. Cette mode nous fit beaucoup rire. En un mot, ce sont les hommes les plus laids que nous ayons rencontrés pendant tout notre voyage.

« Ils ont des sacs faits de feuilles d'arbre dans lesquels ils enferment leur manger et leur boisson. Leurs arcs, ainsi que leurs flèches, sont faits de roseaux. Aussitôt que leurs femmes nous aperçurent, elles s'avancèrent vers nous l'arc à la main, dans une attitude menaçante; mais nous ne leur cûmes pas plus tôt fait quelques petits présens, que nous devînmes leurs bons amis.

« Nous passâmes quinze jours dans cette île pour radouber les flancs de notre vaisseau qui avait beaucoup souffert. Nous y trouvâmes des chèvres, des poules, du poisson, des cocos, de la cire et du poivre. Pour une livre de vieux fer, on nous donnait quinze livres de cire.

« Il y a deux espèces de poivre, le long et le rond. Les fruits du poivre long ressemblent aux fleurs en grappe du noisetier. La plante a l'aspect du lierre, et s'attache de la même manière contre les troncs des arbres; les feuilles sont pareilles à celles du mûrier. Ce poivre s'appelle louli. Le poivre rond croît de la même manière, mais ses

fruits sont en épis, comme ceux du millet, on les égraine de même; ce poivre se nomme lada. Les champs sont couverts de poivriers dont on forme des berceaux.

L'île de Malloua est par 8° 30'. Les Espagnols avaient déjà des pilotes des Moluques; ils prirent encore, à Malloua, un homme qui se chargea de les conduire à une île abondante en vivres.

Un des pilotes moluquois raconta aux Espagnols que dans ces parages il y avait l'île d'Aroucheto, dont les habitans n'ont pas au-delà d'une coudée de haut, et dont les oreilles sont aussi longues que tout leur corps; de sorte que lorsqu'ils se couchent, l'une leur sert de matelas, et l'autre de couverture. Ils ont les cheveux coupés, et vont tout nus. Leur voix est aigre; ils courent avec beaucoup d'agilité; ils habitent sous terre, vivant de poisson, et d'une espèce de fruit qu'ils trouvent entre l'écorce et la partie ligneuse d'un arbre. Ce fruit, qui est blanc, et rond comme les confitures de coriandre, se nomme *ambulon*. Nous aurions volontiers visité cette île, dit Pigafetta, si les bancs de sable et les courans ne nous en avaient pas empêchés.

Le 25 janvier 1522, les Espagnols, ayant parcouru cinq lieues au sud-sud-ouest, parvinrent à Timor. Ils furent obligés de s'emparer d'un chef pour se procurer des vivres. En le renvoyant à terre ils lui firent des présens, ce qui leur acquit son amitié.

Les mœurs et les productions de cette île ressem-

blaient à celles des archipels que les Espagnols avaient déjà visités; mais ce qu'elle offre de particulier est le sandal blanc, qui est l'objet d'un grand commerce. Les Espagnols recueillirent, à Timor, divers renseignemens sur les îles voisines, sur Java et sur le continent de l'Asie. Pigafetta convient qu'on leur fit beaucoup de contes. Il est inutile de les rapporter; mais il ne l'est pas de remarquer que ce goût de débiter des fables n'a pas dégénéré chez les peuples des archipels du sud de l'Asie orientale, car ils en ont aussi raconté très-sérieusement aux navigateurs modernes.

Le 11 février, les Espagnols quittèrent l'île de Timor, et entrèrent dans la grande mer appelée Laout-Chidol. La crainte des Portugais leur fit éviter l'approche des terres, et notamment de Sumatra. Pour doubler le cap de Bonne-Espérance, ils s'élevèrent jusqu'à 42° de latitude sud. Les vents contraires, qui finirent par une terrible tempête, les retinrent pendant neuf semaines dans ces parages. « Quelques-uns d'entre nous, dit Pigafetta, et surtout les malades, auraient voulu prendre terre à Mozambique, où il y a un établissement portugais, à cause des voies d'eau qui s'étaient déclarées dans le vaisseau, du froid piquant que nous ressentions, mais surtout parce que nous n'avions plus que du riz et de l'eau pour nous sustenter; car toute la viande que, faute de sel, nous n'avions pu saler, était putréfiée. Cependant, la plus grande partie de l'équipage étant plus attachée à l'honneur

qu'à la vie même; nous résolûmes de faire tous nos efforts pour retourner en Espagne, quelques dangers que nous eussions encore à courir. »

Les Espagnols doublèrent le cap le 6 mai, mais il fallut s'en approcher à la distance de cinq lieues; sans quoi ils n'en seraient jamais venus à bout. Ils naviguèrent encore deux mois sans interruption, et perdirent vingt-un hommes, tant chrétiens qu'Indiens, et observèrent, en jetant les corps à la mer, que ceux des chrétiens restaient toujours la face tournée vers le ciel, tandis que ceux des Indiens avaient le visage plongé dans la mer.

Ils manquaient totalement de vivres. « Si le ciel, s'écrie Pigafetta, ne nous eût pas accordé un temps favorable, nous serions tous morts de faim. » Le 7 juillet, la disette les força de mouiller à San-Iago, une des îles du cap Vert. Un canot alla à terre avec treize hommes. Comme on était en terre ennemie, ils cachèrent de quels pays ils venaient; on ajouta foi à leurs discours, et on leur fournit des vivres. Cependant, le canot étant retourné à terre une troisième fois, Cano s'aperçut qu'on le retenait, et qu'on faisait des mouvemens pour s'emparer de son navire. Aussitôt il appareilla, et, poursuivant heureusement sa route, il entra dans le port de San-Lucar le 6 septembre 1522, après un voyage de trois ans et quatorze jours. Il n'avait plus avec lui que dix-huit hommes d'équipage, épuisés de fatigues, et la plupart malades.

Comme la route des Espagnols avait été de

l'ouest à l'est, dans le sens du mouvement diurne du soleil, cet astre, régulateur du temps, avait fait, par rapport à eux, un tour de moins que par rapport à ceux qui étaient restés dans le même lieu; ils furent donc surpris, en arrivant, de ne compter que le 5 septembre au lieu du 6 que tout le monde comptait en Europe. Cette particularité si facile à expliquer, exerça tous les savans du temps, et donna lieu à beaucoup de raisonnemens faux.

Sébastien del Caño eut ainsi la gloire d'avoir ramené en Europe le premier vaisseau qui eût achevé le tour du globe; voyage qui démontra d'une manière incontestable que la forme de la terre était sphérique. Charles-Quint était alors à Valladolid; on lui présenta Sébastien del Caño et ses compagnons. Ce monarque, qui savait apprécier le courage et la persévérance nécessaires pour réussir dans les grandes entreprises, récompensa magnifiquement le capitaine de *la Victoire*, et ceux qui l'accompagnaient. Ils reçurent des pensions et des distinctions honorables. Caño obtint entre autres des armoiries surmontées d'un globe du monde, avec cette devise : *Primus circumdedisti me*. Le navire *la Victoire* fut soigneusement conservé à Séville, où il finit par périr de vétusté.

CHAPITRE II.

Loaysa, Salazar, Saavedra, Alcazova, Grijalva, Gaëtan, etc.

Le gouvernement espagnol, persuadé par le succès du voyage de *la Victoire*, que l'on pouvait aller aux Moluques par la route que ce navire avait parcourue, équipa une flotte de six vaisseaux, commandée par Garcias de Loaysa. Il avait pour second Sébastien del Caño, compagnon de Magellan. La flotte fit voile de la Corogne, au mois de juillet 1525. Avant d'entrer dans le détroit, le bâtiment monté par Caño fut poussé par la tempête contre les rochers, et brisé près du cap des Vierges; les autres furent désemparés. On embouqua néanmoins le détroit le 26 janvier 1526; mais les vents contraires repoussèrent la flotte dans l'Océan atlantique, jusque auprès de la rivière de Sainte-Croix, par 49° 45′ de latitude sud, sur la côte des Patagons. Des soldats descendirent à terre, pénétrèrent dans l'intérieur, et, en quatre jours de marche, ne trouvèrent pas une seule habitation. Ils ne virent que des restes de feu nouvellement éteint. Après bien des traverses, les Espagnols rentrèrent dans le détroit le 8 avril. Des canots, portant des sauvages de haute stature, abordèrent les navires; plusieurs

matelots moururent de froid; enfin, le 25 mai, on entra dans le Grand-Océan.

« Dans quelques endroits où le détroit est le plus resserré, disent les historiens de ce voyage, les montagnes sont si hautes de chaque côté, qu'elles paraissent toucher le ciel. Le froid est extrême dans ces endroits, où le soleil ne pénètre que rarement. La neige, à force de vieillir, y est devenue bleue. Cependant on y trouve de beaux arbres résineux, de bonne eau, de bons poissons, et d'excellens ports. Les marées des deux mers y remontent à soixante-dix lieues en venant de l'est, à trente lieues en venant de l'ouest; vers le milieu du détroit, dont la longueur est de cent lieues, le flux et le reflux sont très-forts. »

Vers les 46° sud, un coup de vent sépara les vaisseaux. Quelques-uns ne se revirent jamais. Épuisé par le chagrin et la fatigue, Loaysa mourut le 31 juillet; Sébastien del Caño, qui prit le commandement après lui, ne lui survécut que quatre jours; il expira le 4 août. Il eut pour successeur Alphonse de Salazar. Le 13 septembre, on découvrit l'île Saint-Barthélemy, par 14° de latitude nord, 15° 42′ nord, 164° 53′ est. Vainement Salazar y voulut mouiller, on ne trouva point de fond à cent brasses; il fallut continuer à naviguer jusqu'aux îles Ladrones. En abordant à celle de Rota ou Saypan, les Espagnols virent venir à eux, dans un canot, un homme qui leur cria dans leur langue : je suis Galicien, natif de Vigo; je me

nomme Gonsalve; j'ai déserté du navire *la Trinité*, quand il eut quitté les Moluques, avec deux autres de mes camarades que les insulaires ont mis à mort, parce qu'ils avaient commis des imprudences. Nous étions dans une île plus au nord, d'où je suis venu dans celle-ci. J'en parle la langue. Accordez-moi mon pardon, au nom du roi, je retourne avec vous. « Il n'eut pas de peine à l'obtenir. Les habitans apportèrent à l'envi du poisson, des cocos, des fruits, et de l'eau douce, en demandant en espagnol : des clous et du fer. « Leurs pirogues ou canots, dit le narrateur, sont d'une ou de deux pièces, et portent une sorte de voile latine très-bien tissue. Les hommes vont entièrement nus; les femmes se couvrent le milieu du corps d'une ceinture de feuilles. Ils adorent les os de leurs ancêtres qu'ils conservent chez eux dans une espèce de chapelle, où ils les oignent d'huile de coco. Nous ne vîmes dans ces îles aucunes sortes de grains, ni d'autres oiseaux qu'une espèce de tourterelle, dont les insulaires font beaucoup de cas. Ils façonnent le bois avec des cailloux, n'ayant aucune sorte de métal. Ils sont bien faits; ils s'oignent le corps d'huile de coco. Plusieurs portent la barbe longue. Les femmes comme les hommes se couvrent la tête d'un large chapeau; leurs armes sont la fronde et des bâtons garnis de l'os du bras d'un homme, dentelé comme une scie. Ce qu'ils estiment le plus, ce sont les écailles de tortue dont ils font des hameçons et des peignes. »

Ces insulaires avaient bien accueilli les Espagnols. Ils ne leur avaient pas donné de sujet de plainte, comme à Magellan, par leurs nombreux larcins : quelle fut la récompense de tant de bonhomie ? Salazar, après être resté cinq jours à Saypan, en enleva furtivement onze hommes pour travailler à la pompe, car son navire faisait eau de toutes parts. Dans cette occurrence, Salazar méritait le nom de brigand. Il est de toute justice de le lui donner, puisque les insulaires avaient été flétris de la dénomination injurieuse de *Larrons*.

Salazar, après cet exploit, prit le chemin des Moluques, mais il mourut en chemin. Le commandement fut disputé entre Martin Iniguez et Fernand Bastumante, qui avait déjà fait le tour du monde avec Magellan. Iniguez l'emporta, et conduisit le navire à Mindanao, où il arriva le 2 octobre, et alla ensuite à Gilolo et à Tidor.

Lorsque la flotte de Loaysa fut dispersée par les vents, un des petits vaisseaux et une patache restèrent ensemble. Ils furent désolés de la disparition des autres bâtimens, parce que leurs canots avaient été enlevés, et qu'ils étaient mal pourvus de vivres. On ne prenait pas de poissons, on était réduit à vivre des oiseaux qui venaient se percher sur les vergues. Le 11 juillet, étant à 7° au nord de la ligne, les Espagnols aperçurent une terre ; ils prirent quelques poissons qui leur apportèrent du soulagement. Enfin, le 25 juillet, ils eurent connaissance d'une côte. Elle était garnie de

sauvages, qui, avec une bannière blanche, leur faisaient signe d'aborder; par malheur les bas fonds empêchaient les navires d'approcher de la côte. Dans cette extrémité, Juan d'Arrayzaga, aumônier du bâtiment, offrit de se mettre sur un coffre vide pour gagner le rivage. On lui remit diverses bagatelles pour les donner aux sauvages et se garantir, s'il était possible, d'être tué ou mangé. Il n'était qu'à un demi-quart de lieue de terre, lorsque le coffre tourna; comme on avait eu la précaution de le lier par la ceinture à une corde attachée au coffre, il ne fut pas noyé. Il se croyait plus près du rivage qu'il ne l'était réellement; il fut donc obligé de faire de grands efforts pour le gagner à la nage; mais les forces lui manquèrent, et il serait infailliblement allé à fond, si les sauvages ne fussent entrés dans l'eau pour le secourir. Ils le tirèrent sur le sable à demi mort. Quand il eut repris ses sens, ces hommes l'entourèrent en se prosternant à terre sans proférer une parole. L'aumônier en fit autant. Alors ils chargèrent le coffre sur leurs épaules, et firent signe à l'aumônier de les suivre, de sorte que les gens du vaisseau le perdirent de vue. On le conduisit dans un bois, au-delà duquel il trouva des habitations fort propres avec des vergers. Plus de vingt mille hommes armés d'arcs et de flèches se réunirent sur la route jusqu'à ce qu'il fût arrivé chez leur chef, qu'il trouva assis sous un gros arbre. Ils se parlèrent un moment sans se comprendre. Bientôt le cacique lui montra du doigt une croix

de bois plantée en terre, en lui disant : *Sancta Maria.* A cette vue si consolante, l'aumônier se prosterna en adoration, pleurant de joie. Il apprit qu'il était à Tecoantepec, sur les côtes du Mexique. On porta des vivres à la patache, et on lui indiqua un mouillage où elle jeta l'ancre. Le capitaine descendit à terre, il reçut la visite d'un Espagnol qu'on avait envoyé chercher, et qui le conduisit à Fernand Cortez.

L'arrivée de ces Espagnols confirma ce conquérant dans le projet qu'il avait conçu d'envoyer à la recherche des îles de l'épicerie, à travers du grand Océan. Il fit équiper trois vaisseaux, et donna le commandement de cette escadre à Alvar de Saavedra son parent, qui partit du port de Xevatlancico dans la province de Soconusco; le 31 octobre 1526, une tempête le sépara de ses deux conserves; le 6 janvier 1527, il découvrit un groupe d'île, qu'il nomma *Islas de los Reyes* (Iles des Rois), par 11° de latitude nord, et 189 de longitude. Les insulaires sont de haute taille et robustes, ont la peau noire et le visage très-barbu. Ils portent de grands chapeaux, se servent de lames de roseaux, fabriquent de belles pirogues et de jolies nattes. Ils se couvrent les parties naturelles d'une petite natte, laissant le reste du corps nu.

Saavedra atterrit à Mindanao, puis aux Moluques, où les Portugais et les Espagnols se faisaient une cruelle guerre. Il trouva à Tidor plusieurs personnes de l'équipage de Magellan, et une partie

de celui de Loaysa. Ceux-ci étaient alors commandés par Fernand de Valdaya, qui avait empoisonné Martin Iniguez, pour lui succéder, ce qu'il avoua à sa mort, arrivée peu de temps après, dans un combat où Saavedra battit les Portugais.

Cet amiral fit voile de Tidor, le 3 juin 1528, pour retourner au Mexique. Après un calme de trente jours et une navigation de deux cent cinquante lieues, il surgit aux Iles d'Or. C'était une partie de la Nouvelle-Guinée. Les habitans de ces îles sont des nègres à cheveux crepus. Ils vont nus, portant des armes ferrées et de bonnes épées. Cent autres lieues de traversée amenèrent Saavedra en d'autres îles, habitées de même par des nègres armés de flèches; il en prit trois qu'il emmena, et ayant encore navigué cent cinquante lieues, il trouva des îles à 1.° au nord de l'équateur, peuplées d'hommes blancs, et s'émerveilla fort de cette différence de couleur dans l'espèce humaine, à si peu de distance. Ils s'efforcèrent de grimper sur le navire, et lancèrent des pierres avec la fronde. Saavedra fit ensuite route au nord et au nord-ouest, jusqu'à 14°, où un vent violent du nord-est le repoussa du côté d'où il venait, jusqu'aux îles Larones. Le vent ne lui permit pas d'y mouiller, et il fut chassé sur les côtes de Mindanao.

Saavedra repartit une seconde fois de Tidor en 1529, pour gagner le Mexique; il suivit la même route que dans le voyage précédent, et revit les îles dont il avait enlevé trois nègres. L'un d'eux s'était

fait chrétien et annonçait de l'intelligence. Saavedra l'envoya dire à ses compatriotes qu'il venait pour commercer avec eux, mais non pour leur faire du mal; mais à peine l'insulaire mettait le pied sur le rivage, qu'il fut tué par les siens. Alors l'amiral leva l'ancre, et, naviguant au nord-est, découvrit cinq petites îles, la plus grande de quatre lieues de long. Les insulaires étaient nus, noirs et barbus; ils avaient de petites pirogues à voiles turques en feuilles de palmier. Cinq de ces sauvages s'avancèrent vers le navire en criant d'une voix menaçante; ils semblaient dire que l'on amenât les voiles. Un d'eux jeta une pierre contre le vaisseau, d'une telle force, qu'il fendit une planche du bordage. On leur tira un coup de mousquet qui n'atteignit personne; ils se sauvèrent. Ces îles sont à 7° au nord de l'équateur, à moitié chemin de Tidor au Mexique. Ce sont probablement les îles des Barbus. Quatre-vingts lieues plus loin, toujours dans la direction du nord-est, on mouilla près d'îles basses, par 12° nord. Des hommes, qui puisaient de l'eau, firent signe aux Espagnols avec une bannière. Sept pirogues vinrent à la proue du navire. Vingt insulaires y montèrent avec une femme qui avait l'air d'une sorcière. Elle toucha de la main tous les Espagnols les uns après les autres. L'amiral leur fit donner un manteau et un peigne; il les régala, leur demanda par signes leur amitié; ce qu'ils parurent bien recevoir; de sorte qu'un Castillan se hasarda d'aller à terre avec eux. Les

chefs le reçurent à la descente. Ils le menèrent dans leurs maisons, qu'il trouva logeables et couvertes de feuilles de palmier. Ce peuple est blanc, il se peint le corps et les bras. Les femmes sont jolies, à grands cheveux noirs, et vêtues de nattes très-fines. Leurs armes sont des bâtons brûlés, leur nourriture du poisson et des cocos. L'amiral descendit à terre; les chefs vinrent le recevoir. Un d'eux parut très-curieux de savoir ce que c'était qu'un fusil qu'il voyait. On le lui expliqua : il demanda qu'on le tirât; mais, quand le coup partit, la foule des insulaires tomba par terre à demi morte d'épouvante, puis s'enfuit, en tremblant, vers un bois de palmier. Les chefs seuls restèrent, quoique fort effrayés aussi. L'amiral tomba malade, ce qui força de faire quelque séjour dans cette île. Les habitans portèrent au vaisseau deux mille cocos, et aidèrent de bonne grâce l'équipage à remplir les barriques d'eau fraîche.

Quand le vaisseau eut repassé le tropique, il retrouva les vents d'est qui le repoussèrent hors de sa route. L'amiral mourut sur ces entrefaites, et recommanda au pilote de tâcher de s'élever à 30° nord(1), et alors si le vent ne changeait pas, de retourner à Tidor, où il consignerait le vaisseau et tous les effets appartenans à la couronne d'Espagne,

(1) On voit que l'on savait dès lors qu'il faut s'élever au-delà du 30e parallèle pour trouver des vents d'ouest qui conduisent directement à la côte de Californie.

entre les mains du capitaine Fernand de la Torre, ce qui fut exécuté.

En 1533; Cortez expédia Diego Hurtado et Fernand de Grijalva, pour faire des découvertes dans le grand Océan; mais elles se bornèrent à celle d'une île par 20° 30′ nord, et environ 108° de longitude ouest. Après beaucoup de peine, on y mouilla sur vingt-cinq brasses; elle est partagée par une haute montagne, et paraît avoir vingt-cinq lieues de tour. Elle était couverte de bois touffus. On y trouva quantité de tourterelles et des oiseaux de proie; on entendit des cris de quadrupèdes. Les côtes parurent très-poissonneuses. L'on y remplit quelques barils d'eau de pluie un peu saumâtre. Elle fut nommée île *Saint-Thomas*, d'après le jour de la découverte. Les gens de l'équipage assurèrent avoir vu distinctement deux hommes marins, probablement de grands phoques.

Simon de Alcazova, Portugais au service d'Espagne, fut chargé en 1534 de conduire une colonie au Pérou. Il partit de San-Lucar avec son escadre, et le 17 janvier 1535 il jeta l'ancre à l'embouchure du Rio-Gallego, sur la côte des Patagons. La crainte d'arriver trop tard au détroit de Magellan, l'empêcha de faire aiguade à cette rivière; de sorte que l'on souffrit une si grande disette d'eau pendant cinquante jours, que les chats et les chiens des navires burent du vin pur, ne pouvant supporter l'eau de mer. En approchant du détroit, on vit sur le rivage une vingtaine de Patagons

qui paraissaient joyeux de l'arrivée des Espagnols.

Le temps devint si mauvais et si froid quand on se fut engagé dans le détroit, qu'à force d'instances on détermina Alcazova à retourner aux îles qui sont à l'entrée orientale. On y mouilla donc, et deux cents hommes débarquèrent sur la côte du continent, l'amiral à leur tête, pour aller à la découverte. Alcazova, déjà malade, ne put soutenir les fatigues de la marche, et revint au camp avec les plus faibles de la troupe, laissant le commandement à Rodrigue de la Isla. Celui-ci tira au nord-ouest, et souffrit beaucoup de la soif dans un trajet de vingt-cinq lieues, jusqu'à une rivière étroite, rapide et profonde, située entre deux montagnes, qui reçut le nom de Guadalquivir. Quatre femmes se trouvaient là avec un vieillard, occupées à moudre une graine qui faisait leur nourriture avec la chair de guanaco. Le vieillard en avait un apprivoisé qui lui servait à en attraper d'autres au piége quand ils venaient boire à la rivière. Les Espagnols ayant construit un radeau, et pris les femmes pour guides, passèrent la rivière, traversèrent à gué un ruisseau bordé d'osiers, franchirent des montagnes, et retrouvèrent le même ruisseau dans lequel ils pêchèrent de bon poisson semblable au saumon. Leur provision de biscuit tirait sur sa fin; la plupart voulurent retourner sur leurs pas malgré les signes des femmes indiennes et de trois autres qu'ils avaient rencontrées depuis, qui leur donnaient à entendre qu'un peu plus loin ils trouveraient une

nation portant des anneaux d'or aux bras et aux oreilles. La Isla leur représenta vainement qu'étant à quatre-vingt-dix lieues des vaisseaux, ils ne pouvaient les regagner sans courir le risque de mourir de faim, et qu'au moins fallait-il suivre le cours de la rivière jusqu'à la mer, et par ce moyen se procurer du poisson. Les Espagnols persistèrent à retourner par la même route. Durant quarante jours ils ne vécurent que de racines, et arrivèrent presque morts de faim aux vaisseaux où de nouveaux malheurs les attendaient encore. L'équipage s'était révolté contre Alcazova et l'avait massacré; il refusa l'entrée du vaisseau à la Isla et à ses compagnons, qui furent obligés d'errer encore quinze jours sur le rivage, éprouvant une disette affreuse. Cependant la division se mit entre les chefs des mutins. La Isla, qui en fut informé, réussit à gagner quelques officiers touchés de sa malheureuse situation, et, par leur moyen, parvint à faire sentir aux moins coupables l'énormité de leur crime. Ceux-ci se saisirent des deux chefs de la révolte. Alors la Isla montant sur le vaisseau amiral, attaqua les autres, s'en empara, fit couper la tête aux principaux conjurés, et mena la flotte à Espagnola où les coupables furent punis de mort.

Cortez, toujours animé du désir des découvertes, fit encore armer, en 1536, deux vaisseaux pour reconnaître les îles qui se trouvent sous la ligne jusqu'aux Moluques; mais, informé que les affaires de Pizarre, au Pérou, étaient dans une situation

très-critique, il recommanda aux deux bâtimens de toucher d'abord aux côtes du Pérou. L'un devait poursuivre le voyage à l'est, et l'autre retourner au Mexique. En conséquence de ces instructions, Grijalva, dont il a été question plus haut, partit de Payta, dans le Pérou, au commencement d'avril 1537. Il était arrivé à 29° sud, lorsque son mât se fendit. Aussitôt il revint vers la ligne : il l'avait passée, et se trouvait à 2° nord. Le mât acheva de se rompre. L'ayant réparé autant qu'il lui fut possible, il courut jusqu'à 25° nord. Il se proposait d'atterrir à la Californie; les vents l'éloignèrent constamment de terre : il gouverna sur la ligne. Son équipage le pressait de se rendre aux Moluques; il refusa, disant qu'il ne pouvait entrer dans les possessions portugaises, sans passer pour un traître. Une révolte éclata; Grijalva fut tué avec son neveu Lobo d'Avalos. Le maître qu'on lui donna pour successeur, fit aussitôt voile pour les Moluques; mais, surpris par les calmes, il ne put arriver qu'aux îles de la Nouvelle-Guinée. Il ne lui restait plus que sept hommes; tous les autres étaient morts de faim et de fatigue. Le vaisseau, qui tenait la mer depuis dix mois, faisait eau de toutes parts. Pour éviter de couler à fond, les Espagnols furent obligés de se mettre dans un canot, et cotoyèrent une île qu'ils nommèrent *Crespos*. Les insulaires, qui étaient des nègres, vinrent à bord, défoncèrent le canot, firent les Espagnols prisonniers, et allèrent les vendre dans les îles voisines. Quelques-uns furent conduits

aux Moluques, où Antoine Galvan paya leur rançon, et les renvoya en Espagne.

En 1538, Cortez expédia pour Ternate Fernand Alvarado, qu'il connaissait pour un homme de cœur, et qu'il ne voulait pas laisser languir dans le repos. Alvarado courut plus de mille lieues sans rencontrer aucune terre. Par les 2° nord, il découvrit une île appelée Asea; cinq cents lieues plus loin, l'île des Pêcheurs; ensuite, Hayme, autre île au sud de la ligne; puis Apia. Retournant au nord, il surgit à Coroa, située par 1° nord; puis à Meousum, sous la ligne, et à Boufou. Les habitans de toutes ces îles sont noirs, et ont les cheveux crépus. Ce sont des Papous. On y voit un oiseau de la grosseur d'une grue: il ne vole pas; ses ailes lui aident seulement à courir. Les insulaires parent leurs idoles des petites plumes de cet oiseau. Alvarado eut plusieurs combats à soutenir avec eux. Il reconnut ensuite les îles Gouelles, situées à 1° nord à l'est et à l'ouest, et à cinquante lieues de Ternate. Il atterrit à Moro; passa devant les Moluques: mais les habitans ne voulurent pas le laisser descendre à terre sans une permission de Galvan.

Malgré le mauvais succès de l'entreprise d'Alcazova, la difficulté de traverser l'isthme de Darien pour parvenir au grand Océan et gagner le Pérou, engagea l'Espagne à faire de nouvelles tentatives pour y arriver par le détroit de Magellan. Guttierès de Carvajal, évêque de Placentia, fit armer, à ses frais, trois vaisseaux qui firent voile de Séville en

août 1539, sous le commandement d'Alfonse de Camargo. Le 20 janvier 1540, ils mouillèrent près du cap des Vierges, à 52° 20′ sud. Entrés dans le détroit, le vaisseau amiral fut brisé contre les rochers; l'équipage put se sauver à terre. Camargo, sur le second bâtiment, arriva dans le grand Océan, et surgit, en très-mauvais état, au port d'Aréquipa. Le troisième bâtiment, après avoir essuyé bien des misères, revint en Europe par l'Océan atlantique.

Les événemens désastreux qui avaient accablé toutes les expéditions essayées depuis celle de Magellan, dégoûtèrent les Espagnols du passage par le détroit. On se borna donc, pour assurer désormais contre les pirates le trajet par terre d'une mer à l'autre, à fortifier la ville de Nombre de Dios dans l'isthme de Panama.

Cependant, les vice-rois du Mexique continuaient à faire des tentatives pour arriver aux Moluques par le grand Océan. Jean Gaëtan, pilote italien au service d'Espagne, partit du port de la Nativité le 1er novembre 1542. On fit route à l'ouest pendant trente jours; durant ce temps on parcourut neuf cents lieues, et on eut connaissance de diverses îles, dont quelques-unes avaient déjà été découvertes : Saint-Thomas, à cent quatre-vingts lieues des côtes du Mexique, par 20° 40′ nord; deux cents lieues plus loin, Roca Partida, par 20° nord : toutes deux inhabitées; les îles des rois qui s'étendent du 9e au 11e parallèle nord; vingt lieues au-delà, par 10°, les îles du Corail; les Jardins, par 9° 30′; deux cent

quatre-vingts lieues plus avant, la Matelote; et trente lieues plus loin, l'Arezife.

Les habitans des îles des Rois et des îles du Corail sont de pauvres gens, qui vont nus, n'ayant qu'une espèce de brayette. Ils ont des poules semblables à celles d'Europe. La côte est bordée de corail, l'île produit des cocos et d'autres fruits. On n'y trouva ni or ni argent, objet constant des recherches des Espagnols. Les îles des Jardins plaisent à la vue par les beaux palmiers dont elles sont couvertes; de même que la Matelote, peuplée d'assez bonnes gens, qui donnèrent aux Espagnols un peu de poisson et de cocos. Arezife, qui est plus grande, a près de vingt-cinq lieues de tour. Son nom, qui signifie chaussée, indique qu'elle est composée d'îlots réunis par des récifs de corail qui forment comme des chaussées. On y vit aussi beaucoup de palmiers.

Les Espagnols, sans s'arrêter, se hâtèrent d'arriver aux Philippines, d'où ils envoyèrent leur conserve au Mexique pour rendre compte au vice-roi de leur heureux trajet; ils allèrent ensuite à Tidor et à Gilolo. Les Portugais, qui voyaient avec peine que leurs voisins et leurs rivaux en Europe vinssent partager les profits qu'ils retiraient du commerce des épiceries, protestèrent contre le projet formé par les Espagnols de s'établir aux Moluques, disant que ces îles, et même celles qui se trouvaient à cinq cents lieues plus à l'est, appartenaient au roi de Portugal, en vertu de la donation d'Alexandre VI. Il paraît que le commandant espagnol se laissa ou

intimider ou gagner par les Portugais ; car il refusa d'accepter l'offre du roi de Tidor, qui voulait lui donner un navire tout neuf en remplacement du sien que l'on avait déclaré hors d'état de tenir la mer; ce prince proposait en outre de se reconnaître vassal du roi d'Espagne. Cependant tout l'équipage, et entre autres Gaëtan, voulait retourner au Mexique. Le capitaine l'emporta, et tint à l'exécution d'un accord qui le mettait à la disposition des Portugais, et les Espagnols furent menés à Malacca.

Gaëtan soutient dans sa relation que, selon le règlement d'Alexandre VI, les Moluques et Célèbes se trouvent dans le lot assigné à l'Espagne ; il prétend avoir observé que les Portugais dressaient des cartes de ces parages, dans lesquelles ils mettaient des longitudes fautives, qui étaient à leur avantage. Il ajoute que s'étant aperçu de ses connaissances dans ces matières, et de son habileté dans la navigation lorsqu'il alla des Moluques à Malacca, ils s'efforcèrent de le débaucher du service de l'Espagne, et de l'attirer à celui de leur roi. Il rejeta leurs offres, qui étaient très-brillantes, se promettant bien, à son retour en Europe, d'instruire l'empereur Charles-Quint de ce qui se pratiquait à l'extrémité de l'orient, au préjudice de ses droits. Il tint parole, et publia une relation qui malheureusement est trop succincte ; mais peut-être n'en avons-nous qu'un extrait. On voit par ce qui précède, qu'il avait, en deux fois, fait le tour du monde.

Bernard de La Torre, qui commandait le bâtiment expédié en aviso des Moluques au Mexique, par le capitaine du navire de Gaëtan, en 1543, se rapprocha de la ligne, et découvrit à 30′ sud une côte qu'il prolongea pendant six cent cinquante lieues; il y surgit par 6° sud, et trouva le pays habité par des nègres à cheveux crépus; c'est un peuple fort agile, qui porte pour armes des lances et des flèches non empoisonnées.

Les vaisseaux espagnols avaient les premiers fait le tour du monde en allant de l'orient à l'occident; les premiers aussi ils traversèrent le détroit de Magellan d'occident en orient. Dès l'année 1557, le gouverneur général du Chili, fils de don Antonio de Mendoca, vice-roi du Pérou, chargea le capitaine Juan Ladrilleros, qui s'était fait connaître avantageusement dans les guerres civiles du Pérou, d'aller reconnaître l'entrée du détroit par le grand Océan. Ladrilleros avait deux vaisseaux sous ses ordres, *le San-Luis*, qu'il montait, et *le San-Sebastian*, commandé par Cortès Ogea. Fernand et Pedro Gallego, deux habiles navigateurs, étaient employés dans l'expédition en qualité de pilotes.

Ladrilleros ayant fait voile du port de Valdivia, prolongea la côte jusqu'à la hauteur de l'embouchure du détroit : des observations mal faites qui lui donnèrent de faux résultats, et l'ignorance de ses guides, le firent se méprendre sur la véritable entrée. Trois fois il s'engagea dans divers canaux qui se rencontrent sur cette côte, dont il a donné

une description très-détaillée. Il parvint enfin à trouver le vrai détroit, et séjourna dans le port de Nuestra Señora de Los Remedios, environ quatre mois, depuis la fin de mars jusqu'au 22 juillet. Il suivit, reconnut et visita les côtes du détroit dans le plus grand détail, comme le lui prescrivaient ses instructions, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'embouchure orientale. Parvenu à cette extrémité du canal, il revint sur ses pas, répéta dans sa traversée de retour les mêmes reconnaissances qu'il avait faites en allant; et après avoir essuyé les plus grandes fatigues, et vu périr plusieurs de ses compagnons, il rentra dans le port de Valdivia d'où il était parti.

Ce voyage des Espagnols au détroit est le premier qui ait renversé l'opinion accréditée et dénuée de fondement, qu'il n'était pas possible de rentrer du grand Océan dans l'Océan atlantique par ce passage; mais en même temps il a donné lieu à des fables qui se trouvent insérées dans quelques collections de voyages : on a supposé que Ladrilleros avait découvert plusieurs passages autres que le détroit de Magellan. Mais ce navigateur dit expressément dans son Routier, qu'en passant du grand Océan austral dans l'Océan atlantique méridional, on peut, dans la bonne saison, traverser le détroit en cinq ou six jours.

CHAPITRE III.

Premier voyage de Mendaña.

En 1567, le licencié don Lopé Garcia de Castro, gouverneur du Pérou, jaloux de faire la découverte des terres australes dont les voyages que nous avons rapportés précédemment donnaient lieu de soupçonner l'existence, chargea de cette expédition don Alvar de Mendaña de Neyra, son neveu, qui eut pour pilote Fernand Gallego, le plus habile homme de mer de son temps, celui qui avait été employé dans l'expédition de Ladrilleros.

Mendaña fit voile du Callao le 10 janvier 1567. A quatorze cent cinquante lieues, dans l'ouest, de la côte du Pérou, il découvrit, par 6° 45′ sud, une petite île habitée par une race d'hommes de couleur de bronze; il la nomma *Ile de Jésus*.

Il poursuivit sa route à l'ouest, et après avoir employé dix-sept jours à faire cent soixante lieues avec des vents contraires et des vents opposés à sa marche, il rencontra une batture qui s'étendait du nord-est au sud-ouest, sur une longueur d'environ quinze lieues, dans le milieu de laquelle s'élevaient quelques îlots; elle fut nommée *Baxos de la Candelaria* (les Basses de la Chandeleur), nom qui paraît indiquer le jour de la découverte. Le milieu de la batture est à 6° 15′ sud. On aperçut une autre

terre sur laquelle on porta, et on y laissa tomber l'ancre dans un port qui fut appelé *Santa-Isabel de la Estrella* (Sainte-Élisabeth de l'Étoile).

Les insulaires adorent des serpens, des crapauds et d'autres animaux. Leur teint est bronzé, leurs cheveux sont crépus; ils n'ont de couvert que les parties naturelles. Ils se nourrissent de cocos et d'une espèce de racine qu'ils nomment *venaous*. Ils ne mangent point de viande et ne connaissent pas l'usage des liqueurs fermentées; aussi ont-ils le teint plus clair que les premiers que l'on avait vus. Mais on ne peut douter qu'ils ne soient anthropophages, le cacique ayant envoyé en présent à Mendaña, un quartier d'enfant auquel tenaient le bras et la main. Le général espagnol le fit enterrer en présence de ceux qui l'avaient apporté: ils parurent offensés et confus du mauvais succès de leur embassade, et se retirèrent la tête baissée.

On peut remarquer ici une contradiction manifeste dans le récit de l'historien espagnol; quelques lignes plus haut, il dit que les sauvages de Santa-Isabel ne mangeaient pas de viande. Pour l'honneur de l'espèce humaine, tenons nous-en à son premier mot; d'ailleurs ce qui suit le confirme, puisqu'il est constant qu'en général, les races de sauvages qui habitent les îles du grand Océan mangent les prisonniers qu'ils font à la guerre, mais non les enfans; or, ceux dont il est question dans cette relation n'avaient pas le barbare usage de dévorer la chair des captifs.

« Ce peuple, continue l'historien, est divisé en tribus qui sont entre elles dans un état de guerre continuelle ; les prisonniers sont condamnés à l'esclavage. »

Mendaña fit dire la première messe qui eût jamais été célébrée sur cette terre. Il y fit construire un brigantin qui fut armé de dix-huit soldats et douze matelots. Le mestre de camp Pedro de Ortega, ayant sous lui Callego, en prit le commandement, et le bâtiment fut expédié pour aller en découverte.

Ortega fit route au sud-est, suivant la direction de la côte, et à 8° sud il trouva deux petites îles couvertes de grands palmiers, et qui n'étaient distantes que de six lieues du port de l'Estrella. Il rencontra encore plusieurs autres îles sur la même route. Il vit aussi une grande baie, avec huit petites îles, toutes habitées par des hommes armés d'épées de bois, d'arcs et de flèches. A quatorze lieues est et ouest de cette baie, se présenta une grande île, que les naturels du pays nomment *Malaïka* : au milieu, sont deux îlots attenant chacun à une pointe, par 8° sud. Les Espagnols nommèrent cette île *isla de Ramos* (île des Rameaux), du jour où s'en fit la découverte.

En prolongeant la côte de l'île de Santa-Isabel, on rencontra un port et un cap par 9°, et à environ quatorze lieues du golfe précédent. Le cap fut nommé *cabo Prieto* (cap Noir). Dans le sud-est de ce cap, et à neuf lieues de distance, on vit plu-

sieurs îles, et on vint mouiller à celle qu'on découvrit la première. Elle peut avoir cinq lieues de circuit; elle est environnée de récifs. On la nomma *la Galera* (la Galère). A une lieue de celle ci, une autre île de douze lieues d'étendue, nord-ouest et sud-est du cabo Prieto, et à neuf lieues de distance de cette pointe, se présenta à la vue. Elle est bien peuplée, on y voit des parties cultivées et encloses. Cet aspect lui a fait donner le nom de *Buena-Vista* (Bonne Vue); et on jugea qu'elle devait être très-fertile. Sa latitude est 9° 30′ sud. On aperçut autour de celle-ci plusieurs petites îles peuplées, et cinq autres formant un cordon qui s'étend de l'est à l'ouest. On descendit à la première de ces îles. Ses habitans teignent leurs cheveux en rouge: l'explosion des armes à feu leur causait une grande épouvante: quand ils veulent s'armer, ils sonnent l'alarme avec des conques et des tambours. Ils sont anthropophages. Le contour de cette île est de vingt-cinq lieues; sa latitude 9° 30′. Elle reçut le nom de *la Florida* (la Fleurie); les trois autres furent nommées *San-Dimas*, *San-German*, et *Guadalupe*; et une autre située dans le sud-est des cinq premières, fut appelée *Sesarga*. Celle-ci peut avoir huit lieues de tour, elle est par 9° 45′ sud, à cinq lieues de distance sud-est et nord-ouest de Buena-Vista. Elle est élevée, de forme ronde, et bien peuplée: elle abonde en ignames et en une autre racine, probablement celle du tarou (*arum esculentum*). On y trouva des cochons. On remarque

au milieu de l'île un volcan qui vomit sans cesse une épaisse fumée.

« On en découvrit incontinent une autre d'une vaste étendue, arrosée par une rivière dont le lit est large et profond; plusieurs de ses habitans, hommes, femmes et enfans, arrivèrent dans des pirogues pour voir les Espagnols. Ortega alla visiter un village où il vit des corbeilles remplies de gingembre vert, et d'autres bonnes racines; il aperçut aussi des cochons. Le nom de *Guadalcanar* fut donné à l'île, et la rivière reçut celui d'*Ortega*.

« En quittant Guadalcanar, Ortega se mit en route pour regagner le port de l'Estrella; et, pour se conformer aux ordres du général qui lui avait prescrit de faire le tour de l'île de Santa-Isabel, il vint repasser près du cabo Prieto. A sept lieues dans l'ouest-sud-ouest, et à cinq lieues de distance, il découvrit une autre île qui fut nommée *San-Jorge* (Saint-George). Elle forme, avec celle de Santa-Isabel, un canal dont l'entrée, qui regarde le sud-est, a six lieues de longueur sur une de large, dans la partie de l'ouest. On y trouve un port qui pourrait recevoir mille vaisseaux mouillés sur huit, et douze brasses de l'eau la plus liquide: l'entrée en est au sud-est, et la sortie au nord-ouest : là, un des bords présente un village composé de plus de trois cents cases. On trouva dans l'île de Saint-George quelques perles auxquelles les habitans ne paraissaient attacher aucun prix;

ils en donnèrent un grand nombre pour racheter une de leurs pirogues dont les Espagnols s'étaient emparés.

« On prolongea la côte méridionale de Santa-Isabel, et après avoir couru quarante lieues, on rencontra des récifs très-étendus, sur lesquels on vit un grand nombre de canots des Indiens occupés à la pêche. Ils se réunirent tous pour venir attaquer le brigantin ; ils décochèrent leurs traits, et s'enfuirent. On distingua parmi ces récifs plusieurs petites îles habitées, et d'autres désertes.

« Au voisinage de la pointe la plus occidentale de Santa-Isabel, qui est située par 7° 30′ sud, on trouva plusieurs îles qui sont toutes peuplées ; on y vit des chauves-souris dont l'envergure est de cinq pieds.

« La longueur de Santa-Isabel est de quatre-vingt-quinze lieues, sa largeur de vingt, et son circuit de plus de deux cents.

« Après avoir contourné et doublé l'île par sa partie occidentale, Ortega retrouva les mêmes vents d'est et de sud-est qui lui avaient été si favorables pour parvenir, mais qui devenaient contraires à la route qu'il avait à faire à l'est, pour regagner le port où la flotte de Mendaña était ancrée. Voyant l'impossibilité de remonter la côte avec des vents si opposés à sa navigation, il prit le parti de faire embarquer dans un canot neuf soldats, un matelot, et un insulaire qu'il s'était attaché, et de les expédier pour aller rendre compte

au général des découvertes qu'ils avaient faites, et des causes qui retardaient leur retour. Le canot côtoya la terre, jusqu'à ce qu'échouant sur un récif, il y fut mis en pièces. Les gens de l'équipage se sauvèrent avec peine. Toute la poudre avait été mouillée; cet accident les engagea à retourner en arrière, pour aller au-devant du brigantin. Ils marchèrent à cet effet toute la nuit, ne quittant pas le rivage, passant de pointe en pointe sur les rochers, et craignant toujours d'être assaillis par les insulaires. Ils rencontrèrent une croix qu'ils avaient plantée dans un endroit où le canot avait abordé; ils firent chrétiennement un acte d'adoration, et ils résolurent d'attendre le brigantin pendant trois jours; et s'il n'avait pas paru dans cet intervalle, de construire un radeau pour gagner le port où ils devaient retrouver la flotte. Ils étaient plongés dans cette affliction, lorsque, à leur grand étonnement, le brigantin se montra à leur vue. Ils firent avec un pavillon des signaux qui furent aperçus; le bâtiment serra la côte, les reçut à bord, et continua sa route jusqu'au port de la Estrella où Mendaña attendait son retour. A leur arrivée, ils apprirent la mort de quelques-uns de leurs compatriotes, et en trouvèrent d'autres malades. Le général se décida alors à quitter le port, et passa entre les récifs qui en forment l'entrée.

« Il fit route avec les vents d'est, quelquefois forcés, et parvint à une plage de l'île Guadalcanar. On chercha un autre port que celui où le brigan-

tin avait abordé lorsqu'il fit la découverte de l'île, et on le trouva près d'une rivière qui fut nommée *Gallego*. Le port reçut le nom de *la Cruz* (port de la Croix). Le lendemain, on prit possession de cette terre pour le roi d'Espagne, et on érigea une croix sur une petite colline, en présence de quelques insulaires qui troublèrent la cérémonie en tirant des flèches sur les Espagnols. La mousqueterie tua deux Indiens; le reste prit la fuite. Cependant, Fernand Enriquez, Gallego et trente soldats furent détachés pour visiter le pays. Pendant qu'ils cherchaient à découvrir une rivière, ils furent assaillis par un si grand nombre de naturels, qu'ils furent contraints d'abandonner leur recherche, pour s'occuper uniquement de leur défense. Les matelots assurèrent que la rivière charriait beaucoup d'or; et à leur retour, ils rapportèrent deux poules et un coq, les premiers que jusqu'alors on eût vus. Mendaña en éprouva une grande satisfaction; chaque jour lui procurait la découverte de nouvelles terres; et chaque découverte ajoutait à ses espérances sur les richesses qu'on en pouvait attendre.

« Il se décida à expédier de nouveau le brigantin, sous le commandement de don Fernando et d'Ortega. Ils firent route à l'est-sud-est; et à deux lieues de distance, ils trouvèrent la rivière Ortega près de laquelle ils avaient mouillé la première fois, et ils découvrirent une côte couverte d'habitations. Ils abordèrent à plusieurs îles, et re-

connurent plusieurs rivières dont il serait trop long de faire l'énumération ; quelquefois rencontrant de l'opposition, d'autres fois éprouvant une réception amicale de la part des habitans. Ils rejoignirent enfin la flotte, et apprirent avec douleur, que pendant leur absence, neuf de leurs compagnons et le pourvoyeur de la flotte, étant occupés à terre à faire de l'eau, avaient été massacrés par les insulaires. Jusqu'alors le chef du district s'était montré ami de Mendaña ; mais les Espagnols ayant enlevé un jeune Indien et n'ayant pas voulu le rendre sur les instances de ce cacique, son affection pour eux se convertit en haine. »

Huit jours s'étaient écoulés depuis ce malheureux événement, lorsque Mendaña résolut d'en tirer vengeance. Il ordonna au capitaine Pedro Sarmiento, de descendre à terre avec toute sa troupe, et de faire porter son ressentiment sur les habitations comme sur les habitans. Il fut trop bien obéi : on tua vingt hommes, on brûla plusieurs maisons, et l'on revint à bord. Une seconde descente avec cinquante soldats eut lieu. On détruisit encore par le feu plusieurs habitations, et l'on trouva dans quelques-unes des morceaux de chemises et d'habits, et d'autres dépouilles des Espagnols qui avaient été tués.

Le 13 juin, la flotte remit à la voile, et après avoir remonté de deux lieues au vent, jusqu'au point où le brigantin s'était élevé, on aperçut plusieurs villages. On se dirigea de là sur une île qui

fut nommée *San Christoval* (Saint-Christophe) : les vaisseaux y mouillèrent, et le général descendit à terre. Les insulaires déclarèrent par signe aux Espagnols, qu'ils ne voulaient pas qu'ils vinssent plus loin, et qu'ils eussent à se rembarquer : mais comme ils reconnurent qu'on n'avait aucun égard à leur défense, ils se mirent à faire les grimaces et les contorsions les plus extraordinaires, à agiter leur corps comme des convulsionnaires, à gratter la terre avec leurs pieds et avec leurs mains; et, courant ensuite à la mer, ils jetaient de l'eau en l'air, et faisaient divers gestes aussi étranges. On sonna de la trompette pour demander du secours; Sarmiento accourut aussitôt avec sa troupe à l'endroit où se trouvait le général. Les Indiens s'avancèrent d'un air menaçant vers les Espagnols : chacun d'eux était armé de deux à trois dards; d'autres portaient des arcs, des flèches et des espèces de sabres en bois, garnis dans toutes leur longueur de pierre à fusil. Ils approchèrent de si près que, s'ils eussent décoché leurs traits et lancé leurs dards, tous auraient porté. Mais comme ils continuaient à marcher en avant malgré les signes de se retirer, qui leur furent faits à plusieurs reprises, le général ordonna qu'on fît feu sur eux. Un Indien fut tué : l'épouvante fit prendre la fuite aux autres. Les Espagnols s'avancèrent jusqu'à un village où ils trouvèrent une si grande quantité de cocos et d'autres fruits, qu'un vaisseau en eût eu sa charge; ils employèrent le reste de la journée à

transporter des rafraîchissemens pour leurs compatriotes restés à bord. La nuit approchant, ils se rembarquèrent avec leur butin, et les insulaires n'osèrent pas les inquiéter dans leur retraite. Le port de l'île San-Christoval, où la flotte était mouillée, est situé à 11° sud; l'île est étroite et montueuse.

Le brigantin fut expédié une troisième fois pour étendre les découvertes. Il rencontra deux îles séparées l'une de l'autre par un canal de trois lieues. La première reçut le nom de *Santa-Catalina* (Sainte-Catherine). La seconde, celui de *Santa-Anna* (Sainte-Anne). Celle-ci est basse et de forme ronde; et au milieu s'élève un terrain qui a l'apparence d'un château: elle est bien peuplée et fertile; on y trouve des cochons et des poules. La partie de l'est offre un bon port. Les Espagnols en mettant pied à terre, furent investis par les Indiens. Ceux-ci étaient armés de plusieurs dards et de flèches, et poussaient de grands cris. Leurs corps étaient peints de diverses couleurs, leurs têtes ornées de branches d'arbres, et leurs reins ceints d'une espèce d'écharpe. Ils attaquèrent les Espagnols avec audace, et dans une première décharge, ils en blessèrent trois. Ils donnèrent une grande idée de leur force; l'un d'eux lança un dard contre le commandant du détachement, avec une telle furie que la lance perça le bouclier, traversa le bras de part en part, et en sortit de la longueur d'une palme. On fit feu sur eux; on en tua deux,

et la terreur dispersa le reste. Le détachement se rembarqua, et le brigantin rejoignit la flotte après avoir côtoyé l'île de San-Christoval. Gallego rapporta qu'on n'avait découvert aucune autre terre de ce côté, mais il assurait en même temps que de celui de l'ouest, on ne pouvait manquer d'en trouver une qui devait être très-étendue.

Le général assembla en conseil les capitaines et les pilotes, pour délibérer sur la situation de la flotte, et déterminer ses opérations ultérieures. Il fut décidé que le mauvais état des agrès et des câbles, et le défaut de provisions, ne permettant pas de pousser plus loin les découvertes, on ferait route pour s'élever en latitude et regagner par le nord les côtes de l'Amérique. On répara les vaisseaux le mieux qu'il fut possible, et la flotte se remit en mer.

Elle employa sept jours à remonter l'île de San-Christoval; et, dirigeant ensuite sa route vers la partie du nord, après avoir éprouvé des contrariétés de temps, et fait quelques découvertes de peu d'importance, manquant de vivres et d'eau, et démâtée d'une partie de ses mâts, elle aborda enfin aux côtes du Pérou, dans le commencement de mars 1568. Elle termina ainsi le voyage le plus mémorable que les Espagnols eussent entrepris depuis la découverte du Nouveau-Monde, et qui donna naissance à tant de fables dont leurs historiens ont entretenu l'Europe pendant un siècle.

En effet, l'opinion que l'on conçut de la richesse

de ces îles, leur fit donner le nom d'*îles de Salomon*; on les nomma aussi les îles de l'Occident par excellence, parce qu'elles sont situées à l'est du Pérou. On présuma qu'elles tenaient à la Nouvelle-Guinée; on les vanta comme jouissant d'un climat salubre, et comme abondant en productions nécessaires à la subsistance de l'homme; enfin on supposa que les métaux précieux, objet de toutes les recherches à cette époque, y étaient communs; cependant, malgré ces préventions favorables pour une nouvelle expédition, Mendaña, qui voulait reconnaître sa découverte, ne put effectuer ce projet aussitôt qu'il le désirait. Le gouvernement était occupé de desseins qui attiraient son attention d'un autre côté.

Les navigateurs modernes ont retrouvé les îles de Salomon, sans [illegible] ce fussent les mêmes terres que Mendaña avait vues; c'est pourquoi ils leur ont donné des noms nouveaux. Carteret, en 1767; Bougainville, en 1768; Surville, en 1769; Shortland, en 1788, ont successivement vu différentes portions de ces îles, et les ont nommées *île Gower*, *île Inattendue*, *archipel des Arsacides*, *New-Georgia* (Nouvelle-Géorgie).

CHAPITRE IV.

Juan Fernandés.

JUAN Fernandés, pilote espagnol établi au Pérou, faisait habituellement la navigation du Callao au Chili, et, suivant l'usage pratiqué dans ce temps, il rangeait d'assez près la côte de l'Amérique méridionale. Il reconnut que les vents du sud qui règnent généralement près de la terre, dans ces latitudes, rendaient cette traversée extrêmement longue et pénible, tandis qu'au contraire on retournait du Chili au Pérou avec la plus grande facilité. Fernandés pensa donc que, s'il poussait plus au large, il pourrait bien ne plus rencontrer ces vents si contraires quand il allait du nord au sud. Il ne s'éloigna d'abord de la côte qu'autant qu'il fut nécessaire pour n'être plus retardé par l'obstacle qu'il voulait éviter; et dès qu'il se vit dans des parages où il trouva des vents qui accéléraient sa marche vers le sud, il prit sa direction vers ce point; puis arrivé à la hauteur de la côte du Chili, il fit route à l'est vers le point auquel il voulait aborder. Il y arriva sans aucune difficulté, et après une traversée achevée en bien moins de temps que l'on n'en mettait auparavant en suivant de près la côte. De même, il fut de retour au Pérou bien avant le

temps auquel on l'y attendait. On fut surpris de la promptitude de ce voyage. Elle parut si extraordinaire, qu'au lieu de savoir gré à Fernandés de la sagacité qui lui avait indiqué le moyen d'abréger le terme ordinaire des voyages entre le Pérou et le Chili, on l'accusa de magie, et l'on fut sur le point de le traîner au tribunal de l'inquisition et de lui faire son procès comme sorcier.

Dans une de ses traversées, Fernandés eut connaissance, en 1570, des îles qui, depuis cette époque, ont porté son nom; il obtint du gouvernement espagnol, la concession de ce petit archipel; quelques écrivains prétendent, au contraire, qu'il la demanda inutilement. Quoi qu'il en soit, il essaya d'y former un établissement; mais après y avoir séjourné peu de temps, il l'abandonna, en y laissant des chèvres qui s'y multiplièrent tellement qu'elles peuplèrent l'île.

Les îles de Juan Fernandés sont au nombre de trois, à cent dix lieues de distance de la côte du Chili. La plus grande et la plus orientale, nommée par les Espagnols *isla mas à Tierra* (île de Terre), est située par 33° 40′ de latitude sud, et 81° 18′ de longitude à l'ouest de Paris. Elle est montueuse et coupée par des vallées fertiles. Au premier aspect, elle paraît remplie de crevasses et de précipices; mais à mesure qu'on en approche, elle présente une apparence plus agréable. Sa forme est irrégulière, elle gît du sud-ouest au nord-est; elle a près de cinq lieues de long sur une lieue deux tiers de

large. Dans la partie du sud, s'ouvre une baie avec un mouillage, par vingt-cinq brasses, à deux encablures de terre; la pointe de l'est offre deux baies avec de l'eau douce et un bon mouillage. Le climat y est doux et tempéré. Les gelées et la grêle y sont rares; les pluies quelquefois très-abondantes. L'intérieur est bien boisé; les côtes sont très-poissonneuses.

Vers le sud-sud-ouest de son extrémité occidentale, à une demi-lieue de distance, est l'île aux Chèvres. Elle est très-petite.

La troisième est presqu'à l'ouest, à trente-quatre lieues de la première; les Espagnols la nomment *isla mas a Fuerà* (île de Dehors). Elle est par 33° 45′ sud, et 81° 57′ à l'ouest de Paris, et, de même que la première, entrecoupée de montagnes et de vallées; mais les montagnes sont plus hautes et plus arides. La partie du sud peut s'apercevoir de vingt-cinq lieues en mer. On y trouve un bon mouillage au nord et à l'est. Ces îles sont fréquentées par une espèce de grands phoques nommés lions de mer. Elles ont été souvent visitées par les navigateurs qui ont parcouru le grand Océan, et il en sera plus d'une fois fait mention dans la suite.

En 1574, Fernandés découvrit par 25° 30′ sud les deux îles de Saint-Félix et Saint-Ambroise, qui sont très-petites. Ainsi que les précédentes, elles étaient inhabitées.

Encouragé par ces découvertes et flatté de l'espoir d'en faire de plus importantes, Fernandés,

en 1576, s'éloigna encore plus du continent que dans ses précédens voyages, et parcourut à peu près quarante degrés en longitude vers l'ouest et le sud-ouest. Après un mois de navigation il rencontra une côte que toutes les apparences lui firent regarder comme celle d'un continent. Le pays était agréable et fertile ; les habitans étaient blancs, bien faits et vêtus d'habillemens de toile. Ils accueillirent parfaitement les Espagnols. Ceux-ci, dont le navire était très-petit et assez mal équipé, contens d'avoir trouvé la terre australe, objet des vœux de tous les navigateurs, firent voile vers le Chili, après être convenus de garder un profond silence sur cette découverte ; ils se proposaient de revenir dans ce pays avec un armement plus considérable. Des causes quelconques forcèrent Fernandès à différer l'exécution de son dessein ; il mourut, et cette affaire tomba dans l'oubli. Suivant d'autres versions il communiqua en partie le secret de sa découverte à quelques personnes qui ne songèrent plus à la poursuivre quand il fut mort.

Quelques écrivains ont supposé que la grande terre vue par Fernandès était la Nouvelle-Zélande. Cependant ce pays est éloigné de la côte de l'Amérique méridionale de plus de cent degrés en longitude, et dans la règle ordinaire on ne parcourt pas une route aussi longue en un mois ; mais cela n'est pourtant pas impossible. La position de cette contrée ne s'accorde donc pas avec celle de la terre reconnue par Fernandez, puisque celle-ci n'était

qu'à 40° à l'ouest de l'Amérique méridionale; toutefois il faut observer sur ce point que l'historien qui nous a transmis l'histoire de cette navigation, n'était pas géographe, et qu'il a bien pu ne pas en raconter les circonstances avec une exactitude rigoureuse; d'ailleurs il n'en parlait que sur le rapport d'autrui. On ne peut au reste raisonnablement contester l'authenticité de ce qu'il avance, car il cite entre autres témoignages celui d'un officier auquel Fernandés avait montré la carte qu'il avait dressée du continent dont il avait eu le premier connaissance. Fernandés a pu aussi, par des motifs particuliers, indiquer d'une manière inexacte la position de la nouvelle terre. Enfin il est peut-être convenable de considérer que l'espace immense qui se trouve entre le Chili et la Nouvelle-Zélande, a été rarement parcouru sous le parallèle du 40e degré austral; c'est ce que l'on peut vérifier en comparant entre elles les cartes sur lesquelles sont tracées les routes des navigateurs qui ont traversé le grand Océan. Il est possible qu'il existe sous ce parallèle une ou plusieurs grandes îles qui n'aient pas encore été aperçues, et que l'une soit celle à laquelle aborda Juan Fernandés. Cette opinion a été celle de plusieurs savans géographes, et le contraire n'a pas encore été démontré par un fait. La seule présomption qui puisse la faire révoquer en doute, c'est que cette île serait trop éloignée d'une grande terre, et les principes de la géographie physique, fondés sur l'observation de la disposition

générale des terres à la surface du globe, nous montrent que toutes les îles considérables sont peu éloignées d'un continent. On ne pourrait donc s'attendre à rencontrer, dans les parages dont il est question, que des îles de peu d'étendue.

CHAPITRE V.

Drake. Sarmiento. Cavendish.

La découverte du détroit de Magellan fut regardée par toutes les nations de l'Europe comme un avantage commun auquel tous les navigateurs avaient le même droit. Les efforts que fit l'Espagne en divers temps pour en exclure les étrangers, n'aboutirent qu'à d'excessives dépenses, dont elle reconnut enfin l'inutilité. Les Anglais tentèrent les premiers cette route avec d'autant plus d'audace qu'aux périls du détroit que Magellan leur avait appris à surmonter, ils avaient à joindre les obstacles dont ils étaient menacés par les Espagnols.

Personne ne profita plus heureusement du nouveau passage découvert par Magellan que le fameux Francis Drake, qui, en 1577, imagina d'aller par cette route surprendre les Espagnols sur les côtes du Chili, du Pérou et du Mexique, où ils croyaient qu'il était presque impossible d'arriver par le grand Océan. Il partit le 15 novembre avec une flotte de deux bâtimens, une flûte, une barque et une chaloupe; et le 5 avril de l'année suivante, il arriva heureusement à la vue du Brésil. Les vents ne le favorisèrent pas moins jusqu'à la rivière de la Plata, et de là jusqu'au port que Magellan avait nommé *Saint-Julien*.

L'escadre ayant quitté le port Saint-Julien le 17 août 1578, entra le 20 dans le détroit de Magellan. Le canal parut fort sinueux, comme s'il eût été sans passage. Cette incertitude décida le général à jeter l'ancre, et à s'embarquer dans un canot pour aller lui-même à la découverte du passage. Il eut bientôt reconnu la possibilité de faire route par le nord. En revenant au mouillage, il fit la rencontre d'un canot qui portait plusieurs Indiens. Les Anglais eurent le bonheur de sortir du détroit et d'entrer dans le grand Océan dès le 6 septembre; c'est-à-dire de faire en dix-sept jours un passage où des navigateurs moins heureux ont employé jusqu'à neuf mois. Ils furent jetés le 7, par une tempête, à 57° de latitude, c'est-à-dire à quatre degrés et demi au sud de l'entrée occidentale du détroit. La flûte *le Marigold* fut séparée de la flotte. Depuis le 7 septembre jusqu'au 17 octobre, tous les efforts des Anglais pour découvrir quelques terres furent inutiles. Ce ne fut que le dernier jour qu'à l'entrée de la nuit ils attrapèrent, avec beaucoup de peine, un mouillage un peu au nord du cap Pillar, où le 6 septembre ils voulaient déposer un acte de possession.

Ils n'y jouirent pas long-temps de la tranquillité qu'ils avaient espéré y trouver. La violence du vent et la furie de la mer les forcèrent d'abandonner leurs ancres et leurs câbles; et bientôt l'*Élisabeth*, vaisseau monté par le vice-amiral John Winter, fut séparé de la flotte. Sa séparation fut due

à la négligence de ceux qui en avaient la conduite, et peut-être plus encore au désir de retourner dans leur patrie, que quelques autres ne cessaient de manifester; car on apprit dans la suite que, dès le lendemain 8 octobre, ce vaisseau avait regagné l'entrée du détroit; que par cette voie il avait reposé dans l'Océan atlantique, et que le 2 juin de l'année suivante il était arrivé en Angleterre.

De ce mouillage, qui fut nommé *the bay of Partingof Friends* (la baie de la Séparation des Amis), chassés par un second coup de vent, les Anglais dérivèrent de nouveau, et furent portés jusqu'à 55° sud, parmi les îles situées au sud de la Terre du Feu. Ils y mouillèrent, et reconnurent que plusieurs ouvertures qui laissent à la mer un libre passage à trouver cette terre, sont des détroits aussi larges que celui par lequel passa Magellan. Cet abri leur procura deux jours de repos. Ils trouvèrent dans ces îles de l'eau douce, quelques autres secours, et entre autres des plantes anti-scorbutiques.

Mais cet état de tranquillité ne fût pas de longue durée; bientôt le vent reprit toute sa force, la mer toute sa fureur. Le soulèvement des vagues fit déraper les ancres; en laisser tomber d'autres eût été inutile; déployer une voile eût été offrir de la pâture à la rage du vent. Ils ne voyaient du côté de terre qu'une côte hérissée de rochers et de dangers. On commençait à n'entrevoir aucun moyen de salut. Heureusement, à quelques lieues au sud du der-

nier mouillage, ils se retrouvèrent parmi les mêmes îles, et ils espérèrent enfin d'y obtenir quelque repos.

Ils virent les naturels de ces terres naviguant d'une île à l'autre dans leurs canots avec leurs femmes et leurs enfans, et ils firent quelques échanges avec eux. Au bout de trois jours, une reprise de la même tempête vint les assaillir au mouillage ; il fallut encore abandonner une ancre et une partie de son cable, et se mettre à la merci des flots jusqu'à ce qu'enfin ils atteignirent à la partie la plus méridionale de ces terres, et ils découvrirent ainsi l'extrémité de l'Amérique la plus voisine du pôle antarctique.

« La pointe extrême ou le cap le plus méridional de ces îles, dit Fletcher, aumônier de Drake, qui a écrit la relation de ce voyage, est à 56° de latitude ; au-delà de ce point il n'existe aucun continent, aucune île plus au sud. L'Océan atlantique et le grand Océan se joignent ici pour ne former qu'un seul et immense océan. Nos fatigues, nos dangers, nos craintes, eurent enfin un terme le 28 d'octobre, époque où nous eûmes atteint la partie la plus méridionale de ces îles. Nous y observâmes que la durée de la nuit n'y était que de deux heures. Notre amiral imposa à tout cet archipel austral le nom d'*îles Elisabethides*.

« Après avoir employé deux jours à faire rafraîchir notre équipage et à visiter ces îles, nous remîmes à la voile le 30 d'octobre ; le lendemain,

nous rencontrâmes deux îles qu'on peut appeler des magasins de subsistances; nous y trouvâmes une quantité d'oiseaux si considérable que non-seulement notre vaisseau en fut abondamment pourvu, mais qu'encore tous ceux que la tempête avait séparés de la flotte en eussent pu être également approvisionnés. »

On a long-temps supposé que les terres vues par Drake étaient situées à deux cents lieues à l'ouest de l'extrémité méridionale de l'Amérique; plusieurs géographes les plaçaient à 57° de latitude australe, d'autres à 60°; quelques-uns même les portaient jusque sous le cercle polaire antarctique. Ces variations dans la position qu'on leur assignait tenaient aux variations qui se trouvent dans les diverses relations du voyage de Drake, et aux différentes manières dont elles ont été interprétées. Grâces aux savantes recherches de Fleurieu, on sait aujourd'hui que ces terres font partie de la côte méridionale de la Terre du Feu, et des îles encore mal connues qui sont situées plus au sud. Ce savant géographe a prouvé aussi que Drake reconnut alors le cap le plus méridional découvert plus tard, et dont la gloire aurait dû lui rester.

Drake fit ensuite route au nord-ouest, puis au nord, et le 20 novembre il atterrit à l'île de la Mocha, au sud du Chili, à 38° 30′ de latitude, où il avait fixé le rendez-vous de sa flotte. Ne voyant paraître aucun de ses vaisseaux, il continua sa route

au nord, le long des côtes du Chili, du Pérou et du Mexique.

La suite de sa course dans le grand Océan n'offre qu'une scène continuelle de victoires et de prospérités. Il prit un si grand nombre de vaisseaux espagnols et si richement chargés, qu'au commencement de l'année suivante, les Anglais étant rassasiés d'or et d'argent, toutes leurs idées se tournèrent à choisir une route sûre pour retourner en Angleterre avec leurs trésors.

Il s'en présentait deux : celle du détroit de Magellan, par laquelle ils étaient venus ; et l'autre, par le grand Océan, dont l'étendue est effrayante, puis par les Moluques et le cap de Bonne-Espérance. Deux raisons portèrent Drake à rejeter la route du détroit de Magellan. Premièrement, les Espagnols, qui avaient eu le temps de rassembler leurs forces sur les côtes du Pérou et du Chili, lui parurent beaucoup plus redoutables à son retour, pour des vaisseaux chargés de richesses, qu'ils n'avaient pu l'être à son arrivée, et pour des aventuriers qui ne cherchaient alors que l'occasion de s'enrichir au prix de leur sang. En second lieu, il se formait une idée terrible de la bouche du détroit, du côté du grand Océan. Il en avait essuyé les pluies, les tempêtes, les rafales ; et ses meilleurs pilotes ne se rappelaient pas sans frayeur les écueils qu'ils avaient observés sur cette côte.

On résolut de chercher un passage le long de la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, et,

si l'on n'y pouvait parvenir, de prendre la route des îles Moluques et de revenir en Europe par le cap de Bonne-Espérance.

Le 5 juin 1579, à 42° de latitude nord, l'air devint si froid, que tout l'équipage ayant beaucoup à souffrir, et la peine croissant à mesure qu'on avançait vers le pôle arctique, on prit le parti de retourner à 38°. On découvrit à cette hauteur une terre à laquelle il y avait peu d'apparence que les Espagnols ou d'autres nations de l'Europe eussent jamais abordé. Elle parut basse et unie. Bientôt on aperçut une bonne baie, où l'escadre fut portée par un vent favorable; Drake y fit jeter l'ancre avec confiance, à la vue d'un grand nombre de cabanes qui bordaient le rivage.

Les habitans marquèrent moins d'effroi que d'admiration en voyant avancer des masses flottantes, qui devaient être pour eux un spectacle fort nouveau. Ils s'approchèrent des premiers Anglais qui descendirent sur le sable, et, loin de les traiter en ennemis, ils leur firent des caresses et des présens. Drake, pour répondre à leur humanité, fit distribuer parmi eux quelques pièces d'étoffes, qu'ils reçurent avec de grandes marques de joie. Les hommes étaient absolument nus; mais leurs femmes avaient les épaules couvertes d'une peau velue de daim ou de quelque autre animal; et; de la ceinture jusqu'aux genoux, elles portaient, en forme de tablier, une espèce de toile composée d'écorce d'arbre. Leurs maisons, qui étaient fort près de la

mer, ressemblaient, par la forme, à nos colombiers, c'est-à-dire, qu'elles étaient rondes et sans fenêtres, avec une seule porte et une ouverture au sommet, pour servir de passage à la fumée. Leurs lits n'étaient que des rameaux de sapin et d'autres arbres, disposés en cercle autour du foyer, qui formait le centre de chaque cabane.

Pendant tout le séjour que les Anglais firent dans cette baie, ils ne cessèrent pas de recevoir la visite de ces honnêtes sauvages, qui leur apportaient tantôt de fort beaux panaches de plumes, tantôt des sacs remplis de feuilles sèches de tabac. Mais avant de s'approcher d'une petite colline où le général avait fait dresser des tentes, ils s'arrêtèrent pour discourir entre eux; ensuite, laissant leurs arcs et leurs flèches dans le même lieu, ils s'avancèrent pour faire leurs présens. La première fois que leurs femmes vinrent avec eux, elles s'arrêtèrent aussi, mais ce fut pour s'égratigner les joues, en poussant des lamentations et des cris pitoyables. Drake s'imagina que prenant les Anglais pour des dieux, c'était une sorte de sacrifice qu'elles voulaient leur faire. Il donna ordre à ses gens de se mettre en prières, pour faire connaître apparemment qu'ils avaient eux-mêmes une divinité puissante à laquelle ils rendaient leurs adorations. Il fit lire publiquement quelques chapitres des saintes écritures. Les sauvages se rendirent fort attentifs. Après cette lecture, ils s'approchèrent modestement des tentes, et Drake fut extrêmement surpris de les

voir rendre aux Anglais tout ce qu'ils en avaient reçu.

Il jugea que la nouvelle de son arrivée s'était répandue plus loin; car peu de jours après on les vit paraître en plus grand nombre, et deux d'entre eux s'étant séparés des autres, lui firent connaître par diverses marques de respect auxquelles il ne put me méprendre, qu'ils l'avaient distingué pour le chef de sa troupe. Ils continuèrent leurs signes, par lesquels il crut comprendre aussi qu'ils venaient de la part de quelque personne puissante, ou peut-être de leur roi, et qu'ils lui demandaient un gage de confiance sur lequel ce prince ou ce seigneur pût hasarder lui-même une visite. Le discours dont ces signes furent accompagnés dura près d'une demi-heure. Drake s'efforça de leur faire entendre à son tour qu'il leur voulait toutes sortes de biens. Il leur offrit des présens pour celui qui les avait envoyés. Cette offre, qu'ils acceptèrent de fort bonne grâce, parut leur causer beaucoup de joie. On vit bientôt venir, entre plusieurs sauvages, un homme de fort belle taille et d'un air assez gracieux, qu'on ne put méconnaître pour leur roi. Il marchait gravement, et son cortége poussait autour de lui des cris et des chants. Un officier de bonne mine, qui le précédait de quelques pas, portait une masse ou un sceptre d'où pendaient trois longues chaînes faites d'os ou de corne. Le roi et tous ceux qui environnaient sa personne étaient vêtus de peaux; les autres étaient nus : mais ils avaient le visage peint,

les uns de blanc, les autres de noir, et quelques-uns de différentes couleurs. Ils avaient avec eux un fort grand nombre d'enfans; et, sans distinction d'âge, ils portaient tous dans leurs mains quelques présens.

Drake, quoique prévenu en faveur d'une nation si douce, ne voulut pas recevoir sans précaution une troupe dont le nombre l'emportait de beaucoup sur la sienne. Il donna ordre à ses gens de se tenir sous les armes, et de se ranger autour de leurs tentes, dont ils s'étaient fait comme un petit fort, défendu d'un bon rempart. Le roi ne parut point effrayé de ces dispositions: il salua tous les Anglais. Celui qui portait son sceptre ayant appelé un autre officier, auquel il dit quelque chose d'une voix basse, celui-ci répéta fort haut ce que l'autre lui disait, et cette sorte de harangue dura fort long-temps. Ensuite le roi s'approcha du fort avec les hommes et les femmes de son cortége, après avoir fait signe au peuple et à tous les enfans de demeurer en arrière. Alors celui qui portait le sceptre entonna un chant, et commença une danse avec une grâce et une mesure qui causèrent de l'admiration aux Anglais. Le roi, son cortége et tout le peuple suivirent cet exemple. Enfin Drake, charmé du spectacle et guéri de ses défiances, leur permit d'entrer en chantant et en dansant dans le fort et dans les tentes.

Après la danse, le roi s'assit et pressa le général, par des signes, de s'asseoir près de lui. D'autres

signes, par lesquels il continua de s'expliquer, ne semblèrent d'abord marquer que de l'affection et des offres de service; mais les Anglais se crurent bientôt obligés de leur donner un sens plus étendu. Le roi, prenant la plus grande des deux couronnes de plumes qui étaient suspendues au sceptre, la mit sur la tête de Drake; ensuite il lui passa autour du cou les trois chaînes, en recommençant à chanter avec tout son peuple. Il fit cette cérémonie d'un air grave et respectueux, et, par intervalles, il répétait le nom d'*Hioh*, que les Anglais prirent pour un terme de déférence ou pour un titre de dignité. Drake ne fit pas difficulté de recevoir le sceptre et la couronne au nom de la reine d'Angleterre; en souhaitant que toutes les richesses du pays fussent transportées quelque jour à Londres, pour la gloire et le bonheur de sa patrie.

Le peuple s'écarta aussitôt à quelque distance, et parut se livrer à des exercices de religion. Quelques Anglais, poussés par la curiosité, voulurent être témoins de cette nouvelle scène. Ils virent plusieurs troupes de sauvages qui prenaient le plus jeune d'entre eux, et qui, se mettant en cercle autour de lui, jetaient des cris fort tristes, en s'égratignant le visage et se piquant la peau jusqu'au sang. Drake ne put douter qu'ils ne le prissent pour un dieu, lorsqu'il les vit revenir pour lui montrer leurs égratignures et leurs plaies. Il leur fit donner des emplâtres et des onguens, dont ils admirèrent beaucoup la vertu; et leur folle erreur ne faisant

qu'augmenter, ils continuèrent leurs sacrifices de trois en trois jours. Mais les Anglais trouvèrent enfin le moyen de leur faire comprendre que cette extravagance leur déplaisait.

Drake ayant pris possession du pays pour la reine sa maîtresse, lui donna le nom de *Nouvelle-Albion*, non-seulement parce qu'il se crut le premier qui l'eût découvert, mais parce qu'il lui trouva beaucoup de ressemblance avec l'Angleterre par la verdure et la beauté de ses côtes. Il fit graver sur une lame de cuivre le nom, le portrait et les armes de la reine; son propre nom, l'an et le jour auxquels il était arrivé, et les faveurs qu'il avait reçues de la nation. Cette lame fut clouée sur la face d'un pilier de pierre qu'il fit élever au milieu du fort.

Lorsqu'on eut fait les réparations nécessaires aux vaisseaux, le général observa plus soigneusement le pays, et se fit un amusement de visiter plusieurs habitations des sauvages. Il ne vit presque aucune terre qui ne portât les apparences de quelque mine d'or ou d'argent. Les daims y sont en si grand nombre, qu'on les rencontre par milliers. On trouve de toutes parts une sorte de lapins ou de lièvres. Les sauvages en mangent la chair qu'ils trouvent de fort bon goût, et font tant de cas de la peau, que la robe de leur roi en était composée.

Le départ de l'escadre, le 25 juillet, leur causa de vifs regrets. Drake s'était déterminé à prendre sa route par les Moluques, dans la crainte des

dangers qu'il prévoyait par le nord. Il rencontra plusieurs îles jusqu'au 14 novembre, qu'il eut la vue de Ternate, où il obtint du roi toutes sortes de faveurs, et la liberté du commerce. De là, passant par les îles de Célèbes et de Java, il arriva le 18 juin 1580 au cap de Bonne-Espérance, sans avoir eu la vue d'aucune terre, et le 22 juillet à Sierra-Léona. Enfin, le 3 novembre de la même année, c'est-à-dire, trois ans moins douze jours après son départ, il acheva le tour du monde en mouillant heureusement au port de Plymouth.

Le succès de ce voyage et les richesses immenses que Drake rapporta donnèrent lieu à ses ennemis de le traiter de pirate; parce qu'à l'époque de son expédition, l'Angleterre n'était pas en guerre ouverte avec l'Espagne. Les partisans de Drake faisaient, au contraire, son éloge, et prétendaient qu'il avait eu raison de piller les Espagnols dans les pays d'où ils tiraient leur richesse, leur ravissant par là les moyens de nuire à l'Angleterre. Elisabeth fixa l'idée que l'on devait avoir. Le 5 avril 1581, elle se rendit à bord du vaisseau de Drake, qui était venu mouiller dans la Tamise, à Deptford, près de Londres; elle dîna sur ce bâtiment, arma Drake chevalier, et approuva sa conduite. En même temps elle ordonna que l'on conservât ce vaisseau avec soin, afin qu'il fût un monument durable de la gloire de Drake et de celle de son pays. Lorsque ce vaisseau tomba de vétusté, on fit avec les dé-

bris un grand fauteuil qui se conserve encore à l'université d'Oxford.

Le passage de Drake par le détroit de Magellan alarma si vivement les Espagnols, que, pour assurer la tranquillité de leurs établissemens, en fermant la seule voie qui les exposait alors à l'invasion des étrangers, ils prirent la résolution d'y bâtir un fort. Pedro de Sarmiento, qui avait donné l'idée du projet, fut chargé de son exécution. Il avait fait, en 1579, un voyage du Chili au détroit de Magellan, pour reconnaître le pays. En traversant le passage, il vit que la Terre du Feu était coupée d'un grand nombre de canaux qui aboutissaient à la mer; il eut souvent à combattre les naturels du pays, et, enfin parvenu à l'extrémité du côté de l'Océan atlantique, il s'arrêta dans une baie, et prit possession de toute la contrée, au nom du roi d'Espagne. Arrivé dans ce royaume, il vint à bout par de beaux récits de persuader à Philippe II, contre l'avis du duc d'Albe, de bâtir une forteresse dans le détroit. Une flotte de vingt-trois vaisseaux fut donc expédiée en 1581. Dispersée par plusieurs tempêtes successives, il ne parvint au détroit de Magellan que trois vaisseaux. Sarmiento débarqua heureusement quatre cents hommes et trente femmes à la pointe de Possession, où il fit bâtir un fort qu'il appela *Nom de Jésus*, et le munit de provisions de bouche pour huit mois. Un des vaisseaux périt, l'autre fut expédié pour demander des secours en Espagne. Sarmiento se ren-

dit ensuite par terre à un port situé plus au sud, où il bâtit une ville qu'il nomma *Philippeville*. Mais la rigueur de l'hiver qui commençait, l'empêcha d'achever l'ouvrage. Cependant il munit la place d'une bonne artillerie. Ensuite il s'embarqua pour aller au Brésil avec vingt-cinq matelots, chercher des renforts, mais il eut le malheur d'être pris dans sa route par le fameux Walter Raleigh, qui le conduisit en Angleterre.

Thomas Cavendish, encouragé par la réputation de Drake, partit de Plymouth le 22 juillet 1586, avec trois vaisseaux qui le firent arriver le 17 décembre au port Désiré, sur la côte des Patagons.

Le 6 janvier 1587, il entra dans le détroit. Le 7, il prit sur le rivage un misérable Espagnol, nommé Hernando, qui restait seul des quatre cents hommes de la même nation laissés en ce lieu par Sarmiento pour y fonder une colonie; le reste était mort de faim et de misère. Il arriva le 10 à Philippeville, dont les murs subsistaient encore.

Les Espagnols avaient pris soin d'enterrer leur artillerie, et l'on n'en voyait plus que les affûts. Cavendish fit déterrer et transporter à bord toutes les pièces. Philippeville était située, sans contredit, dans l'endroit le plus avantageux du détroit pour le bois et l'eau; elle avait une église. On y voyait un gibet auquel un criminel était encore attaché. Il paraissait que les Espagnols y avaient été long-temps réduits à ne vivre que de moules.

Cavendish n'y trouva pas d'autres vivres, à l'exception de quelques daims, qui descendaient des montagnes pour se rafraîchir au bord de la rivière. Ces Espagnols s'étaient flattés de se rendre les seuls maîtres du détroit; mais pendant plus de deux ans qu'ils occupèrent leur ville, ils n'y virent rien croître ni rien prospérer. D'un autre côté, ils furent souvent attaqués par les Indiens, jusqu'à ce qu'ayant consommé toutes les provisions, ils moururent presque tous de faim dans leurs maisons, où les Anglais trouvèrent leurs cadavres tout vêtus. L'air en était encore infecté. Vingt-quatre de ces malheureux et deux femmes, qui étaient demeurés vivans, avaient pris le parti d'ensevelir dans la terre leurs meubles et tout ce qu'ils n'avaient pas eu la force d'emporter, pour abandonner cette funeste demeure et se mettre en chemin le long du rivage, dans l'espoir d'y trouver de quoi soutenir leur misérable vie. Ils n'avaient pris que leurs arquebuses et quelques ustensiles; mais, à l'exception de quelques oiseaux de mer, qu'ils avaient tués par intervalles, ils n'avaient vécu, pendant l'espace d'un an, que de racines et de feuilles. Enfin, ils résolurent de prendre leur route vers le Rio de la Plata, ainsi qu'Hernando le dit aux Anglais; mais l'on ne sait ce qu'ils devinrent.

Cavendish changea le nom de leur malheureuse colonie en celui de *Port de Famine*, qu'il a conservé depuis. Le 14 il parvint à la pointe la plus méridionale de l'Amérique, et la nomma *cap*

Froward. Il donna aussi le nom de *baie d'Élisabeth* à une baie sablonneuse, qui est à vingt lieues au nord-ouest de ce cap. Deux lieues plus loin, il trouva une rivière d'eau douce, et quantité de sauvages très-farouches qui mangeaient de la viande toute crue, et qui lui parurent anthropophages. Il pensa que c'étaient eux qui avaient détruit la colonie de Philippeville; car on trouva chez eux des couteaux, des lames d'épées rompues, et d'autres ferremens dont ils avaient garni la pointe de leurs flèches. Ils firent tout ce qu'ils purent pour attirer les Anglais à eux, et pour les faire entrer plus avant dans la rivière; mais Cavendish, devinant leur dessein, donna ordre de leur tirer un coup de canon qui en tua plusieurs. Il se trouva dans le grand Océan le 24 février.

Le reste de son voyage ne contient que diverses expéditions sur les côtes du Chili, du Pérou et de la Nouvelle-Espagne, avec sa route aux Philippines, et son retour en Angleterre par le cap de Bonne-Espérance. Il rentra chargé de richesses dans le port de Plymouth le 9 septembre 1588.

Cavendish se trouva si bien de sa première expédition, qu'il équipa une flotte de cinq vaisseaux pour en entreprendre une seconde. Elle mit à la voile de Plymouth le 6 août 1591. Ses vaisseaux, dispersés par la tempête sur la côte des Patagons, se rassemblèrent le 18 mars 1592, dans le port Désiré, à l'exception d'un qui reprit la route de l'Angleterre. On éprouva un froid excessif dans le

détroit de Magellan ; en effet, c'était l'hiver dans ces latitudes australes. On parvint jusqu'à quatre lieues du détroit, du côté du grand Océan ; là, des tempêtes violentes chassèrent les vaisseaux dans un goulet très-resserré, où ils furent retenus un mois, souffrant extrêmement de la disette des vivres. Le dégoût s'empara des équipages ; ils voulurent aller relâcher au Brésil. L'amiral, malgré sa répugnance, fut obligé d'y consentir. On abandonna inhumainement sur la côte, près le cap Froward, les malades de l'équipage. Rentrée dans l'Océan atlantique, des coups de vent terribles accueillirent la flotte. Davis, le même qui avait découvert le long du Groënland, le détroit auquel on a donné son nom, commandait en second sous Cavendish. Il saisit cette occasion pour le quitter. Il découvrit sur sa route une terre qui fut plus tard vue par Hawkins ; et, après des fatigues sans nombre, arriva, en juin 1593, à Bearhaven en Irlande. Cavendish s'était engagé deux fois dans le détroit, et toujours les vents l'avaient repoussé ; le dépit et le chagrin s'emparèrent de lui ; il mourut en mer le 11 juillet 1593, après avoir écrit une relation de ses désastres ; elle est datée de 8° de latitude nord. La flotte, qui avait été maltraitée par les Portugais sur la côte du Brésil, arriva en Irlande en très-mauvais état.

L'entreprise de Jean Chidley n'avait pas été plus heureuse. Encouragé par le succès du premier voyage de Cavendish, il partit de Plymouth le 5

août 1589, avec trois vaisseaux et deux pinasses. Un seul arriva au port Désiré, où il attendit vainement les autres. Il entra dans le détroit le 1er janvier 1590; un coup de vent lui enleva sa chaloupe et les hommes qui la montaient; débarqué au port Famine, les sauvages lui tuèrent sept hommes. Il s'avança ensuite plusieurs fois à dix lieues au-delà du cap Froward; mais il fut toujours repoussé par les vents et les courans. Ayant perdu trois ancres et trente-huit hommes, et voyant les autres très-disposés à la révolte, il rentra le 14 février dans l'Océan atlantique, et mourut de chagrin. Le bâtiment, dont l'équipage était réduit à six hommes, fit naufrage près de Cherbourg.

Richard Hawkins, fils d'un célèbre marin, avait aussi été tenté par les succès de Drake et de Cavendish. Il fit voile de Plymouth le 8 avril 1593 avec trois bâtimens, et entra avec un seul dans le détroit de Magellan, le 10 février 1594. Le 2 de ce mois, il avait découvert par 51° sud une terre à laquelle il donna le nom de *Hawkins's Maiden land* (Terre de la vierge de Hawkins), en l'honneur de la reine Élisabeth. C'est une des îles Falkloud ou Malouines, déjà vue par Davis; mais Hawkins ne le pouvait pas savoir; il éprouva de rudes tempêtes dans le détroit, et ne parvint qu'avec beaucoup de peine dans le grand Océan. Son séjour dans le détroit lui fournit l'occasion d'y faire plusieurs observations utiles. Il dit entre autres qu'il conseille à ceux qui ont bonne provi-

sion d'eau et de bois, s'ils ont le vent favorable, de tenir la haute mer sans passer par le détroit, tout le terrain au sud n'étant qu'un amas d'îles autour desquelles il se persuade qu'on peut tourner sans aller d'une mer à l'autre. On voit qu'il avait deviné ce que d'autres ont découvert par la suite.

Arrivé dans le grand Océan, Hawkins ne voulait commencer à se montrer le long de la côte et à faire des prises sur les Espagnols qu'après être parvenu dans les environs de Lima; son équipage le força de s'en rapprocher dès qu'ils furent devant le Chili. Il prit un assez grand nombre de bâtimens espagnols, et navigua ainsi jusqu'à l'île de Puna, près de la ligne. Le vice-roi du Pérou envoya contre lui une flotte de six vaisseaux qui le rencontrèrent dans les environs d'Atacama, où il était redescendu en rangeant la côte. Grièvement blessé, et forcé de céder au nombre, il fut pris le 22 juin 1594, et ne revint en Angleterre qu'après plusieurs années de captivité.

Les malheurs éprouvés dans ces dernières expéditions dégoûtèrent pour long-temps les Anglais des entreprises dans le grand Océan. Aucune de celles qu'ils avaient tentées n'avait eu, comme on l'a vu; les découvertes pour objet. Ce ne fut que bien plus tard qu'ils se proposèrent ce noble but.

CHAPITRE VI.

Second voyage de Mendaña.

Malgré les sollicitations de Mendaña, plusieurs années s'écoulèrent avant que le gouvernement du Pérou s'occupât du projet de former un établissement aux îles de Salomon, découvertes en 1568. Ce ne fut qu'en 1595 que cette idée reprit faveur. Don Garcias de Mendoça, marquis de Cañète, était alors vice-roi du Pérou; il reçut ordre du cabinet de Madrid de faire équiper une flotte de quatre vaisseaux, et d'en donner le commandement à Mendaña. Doña Isabel de Barretos, épouse du général, et ses trois beaux-frères, l'accompagnèrent dans cette expédition. Pedro Fernandez Quiros fut nommé premier pilote de la flotte, composée de quatre vaisseaux : la capitane, nommée *le San-Hieronimo*, l'amirante *la Santa-Isabel*, la flûte *le San-Felipe*, et la frégate *la Santa-Catalina*. On se proposait d'établir une colonie dans l'île San-Christoval, où l'on serait placé avantageusement pour pousser les recherches dans l'hémisphère méridional, et découvrir enfin ce continent austral, l'objet de tous les vœux, le but de toutes les entreprises, parce que l'on fondait les plus brillantes espérances sur sa richesse. On embarqua trois cent soixante-

huit hommes, la plupart mariés; deux cent huit étaient en état de porter les armes.

La flotte de Mendaña fit voile du Callao le 11 avril 1595. Elle compléta ses équipages à Chereppe, et ses provisions à Payta; quitta ce dernier port le 16 de juin, et fit route à l'ouest.

Le 21 de juillet, étant à mille lieues des côtes du Pérou, l'observation donna 10° 50′ sud. Le soir, on eut la vue d'une île à dix lieues de distance dans le nord-ouest; on se crut déjà au terme des recherches; on chanta le *Te Deum*.

Le lendemain on s'approcha de la terre et d'un port voisin d'une montagne. On se vit à l'instant environné de soixante-dix pirogues, montées par à peu près quatre cents Indiens presque blancs, bien faits, de belle taille et absolument nus. Ils montraient du doigt leur île et leur port; ils parlaient fort haut, et répétaient souvent Atalout et Analout. Arrivés aux navires, ils offraient des cocos, une espèce de noix, un certain mets particulier ressemblant à de la pâte enveloppée dans des feuilles, de bonnes bananes et de l'eau. On en atteignit un, et on le tira par la main dans le vaisseau. Les autres, excités par ses témoignages de reconnaissance des bons traitemens qu'on lui faisait, entrèrent au nombre de plus de quarante: on leur fit des présens; mais ils finirent par devenir d'autant plus incommodes, qu'ils pillaient tout ce qu'ils trouvaient sous leur main. On leur fit signe de se retirer; ils refusèrent. On tira une pièce d'ar-

tillerie, ils sautèrent tous dans la mer, et regagnèrent à la nage leurs canots. Un seul se tenait ferme au pied d'une table, sans qu'il fût possible de lui faire lâcher prise, jusqu'à ce qu'un soldat le blessât à la main de la pointe de son épée. Les autres, auxquels il montra sa blessure, le prirent dans leurs canots. Ce fut le signal de la bataille. Les Indiens commencèrent par attacher une corde au mât de beaupré du vaisseau pour le tirer à terre; leurs efforts furent inutiles. L'un d'eux, qui portait un parasol de feuilles de palmier, les rangea en bataille : un autre vieillard, remarquable par la longueur de sa barbe, menaçait les Espagnols du geste et des yeux. Tous s'animaient au combat. Quelques-uns agitaient des bâtons en guise de lances, faisant mine de vouloir les darder. D'autres lançaient des pierres avec leurs frondes : un soldat fut blessé. On fut obligé de faire feu. Le vieillard fut tué avec neuf autres insulaires, quelques-uns furent blessés, les hostilités cessèrent. Trois d'entre eux vinrent demander la paix; ils paraissaient désirer qu'on mouillât dans leur port, on ne le voulut pas; ils se retirèrent en laissant quelques cocos.

Cette île fût nommée *la Madalena*. Elle parut avoir dix lieues de tour; elle est extrêmement peuplée, belle, haute et montueuse du côté de la mer. Le port est à la côte du sud. Mendaña, qui ne la reconnaissait pas, assura son équipage que ce n'était pas celle qu'ils cherchaient.

A peu de distance de cette île, on en vit trois

autres. La première, au nord-ouest, fut nommée *San-Pedro*, on n'en approcha point; elle est bien boisée et peu élevée; la seconde, au nord-ouest de celle-ci, reçut le nom de *la Dominica*. Son aspect est charmant; elle est entrecoupée de belles plaines, et de hauteurs également chargées d'arbres. La troisième île, au sud de la Dominica, fut nommée *Santa-Cristina*. Le canal qui les sépare est profond et libre d'écueils.

Santa-Cristina est bien peuplée. Le port, au sud de l'île, reçut le nom de *Madre de Dios;* il est à l'abri de tous les vents. On trouve sur cette île d'excellente eau douce, des poules, des cochons, et plusieurs sortes de fruits délicieux. Les historiens espagnols en décrivent plusieurs, entre autres un qui doit être le fruit de l'arbre à pain. Le climat parut très-sain, les Espagnols n'y éprouvèrent ni serein ni rosée du matin : il tomba quelques grains de pluie qui ne furent pas forts. L'air y est si sec, dit l'historien espagnol, que les linges mouillés qu'on laissait sur la terre durant la nuit, se trouvaient secs le lendemain matin, sans qu'on eût pris la précaution de les étendre.

Mendaña avait rangé la Dominica, se proposant de mouiller dans la première baie qui se présenterait. Plusieurs insulaires se détachèrent du rivage pour reconnaître les Espagnols. Ils étaient généralement de couleur bronzée. Un vieillard d'un extérieur imposant, portait d'une main un rameau vert, et de l'autre un morceau d'étoffe blanche. Ils criaient

de toutes leurs forces, comme pour faire approcher les vaisseaux du village, que ce vieillard montrait avec son grand chapeau. Le commandant l'aurait bien voulu, mais la houle brisait avec trop de force pour débarquer commodément; d'ailleurs le port était à l'est, et il eût été difficile d'en sortir, parce que le vent qui soufflait constamment de ce côté était très-frais. La frégate rapporta qu'un Indien qui était venu à bord, avait montré une force extraordinaire, en soulevant un veau par les oreilles. En même temps quatre insulaires de bonne mine montèrent sur la capitane. Après y être restés quelques instans, l'un d'eux se saisit d'une petite chienne, et, poussant un cri, tous les quatre sautèrent à la mer, et nagèrent avec l'animal pour gagner leurs pirogues.

Le lendemain, 25 juillet, Mendaña fit sa descente sur l'île Sainte-Christine, en bon ordre et au son du tambour. Il marcha ainsi jusqu'à un village, où, voyant les Indiens paisibles, il fit halte et les appela. Ils étaient à peu près trois cents qui tournaient autour de sa troupe. Pour que leur nombre n'incommodât pas les Espagnols, Mendaña fit tracer une ligne à terre, en indiquant aux insulaires de ne pas la passer. Ceux-ci comprirent les signes; ils apportèrent de l'eau et divers fruits. Les femmes sortirent de leurs maisons, et vinrent familièrement s'asseoir avec les étrangers. Elles étaient fort belles, et ne paraissaient pas farouches.

Le mestre de camp Manrique montrant aux In-

diens des pièces à l'eau, leur fit signe de les remplir; ils répondirent par d'autres signes aux Espagnols de se charger eux-mêmes de ce travail; puis ils prirent quatre de ces bariques et les emportèrent en s'enfuyant, ce qui obligea de tirer sur eux.

Le 28, Mendaña vint à terre avec sa femme pour entendre la messe. Un grand nombre d'Indiens y assistèrent paisiblement à genoux, gardant le plus profond silence, et imitant tous les mouvemens des Espagnols. Une très jolie Indienne s'assit auprès de doña Isabel; la chevelure blonde de cette dame fixait particulièrement ses regards; elle lui fit signe d'en couper une boucle et de la lui donner; mais voyant qu'Isabel avait l'air de la craindre et se reculait, elle se retira pour ne pas lui déplaire.

Mendaña visita les environs du port, examina les productions du pays, fit bêcher un terrain où l'on sema du maïs devant les insulaires; et après s'être entretenu familièrement avec eux, il revint à bord, laissant à terre Manrique avec un détachement.

Il avait à peine quitté le rivage, que les soldats espagnols par leur conduite imprudente irritèrent les insulaires. Ceux-ci, indignés de l'insolence de ces étrangers qu'ils avaient reçus avec tant d'amitié, firent pleuvoir sur eux une grêle de traits et de pierres; il n'y eut pourtant qu'un soldat de blessé à la jambe. Après cet acte d'hostilité, ils abandon-

nèrent le village et se retirèrent dans les bois avec leurs femmes et leurs enfans. Poursuivis par les Espagnols qui tiraient sur eux, ils se réfugièrent sur les montagnes et s'y fortifièrent.

Les Indiens, retranchés sur trois hauteurs, semblaient se donner des signaux le matin et le soir, en poussant de grands cris dont le bruit retentissait dans les vallées. Ils lançaient continuellement des pierres et des traits, et paraissaient méditer une attaque; mais Manrique prit toutes les précautions que la prudence exigeait pour n'être pas surpris. Il plaça des corps-de-garde avancés pour éclairer les mouvemens des Indiens, et protégea, par un fort détachement, les marins qui remplissaient les barriques, et les femmes de l'équipage qui se divertissaient sur le bord de la mer.

Les Indiens, convaincus de la faiblesse de leurs armes contre des ennemis si redoutables, demandèrent la paix. Plusieurs se présentèrent sans armes devant les Espagnols, et leur offrirent des bananes et d'autres fruits. Ils parurent demander avec instance qu'on leur permît de retourner dans leurs maisons, ce qui leur fut accordé. Dès ce moment, ils apportèrent au quartier des Espagnols toutes sortes de provisions, et cherchèrent à se concilier leur bienveillance.

L'un d'eux se lia d'une si étroite amitié avec l'aumônier, qu'ils se donnaient réciproquement le nom de camarade. Le prêtre enseignait à son nouvel ami à faire le signe de la croix, et à prononcer

Jésus-Marie. La bonne intelligence s'était tellement rétablie entre les deux peuples, que chaque Espagnol avait son ami particulier. Ils se promenaient familièrement ensemble, et ne se séparaient qu'en se serrant la main et se nommant *amigos*; enfin, tous les insulaires virent avec chagrin les préparatifs de départ des Espagnols.

Cette île est haute dans le milieu; les naturels ont le teint beaucoup plus foncé que ceux de la Madalena; d'ailleurs ils leur ressemblent en tout, et parlent la même langue. Les femmes ont le teint plus clair que les hommes, le visage joli, les mains petites et bien faites, la taille bien prise. Elles sont vêtues, de la poitrine en bas, d'un tissu fin d'écorce de palmier. L'air de santé de tous ces insulaires, ne permettait pas de douter de la douceur et de la salubrité de leur climat.

Leur village est disposé sur deux lignes; un pavé règne le long des maisons; le reste forme une place bordée d'arbres touffus. Les maisons paraissent communes à plusieurs familles, si l'on en juge du moins par le grand nombre de places pour coucher marquées dans chacune. Ces maisons sont élevées au-dessus du sol; elles ont des toits pointus comme celles d'Europe; les portes sont basses, et les fenêtres percées vis-à-vis dans le mur opposé.

A quelque distance de ce village, les Espagnols virent une enceinte de palissade, ouverte à l'ouest, et disposée autour d'une maison dont la porte

était tournée au nord; ils y trouvèrent des figures de bois grossièrement sculptées, devant lesquelles étaient posées des offrandes. Les Espagnols prirent un cochon, et se disposaient à enlever le reste des provisions, lorsque les Indiens les arrêtèrent en leur faisant signe de n'y pas toucher, parce que c'étaient les mets des dieux qu'il fallait respecter.

Leurs pirogues sont creusées avec beaucoup de soin dans un seul tronc d'arbre, et recouvertes de planches liées au corps du bâtiment par des cordes d'écorce de cocotier. Quelques-unes contiennent jusqu'à trente ou quarante rameurs. Ils les façonnent avec des outils faits des arêtes de gros poissons, et de coquillages aiguisés sur de gros cailloux.

Les Indiens, voyant un nègre avec les Espagnols, montrèrent le sud, faisant entendre qu'il s'y trouvait des pays habités par des hommes de cette couleur; qu'ils allaient quelquefois les combattre dans leurs grandes pirogues, et que ces nègres se servaient de flèches. Mais la difficulté de se comprendre réciproquement s'opposait à ce qu'on pût prendre des renseignemens bien positifs.

Mendaña prit possession de l'archipel au nom du roi d'Espagne, le nomma *las Marquesas de Mendoça*, en l'honneur du vice-roi du Pérou, et fit élever sur le rivage quatre croix, sur l'une desquelles on grava l'année du voyage et le jour de prise de possession.

L'escadre ravitaillée quitta Santa-Cristina le 5 août, et continua de faire route dans l'ouest. Le quatrième jour après le départ, le général annonça aux équipages que ce jour même ils verraient les terres qu'ils cherchaient. On ne conçoit pas son calcul : il supposait que les îles de Salomon étaient éloignées de quinze cents lieues de la côte du Pérou; il estimait n'en avoir parcouru que mille quand il atterrit aux Marquesas; or, comment pouvait-il espérer de faire cinq cents lieues dans quatre jours? L'historien espagnol ajoute que l'équipage, voyant pendant plusieurs jours que la prédiction du général ne se réalisait pas, en fut déconcerté, d'autant plus que l'eau commençait à manquer; mais on avait fait de l'eau à Santa-Cristina, ce qui peut faire supposer que l'article est déplacé dans l'historien espagnol, et que son véritable lieu ne doit être qu'après la rencontre dont on va parler.

On avait déjà parcouru quatre cents lieues depuis Santa-Cristina, lorsque, le 20 août, l'on découvrit quatre petites îles basses où l'on apercevait des plages de sable, et qui étaient couvertes de cocotiers très-hauts et d'autres arbres. Ces quatre îles sont disposées en carré, et occupent un espace d'environ huit lieues de circuit. Un banc de sable, qui les enveloppe depuis le sud-ouest par le nord jusqu'à l'est, en défend l'accès dans cette partie, et on distingue une roche élevée sur la pointe du récif qui porte dans le sud-ouest.

On fit quelques tentatives pour trouver un mouillage ; mais bientôt on abandonna le projet d'aborder à ces îles, et on les quitta sans avoir pu connaître si elles étaient habitées. On les nomma îles de San-Bernardo, le saint du jour où s'en était fait la découverte.

Ces îles ont été reconnues en 1765 par Byron, qui les nomma *îles du Danger*.

Le vent avait soufflé jusqu'alors de l'est ou de l'est-sud-est ; il passa au sud-est, et resta jusqu'à la fin du voyage ; on ne cessait pas de voir de gros nuages épais, et diversement coloriés, ce qui faisait croire qu'on était dans le voisinage de quelque terre. On continua de courir à l'ouest ; et, en conformité des ordres de Mendaña qui avait prescrit de ne pas descendre jusqu'à 12° de latitude, et de ne pas s'élever jusqu'à 8°, on se maintenait, autant qu'on le pouvait, entre le dixième et le onzième parallèle.

Le mardi 29 août, étant à 10° 40′ sud, et à quinze cent trente-cinq lieues des côtes du Pérou, l'on eut connaissance d'une petite île basse, ronde, couverte d'arbres, d'une lieue de circuit, et entourée d'un récif qui en cernait les approches ; elle fut nommée *la Solitaria* (la Solitaire).

Le général ordonna à la frégate et à la flûte de ranger le récif, et de passer en dedans s'il se présentait quelque coupure, afin de faire sur cette île de l'eau et du bois dont l'amirante avait le plus grand besoin. Ces vaisseaux laissèrent tomber

l'ancre par dix brasses d'eau, et firent à la capitane le signal de s'éloigner, parce que le fond, semé de brisans que la limpidité de l'eau laissait apercevoir, était si inégal, que de cent brasses il s'élevait tout à coup à dix, sans pouvoir montrer de sonde l'instant d'après. Les vaisseaux engagés dans ces écueils, coururent le plus grand danger; on se hâta de regagner le large.

L'impatience commençait à s'emparer des esprits, et déjà les murmures éclataient parmi les équipages de la flotte. Le 7 septembre, le ciel était extrêmement couvert; en conséquence, Quiros fit précéder les vaisseaux par la flûte et par la frégate, avec ordre de se tenir toujours en vue l'une de l'autre et à celle de la capitane, afin d'avertir des terres ou des basses qu'elles pourraient découvrir; mais la crainte du danger l'emporta sur le devoir; dès que la nuit fut fermée, la flûte et la frégate restèrent en arrière. La capitane avança avec toutes les précautions que demandait l'obscurité d'une telle nuit. A neuf heures, on apercevait l'amirante; à onze heures, un nuage épais couvrit l'horizon à bas-bord du bâtiment. On doutait si l'on voyait la terre ou un nuage; mais à l'instant même le nuage creva, et il survint un violent grain de pluie et de vent; ce grain passé, l'on découvrit clairement la terre; la capitane n'en était pas éloignée de plus d'une lieue. Cette nouvelle causa une joie générale; chacun s'empressait de regarder cette terre si longtemps attendue. La capitane mit en travers et fit

des signaux aux autres vaisseaux. La flûte et la frégate répondirent seules. Au jour, on ne vit plus l'amirante, et depuis l'on n'eut plus de nouvelles de ce vaisseau.

La terre que l'on avait découverte parut fort étendue; on s'assura par la suite que c'était une grande île qui peut avoir quatre-vingt-dix ou cent lieues de circuit; elle était couverte d'arbres jusque sur la cime des plus hautes montagnes. Les bois sont si épais que l'on ne découvre le sol que dans les endroits défrichés par les Indiens pour leurs plantations. On mouilla dans un port de la côte nord.

Au nord de cette île, à huit lieues de distance, on en vit une autre remarquable par un volcan qui vomit continuellement des flammes. Dans le nord-est de l'île du volcan, à sept ou huit lieues de distance, sont plusieurs petites îles habitées, entourées d'un récif. On reconnut aussi plusieurs autres grandes îles autour de l'île principale, et dans le sud-est d'autres moins grandes; les unes et les autres habitées.

L'île du volcan est absolument aride; ses côtes escarpées n'offrent ni port, ni lieu propre au débarquement. Peu de jours après que l'on eut mouillé dans le port de la grande île, le sommet du volcan sauta en l'air avec une violente explosion. Le bruit de cette éruption fut entendu jusqu'au port, et la commotion se fit sentir jusqu'aux vaisseaux qui étaient à dix lieues de distance.

L'île principale reçut le nom de *Santa-Cruz*. Le général envoya la frégate pour reconnaître le volcan, et chercher l'amirante. Cette recherche et deux autres qui eurent lieu ensuite, furent infructueuses. Comme les vaisseaux s'approchaient de la terre, on vit arriver une petite pirogue à la voile, qui fut bientôt suivie de cinquante autres. Les Indiens poussaient de grands cris, et semblaient, par leurs signes, appeler les gens des vaisseaux, qui leur répondirent par d'autres signes pour les inviter à s'approcher; mais en même temps ils se tenaient sur leurs gardes.

Lorsque les pirogues furent à portée, on reconnut que ces insulaires étaient aussi noirs que les nègres d'Afrique; tous avaient des cheveux crépus, qu'ils teignent en blanc, en jaune, en rouge, et en d'autres couleurs. Ils se rasent le devant de la tête, et se rougissent les dents. Ils étaient nus, à l'exception des parties naturelles qu'ils couvrent d'une étoffe très-fine. La plupart avaient sur le visage et sur le corps des figures diversement dessinées, et des raies de différentes couleurs, mêlées d'un noir luisant, et imprimées sur la peau en traits ineffaçables. Ils portent des colliers, des bracelets, des ceintures faites avec des dents de poissons, de la nacre de perle et des coquillages, et même de petits grains d'or ou de bois noir. Leurs pirogues sont de deux espèces; les unes, qui ne sont que des troncs d'arbres creusés, servent pour la navigation le long des côtes; d'autres, plus

grandes et accouplées, sont employées dans les trajets d'une île à l'autre et pour faire la guerre. Ils ont pour armes des arcs, des flèches, des sabres d'un bois très-dur et très-pesant, des lances et des frondes. Leurs flèches sont empennées et faites de roseau, armées d'une longue pointe d'os ou de bois durci au feu. Ces pointes, toujours très-aiguës, sont quelquefois carrées et garnies sur les angles de petites pointes couchées en arrière, pour rendre la blessure plus dangereuse. Ces sauvages avaient en bandoulière des havre-sacs de feuilles de palmier, fort bien travaillés, et remplis d'une espèce de biscuits faits d'une racine dont ils se nourrissent.

Mendaña, en les voyant, crut reconnaître les habitans des îles Salomon, et pensa qu'il avait enfin retrouvé cet archipel; mais en leur adressant la parole dans la langue qu'il avait apprise dans son premier voyage, il ne put ni les comprendre ni s'en faire entendre. Les insulaires considéraient les vaisseaux d'un air de surprise. On ne put les engager à monter à bord. Les pirogues, après avoir tourné quelque temps autour des vaisseaux, se réunirent pour tenir conseil. Le résultat de cette conférence fut de se préparer au combat. Un vieillard, qui semblait être leur chef, les animait de la voix et du geste. A l'instant on les vit saisir leurs arcs et leurs flèches; le vieillard était l'âme de tous leurs mouvemens; ses ordres passaient rapidement à toutes les pirogues.

Ils furent quelque temps irrésolus; mais tout à coup, poussant un grand cri, ils firent voler sur les vaisseaux une nuée de flèches qui ne blessèrent personne. Les Espagnols étaient prêts à tirer; ils firent feu. A cette première décharge, un Indien tomba roide mort, plusieurs furent blessés, et les autres, jetant leurs armes, saisirent leurs pagaies, et ramèrent vers le rivage avec précipitation et dans le plus grand désordre.

Les vaisseaux laissèrent tomber l'ancre à l'entrée d'une baie où quelques rochers leur procuraient une espèce d'abri; le fond était de mauvaise tenue; la capitane chassa sur ses ancres et faillit à se briser sur les écueils. Grâce à la présence d'esprit et à l'activité de Mendaña, elle échappa au danger. Le lendemain, au point du jour, il s'embarqua sur la flotte et trouva un petit port à l'abri du vent de sud-est. Les Espagnols ayant voulu descendre à terre, furent si mal reçus par les habitans, qu'après les avoir dispersés ils se rembarquèrent. On tint la mer toute la nuit. Le jour suivant Mendaña trouva un meilleur port à l'abri de tous les vents. Il y mouilla près d'une bourgade où toute la nuit on entendit les divertissemens des Indiens qui dansaient au son du tambour et de quelques autres instrumens.

Les Indiens accoururent pour voir le vaisseau; la plupart avaient la tête et les narines parées de fleurs rouges. Quelques-uns se laissèrent persuader de monter à bord de la capitane, laissant leurs

armes dans leurs pirogues. De ce nombre était un homme de bonne mine, maigre, les cheveux blancs, âgé d'environ soixante ans, coiffé de plumes bleues, rouges et jaunes, et armé d'un arc à pointes d'os. Deux personnes qui paraissaient supérieures aux autres, se tenaient à ses côtés. On vit bien à sa parure et au respect que lui marquaient les Indiens, que c'était un de leurs principaux chefs.

Le général l'accueillit affectueusement; il le prit par la main et lui fit entendre qu'il était le commandant de la petite flotte. L'Indien dit qu'il se nommait Malopé; et moi Mendaña, répondit le général. A l'instant l'Indien lui fit entendre qu'il fallait faire un échange de noms; qu'il porterait désormais celui de Mendaña si le général voulait accepter celui de Malopé. L'échange parut combler de joie ce bon vieillard. Il dit aussi qu'il s'appelait Tauriqué, ce que l'on prit pour un titre équivalent à celui de chef ou de cacique. Mendaña lui fit présent de quelques bagatelles qu'il reçut avec beaucoup de reconnaissance. Les soldats distribuèrent aussi divers colifichets aux Indiens, qui pendirent à leur cou tout ce qu'on leur donnait.

Les Indiens venaient sans cesse à bord des vaisseaux espagnols; ils leur apportaient des vivres; mais cette bonne intelligence ne fut pas de longue durée. Le cinquième jour, Malopé, qui faisait de fréquentes visites au général pour lequel il paraissait avoir une affection particulière, arriva, et fut bientôt suivi de cinquante canots, au fond desquels les Insto-

riens espagnols prétendent que les Indiens avaient caché des armes, Malopé voyant un soldat prendre son fusil, sortit brusquement de la capitane, se rembarqua dans sa pirogne, malgré les efforts qu'on fit pour le retenir, et gagna précipitamment le rivage, où les siens le reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Le reste du jour, on vit les pirogues aller et venir avec une vitesse incroyable, d'un rivage à l'autre ; les Indiens enlevaient leurs effets des maisons voisines du port. Toute la nuit ils entretinrent des feux allumés de l'autre côté de la baie. Ces apparences n'annonçaient pas des dispositions pacifiques. On ne demeura pas long-temps dans l'incertitude. Le matin, la chaloupe de la flûte étant allée à l'aiguade, tomba dans une embuscade d'Indiens qui poursuivit les Espagnols à coups de flèches jusqu'à leurs embarcations ; mais le feu des vaisseaux les contraignit de se retirer.

Pour tirer vengeance de cette perfidie, le général envoya Manrique à la tête de trente hommes, avec ordre de mettre tout à feu et à sang. Les Indiens firent bonne contenance, et ne prirent la fuite qu'après avoir perdu cinq hommes. Les Espagnols coupèrent plusieurs cocotiers, brûlèrent des maisons, détruisirent des canots, et se rembarquèrent sans qu'on leur eût tué personne. Dans une autre descente, les Indiens, surpris dans un village voisin, auquel on mit le feu, se défendirent vaillamment ; plusieurs restèrent sur la place. Les Espagnols revinrent de cette expédition avec deux soldats blessés.

Le village appartenait à Malopé, qui vint le soir à bord de la capitane, et se plaignit amèrement au général d'être traité en ennemi, faisant entendre que les Indiens de l'autre côté de la baie avaient commis les premières hostilités, et qu'il était prêt à se joindre aux Espagnols pour punir les aggresseurs. Le général tâcha de lui donner quelque satisfaction, et lui fit de nouvelles protestations d'amitié.

Le 21 septembre, la flotte était sous voile pour aller dans un port plus grand et plus commode, situé une demi-lieue plus loin dans la même baie, lorsque la frégate envoyée peu de jours auparavant à la reconnaissance de la côte, que l'on n'avait pas encore visitée, revint annoncer qu'elle avait trouvé une nouvelle baie, mais qu'elle n'avait pas découvert la moindre trace de l'amirante. On prit la route de cette nouvelle baie. Pendant la nuit, les Indiens ne cessèrent pas de pousser des cris. Au point du jour, on les vit s'avancer sur le rivage au nombre de plus de cinq cents. Arrivés à l'endroit le plus proche des vaisseaux, ils tirèrent des flèches; mais voyant qu'ils étaient trop éloignés des Espagnols pour les atteindre, ils se jetèrent à la nage, se saisirent des bouées, et s'efforcèrent de traîner les bâtimens à terre.

Lorenço Barreto, capitaine de la frégate, se mit dans une chaloupe avec quinze soldats, et alla contre les insulaires. Une partie de sa troupe couvrait l'autre avec des boucliers; malgré cette précaution,

deux Espagnols furent percés de flèches. Les insulaires, voyant trois des leurs étendus par terre, prirent la fuite en enlevant leurs morts.

Le 23, Manrique proposa de nettoyer un terrain élevé qui se trouvait dans le voisinage d'une belle source, pour y jeter les fondemens de la colonie que l'on voulait établir. Le choix du terrain ne fut pas approuvé de beaucoup de soldats, surtout de ceux qui étaient mariés. Ils représentèrent au général que le lieu était malsain, et qu'il valait mieux s'établir dans un village des Indiens où l'on trouverait les maisons toutes bâties et plus saines, puisqu'elles avaient déjà été habitées. A leur prière, Mendaña descendit à terre. On délibéra sur le choix du terrain. Le plus grand nombre des soldats était de l'avis de Manrique, et avait déjà commencé le travail. Le dessein de Mendaña aurait été d'établir la colonie sur une pointe rase à l'entrée de la baie; mais les soldats travaillaient avec tant d'ardeur qu'il ne voulut pas interrompre ce qu'ils avaient commencé. Les ouvrages furent bientôt achevés, et chacun eut sa maison où il s'arrangea le mieux qu'il lui fut possible.

L'établissement fut fait près d'une belle source, et d'une rivière de grandeur médiocre, dans la baie que le général nomma *la Graciosa*, par la sûreté et la commodité qu'elle offre aux vaisseaux. Elle est au nord-ouest de l'île. Les cochons, les poules, les pigeons ramiers, les tourterelles de la petite

espèce, les perdrix, les oies, les hérons blancs et gris, et d'autres oiseaux qu'on ne reconnut pas, abondent à Santa-Cruz. On y voit des lézards noirs et des fourmis; mais on n'y est point incommodé par les moustiques, ce qui est extraordinaire pour un lieu situé si près de la ligne. La mer nourrit plusieurs sortes de poissons; les Indiens les pêchent avec une espèce de tramail fait d'un fil qui paraît être du fil de pite: des morceaux d'un bois léger tiennent lieu de liége, des pierres servent de plomb. Le pays est très-fertile; on y trouve entre autres, six espèces de bananes, des cocos, de grosses amandes dont le brou est triangulaire et la chair d'un très-bon goût, divers autres fruits que l'on avait remarqués aux Marquesas de Mendoça, et entre autres celui que les Espagnols appelaient le blanc-manger (le fruit à pain).

Quelques espèces de racines tiennent lieu de pain; on les fait bouillir ou rôtir. Les Indiens en préparent beaucoup de biscuit qu'ils font sécher au feu ou au soleil; il est fort nourrissant. Le gingembre croît sans culture. L'osier tient lieu de corde aux insulaires. On trouve à Santa-Cruz des coquillages curieux, semblables à ceux qu'on apporte de la Chine, et diverses espèces de perles. En un mot, cette île ne manque de rien de ce qui est nécessaire à la vie; elle est bien cultivée et très-peuplée. Le climat y est semblable à celui des autres pays situés par cette latitude. On y entendit du tonnerre, on y vit des éclairs, on y essuya

beaucoup de grains. L'île n'est pas très-haute; il y a cependant des chaînes de montagnes, des vallées et des plaines.

Les Espagnols séjournèrent deux mois et huit jours à Santa-Cruz; ils vivaient en assez bonne harmonie avec les insulaires, lorsqu'un événement affreux vint la détruire à jamais. L'insubordination régnait dans la troupe; des soldats malintentionnés tuèrent, en trahison, Malopé, qui avait donné aux Espagnols tant de marques d'affection. Cette violation impardonnable des droits de l'hospitalité, acheva de rompre les faibles liens qui retenaient encore quelques insulaires. Dès cet instant, tout commerce cessa, toute communication fut interrompue, tout secours fut supprimé, et les Indiens se préparèrent à venger la mort de Malopé. En vain Mendaña crut les fléchir par la punition du coupable qui fut exécuté à mort; il ne fut pas possible de les apaiser.

Dans le même temps, la mésintelligence qui s'était déjà manifestée dans les états-majors de la flotte fit explosion; les officiers se divisèrent, les équipages passèrent bientôt de la mutinerie à la révolte, et Mendaña se vit forcé d'en punir les auteurs. Le mestre de camp Manrique, convaincu d'avoir excité les troubles, fut condamné, ainsi qu'un autre, à avoir la tête tranchée: un enseigne fut pendu. La douleur que ces tristes événemens causèrent à Mendaña, acheva d'épuiser ses forces, que les fatigues de ses deux voyages avaient considé-

rablement affaiblies. Il mourut le 18 octobre, après avoir nommé, par son testament, sa femme pour lui succéder dans le commandement de la flotte, et son beau-frère don Lorenço Barreto, capitaine général sous les ordres de doña Isabel. C'est le premier et l'unique exemple que l'on ait vu d'une flotte commandée par une femme.

Les insulaires, irrités de la mort de Malopé, étaient en guerre ouverte avec les Espagnols. Barreto se mit un jour en tête d'envoyer un détachement de vingt soldats commandés par un officier, pour se saisir de quelques jeunes Indiens auxquels il se proposait de faire apprendre la langue espagnole. Les soldats effectuèrent la descente malgré la résistance des insulaires; mais ensuite ceux-ci les chargèrent avec vigueur. Barreto accourut à leur secours et fut blessé à la jambe. Depuis que les hostilités avaient commencé, les Indiens ne discontinuaient pas de tirer des flèches contre les Espagnols qu'ils voyaient. Ceux-ci ramassaient les flèches, et donnaient de leur pointe contre leurs boucliers pour faire croire aux insulaires qu'ils étaient invulnérables. Les insulaires leur faisaient signe d'en frapper de même leurs yeux et leurs jambes, et comme les Espagnols s'en gardaient bien, leurs ennemis en conclurent qu'il ne fallait plus les tirer qu'aux jambes et au visage, et réussirent à en blesser plusieurs.

Barreto après avoir pourvu de son mieux aux besoins du camp, retourna sur son bord et envoya

pour la troisième fois la frégate à la recherche de l'amirante. Le capitaine, à son retour, amena huit jeunes gens bien faits, et rapporta aussi de cette course quelques grandes coquilles d'huîtres perlières. On se saisit ensuite de trois Indiennes et de six enfans de l'île de Santa-Cruz. On prétendait les garder en otage pour mettre fin aux attaques continuelles des insulaires. Les maris vinrent les visiter plusieurs fois; d'autres insulaires se joignirent à eux, ils demandèrent ces femmes. Les Espagnols étaient les plus faibles, ils se montrèrent justes et humains; ils les rendirent. Les Indiens partirent, à ce qu'il parut, satisfaits et contens.

Cependant la blessure de Barreto empira : il mourut le 2 de novembre. L'équipage était excédé de fatigues et de maladies. Une poignée d'Indiens bien résolus aurait suffi pour achever la ruine du nouvel établissement. Il fut en conséquence décidé que l'on y renoncerait. Après avoir achevé la provision d'eau et de bois, tout le monde se rembarqua le 7 de novembre.

La gouvernante ayant assemblé les pilotes de la flotte, les consulta sur la route à tenir pour aller à la recherche de l'île San-Christoval et ensuite à Manille, où son dessein était de prendre des renforts pour venir mettre la dernière main à l'établissement.

Les trois vaisseaux appareillèrent en fort mauvais état le 18 novembre. On chercha vainement l'île San-Christoval pendant deux jours; alors on fit

voile pour Manille. On suivit une direction qui devait écarter de la Nouvelle-Guinée, qu'on jugeait voisine; on craignait de s'en approcher, pour ne pas s'embarrasser dans les îles qui l'environnent. Quiros aurait bien desiré de reconnaître cette terre, mais le triste état de la flotte ne permettait pas de s'arrêter.

Au 10 décembre, on se trouvait à 30′ de latitude australe. Depuis quelques jours on s'apercevait que la flûte cherchait à fausser compagnie. La gouvernante fit dire au capitaine qu'il serait puni comme traître s'il s'écartait. Mais celui-ci, qui regardait la perte de la capitane comme infaillible à cause de son mauvais état, ne tint compte de ces menaces, et dès la nuit suivante il disparut.

Les maladies causaient de grands ravages; presque tous les jours, on jetait au moins un mort à la mer. Les manœuvres du bâtiment étaient ou usées ou pourries, et, pour comble de mal, on manquait de rechanges.

Le 19 décembre, étant par 3° 30′ de latitude nord; la capitane s'aperçut que la frégate avait beaucoup de peine à suivre. Quiros proposa plusieurs fois d'en prendre l'équipage à bord, et de l'abandonner. La gouvernante ne fut pas de cet avis. A la nuit, on perdit de vue la frégate. Quiros l'attendit jusqu'au lendemain au soir; mais l'impatience gagnait les soldats. Il n'était pas temps, selon eux, de s'amuser à attendre les autres, lorsque l'on courait risque de se perdre soi-même.

Le 23, on eut connaissance d'une île vers la-

quelle on gouverna dans l'espérance d'y trouver un port et des provisions. La nuit tombait. Quiros, craignant les écueils, ordonna de virer de bord; on exécutait mal ses ordres, on lui adressait des représentations; alors il se chargea lui-même de manœuvrer, et, prenant la barre du gouvernail, fit prendre une autre route au vaisseau. On reconnut au jour qu'il l'avait sauvé; car même alors on ne put aborder à l'île à cause des nombreux écueils dont elle est entourée. Elle est habitée et située par 6° nord; sa forme est presque ronde et son circuit de trente lieues. Elle n'est pas très-haute. A trois lieues à l'ouest, on vit quatre îles rases ainsi que d'autres qui en sont voisines, et qui toutes sont entourées de récifs.

On voyait les Indiens sortir d'entre ces îles, dans leurs canots. Ne pouvant passer par-dessus les récifs, ils sautaient dessus, et faisaient des gestes aux Espagnols pour les appeler. Sur le soir, un Indien sortit du milieu des écueils, seul dans un canot. Il était trop loin pour que l'on pût voir s'il avait de la barbe, car on était dans le parage des îles des Barbus. Il paraît être de bonne taille, nu, ayant les cheveux longs et épars. Il mangeait quelque chose de blanc, et portait à sa bouche une écale de coco, dans laquelle il buvait selon l'apparence. Il ne voulut pas s'approcher, quelques signes qu'on lui fît.

Le 3 janvier 1596, on reconnut, au point du jour, les îles de Guam et de la Serpana, dans l'ar-

chipel des Ladrones; on passa entre ces deux îles; les habitans vinrent dans leurs pirogues apporter des cocos, des bananes, d'autres fruits, des cannes de sucre, et diverses sortes de poissons.

Quiros cherchait le cap du Saint-Esprit, la pointe la plus orientale de l'île de Samar; mais il n'avait jamais navigué dans ces parages. Le 14 janvier, on vit, au point du jour, le sommet d'une haute montagne : la brune la fit bientôt perdre de vue; les récifs, les brisans et les rochers obligeaient, d'ailleurs, de n'avancer qu'avec précaution, et la sonde à la main. On entra, par un canal bordé d'écueils, dans une baie qui joignait le cap du Saint-Esprit, première terre des Philippines. Ainsi Quiros avait suivi la route convenable pour atterrir au point qu'il voulait trouver.

Quand les Espagnols surent qu'ils étaient au cap du Saint-Esprit, leur joie fut extrême. On leur fournit en abondance les vivres si nécessaires à des gens affamés; ils en usèrent avec si peu de discrétion, que plusieurs en moururent. Ils souffrirent encore beaucoup avant d'arriver à Manille, au travers du dédale d'îles qui se trouvaient sur leur route. Le vaisseau dut entièrement son salut à la fermeté de Quiros. Enfin, le 11 février, ils mouillèrent dans le port de Cavite, à deux lieues de Manille : ils avaient perdu cinquante hommes dans leur traversée depuis l'île de Santa-Cruz. L'équipage pleurait de joie; tous tendaient les mains aux Espagnols, au milieu desquels ils se trouvaient.

Ceux-ci restaient consternés et muets de saisissement à la vue de tant de malades et de squelettes nus qui criaient, surtout les femmes : « Nous mourons de faim et de soif; donnez-nous de quoi « manger. »

Dès que l'on fut descendu à terre, un nombre infini de personnes, poussées par la charité ou la curiosité, accoururent pour voir tous ces malheureux, et apportèrent des vivres en si grande abondance, que bientôt il y en eut de reste. Doña Isabel fit son entrée au bruit du canon et de la mousquéterie. Toutes les troupes étaient sous les armes : elle fut haranguée par tous les corps. Les femmes et tous les gens de l'équipage furent logés aux frais du public. La plupart des femmes se marièrent à Manille, excepté cinq qui se firent religieuses.

On ne revit jamais la frégate. On apprit, par la suite, qu'on l'avait trouvée, toutes voiles dehors, échouée sur une côte : tout l'équipage était mort à bord. La flûte surgit à Mindanao. L'équipage mourait de faim : il fut amené à Manille.

Quiros reconduisit doña Isabel de Manille à Mexico. Quant à lui, il alla de Mexico à Lima, pour remettre à don Luis de Velasco, successeur de don Garcias de Mendoça, dans la vice-royauté du Pérou, les mémoires relatifs à l'expédition qu'il venait de diriger, et le solliciter de lui fournir des vaisseaux, des hommes, et tout ce qui était nécessaire pour continuer la recherche des terres australes

inconnues. Nous verrons bientôt quel fut le fruit de ces sollicitations.

L'archipel de Santa-Cruz, découvert par Mendaña, dans son second voyage, fut reconnu de nouveau en 1767, par le capitaine anglais Carteret, qui lui imposa le nom d'*Iles de la reine Charlotte.*

CHAPITRE VII.

Simon de Cordes. Sebald de Weert. Olivier de Noort.

Le désir d'acquérir des richesses aux Indes, et plus encore le désir d'affaiblir les forces de l'Espagne, dont les Provinces-Unies travaillaient à secouer le joug, porta les habitans de ces pays à chercher, à l'exemple des Anglais, à traverser le détroit de Magellan, pour courir sus aux navires espagnols dans le grand Océan, et s'enrichir par le butin que ces prises leur procureraient. On équipa donc, à Rotterdam, cinq bâtimens, commandés par Jacques Mahu, qui bientôt après, par sa mort arrivée durant le voyage, laissa sa place à Simon de Cordes. Les quatre autres capitaines étaient Balthazard de Cordes, Gerard van Beuningen, Jurien van Bockholt, auquel succéda Derik Guerik, et Sebald de Weert.

La flotte mit à la voile le 27 juin 1598. Elle eut beaucoup à souffrir des vents contraires, de la négligence et de l'ignorance des pilotes, de la disette des vivres. Après avoir été jetée sur les côtes de Guinée, d'où elle eut beaucoup de peine à s'éloigner, elle n'entra dans le détroit de Magellan que le 6 avril 1599. Le nombre des malades était considérable. On entra dans une baie qui reçut le nom de Simon de Cordes. La flotte y fut retenue jusqu'au 3 septembre. Outre

l'excès de la faim et du froid, les Hollandais y avaient été fort maltraités par les sauvages; et si l'imagination ne leur fit pas grossir les objets de leur crainte, on doit prendre, sur leur récit, une étrange idée des barbares habitans de ces âpres contrées. De Cordes étant allé avec deux chaloupes à une île située vis-à-vis de la baie, il y trouva sept canots remplis de sauvages, qui n'avaient pas moins de dix ou onze pieds de haut, et dont la couleur était rousse et la chevelure fort longue. Aussitôt qu'ils eurent aperçu les chaloupes, ils descendirent à terre, d'où ils jetèrent une si grande quantité de pierres, que les Hollandais n'osèrent s'en approcher. Alors, se flattant de leur avoir inspiré de l'effroi, ils se rembarquèrent tous dans leurs canots, pour fondre, avec de grands cris, sur les chaloupes. De Cordes les laissa venir jusqu'à la portée du fusil, et fit faire sur eux une décharge qui en tua quatre ou cinq. Ils retournèrent à terre, où, dans leur fureur, ils arrachèrent de leurs propres mains des arbres qui paraissaient gros de neuf ou dix pouces, pour s'en faire des retranchemens et des armes. Tous ces sauvages étaient entièrement nus, à l'exception d'un seul qui avait autour du cou une peau de phoque, qui lui couvrait le dos et les épaules. Leurs armes étaient des flèches d'un bois fort dur, qu'ils lançaient vigoureusement avec la main, et dont la pointe avait la forme d'un harpon. Elle demeurait dans le corps de ceux qui en étaient blessés, n'étant attachée au bout du bois qu'avec des boyaux

de phoque; et ce n'était pas sans beaucoup de peine qu'on l'en tirait, parce qu'elle pénétrait fort avant. La prudence obligea l'amiral d'abandonner ces furieux; mais d'autres Hollandais, qui furent surpris peu de jours après, ne se dégagèrent pas avec le même bonheur. Ils perdirent plusieurs de leurs gens; et l'amiral ayant envoyé au même lieu des forces plus nombreuses, on n'y trouva plus de ces hommes cruels, ou plutôt de ces bêtes brutes, mais on y vit d'horribles marques de leur brutalité. Ils avaient inhumainement défiguré les cadavres des morts.

La tempête dispersa la flotte lorsqu'elle entrait dans le grand Océan. De Cordes, après avoir été le jouet des vents pendant cinquante-quatre jours, vint mouiller sur la côte du Chili par les 46° sud. Il y fut rejoint par le vaisseau de Beuningen. Quand ils eurent renouvelé leurs provisions, ils firent voile, le 27 novembre, pour gagner le Japon. Les Hollandais, dans leur longue navigation, rencontrèrent, par les 16° nord, des îles habitées par des anthropophages. Le 24 février 1600, le vaisseau amiral disparut, et depuis l'on n'en eut plus de nouvelles. Beuningen aborda le 24 février 1600 à Bungo, dans l'île de Kiusiu, au Japon. Deux des autres vaisseaux de la flotte furent pris par les Espagnols et les Portugais.

Quand le vaisseau de Beuningen atterrit à Bungo, il n'y avait plus à bord que six hommes en état de faire le service. Aussitôt ils furent arrêtés et mis en

prison, et le vaisseau fut mis en séquestre jusqu'à ce que l'on eût reçu des ordres de la cour. Adams, Anglais de nation, et pilote du vaisseau, fut mandé par l'empereur, qui eut de fréquentes conférences avec lui, et lui donna mille preuves de bonté; enfin, sa faveur fut si grande, que ce monarque lui fit une fortune considérable, et lui déclara que, ne pouvant se passer de lui, il devait perdre la pensée de revoir jamais sa patrie.

L'empereur voulait aussi retenir les Hollandais; mais, au bout de cinq ans, Adams obtint de lui de les laisser partir. Ce fut pendant leur séjour que Beuningen sut, par son adresse, jeter les fondemens du commerce que sa nation a depuis établi au Japon.

Beuningen partit donc au bout de cinq ans, et alla aux Moluques, où il trouva une flotte hollandaise. Il y obtint le commandement d'un navire; mais peu de temps après il fut tué près de Malacca, dans un combat naval contre les Portugais.

Sebald de Weert revint seul en Hollande. Sa douleur fut extrême quand, après la tempête, la brume s'étant dissipée, il se vit seul séparé du reste de la flotte. La mer continuait à être furieuse; un vent violent d'ouest empêchait d'avancer vers l'embouchure du détroit. Les matelots mouraient de faim, non qu'ils n'eussent une ration de vivres suffisante, mais parce que, à force de s'être accoutumés à manger des coquillages, leur estomac ne pouvait se contenter de peu.

Il fallut donc retourner chercher une rade dans le détroit, en attendant l'approche de l'été. Ils la trouvèrent le 1er d'octobre dans une baie, à sept lieues de l'embouchure qu'ils nommèrent *baie des Soucis*, parce qu'ils y passèrent vingt-un jours dans un chagrin et une peine extrêmes, étant obligés d'aller à terre incessamment pour y chercher d'assez mauvaise nourriture qui, à l'exception de quelques oiseaux, n'était que de moules et de limaçons qu'ils trouvaient collés contre les rochers.

Cependant, l'approche des longs jours, et le renouvellement de la saison, ne rendaient pas le temps plus beau. Les matelots n'eurent jamais le loisir de se sécher, quoiqu'ils eussent du feu jour et nuit; ils ne purent même trouver l'occasion d'ôter les voiles des vergues, car toutes les fois qu'ils les étendirent pour les faire sécher, parce que le temps semblait le permettre, il ne durait jamais assez pour qu'elles ne fussent plus mouillées.

Un jour qu'ils étaient à chercher des vivres, ils découvrirent trois canots conduits par des sauvages, qui, ayant découvert la chaloupe, sautèrent à terre, et grimpèrent comme des singes sur les montagnes. On ne trouva dans les canots que de jeunes pingoins, des harpons de bois, de petites peaux de bêtes sauvages, et d'autres bagatelles; mais les Hollandais aperçurent, au pied d'une montagne voisine, une femme avec deux petits enfans, qui faisait tous ses efforts pour se sauver. Elle fut prise et conduite à bord, sans qu'on remarquât sur son visage aucun air

de tristesse ou d'émotion. Sa taille était médiocre, et sa couleur rousse. Elle avait le ventre pendant, l'air farouche, les cheveux courts et qui paraissaient coupés jusqu'aux oreilles. Pour ornement, elle portait au cou des coquilles de limaçons, et par-derrière une peau de phoque qui lui couvrait les épaules, et qui était attachée sous sa gorge avec des cordes de boyaux. Le reste de son corps était nu. Les mamelles lui pendaient comme des pis de vache; elle avait la bouche grande, les jambes tortues, et les talons fort courts. Elle refusa de manger de la viande cuite. On lui offrit quelques oiseaux qui se trouvaient dans la chaloupe, et qu'elle reçut avidement; son premier soin fut d'en arracher les plus grandes plumes; ensuite elle les ouvrit avec des coquilles de moules, en les coupant derrière l'aile droite, au-dessus de l'estomac et entre les deux cuisses : elle les vida, c'est-à-dire qu'elle jeta le fiel, les entrailles et le cœur; mais ayant passé le foie sur le feu, elle le mangea si cru, que le sang en coulait de ses lèvres. Pour vider le gésier, elle commença par le retourner; et, le tenant d'un côté entre les dents, de l'autre avec la main gauche, elle le nettoya deux ou trois fois de la main droite, et elle le mangea sans autre apprêt que de l'avoir fait un peu chauffer. Les autres parties du corps, elle les déchira de ses dents avec tant d'avidité, que le sang en ruisselait sur son sein. Ses enfans mangèrent comme elle de cette chair crue. L'un, qui était une fille, paraissait âgé de quatre ans; l'autre ne pou-

vait avoir plus de six mois, quoiqu'il eût déjà beaucoup de dents, et qu'il marchât seul.

Leur manière de manger était accompagnée d'un air fort sérieux ; sans que la mère fît jamais le moindre sourire, pendant que les matelots riaient aux éclats : après son repas, elle se mit sur ses talons, dans la posture ordinaire d'une guenon. Pour dormir, elle se plia comme en un monceau ; les genoux lui touchaient au menton, et son petit enfant, qu'elle tenait entre ses bras, avait la bouche à sa mamelle. On la retint deux jours à bord. De Weert la fit reconduire au rivage, après lui avoir fait mettre une robe qui avait des demi-manches et qui lui descendait aux genoux, avec un bonnet sur la tête et quelques grains de verroterie autour des bras et du cou. Il lui fit aussi présent d'un petit miroir, d'un couteau, d'un clou et d'une alène dont elle parut fort satisfaite. On vêtit le plus jeune de ses enfans d'une robe verte, avec quelques grains de verre ; l'autre fut retenu et conduit en Hollande. Cette séparation parut chagriner la mère ; cependant elle descendit volontairement dans la chaloupe, sans faire aucun effort pour emmener sa fille.

Le 16 décembre, de Weert éprouva une joie bien vive en voyant une chaloupe qui naviguait vers son bâtiment ; il crut que c'était celle d'un des vaisseaux de la flotte. La surprise fut encore plus grande en apprenant qu'elle appartenait à celle de l'amiral Olivier de Noort qui arrivait de Hollande, et qu'il ne tarda pas à voir arriver. Il aurait bien

voulu faire route vers le grand Océan avec ces nouveaux venus, mais le mauvais état de son vaisseau ne le lui permit pas. De Noort ne put lui donner une provision de biscuit dont il craignait de manquer lui-même. Alors de Weert le quitta et s'avança vers l'île aux Pingoins, pour faire une provision de ces oiseaux sans laquelle il aurait dû s'attendre à périr de faim sur la route. Il arriva le 12 janvier à la petite île aux Pingoins. Pendant qu'on s'occupait de faire la provision, un terrible coup de mer brisa presque entièrement l'unique canot qui restait, laissant tous les gens de l'équipage (car il n'y avait que trois mousses à la garde du vaisseau) dans la crainte de finir leurs jours sur cette île déserte. Cependant, à force de travail, on vint à bout de réparer le canot. En chassant, on trouva dans un des creux des pingoins, une femme qui s'y tenait cachée : Olivier de Noort était descendu dans cette île, et quelque sauvages qui s'y trouvaient alors, ayant tué deux de ses gens, il les avait exterminés tous, à la réserve de cette femme qui s'était apparemment dérobée, mais qui avait reçu néanmoins quelques blessures dont elle faisait voir les cicatrices. Elle avait le visage peint, et sur le corps une espèce de manteau de peau de bêtes et d'oiseaux, cousu avec assez d'art, qui lui descendait jusqu'aux genoux; à la ceinture, elle portait une autre peau qui lui couvrait les cuisses. Sa taille était grande, et ses forces paraissaient proportionnées : elle avait les cheveux coupés assez

courts, au lieu qu'au nord comme au sud les hommes les portent fort longs. De Weert offrit un couteau à cette femme, qui l'accepta d'un air satisfait, et qui lui fit entendre, par reconnaissance, qu'il trouverait beaucoup plus d'oiseaux dans la plus grande des deux îles. On la laissa dans le lieu où elle était, quoiqu'elle parût souhaiter d'être transportée au continent.

Enfin Sébald de Weert sortit du détroit le 21 janvier, après neuf mois d'un pénible et dangereux séjour dans ces horribles parages. Le 24, se trouvant à la vue de trois petites îles qui n'étaient point encore marquées dans les cartes, il leur donna son nom, qu'elles ont porté depuis dans toutes les relations des voyageurs, et que l'ignorance de son origine a fait quelquefois défigurer. Elles sont situées à la pointe du nord-ouest des îles Maiouines, par 51° 7′ de latitude sud, et 61° 15′ à l'ouest de Paris.

Après quelques nouvelles courses, le vaisseau de Sébald entra dans la Manche Britannique le 6 juillet, et jeta l'ancre le 13, au port de Rotterdam, avec trente-six hommes qui lui restaient de cent cinq avec lesquels il était parti.

Olivier de Noort, que Sébald de Weert avait rencontré dans le détroit, était parti de Rotterdam, le 13 septembre 1598, avec deux vaisseaux, *le Maurice* et *le Henri-Frédéric*, et deux yachts, *la Concorde* et *l'Espérance*, qui portaient ensemble deux cent quarante-huit hommes d'équipage. Un pilote

Anglais qui avait fait le même voyage avec Thomas Cavendish, était le seul guide à qui les Hollandais pussent accorder leur confiance. Ils entrèrent le 9 février 1599 dans le Rio-Janéiro. Noort se promettait d'y effrayer du moins le fort portugais; mais il le trouva si bien pourvu pour sa défense, qu'après avoir inutilement perdu quelques hommes, il sortit le 13 de la rivière.

Les tempêtes qui étaient fréquentes, et l'approche de l'hiver faisant craindre des dangers insurmontables au détroit de Magellan, il parut nécessaire au conseil de chercher une retraite jusqu'au retour de la belle saison. On eut les vents si contraires, qu'après avoir été repoussé fort long-temps sur la côte du Brésil, on fut obligé d'y mouiller le 2 juillet, à l'île Sainte-Claire, au nord du cap Frio. Les alarmes continuelles de Noort et la nécessité où il se vit de brûler l'yacht *la Concorde*, qui manquait d'hommes pour la manœuvre, le déterminèrent à se rendre au port *Désiré*; les trois vaisseaux les découvrirent le 20 septembre.

Le 5 octobre, Noort se fit conduire par deux chaloupes bien armées, pour aller reconnaître l'étendue du port. Il avança si loin, pendant la marée, qu'au retour du flot les chaloupes demeurèrent à sec. On ne vit paraître personne; mais on aperçut des tombeaux. Le pays est désert, uni, sans arbres, et n'offre que des traces de cerfs et de buffles. Des oiseaux, grands comme des autruches, y sont en fort grand nombre et très farou-

ches. On en découvrit un nid dans lequel il y avait dix-neuf œufs, mais dont l'oiseau s'envola.

Le 20, on crut voir des hommes vers la partie septentrionale : Noort s'y transporta aussitôt avec les deux chaloupes, et, s'étant avancé dans le pays, il ne rencontra personne. Il n'avait laissé que cinq hommes pour la garde des chaloupes, avec ordre de demeurer sur le grapin, à quelque distance du rivage. Mais comme le froid était fort vif, ils ne laissèrent pas de s'approcher de la terre dans une des chaloupes, pour trouver le moyen de se réchauffer. Une troupe de sauvages qui se tenait en embuscade parut tout d'un coup, et tira sur eux quantité de flèches, dont trois Hollandais furent tués d'abord. Ces barbares se retirèrent aussitôt. Ils avaient la taille fort haute, les cheveux longs, la peau assez blanche, le visage peint et le regard farouche. Le général ayant fait ouvrir les morts, on trouva que les flèches leur avaient traversé le cœur, le foie et le poumon. Toutes les recherches des Hollandais ne purent leur faire découvrir la trace de ces hommes cruels.

Quatorze mois s'étaient passés à s'approcher du détroit de Magellan, et cette navigation avait coûté environ cent hommes. Enfin, les dangers qui restaient à craindre, paraissant moins terribles que ceux du retardement, on résolut d'embouquer le détroit. La première tentative, faite le 5 novembre, réussit mal, et donna même lieu à de fâcheux démêlés entre Noort et son vice-amiral. Le 13,

elle fut recommencée avec aussi peu de succès.

Ce ne fut que le 24, avec une fatigue incroyable, que l'amiral et le yacht traversèrent enfin le premier pas, tandis que le vice-amiral demeura fort loin à l'arrière. Le 25, ils furent portés par le flot dans la seconde passe du détroit. La côte méridionale offrait une pointe de terre, puis fuyait au sud. Ils la nommèrent le *cap de Nassau*. Deux lieues plus loin, on trouve deux îles, dans la plus petite desquelles, et la plus avancée au nord, ils découvrirent des hommes. Quelques matelots y furent envoyés dans une chaloupe. A leur approche, les sauvages montèrent sur les rochers, et, du sommet, leur jetèrent des pingoins; mais ils leur faisaient signe en même temps de se retirer. Les Hollandais ne laissant point d'avancer, reçurent bientôt une nuée de flèches. Cependant, ils descendirent dans l'île, et leur hardiesse fit disparaître aussitôt les sauvages. Ils aperçurent, sur la pente de la colline, une caverne dont l'accès leur parut difficile; mais ils s'obstinèrent à en approcher par des lieux fort escarpés, dans l'opinion qu'elle servait de retraite aux insulaires; en effet, ils y en trouvèrent plusieurs qui se défendirent long-temps à coups de flèches, et qui se firent tuer jusqu'au dernier. Quoique la plupart des Hollandais fussent blessés, ils entrèrent alors dans la caverne, où ils trouvèrent des femmes entassées les unes sur les autres et sur leurs enfans, pour les garantir des coups. On prit quatre garçons et deux filles. Un

de ces jeunes sauvages ayant appris assez promptement la langue hollandaise, on sut de lui l'état et le nom du pays.

Cette nation s'appelle *Enoo*. Elle habite un pays qui se nomme *Cossi*. La petite île porte le nom de *Talke*; et l'autre, qui est plus grande, celui de *Castemme*. On y trouve une grande quantité de pingoins, dont les habitans font leur nourriture. De la peau de ces oiseaux ils se font une espèce de manteau, qui est leur unique habillement. Leurs habitations sont des cavernes qu'ils creusent dans la terre. Noort jugea qu'ils avaient passé du continent dans ces îles. Chaque famille habite en particulier; mais toutes les familles d'une même race demeurent dans le même lieu, et forment un petit peuple qui a peu de communication avec les autres. Le jeune prisonnier nomma trois autres races: les *Kemenetes*, qui habitaient le pays de *Karai*; les *Kennekas*, qui occupaient celui de *Karamai*, et les *Karaïques*, qui étaient en possession d'un lieu nommé *Marina*. La taille commune de tous ces peuples est à peu près celle des Hollandais de moyenne grandeur. Ils ont la poitrine large et relevée, le front et le visage peints. Les hommes laissent pendre leurs cheveux sur le dos et sur le front; les femmes se les coupent. Les peaux dont ils se servent ne seraient pas cousues avec plus d'adresse par nos plus habiles pelletiers. On trouve, plus loin dans les terres, un autre peuple nommé *Titimenen*, dont le pays s'appelle *Koin*. Les hom-

nes y sont d'une taille gigantesque, et font souvent la guerre à leurs voisins. Noort leur donne dix à onze pieds de hauteur, et les croit anthropophages.

De Noort chercha vers le port Famine les ruines de Philippeville, mais il n'en put apercevoir aucun vestige. Ensuite, ayant trouvé Sébald de Weert, mouillé dans une baie au-delà du cap Froward, il s'avança vers une autre qui reçut le nom de *baie du prince Maurice*. Quoiqu'on fût alors au milieu de l'été de ces climats, car on était à la fin de décembre, des amas de glaces énormes encombraient les lieux enfoncés. Le vice-amiral de l'escadre, convaincu de rebellion et de tentative de s'évader avec son vaisseau, fut abandonné à la baie Maurice avec quelques provisions. Enfin, après beaucoup de contrariétés, Noort entra dans le grand Océan le 27 février 1600, et gouverna au nord-ouest avec un vent favorable. Le 8 de mars, on fit la revue des équipages, qui consistaient encore en cent quarante-sept hommes; mais le 14, le second vaisseau de l'escadre disparut par un temps brumeux. Le 21, on découvrit les terres, que l'on reconnut bientôt pour la côte du Chili.

Les Hollandais mouillèrent à l'île de la Mocha, communiquèrent avec les Indiens, sur lesquels Noort donne des détails intéressans; puis ils poursuivirent leur route au nord le long des côtes occidentales de l'Amérique, prirent beaucoup de bâtimens espagnols, et se dirigèrent vers les îles Ladrones. Cette navigation parut d'une longueur

infinie aux équipages hollandais, qui n'avaient pas connu jusqu'alors l'immensité de ces mers. Ils n'arrivèrent que le 15 de septembre à la vue d'une de ces îles.

Le matin du 16, ils étaient encore à plus d'une lieue du rivage, lorsqu'ils virent paraître un grand nombre de pirogues qui leur apportèrent des cocos, des bananes, des cannes à sucre et du poisson. Toutes ces provisions furent échangées pour du fer, dont les insulaires étaient fort avides, et qu'ils nommaient *hierro* comme les Espagnols, parce que tous les ans ils voyaient dans leur île quelque vaisseau de cette nation. Les Hollandais comptèrent plus de deux cents de ces pirogues, montées chacune de trois, quatre ou cinq hommes. Dans cette confusion, les vaisseaux passèrent sur deux de ces petits bâtimens; mais les insulaires, qui savent nager parfaitement, y rentrèrent aussitôt, et se présentèrent avec la même ardeur.

Ces îles, suivant la remarque de Noort, avaient été justement nommées *îles des Larrons*, parce que les habitans étaient livrés au larcin, et qu'ils le commettaient avec une adresse surprenante. Ils trompèrent plusieurs fois les Hollandais. Quelques-uns leur présentèrent, sur des paniers de feuilles de cocotiers, du riz si bien arrangé, qu'à la première vue on s'imaginait qu'il y en eût beaucoup, mais après l'échange on trouvait sous le riz des coquilles ou des feuilles. Cette ruse était d'autant plus sûre, que pour commercer d'abord avec eux,

il fallait attacher au bout d'une corde le morceau de fer qu'on leur offrait, le laisser pendre dans leurs canots, où ils avaient la liberté de l'examiner, et retirer de même ce qu'ils donnaient en échange, après l'avoir montré à la même distance. Deux vinrent à bord; on leur offrit à boire et à manger; mais ils ne pensaient qu'à voler tout ce qui se présentait à leurs yeux. Un d'entre eux voyant une épée entre les mains d'un Hollandais, ne fit pas difficulté de la lui arracher, et s'étant jeté dans les flots, il eut le bonheur d'échapper en plongeant. On tira néanmoins plusieurs coups sur ce larron et sur plusieurs autres qui emportèrent aussi divers instrumens; mais ils faisaient tant de chemin sous l'eau qu'ils y étaient à couvert des coups. Ceux qui n'avaient point encore eu l'occasion d'exercer leur adresse demeuraient tranquilles, comme s'ils avaient ignoré tout ce qui se passait à leur vue. On les aurait pris pour des animaux amphibies qui pouvaient vivre également sur la terre et dans l'eau. Noort fit jeter devant eux cinq morceaux de fer à la mer pour se donner le plaisir de les voir plonger librement; ils les retirèrent en si peu de temps qu'on ne pouvait leur refuser de l'admiration. Leurs pirogues excitèrent l'admiration des Hollandais. Il vint plusieurs femmes à bord; elles étaient nues comme les hommes, à l'exception du milieu du corps qu'elles se couvrent d'une simple feuille. Leur taille est plus haute et mieux fournie que celle des Européens; mais la plupart

ont le visage difforme. Quelques-uns avaient le nez défiguré par des maladies honteuses ; du moins c'est ce qu'ils faisaient entendre eux-mêmes par leurs signes ; leur bouche s'était resserrée jusqu'à ne consister que dans un petit trou. Cette île, que les Hollandais prirent pour celle de Guam, leur parut d'environ vingt lieues de tour. Ils n'en découvrirent pas d'autres.

Après y avoir pris des rafraîchissemens, ils recommencèrent à gouverner vers les Philippines. Le 14 octobre, ils découvrirent la terre: Noort ne fut pas mieux traité par les Espagnols des Philippines qu'il ne l'avait été par les Portugais. On combattit avec un égal désavantage de part et d'autre, puisque l'amiral espagnol et un des vaisseaux hollandais furent coulés à fond. Noort alla mouiller à l'île de Bornéo, et revint par le cap de Bonne-Espérance au port de Rotterdam, le 26 août 1601, ayant mis près de trois ans à faire le tour du monde.

CHAPITRE VIII.

Quiros.

Les historiens espagnols ne sont pas d'accord sur l'objet du voyage de Quiros. Les uns ont supposé que Philippe III avait eu l'intention de faire tenter la route de l'Amérique en Espagne par les Indes orientales, pour arriver par cette voie aux îles à épiceries; et de faire reconnaître entre la Nouvelle-Guinée et la Chine, d'autres îles auxquelles une tradition, dont on ignorait l'origine, attribuait de grandes richesses. D'autres ont présumé, et cette opinion est la plus vraisemblable, que le dernier voyage de Mendaña, ayant donné une grande idée de la fertilité de l'île Santa-Cruz, et l'espérance de pouvoir soumettre ses habitans, on se proposait d'y former un établissement, un point d'appui et de relâche, d'où l'on fût plus à portée de pousser les découvertes au sud, et de poursuivre la recherche de ce continent austral dont Quiros garantissait l'existence.

Quiros était persuadé qu'il restait un nouveau monde à découvrir, et que le fruit des découvertes surpasserait de beaucoup les espérances que l'on en pouvait concevoir. Il présenta à ce sujet deux mémoires au vice-roi du Pérou, qui lui répondit que sa demande excédait les limites de son autorité; mais

en même temps, il lui conseilla d'aller en Espagne pour y faire valoir les motifs sur lesquels il fondait son projet, et le chargea de lettres qui l'appuyaient fortement. Quiros obtint le consentement de la cour; et, muni des pouvoirs nécessaires, il retourna au Pérou, fit construire deux vaisseaux les plus solides et les plus forts en artillerie que l'on eût encore vus dans ces mers, ainsi qu'une corvette, et le 21 décembre 1605, il partit du Callao. Il dirigea sa route à l'ouest-sud-ouest jusqu'à mille lieues de la côte du Pérou, sans voir aucune terre.

A cette distance, et par 25° sud, il découvrit, le 26 janvier 1606, une petite île rase, presque à fleur d'eau, qui parut avoir quatre lieues de circuit. Ce n'était proprement qu'un plateau de sable, sur lequel s'élevaient quelques cocotiers et d'autres arbres épars. On ne trouva point de fond près de ses côtes qui n'offraient aucun mouillage. On jugea qu'elle ne pouvait être habitée. On la nomma *la Incarnation.*

On fit route à l'ouest, on essuya des grains durant deux jours; le troisième, au lever du soleil, on vit une île que des bandes d'oiseaux avaient annoncée la veille. Elle parut avoir douze lieues de circuit; elle était haute, plate et unie. La difficulté d'y aborder empêcha Quiros de s'y arrêter. Il la nomma *San-Juan Baptista.*

Le 4 février, après une violente tempête, on reconnut une île de trente lieues de tour, environnée d'un récif de corail; le milieu était occupé

par une grande lagune. On n'y aperçut ni port, ni place propre à un embarquement, et l'on ne trouva point de fond à ses approches. Elle reçut le nom de *Sant-Elmo*.

Le lendemain, on en reconnut quatre semblables qui furent nommées *las quatro Coronadas*, et on s'en éloigna pour en joindre une que l'on voyait à quatre lieues dans l'ouest-nord-ouest, et qui paraissait avoir dix lieues de circuit. Elle fut nommée *San-Miguel*; elle était inabordable, de même que *la Conversion de San-Pablo* (la conversion de saint Paul), éloignée d'une demi-journée de navigation; et quatre journées plus loin, le 9 février, on en vit une autre dont on ne chercha pas à s'approcher, et qui reçut le nom de *la Decena* (la dizaine), parce que c'était la dixième qu'on découvrait. On a lieu de penser que cette île est *l'Osnabrück* de Wallis, *le Boudoir* de Bougainville, *la Maitéa* de Cook.

Le capitaine Carteret suppose que ces îles du duc de Glocester pourraient être quelques-unes des îles vues par Quiros.

On eut de la pluie tout le jour et toute la nuit; et le lendemain 10 février, à la grande satisfaction de Quiros et de la flotte, le matelot de vigie au grand mât, cria : Terre de l'avant! Leur joie s'accrut quand ils virent des colonnes de fumée s'élever de toutes les parties de l'île, ce qui annonçait qu'elle était habitée. On ne put trouver de port le long de la côte du nord. La corvette trouva fond près du rivage, et quarante hommes armés s'appro-

chèrent de terre dans des canots armés. Les Espagnols virent une centaine d'Indiens qui les invitaient par des signes d'amitié à descendre pour venir les joindre, mais le débarquement était impraticable. Les vagues brisaient avec tant de fureur contre les rochers qui bordent l'île, et forment une digue en avant de la terre, que tous leurs efforts furent insuffisans. La corvette n'était pas même en sûreté; mouillée sur un fond de roches, sans abri, elle se trouvait exposée à chasser sur ses ancres par le premier coup de vent.

Les Espagnols se voyaient forcés de renoncer au débarquement avec d'autant plus de regrets que la flotte commençait à manquer d'eau; ils étaient déterminés à retourner tristement à bord, lorsque François Ponce, jeune matelot plein d'audace et de feu, bravant le danger et se sacrifiant généreusement pour l'honneur de l'expédition et le salut de ses compagnons, se déshabille, se jette à la mer, et nage vers les rochers. Les insulaires, émus par cet acte de courage, se mettent à l'eau pour venir à son secours, le prennent dans leurs bras, le baisent sur le front, enfin le comblent de caresses que sa reconnaissance leur prodigue en retour. Plusieurs Espagnols que son exemple anime, s'élancent dans la mer, et, franchissant les lames, sont reçus par les insulaires avec les mêmes marques de sensibilité et d'affection.

Ces braves sauvages étaient tous armés; les uns portaient des lances de vingt-cinq à trente palmes

de longueur, d'autres des espèces de sabres, et quelques-uns de fortes masses. Toutes ces armes étaient de bois. Ces insulaires n'avaient aucun vêtement. Leur peau était basanée, leur corps bien proportionné, leur taille élevée. Leurs habitations étaient éparses sans ordre sur le bord de la mer, au milieu des cocotiers, des bananiers, et des autres arbres qui abondent dans l'île, et dont les fruits avec le produit de la pêche, fournissent à la subsistance de ses habitans.

Les Espagnols firent signe aux Indiens d'aller avec eux aux vaisseaux où ils recevraient des présens; mais voyant qu'ils ne pouvaient le leur persuader et que la nuit s'approchait, ils rejoignirent leurs bateaux à la nage; quelques Indiens les y suivirent et furent traités avec les témoignages d'amitié dus à leur générosité, et qu'on appuya de présens; néanmoins, on ne put jamais les décider à se rendre à bord de la corvette, et ils se remirent à la nage pour regagner la terre.

Les vaisseaux éprouvèrent, pendant la nuit, une forte dérive; le 11 au matin, les Espagnols s'aperçurent avec chagrin qu'ils se trouvaient à huit lieues de l'endroit vis-à-vis duquel ils étaient la veille. Mais on était toujours à vue de la terre, et l'on ne pouvait douter qu'elle ne fût la continuation de l'île dont les habitans s'étaient montrés si hospitaliers. On espérait pouvoir s'y procurer de l'eau, et en conséquence Quiros expédia les chaloupes à la recherche d'une rivière. Comme l'aspect de l'île

n'offrait aucun mouillage, les vaisseaux se tinrent bord sur bord. La lame brisait à la côte avec tant d'impétuosité, qu'on ne pouvait tenter d'aborder aux rochers sans risquer la perte des bateaux et des hommes. Les matelots se mirent à l'eau, et après bien des efforts, parvinrent à porter et établir les embarcations sur le sommet des rochers qui restent à sec de basse mer.

A quelques pas du rivage, les Espagnols visitèrent deux petits bois plantés de palmiers, de cocotiers et d'autres arbres utiles; mais leurs recherches pour trouver des sources d'eau douce furent infructueuses. Le bois était si touffu qu'il fallait couper ou écarter les branches pour se frayer un chemin.

Ils trouvèrent dans ce bois un espace circulaire entouré d'une enceinte en pierre; d'un côté de grosses pierres appuyées contre un arbre, s'élevaient en forme d'autel qu'ombrageaient des branches de palmier. S'imaginant que c'était un temple consacré au prince des ténèbres, un saint zèle les anima, et, dans les transports de leur ardeur religieuse, ils coupèrent un arbre et plantèrent une croix au milieu de l'enceinte.

Sortis de ce bois, ils en rencontrèrent un autre, et arrivèrent ensuite à une petite prairie dont le terrain était humide. Ils y creusèrent des puits. L'eau en était saumâtre. Heureusement ils eurent la facilité de se procurer une ample provision de cocos : ils s'en nourrirent et s'en désaltérèrent à

discrétion ; et chacun se chargea de ce qu'il en put porter pour en faire part à leurs compagnons qui étaient restés à bord de la flotte. Ils marchèrent l'espace d'une demi-lieue pour regagner le rivage où ils avaient abordé ; ils eurent dans le trajet de l'eau jusqu'aux genoux, parce que la mer venant du large avec impétuosité, après avoir franchi les rochers qui précèdent l'île, se répand le long des bords et parvient jusqu'au pied des petites montagnes ; et au moment où elle est la plus haute, elle communique et se confond avec la mer de l'autre côté de l'île, par un canal peu profond et sablonneux, qui sépare les deux petits bois que les Espagnols avaient visités.

L'embarras des Espagnols se renouvela quand ils se présentèrent pour se rembarquer avec leurs charges de cocos et leurs armes ; il devenait impossible de gagner à la nage les chaloupes. Mais Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui se dévouent pour la gloire de son nom, fit découvrir, quand on s'y attendait le moins, un passage étroit entre les rochers qui bordent l'île : les chaloupes y entrèrent et accostèrent la terre de si près que tout le monde put s'embarquer à pied sec.

Ils ramenèrent avec eux une vieille femme qu'ils avaient trouvée dans les bois, et qui ne fit aucune difficulté de les suivre à bord des vaisseaux où elle fut fêtée, habillée, bien traitée, et accepta avec l'air de la satisfaction et de la gaîté tout ce qui lui fut offert en présent.

Les bateaux furent renvoyés à terre. La vieille insulaire servit de guide aux Espagnols; elle leur indiqua par signes que de l'autre côté de l'île, ils trouveraient des habitans: ils la suivirent. Ils furent bientôt rendus à la plage opposée, et en y arrivant ils virent venir de la mer cinq ou six pirogues portant des voiles taillées comme les voiles latines, et tissues de feuilles de palmier. A la vue des Européens, les embarcations firent route sur l'île; les Indiens qui les montaient s'élancèrent à terre, y halèrent leurs pirogues, et vinrent à la rencontre des Espagnols. Dès qu'ils eurent aperçu la vieille Indienne, ils coururent à elle, ils l'embrassèrent, et ne pouvaient se lasser d'admirer ses vêtemens. Ils embrassèrent aussi les Espagnols et les comblèrent de marques d'affection. On leur demanda par signes de faire connaître qui d'entre eux était le chef : ils indiquèrent un homme d'une taille élevée, de bonne mine, ayant l'air robuste, une large carrure, les membres forts et bien proportionnés, tous les muscles fortement prononcés, et portant sur la tête une espèce de couronne faite de petites plumes noires, si déliées et si souples qu'on les eût prises pour de la soie. Une chevelure blonde à demi bouclée, descendait jusqu'au milieu de sa taille, et excitait l'admiration des Espagnols, qui, ne se persuadant pas qu'un homme dont le visage était couleur de cuivre bronzé, pût avoir des cheveux d'un blond si délicat, aimèrent mieux croire qu'il était marié, et qu'il portait les che-

veux de sa femme. Ils l'engagèrent à se rendre à bord de la capitane; plusieurs insulaires s'embarquèrent avec lui dans la chaloupe; mais à peine eut-on poussé au large, que, craignant sans doute quelque perfidie de la part des Espagnols, ils se jetèrent à l'eau, et regagnèrent la terre à la nage. Leur chef voulut les suivre; on le retint; il devint furieux; on eut beaucoup de peine à le contenir. La chaloupe forçant de rames arriva bientôt à la capitane. On s'efforça inutilement de persuader au roi de monter à bord. Quiros voyant son obstination, défendit d'user de contrainte envers lui; il lui fit servir à manger dans le bateau, lui fit donner des habits, et y ajouta d'autres présens. Ensuite on se hâta de le reconduire à terre, parce qu'on craignait avec raison que les insulaires, irrités de l'enlèvement de leur chef, ne s'en vengeassent sur les Espagnols qui étaient restés sur l'île. Son retour devenait nécessaire pour le salut de ceux-ci. Déjà ils se trouvaient entourés par une centaine d'Indiens dont la colère s'apaisa dès qu'ils virent revenir leur chef. Ce roi sauta lestement à terre, et embrassa ses compatriotes en versant des larmes de joie; il les informa du bon accueil qu'il avait reçu du chef de ces étrangers, et les assura qu'ils n'avaient que des intentions pacifiques. La bonne intelligence fut bientôt rétablie, et en signe de réconciliation, de paix et d'amitié, le chef des insulaires, détachant de sa tête sa couronne de plumes, et témoignant par signes qu'il ne possédait

rien de plus précieux, en fit présent à l'officier qui commandait les canots.

Alors les Espagnols s'étant rapprochés du rivage avec les Indiens, qui venaient rejoindre leurs pirogues, apprirent d'eux qu'ils n'étaient pas habitans de l'île, et qu'ils appartenaient à une autre terre où ils allaient se rendre. Les Espagnols en conclurent qu'ils trouveraient une grande terre sur leur route; et, en signe de réjouissance, ils firent une salve de mousqueterie qui effraya beaucoup les insulaires. Ils regagnèrent ensuite leurs vaisseaux. Cette île fut nommée *la Sagittaria* (la Sagittaire). Tout porte à croire que c'est l'île de Taïti, si célèbre dans les relations modernes.

Quiros partit de la Sagittaria le 12 février, et le 14, découvrit la *Fugitiva*; mais il ne chercha pas à y aborder, parce que la flotte était trop sous le vent; il en fut de même de *la isla del Peregrino* (l'île du Pélerin), à une journée de la précédente.

Le 21, on aperçut une terre de l'avant. La corvette fut détachée pour l'aller reconnaître. Elle mouilla à la côte dans un mauvais port, où la flotte ne pouvait ancrer avec sûreté. Cette île, qui fut nommée *San-Bernardo*, est extrêmement rase, et son milieu est occupé par une lagune d'eau salée, comme on en avait vu dans quelques-unes de celles qui avaient été découvertes. Les chaloupes furent envoyées à terre dans l'espérance de s'y procurer de l'eau. Toutes les recherches furent inutiles. On

y trouva seulement des cocotiers en grande quantité. Le poisson qui abondait à la côte, et les oiseaux prodigieusement nombreux, se laissèrent prendre à la main. Elle parut n'avoir que ces volatiles pour habitans. Son circuit est à peu près de dix lieues.

En quittant cette île, on continua la route à l'ouest pendant sept jours. Le 2 mars, on eut connaissance d'une île de six lieues de tour, dont les abords ne présentèrent qu'un mauvais mouillage. La corvette, qui serrait le rivage de très-près, découvrit une bourgade dont les maisons étaient bâties à l'ombre des cocotiers. Il en sortit une centaine d'Indiens qui accoururent sur la plage. C'étaient de beaux hommes d'une taille élevée, et les plus blancs qu'on eût encore vus dans le voyage, mais ils se montrèrent peu traitables. Ils avaient un grand nombre de petites pirogues. Elles sont faites d'un seul tronc d'arbre et ne contiennent que trois ou quatre hommes. Les Indiens les lancèrent à la mer, et ramèrent vers les vaisseaux; tous étaient armés de lances; ils les brandissaient d'un air qui montrait assez que leurs dispositions n'étaient nullement pacifiques. On leur jeta des pièces d'étoffes en les invitant, par des signes d'amitié, à monter à bord; ils prirent ce qu'on leur avait jeté, et s'éloignèrent. Une pirogue très-étroite montée par un seul Indien, s'approcha de la capitane. L'Indien portait un bonnet et un corset écarlate, tissus de feuilles de palmier. Son air au-

dacieux frappa les Espagnols qui étaient dans la galerie; il faisait des cris et des gestes comme un furieux, agitant ses bras et ses jambes. Tout à coup prenant sa lance à deux mains, il la jeta de toute sa force contre les Espagnols, puis se retira précipitamment. Il fut heureux pour lui que, dans ce moment, les Espagnols n'eussent pas d'arquebuse prête à tirer; on le menaça de la voix, ce qui ne l'empêcha pas de revenir à la charge.

Quiros, qui était sur le pont, s'efforçait de gagner la bienveillance des Indiens, par des présens et des marques d'amitié, et les invitait à monter à bord. Informé de ce qui se passait à l'arrière, il y alla. L'intrépidité de l'Indien l'étonna. Un coup de mousquet tiré en l'air ne put intimider cet insulaire. Il n'en parut que plus arrogant, et s'approcha de très près pour porter un coup plus sûr. Mais au moment où il voulait lancer sa pique, un coup de feu l'étendit sans vie.

A l'instant, soixante Espagnols descendirent dans les canots pour dégager la corvette que les Indiens entouraient. Ceux-ci essayèrent d'abord de la couler à fond, ensuite ils attachèrent à son avant une corde, que d'autres Indiens restés à terre tiraient de toutes leurs forces. La mousqueterie des canots les fit renoncer à leur tentative. Ils sautèrent dans la mer, et regagnèrent le rivage dans le plus grand désordre. Les canots ne voyant point d'endroit propre au débarquement, revinrent à bord. La corvette se rapprocha de l'île, et les or-

dres furent donnés pour descendre à terre le lendemain, afin d'y faire du bois et de l'eau.

Les chaloupes n'abordèrent qu'avec beaucoup de peine; mais cet obstacle de la nature ne fut pas le plus difficile à vaincre. A l'instant où les Espagnols mettaient pied à terre, cent cinquante Indiens coururent à eux lances baissées. Une décharge de mousqueterie les fit fuir plus vite qu'ils n'étaient venus. Les Espagnols, descendus à terre, marchèrent en bon ordre vers un village, d'où l'on vit sortir une douzaine de vieillards portant des torches de bois résineux allumées; c'est parmi eux un signe de paix. Ils firent entendre que les autres s'étaient enfuis dans un bois voisin, où ils avaient déjà caché leurs femmes et leurs enfans, près d'une lagune d'eau salée que la mer inonde pendant le flux.

Un Indien fit, en cet endroit, une action vraiment héroïque. A la vue des Espagnols, il sortit du bois, s'avança pour charger sur ses épaules un autre Indien blessé, et se hâta de fuir avec ce fardeau. Cet exemple de courage et d'amitié fut admiré des Espagnols. Cependant les vieillards tremblans étaient prosternés aux pieds des Espagnols avec leurs torches et des rameaux verts. L'un d'eux, remarquable par sa taille et sa belle figure, présenta un de ces rameaux aux Espagnols. Torrès, qui les commandait, fit signe à celui des vieillards qui paraissait le plus dispos, de conduire la troupe du côté où il y avait de l'eau, et en même temps lui présenta un

habit de taffetas qu'il accepta avec des marques de contentement. Le vieillard se mit aussitôt en marche, et fut suivi de Torrès avec quinze hommes; les autres restèrent dans le village. Les Espagnols éprouvèrent une joie bien vive, à la vue d'un large ruisseau; mais quel fut leur chagrin d'en trouver l'eau saumâtre! Ils rencontrèrent, en ce lieu, un Indien qui avait une écale de coco pleine d'eau fraîche; on lui demanda où il l'avait prise, il fit entendre que c'était au-delà de la lagune. Torrès détacha sept soldats avec l'insulaire pour aller reconnaître la source.

Les Indiens qui s'étaient retirés du côté de la lagune, voyant venir les Espagnols, s'avancèrent au-devant d'eux en leur faisant des signes d'amitié, surtout les femmes: elles étaient d'une rare beauté, mais la fraîcheur et l'éclat de leur teint frappa surtout les Espagnols. Elles étaient vêtues de nattes de palmier très-fines, qui leur tombaient depuis les hanches jusqu'aux pieds; une autre leur couvrait les épaules et descendait à la ceinture.

Les Espagnols arrivèrent avec leur guide, à la source d'eau douce, dont le filet était si petit, qu'il ne pouvait suffire aux besoins de la flotte; ils informèrent de ces particularités Torrès, qui dépêcha un soldat à la troupe restée sur le rivage, pour qu'elle en instruisît le général. Ce soldat, qui n'était armé que de son épée, fut attaqué en chemin par une dizaine d'insulaires armés de bâtons et de pieux pointus et durcis au feu. Le soldat, sans se laisser

intimider, mit l'épée à la main, et tout en se défendant bravement, appela ses compatriotes à son secours. Les Espagnols, attirés par ses cris, firent feu sur les Indiens, en tuèrent cinq, d'autres furent blessés et prirent la fuite. Un de ceux qui périt fit des prodiges de valeur. Nu et armé seulement d'un bâton, il se défendit long-temps contre vingt Espagnols qui l'attaquaient à coups de sabres. Il maniait son bâton avec tant d'adresse et de force, qu'aucun soldat n'osait l'approcher; il blessa plusieurs Espagnols malgré leurs boucliers. Enfin, épuisé de fatigue, accablé par le nombre, percé de coups, il ne cessa de se défendre qu'en tombant roide mort, laissant les Espagnols dans l'admiration de son courage et dans le regret d'avoir ôté la vie à un homme qui combattait si vaillamment. Réunis en corps, ils s'avancèrent vers la première retraite des Indiens, pour tirer d'eux des provisions; tous avaient pris la fuite. On n'aperçut qu'un vieillard qui s'éloignait avec sa femme. On se mit à leur poursuite. L'homme voyant qu'il lui était impossible d'échapper, fit cacher sa femme dans un bois voisin. On l'atteignit, et on l'emmena dans l'espérance de tirer de lui quelques éclaircissemens sur le pays. Alors la femme arriva, et fit entendre qu'elle aimait mieux mourir avec son mari que de se sauver seule. Ce trait de générosité toucha les Espagnols; ils remirent les deux époux en liberté, et retournèrent à leurs embarcations.

La mer brisait sur le rivage avec tant de violence,

que les Espagnols ne purent se rembarquer qu'avec beaucoup de peine. Le canot de l'amirante chavira, ceux qui étaient dedans se jetèrent à la nage. Ce ne fut qu'avec des peines extrêmes qu'on parvint à le retourner. Il fallut laisser à terre les fruits, les nattes et divers objets que l'on avait pris dans les maisons des Indiens. Tout ce que l'on put faire fut de sauver les armes. Cette île, que l'on abandonna, parce que l'on n'y trouva ni mouillage commode ni eau fraîche, fut nommée *isla de la Gente hermosa* (île de la Belle Nation). Quiros, dans un de ses mémoires, la nomme *isla de Monterey*, nom du vice-roi du Mexique.

On fit voile ensuite pour gagner l'île Santa-Cruz, dont on connaissait les ressources. Après trente-trois jours de navigation, l'on découvrit le 7 avril dans le nord-ouest, une terre haute et noire qui avait l'apparence d'un volcan. L'on n'y put aborder que le 9, et, pour parvenir à la côte, les canots furent obligés de passer au milieu de plusieurs petites îles, qui de loin semblent n'en former qu'une seule. Elles sont situées à la partie orientale de la grande île, dont elles sont assez éloignées pour laisser un canal qui peut recevoir des vaisseaux. C'est dans ce port que la flotte mouilla par vingt-cinq brasses d'eau. On vit plusieurs maisons entre les arbres et le long du rivage.

Les canots arrivés à la côte, trouvèrent des ruisseaux d'eau douce, des plantations de bananiers, de cocotiers, d'autres palmiers, de cannes à sucre,

et de diverses racines bonnes à manger. Ils se hâtèrent de porter ces nouvelles agréables aux vaisseaux. Le lendemain, soixante hommes allèrent à terre. A quelque distance des vaisseaux, ils découvrirent en dedans des récifs, un îlot qui ne s'élevait pas à plus de cinq ou six pieds au-dessus du niveau de la mer; il était formé de pierres de corail, et paraissait être l'ouvrage des hommes. On y compta soixante-dix maisons couvertes de feuilles de palmiers, et tapissées de nattes dans l'intérieur. On sut ensuite que c'était un fort où les Indiens se retiraient quand ils étaient attaqués par les habitans des îles voisines, chez lesquels, à leur tour, ils portaient la guerre dans leurs grandes et fortes pirogues avec lesquelles ils pouvaient, en toute sûreté, se risquer en pleine mer.

En approchant du fort, les Espagnols aperçurent près de la côte, des Indiens dans leurs pirogues; aussitôt ils se mirent sur la défensive. Les insulaires, qui n'avaient que des intentions pacifiques, se jetèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture pour gagner plus promptement la terre, et s'avancèrent vers les Espagnols, en leur faisant des démonstrations d'amitié, et, montrant le fort, ils les invitaient à les y suivre. Les Espagnols de leur côté, craignant qu'un si grand nombre d'hommes robustes ne vînt à bout de couler les canots à fond si la fantaisie leur en prenait, se rapprochèrent du rivage, et leur firent signe de s'éloigner. Alors les Indiens se retirèrent, les uns vers le fort, les autres vers

les îles. Les Espagnols demandèrent par leurs signaux des renforts à la flotte, et quand ils se virent en force, ils marchèrent vers le village, en bon ordre et avec précaution, pour ne pas tomber dans une embuscade, car tous les Indiens avaient disparu. Ne rencontrant personne, ils retournèrent au rivage, et élevèrent en l'air un linge blanc en signe de paix. Les Indiens, qui semblaient n'attendre que cette invitation pour se rapprocher du fort, y arrivèrent d'un air de gaîté. Leur chef, armé d'un arc et d'un carquois, présenta une branche de palmier à Torrès, et l'embrassa affectueusement. Ses compagnons imitèrent son exemple. Les Espagnols étaient ravis de trouver ces dispositions amicales chez les habitans d'un pays où l'on trouvait du bois, de l'eau et des provisions dont ils avaient un besoin si pressant.

Deux vieillards survenus dans ces entrefaites laissèrent leurs armes dans leurs pirogues, et, se tenant par la main, vinrent saluer les Espagnols d'un air de satisfaction. On comprit par leurs gestes que l'un des deux était le père de leur chef, nommé Taliquem. Les insulaires regardaient avec curiosité les armes et les habits des Espagnols, qui, à leur tour, admiraient la belle taille, la force et l'agilité de ces Indiens. Tous demeuraient paisibles; bientôt le chef les dispersa, ne conservant auprès de lui que deux insulaires et son fils pour la garde du fort.

Les Espagnols se voyant en sûreté, songèrent à se reposer après tant de fatigues. On posa deux

corps de garde, l'un sur le rivage, l'autre sur une place dans le milieu du fort. Le reste de la troupe mit bas les armes et se répandit dans les bois pour y cueillir des fruits. Les Indiens portèrent dans leurs pirogues à la flotte le bois et l'eau dont elle avait besoin. C'était le second dimanche après Pâques; on dressa un autel dans une maison du fort; la messe y fut célébrée, et la plupart des gens de l'équipage communièrent.

Au bout de huit jours, la flotte s'étant munie de tout ce dont elle avait besoin, fit ses dispositions pour remettre à la voile : alors la paix fut troublée. Les Espagnols pensant qu'il leur serait utile pour la suite de leur voyage d'avoir à leur bord quelques Indiens qui pussent leur servir de guides et d'interprètes, en arrêtèrent quatre. Le chef, qui fut informé de cet attentat commis par des hommes qu'il avait bien accueillis, accourut avec son fils à bord pour réclamer ces quatre Indiens. N'ayant pu rien obtenir, il s'en retournait fort triste, lorsqu'il aperçut le canot qui amenait ces quatre malheureux. A la vue de leur chef, ils fondirent en larmes, et poussèrent des cris lamentables. Le chef, déterminé à risquer sa vie pour leur liberté, donna aussitôt à ses pirogues le signal de l'attaque; mais le bruit d'un coup de canon tiré à poudre les effraya tellement, que le chef, témoignant par un geste aux captifs qu'il n'était pas en son pouvoir de les délivrer, s'éloigna d'eux la larme à l'œil.

Les naturels appelaient cette île *Taumaco*. Leur

brave chef nommé Toumay avait fait entendre à Quiros qu'il trouverait un grand continent par une latitude plus méridionale que onze degrés, qui est celle de Santa-Cruz, et qu'en dirigeant sa route vers le sud il trouverait Manicolo, grande terre très-fertile, très-peuplée, qui se prolonge dans le midi. Il lui apprit aussi le nom de soixante îles qui n'étaient pas fort éloignées de Taumaco. Il paraît que sur ces indications Quiros, après quelques jours de navigation à l'ouest, dirigea sa route vers le sud pour aller à la recherche de cette terre de Manicolo, que Toumay lui avait dépeinte comme fertile en productions de tout genre, riche en plantes, en animaux, et dont les côtes abondaient en nacre de perles et en perles.

Quiros quitta l'île de Taumaco le 16 avril; mais les vents contraires l'empêchèrent de beaucoup s'éloigner de la côte. Le lendemain, un des insulaires arrêtés sauta par-dessus bord, ce qui obligea de garder à vue celui qui restait sur la capitane; les deux autres étaient à bord de l'amirante.

Le 21 avril, au soir, on eut connaissance d'une terre dans le sud-est; on manœuvra, pour s'en approcher avec précaution, pendant la nuit. Torrès alla la reconnaître dans un canot; il n'y découvrit aucun mouillage pour la flotte. Les Indiens avec lesquels il communiqua, lui firent présent de fruits et d'une pièce d'étoffe tissue de feuilles de palmier. Il apprit d'eux que l'île se nommait *Tucopia*, et qu'en dirigeant sa route vers le sud, il rencontre-

rait de grandes terres dont les naturels étaient plus blancs que ceux qu'il avait vus jusqu'alors. Comme cette île n'offrait aucun port à l'abri du vent, l'on ne s'y arrêta pas; mais l'on reconnut en la côtoyant, qu'elle abondait en arbres fruitiers. A peine on s'en éloignait, que l'Indien qui restait sur la capitane, trouva l'occasion de sauter dans la mer. Comme on était au nord, et par conséquent au vent de l'île, il ne douta pas qu'il ne parvînt bientôt à gagner le rivage. On en donna avis à l'amirante pour veiller sur ceux qu'elle avait à bord; mais malgré la plus vigilante attention de l'équipage, l'un des deux saisit le moment de se jeter à la mer. Un seul resta : esclave à Taumaco, il se trouvait mieux avec les Espagnols.

Le 25 avril, les premiers rayons du jour montrèrent, de l'avant, une grande terre élevée : on la nomma *Nuestra Señora de la Luz* (Notre-Dame de la Lumière); c'est le pic de l'étoile de Bougainville (12° sud).

On eut bientôt connaissance d'une autre terre à l'ouest, d'une autre plus grande au sud, et d'une plus grande encore dans le sud-est. Les montagnes de cette dernière, qui s'étendaient à perte de vue, étaient très-élevées. En gouvernant sur celle qui restait à l'ouest, on découvrit, par-dessus et au-delà, une autre terre plus grande qui paraissait encore plus haute. La corvette, s'étant approchée de la côte, vit sur la plage les Indiens qui invitaient les Espagnols à descendre à terre, en leur

montrant les bananiers, les cocotiers, et d'autres arbres qui formaient des bosquets, entre lesquels on apercevait des champs cultivés, arrosés par des ruisseaux d'eau vive.

Quiros, au milieu de ce grand nombre de terres qui se présentaient à la fois à la vue dans différentes directions, se décida à faire route le lendemain sur celle qui restait à l'ouest de Neustra-Señora de la Luz. Il s'avança vers sa partie méridionale; mais avant d'y parvenir, une autre terre, plus grande et plus élevée, se présenta dans le sud-est; ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre son premier projet. A mesure qu'on approchait de Nuestra-Señora de la Luz, on distinguait des colonnes de fumée qui s'élevaient des sommets de toutes les montagnes. Des pirogues, se détachant de la côte et s'arrêtant auprès des vaisseaux, multipliaient les signes de paix et d'amitié. La capitane expédia une chaloupe armée pour aller à la recherche d'un port. Elle fut bientôt rendue à la côte. Les Espagnols arrivèrent à l'embouchure d'une grande rivière qui coulait à travers les roches et les vallées, et prenait sa source dans les montagnes voisines. Ils virent sur la plage une foule innombrable d'Indiens de trois couleurs distinctes : les uns bronzés, les autres presque noirs, d'autres absolument blancs, avec la barbe et les cheveux blonds; ce qui les étonna fort, et leur parut un indice de la grande étendue de l'île. Les Espagnols aperçurent aussi sur la plage des cochons qui ne différaient pas de ceux de leur pays.

Les Indiens qui bordaient le rivage faisaient signe aux Espagnols de descendre à terre ; ceux-ci furent donc étonnés de voir un de ces insulaires sortir de derrière un rocher, se jeter dans la mer avec impétuosité, et nager vers les canots sans marquer aucune crainte. Il était grand, robuste et vigoureux ; ses gestes firent craindre qu'il n'eût de mauvais desseins ; on s'en saisit et on le fit prisonnier ; ils portait des bracelets de dents de sanglier. On soupçonna qu'il était un des chefs du pays, ce qui fut confirmé.

En même temps, plusieurs pirogues entouraient la corvette qui était près du rivage ; un Indien consentit à monter à bord : aussitôt on lui mit les fers aux pieds, de peur qu'il ne se sauvât, et l'on se hâta d'arriver à la capitane qui était à trois lieues au large. L'Indien se voyant prisonnier devint furieux, rompit sa chaîne, s'élança dans la mer, et nagea vers la côte. La nuit ne permit pas de le poursuivre, la corvette continua son chemin.

Cependant on avait amené à Quiros l'Indien fait prisonnier par un des canots. Le commandant ne négligea rien pour le rassurer, le reçut avec bonté, donna ordre de le bien traiter, de lui faire présent d'habits, et de le ramener le lendemain à terre. Sur ces entrefaites, le bâtiment prolongeait le rivage à petites voiles, n'ayant que peu de vent ; vers dix heures du soir, l'officier de quart entendit une voix dans la mer : on y courut ; c'était l'Indien qui avait rompu ses fers ; accablé de las-

situde, hors d'état de gagner le rivage, il criait au secours, aimant mieux tomber entre les mains des Espagnols que de se noyer; on le retira de l'eau, on lui ôta la chaîne qu'il avait encore au pied; enfin, pour le consoler, on le conduisit à son compagnon; ils passèrent la nuit ensemble.

Le lendemain, Quiros ordonna qu'on leur taillât la barbe et les cheveux; on leur mit à chacun un habit de taffetas couleur de rose; on leur donna plusieurs pièces de la même étoffe, le capitaine les embrassa cordialement et les renvoya à terre dans sa chaloupe. Le chef, pénétré de reconnaissance, fit mettre dans la chaloupe des cochons, des régimes de bananes, des racines comestibles, et toutes sortes de fruits.

Ces insulaires ne virent pas partir les Espagnols sans regrets. La chaloupe continuant à longer la côte pour en faire la reconnaissance, passa à la vue de plusieurs villages qui parurent très-peuplés. Les habitans de cette partie de l'île, qui étaient d'une couleur plus foncée que les premiers, annoncèrent d'abord comme ceux-ci des dispositions pacifiques; mais ils donnèrent bientôt une preuve de leur perfidie. Après avoir fait retirer leurs femmes dans un bois voisin, ils décochèrent sur la chaloupe une grêle de flèches dont un Espagnol fut blessé. On répondit à cet acte d'hostilité par une décharge de mousqueterie qui les fit repentir de leur témérité.

La nuit obligea la chaloupe de rejoindre la flotte. Comme on voulait reconnaître les terres qu'on

avait vues dans le sud-ouest; on fit route dans cette direction, et dans l'après-midi du 30 avril, on parvint à l'ouvert d'une grande baie; la nuit ne permit pas de s'y engager; mais le lendemain matin la corvette fut détachée avec une chaloupe pour la visiter et tâcher de découvrir un port. Elle revint dans l'après-midi, et elle rapporta que la baie était fort spacieuse, à l'abri des vents, profonde, et le fond de bonne qualité; que le peuple qui l'habitait était d'une haute stature; que plusieurs Indiens s'étaient approchés dans des pirogues, qu'ils avaient paru disposés à la paix, et qu'en signe d'amitié ils avaient distribué aux Espagnols les aigrettes et plumes de héron qui ornaient leurs têtes; qu'enfin on ne pouvait apercevoir la fin d'une autre baie qui courait dans le sud et le sud-ouest, et que les terres, autant que la vue pouvait porter, semblaient former un amphithéâtre.

Ce rapport répandit la joie dans l'équipage, qui crut voir le terme de ses fatigues. Quiros se décida à faire route pour cette seconde baie, et le lendemain la flotte y laissa tomber l'ancre. Elle reçut le nom de *baie de San-Felipe y San-Yago* (Saint-Philippe et Saint-Jacques), en l'honneur des saints du jour, et un port spacieux et commode entre deux embouchures de rivières, où elle alla mouiller le 3, celui de port de *la Vera-Cruz* (de la vraie Croix). La terre à laquelle il appartient fut nommée *Tierra austral del Espiritu Santo* (Terre aus-

trale du Saint-Esprit). Une des rivières fut appelée *el Jordan* (le Jourdain); l'autre *el Rio de San Salvador* (la Rivière de Saint-Sauveur). Ce port, placé à l'abri de tous les vents, offre une perspective ravissante. La terre s'élève en pente douce jusqu'aux montagnes, qui sont couvertes de la plus belle verdure, et séparées par des vallées fertiles.

Les Espagnols descendirent à terre le 4 mai. Le chef du pays, suivi d'une troupe nombreuse, vint à leur rencontre. Il paraissait mécontent de l'arrivée de ces étrangers; il leur présenta une petite quantité de fruits, en leur faisant signe de se rembarquer. Voyant qu'ils continuaient à s'avancer, il traça une ligne sur le sable avec le bout de son arc, et leur enjoignit de ne pas passer outre.

Torrès eut à peine mis le pied au-delà de cette ligne, que les Indiens décochèrent leurs flèches contre les Espagnols; ceux-ci répondirent par des coups de fusil. Le chef des Indiens et quelques autres furent tués; le reste prit la fuite vers les montagnes. Durant le séjour des Espagnols dans ce port, ils firent plusieurs excursions dans l'intérieur de l'île, tant pour se procurer des vivres dont ils commençaient à manquer, que pour amener les Indiens à la paix; mais ils ne purent jamais entrer en conférence avec eux. Toujours les insulaires se tenaient en embuscade dans les bois pour attaquer les Espagnols. Le succès néanmoins ne répondit pas à leur attente, car les branches rom-

paient le coup de leurs flèches, tandis qu'elles les paraient mal des balles de fusil.

Toutefois les Espagnols purent se délasser de leurs fatigues. Ils célébrèrent le service divin dans une cabane de verdure placée à l'extrémité d'une belle allée d'arbres; ils firent la procession de la Fête-Dieu, élevèrent une croix et prirent possession du pays au nom de Philippe III. Un de leurs détachemens étant un jour allé à la découverte pour chercher des fruits, aperçut du haut d'une montagne un beau vallon qu'il traversa, et gagna une autre montagne à deux lieues de la côte, où le bruit du tambour excita la curiosité des Espagnols. Ils s'approchèrent en silence du village d'où il venait, et où les habitans dansaient gaîment sans aucune défiance. Les insulaires se voyant surpris se retirèrent précipitamment vers les montagnes, abandonnant leurs maisons, leurs femmes et leurs enfans; mais on jugea bientôt qu'ils n'avaient fui que parce qu'on les avait trouvés sans armes. Les Espagnols, restés maîtres du village, ne s'arrêtèrent pas à caresser les femmes; ils entrèrent dans les maisons, enlevèrent trois jeunes enfans, quatorze cochons et d'autres choses à leur usage, et reprirent à la hâte le chemin de leurs canots, dans la crainte d'être surpris à leur tour par les insulaires dans un lieu trop éloigné du secours de leurs vaisseaux. Ils repassaient dans le vallon lorsqu'ils entendirent de nouveau les cris des insulaires, accompagnés du bruit de leurs tambours. Se sentant poursuivis de près,

ils doublèrent le pas jusqu'au penchant de la montagne, et, malgré la fatigue qui les accablait, ils en gagnèrent le sommet avec toute la diligence dont ils furent capables. La nécessité de reprendre haleine les obligea de s'y arrêter. Les Indiens s'avancèrent en poussant leurs cris ordinaires, et lancèrent une grêle de flèches qui ne blessèrent personne. Les coups de fusil qu'on leur tira, et qui en blessèrent plusieurs, les forcèrent à reculer. Bientôt ils revinrent à la charge, et poursuivirent jusqu'auprès du rivage les Espagnols, qui étaient obligés de temps en temps de faire volte face pour recharger leurs mousquets et faire feu. La crainte de leurs armes ne portait pas les insulaires à lâcher prise; lorsqu'ils n'eurent plus de flèches, ils se campèrent sur les pointes des rochers, d'où ils lançaient de grosses pierres aux Espagnols; un soldat en fut blessé. Les Indiens n'abandonnèrent la partie que lorsqu'ils entendirent le bruit du canon des vaisseaux, et qu'ils virent les Espagnols accourir au secours de leur détachement.

On essaya de sortir du port de la Vera-Cruz, mais il fallut bientôt y rentrer; un si grand nombre de matelots tomba tout à coup malade, qu'il n'en restait plus assez pour la manœuvre. Cet accident fut attribué aux derniers poissons de la baie dont on avait mangé en grande quantité. La flotte ressemblait à une ville frappée de la peste. Néanmoins tous les malades recouvrèrent la santé. Durant ce second séjour on fit aussi quelques descentes sur

l'île, et l'on relâcha les enfans enlevés dans le village, dans l'espérance qu'ils aideraient au rétablissement de la paix avec les insulaires; mais cette attente fut déçue.

Les Espagnols appareillèrent pour la seconde fois le 5 juin; un coup de vent sépara les vaisseaux de la flotte. La capitane essaya en vain de regagner la baie. Incapable de soutenir la mer, elle dériva considérablement. Quiros, contrarié par les vents d'ouest, chercha inutilement l'île de Santa-Cruz de Mendaña; son projet était de se rendre ensuite à la Chine, mais ayant éprouvé de grandes contrariétés de temps, et son vaisseau étant en mauvais état, il fut décidé dans un conseil général qu'on abandonnerait ce projet, et qu'on ferait route pour la Nouvelle-Espagne. La traversée fut très-pénible, et ce ne fut qu'après avoir échappé à de grands dangers que la capitane atteignit le port de la Nativité au Mexique, le 3 octobre 1606, neuf mois après son départ du Callao.

Quiros s'embarqua ensuite pour l'Espagne. Il présenta au roi un mémoire dans lequel il donne une description détaillée des terres qu'il a découvertes. Il dit à Philippe III que l'idée qu'il a conçue de l'étendue de ces terres, est fondée sur ce qu'il a vu de ses propres yeux, et sur le rapport que Torrès, qui commandait sous ses ordres, a fait à sa majesté. « D'après son témoignage et le mien, ajoute-t-il, votre majesté peut être certaine que l'étendue de ces terres surpasse celle de l'Europe,

de l'Asie mineure, de la mer Caspienne et de la Perse ensemble, avec toutes les îles de la Méditerranée et de l'Océan, y compris l'Angleterre et l'Irlande. » Plus bas il ajoute que ces terres inconnues occupent le quart de la surface du globe; l'exagération est forte; elle vient sans doute de ce que Quiros était persuadé que toutes les îles et les terres qu'il avait vues, tant dans son dernier voyage que dans celui qu'il avait fait avec Mendaña en 1595, appartenaient à un grand continent qui, s'étendant de l'équateur au pôle antarctique, se prolongeait de l'est à l'ouest jusqu'au voisinage de l'Asie. Après avoir vanté la douceur du climat, la fertilité et tous les autres avantages de cette terre australe dont les contours ont long-temps figuré sur les cartes, Quiros termine son mémoire par une longue et ardente supplique dans laquelle il résume et accumule tous les motifs qui peuvent intéresser l'ambition, la vanité, l'avarice et la dévotion du monarque, et l'engager à former un grand établissement dans les îles dont il a pris possession au nom de sa majesté catholique, et il n'oublie pas les croix qui furent plantées à cette occasion, les processions qui furent faites, les messes qui furent chantées pour consacrer cet acte d'injustice et de violence : les Européens se sont persuadés pendant deux siècles, observe avec raison Fleurieu, qu'en paraissant associer le Dieu de l'univers à l'abus de leur intelligence, de leur industrie et de leur feu, ils légitimaient leur usurpation.

L'archipel du Saint-Esprit a été revu par Bougainville en 1768, et par Cook en 1774 : le premier l'a nommé *Grandes Cyclades*, le second, *New-Hebrides*.

Louis Vaz de Torrès, capitaine de l'amirante, après avoir été séparé de Quiros par la tempête, fit route au nord pour gagner les Philippines ; il toucha à plusieurs îles où abondaient l'or, les perles et les épiceries, et suivit pendant huit cent lieues une côte dont il enleva quelques habitans qu'il emmena avec lui ; enfin il arriva aux Philippines où il rendit compte de ses découvertes. En longeant les terres du sud de la Nouvelle-Guiane, il passa par le détroit qui sépare ce pays de la Nouvelle-Hollande ; mais cette découverte resta ignorée, parce que la relation de Torrès ne devint pas publique. Cook, dans le dix-huitième siècle, croyant être le premier qui franchissait ce détroit, lui imposa le nom de son vaisseau l'*Endeavour* ; il est juste de lui rendre celui de Torrès.

CHAPITRE IX.

Le Maire et Schouten. Spilberg.

Les états généraux des Provinces-Unies ayant accordé à la Compagnie des Indes orientales des lettres-patentes qui défendaient à tous les citoyens de la république de passer au sud du cap de Bonne-Espérance, et même dans le détroit de Magellan, pour aller aux Indes, et dans les pays connus et non connus, situés hors des limites de l'Océan atlantique. Cette prohibition, au lieu d'arrêter les spéculateurs, donna un nouvel essor à leur industrie. Les esprits se tournèrent d'abord vers les moyens d'éluder la loi; ensuite, on imagina de chercher à pénétrer par une nouvelle route dans le grand Océan.

On a dû voir, d'ailleurs, par les voyages qu'on vient de lire, combien le passage du détroit de Magellan offrait de difficultés, de fatigues et de dangers. C'était donc un important service à rendre à la navigation, que d'ouvrir, de l'Océan atlantique au grand Océan, une communication plus sûre et plus facile. C'est ce qu'entreprit Jacques Le Maire, et le succès a rendu son nom immortel.

Il était fils d'Isaac Le Maire, négociant très-entreprenant, qui demeurait à Egmont, près d'Alkmaar, dans la Nord-Hollande. La première idée du projet

est due à Isaac. Il en fit part à Guillaume Cornelis Schouten, navigateur expérimenté, qui était allé trois fois aux Indes orientales, qui en avait parcouru toutes les régions, et qui était animé du désir d'entreprendre de nouvelles découvertes. Celui-ci s'était persuadé, non sans raison, que le continent de l'Amérique devait se terminer au-delà de la Terre du Feu, que l'on savait entrecoupée d'un grand nombre de canaux. Tous les deux se flattèrent de pouvoir éluder le privilége de la Compagnie en prenant cette route nouvelle, qui n'avait pu être spécifiée dans les lettres-patentes des états généraux; et, si l'on découvrait de nouvelles terres, d'y faire un commerce avantageux. Isaac Le Maire devait fournir la moitié des frais de l'expédition, et Schouten, se chargeant de l'autre moitié, avec le secours de ses amis, prenait encore sur lui les soins de l'équipement et des préparatifs. Bientôt on vit entrer dans leurs vues divers négocians, qui la plupart exerçaient les premières charges municipales de la ville de Hoorn. Ils prirent tous, avec Isaac Le Maire, et Jacques, son fils, le titre de directeurs de la nouvelle association. Ils équipèrent, à Hoorn, le vaisseau *l'Eendragt* (*la Concorde*), du port de trois cent soixante tonneaux, avec soixante-cinq hommes d'équipage et dix-neuf pièces de canon de petit calibre. On arma également un petit bâtiment de cent dix tonneaux, nommé *le Hoorn*, avec vingt-deux hommes d'équipage et huit pièces de canon de petit calibre. L'expédition fut en outre fournie de pierriers, de

mousquets et de munitions de guerre, de chaloupes et de canots, d'agrès et de manœuvres de rechange, et tout ce qui était nécessaire pour l'accomplissement d'un tel voyage.

Comme le but de l'armement ne cessa point d'être un mystère pour le public, la principale condition de l'engagement, pour les officiers et les matelots, fut d'aller où le capitaine jugerait à propos de les conduire. On parla différemment d'une si singulière entreprise, et le peuple donna aux intéressés le nom de *Chercheurs d'or*; mais les directeurs s'attribuèrent le titre de *Compagnie australe*. Schouten commanda *la Concorde*, et Jacques Le Maire s'y embarqua comme directeur général de l'association. Il devait présider, en cette qualité, tous les conseils. La prééminence qu'elle lui donnait explique pourquoi, n'étant que négociant, il a partagé avec Schouten une gloire qui ne semble réservée qu'à des navigateurs de profession. Il est cependant juste de dire que Le Maire passait pour un homme expérimenté et d'une grande intelligence dans l'art de la navigation. On ne doit donc pas le considérer comme un simple subrécargue.

Ce fut le 14 juin 1615 que les deux bâtimens firent voile du Texel. Leur route n'eut rien de remarquable jusqu'au 5 octobre, que, sur le midi, à la hauteur de 4° 27′ du nord, on entendit un grand bruit à l'avant de *la Concorde*. Le pilote jetant les yeux autour de lui, vit l'eau toute rouge de sang. Son étonnement fut extrême. Mais on découvrit,

dans la suite, que c'était un monstre marin, dont la corne avait donné dans le bordage, avec tant de violence, qu'elle s'y était rompue. Lorsque le vaisseau fut mis en carène au port Désiré, on vit à l'avant, à sept pieds sous la ligne d'eau, une corne à peu près de la figure et de l'épaisseur d'une dent d'éléphant, qui n'était pas creuse, mais parfaitement remplie et d'un os fort dur, enfoncée dans le bois. Elle avait pénétré, au travers des trois bordages, plus d'un demi-pied dans l'épaisseur du bâtiment. Le sang était sorti de la plaie avec assez d'abondance pour teindre l'eau dans un grand espace.

Le 20 du même mois on passa la ligne. Les équipages ignoraient encore l'intention de leurs chefs; mais, le 25, Schouten fit la lecture d'un ordre de la Compagnie, portant que « les deux vaisseaux chercheraient un autre passage que celui de Magellan, pour entrer dans le grand Océan, et pour y découvrir certains pays méridionaux, dans l'espérance d'y faire d'immenses profits; et que si le ciel ne favorisait pas ce dessein, on se rendrait par la même mer aux Indes orientales. » Tout le monde reçut cette ouverture avec des transports de joie, et chacun se flatta de participer aux avantages d'une si grande entreprise.

Le 6 décembre on eut la vue du port Désiré, et le 9, on s'avança jusqu'à l'île que Noort avait nommée l'*île du Roi*. On envoya la chaloupe au rivage pour faire de l'eau.

On trouva sur une montagne des monceaux de pierres, qu'on eut la curiosité de remuer, et sous lesquels on vit des squelettes d'hommes, qui avaient dix et onze pieds de long. Pendant qu'on travaillait d'un autre côté à caréner les deux vaisseaux, le feu prit malheureusement au yacht, et s'étendit si promptement aux manœuvres, qu'il fut impossible de l'éteindre. Ainsi les Hollandais se trouvèrent resserrés dans le seul bâtiment qui leur restait.

Le 13 janvier 1616, on quitta le port Desiré; le 18, on laissa les îles de Sébald à trois lieues au sud-est, et l'on se trouva vers midi à la hauteur de 51° sud. La navigation fut tranquille jusqu'au 24. Le matin du 23, après avoir vu la terre à droite, à la distance d'une lieue, on trouva fond à quarante brasses. La côte courait à l'est-sud-est, et présentait de hautes montagnes couvertes de neige. Vers midi, on en trouva l'extrémité; mais on en découvrit une autre à l'est, qui parut aussi fort élevée. On jugea que la distance entre ces deux côtes pouvait être d'environ huit lieues, et qu'il y avait un passage entre deux. Cette opinion fut confirmée par la vue des courans qui portaient au sud dans cet espace. A midi on se trouvait à 54° 46′ sud. Un vent du nord porta légèrement le navire hollandais vers l'ouverture. Mais sur la brune, il fut pris d'un calme, et pendant toute la nuit il ne fut porté que par les courans. On vit des milliers de baleines qui mirent l'équipage dans la nécessité de courir

des bordées et de faire d'autres manœuvres pour les éviter.

Le matin du 25, on se trouva proche de la côte orientale, qui était fort haute et fort entrecoupée, et qui, du côté septentrional, courait à l'est-sud-est, autant que la vue pouvait s'étendre. On lui donna le nom de *Staaten Land* (Terre des États), et celle qui était à l'ouest fut nommée *Maurice de Nassau*. Schouten et Le Maire se flattèrent de trouver sur ces côtes de bonnes rades et des baies de sable, parce que des deux côtés on voyait des rivages sablonneux. Le poisson, les pingoins et les phoques y sont en abondance; mais on n'y découvre pas un arbre. On avança beaucoup au sud-sud-ouest avec un vent de nord. On était à 55° 36′, d'où, gouvernant au sud-ouest, on remarqua que la côte méridionale de l'ouverture, depuis l'extrémité occidentale de la terre de Maurice de Nassau, courait à l'ouest-sud-ouest et au sud-ouest, et qu'elle ne cessait pas d'être haute et entrecoupée.

Vers le soir, le vent s'étant rangé au sud-ouest, les lames furent très-grosses pendant la nuit, et l'eau fort bleue; ce qui fit conclure que ce passage était d'une extrême profondeur. On ne douta point que ce ne fût le grand Océan, et qu'on n'eût heureusement découvert un passage ignoré jusqu'à ce jour. Bientôt il ne put en rester aucun doute. On vit des oiseaux de mer qui avaient le corps aussi gros que des cygnes, et dont chaque aile étendue n'avait pas moins d'une brasse de long. Ils venaient

se percher sur le navire, et se laissaient prendre par les matelots ; ce sont des albatros.

Le 26, à la hauteur de 57°, on essuya une grosse tempête du sud, qui dura vingt-quatre heures, pendant lesquelles on mit à la cape, sans cesser de courir au sud. La haute côte se montrait toujours au nord-ouest. On y tourna la proue ; et le 26 à midi, on était à 56° 51′. Le froid était extrême. Il tomba des nuées de grêle. Le matin du 29, après avoir couru au sud-ouest, on découvrit deux îles à l'ouest-sud-ouest. On en approcha vers midi. C'étaient des rochers gris et arides, à 57° sud. Ils furent nommés îles *Barnevelt*, du nom du grand pensionnaire de Hollande. On suivit alors l'ouest-nord-ouest ; et sur le soir on revit les terres au nord-ouest et au nord-nord-ouest. On n'y apercevait que de hautes montagnes couvertes de neiges, qui se terminent par un cap fort pointu, qu'on nomma le *cap de Hoorn*, à 58° 48′. De là on tourna les voiles à l'ouest, à la faveur d'un courant fort rapide. Le 30, on suivit la même route avec les mêmes courans. L'eau était bleue et la mer toujours grosse, ce qui redoubla l'espérance de trouver le passage qu'on cherchait. Le reste du jour et le lendemain les vents furent variables. On ne voyait plus de terres, le cap était doublé. Les lames roulaient de l'ouest, et l'eau continuait d'être fort bleue. On se crut plus certain que jamais d'être entré dans le grand Océan, et de n'avoir plus de terres à la proue.

Le 3 février, à midi, on était à 59° 25′. On ne

découvrit point de terres, et l'on ne vit aucune marque qu'il y en eût au sud. Le 12, les deux chefs de cette heureuse expédition ne balancèrent plus à faire célébrer leur découverte par une fête publique; et, après une délibération du conseil, ce passage, trouvé avec tant de bonheur entre la terre de Maurice de Nassau et la terre des États, fut nommé *le détroit de Le Maire.*

Pendant le temps qu'on avait employé au passage de ce nouveau détroit, on avait eu, presque sans cesse, une mer agitée, des pluies, d'épais brouillards, et beaucoup de grêle et de neige. Mais la joie du succès et l'espérance d'en recueillir bientôt le fruit inspirèrent aux Hollandais une constance égale.

On se dirigea ensuite sur l'île de Juan Fernandès, où l'on essaya de relâcher; mais les vents et les courans en ayant empêché, l'on poursuivit la route au nord-ouest. Le 11 mars, on passa pour la seconde fois le tropique du Capricorne, en gouvernant au nord-ouest avec un bon vent. Ensuite on trouva les vents alisés de l'est et de l'est-sud-est. Le 15, à 18°, on changea de route; et courant à l'ouest, on aperçut quantité d'oiseaux, surtout des paille-en-cul, qui ont le corps aussi blanc que la neige, le bec rouge, la tête rougeâtre, avec des queues blanches fendues, d'environ deux pieds de longueur.

Cependant la moitié de l'équipage se trouvait infectée du scorbut, et le frère de Schouten, qui

avait précédemment été capitaine du yacht, en était mort. On faisait des veux ardens pour la vue de la terre. Le 10 avril, on découvrit une île fort basse et de peu d'étendue, d'où l'on ne put tirer que des herbages et de l'eau de pluie qui était tombée le même jour. On n'y voyait qu'une seule bordure d'arbres verts. Cette île, qui fut nommée *Het Honden Eylandt* (l'île des Chiens), parce qu'on crut y avoir aperçu trois de ces animaux qui n'aboyèrent point et qui ne jetèrent aucun cri, est à 12°; et, suivant l'estimation des pilotes, à neuf cent vingt-cinq lieues de la côte du Pérou. Les brisans y sont fort impétueux.

Le vent ayant commencé à souffler du nord, on courut à l'ouest dans l'espérance de rencontrer les îles de Salomon. Le 14, on découvrit à l'est une grande île fort basse. Vers le soir, on n'était pas à plus d'une lieue de la terre, lorsqu'on vit venir un canot monté de quatre insulaires, nus et peints de rouge, à l'exception de leurs cheveux, qui étaient noirs et fort longs. Ils s'approchèrent du vaisseau, à la portée de la voix, invitant les Hollandais, par des cris et des signes, à descendre au rivage. Mais comme on ne put les entendre, et qu'en approchant de l'île on ne trouva point de fond ni de changement d'eau, sans compter que la côte était couverte d'un grand nombre d'insulaires dont on ignorait les dispositions, on prit le parti de s'éloigner. Cette île est fort longue, mais elle a peu de largeur. On y voyait quantité d'arbres qu'on prit pour des pal-

miers et des cocotiers. Sa hauteur est de 15° 15′ sud; son rivage parut de sable blanc.

Après avoir fait pendant la nuit environ dix lieues au sud-sud-ouest, on fut surpris le matin de se trouver fort près d'une côte, où l'on vit encore plusieurs hommes nus. Trois d'entre eux partirent dans un canot et s'approchèrent de la chaloupe. Ils y furent traités avec tant de douceur, qu'un des trois eut la hardiesse de monter sur le vaisseau; mais au lieu de prêter l'oreille aux discours des Hollandais, il se mit à tirer les clous des petites fenêtres d'une cabane, et son adresse parut extrême à les cacher dans ses cheveux. Les deux autres, tournant autour du vaisseau, tiraient de toute leur force les grandes chevilles, et s'irritaient de ne pouvoir les arracher. On jugea qu'ils n'avaient d'estime que pour le fer. Ils étaient peints du haut en bas de diverses figures qui semblaient représenter des serpens, des dragons et d'autres objets monstrueux. Le fond de la couleur était bleu, tel que celui qui reste d'une brûlure causée par de la poudre à canon. On leur versa du vin dans leur canot; mais, après l'avoir bu, ils refusèrent de rendre la coupe. Cependant, comme ils n'avaient pas donné d'autre marque de férocité, on envoya la chaloupe au rivage avec quatorze hommes, dont huit étaient armés de mousquets, et six de grands sabres. A peine eurent-ils touché la terre, que trente de ces barbares, sortant d'un bois avec de grosses massues, entreprirent de leur arracher leurs armes et de tirer la chaloupe à sec. Ils s'étaient

déjà saisis de deux Hollandais, qu'ils s'efforçaient de traîner dans les bois. Mais les mousquetaires tirèrent sur eux trois coups, qui en blessèrent quelques-uns mortellement, et qui firent prendre la fuite aux autres. Avec leurs massues, ils portaient une autre arme dont le bout paraissait garni de branches ou d'épines. Ils avaient aussi des frondes avec lesquelles ils lançaient d'assez grosses pierres, dont ils ne blessèrent néanmoins personne. On ne leur vit point d'arcs et de flèches. Quelques femmes, poussant de grands cris, prirent à la gorge ceux qui paraissaient disposés à tenir ferme. Les Hollandais s'imaginèrent qu'elles voulaient les dérober au péril et les forcer de se retirer.

Cette île fut nommée *Eylandt-sonder-Grondt* (île sans fond), parce qu'on n'en trouve point sur ses bords. Sa hauteur est de 15° sud, à cent lieues de l'île des Chiens. Le rivage était planté de palmiers; mais l'intérieur de l'île paraissait couvert d'eau. Une terre si ingrate, et des habitans si sauvages, firent prendre aussitôt le large aux Hollandais, malgré les gémissemens de leurs malades. Ils trouvèrent la mer assez unie, et sans brisans, ce qui leur fit juger qu'il y avait assez proche d'autres terres au sud. Le matin du 16, ils eurent la vue d'une autre île au nord, dont ils s'approchèrent avec de meilleures espérances. Ils n'y trouvèrent pas plus de fond qu'à la précédente, et le milieu en était aussi submergé. Elle était bordée d'arbres, qui n'étaient ni des palmiers, ni des cocotiers. Les

matelots de la chaloupe, qui allèrent sonder jusqu'au rivage, n'aperçurent point d'hommes; mais ils découvrirent assez proche de la mer, une mare d'eau douce, d'où les brisans ne leur permirent pas d'emporter plus de quatre barils. Ils se fournirent plus heureusement d'une sorte d'herbe qui avait le goût du cresson, et dont on fit cuire une pleine chaudière, qui soulagea beaucoup les malades. Cette île est à quinze lieues de celle qu'on venait de quitter. On lui donna le nom de *Waterlandt* (pays d'eau).

Le matin du 18, on découvrit encore une île basse, au sud-ouest, à vingt lieues de la précédente, et l'on y trouva fond sur vingt, vingt-cinq et quarante brasses, près d'une pointe, sous laquelle un banc étroit s'avance en mer, et paraît finir à la portée du mousquet. Ceux qui descendirent au rivage n'eurent pas peu de peine à traverser les brisans. Ils entrèrent assez loin dans un bois, d'où la vue de quelques sauvages les fit retourner promptement à bord. Mais ils furent suivis d'une légion de mouches, qui s'attachèrent, avec une étrange opiniâtreté, à leurs visages et à leurs mains. La chaloupe même et les rames en étaient couvertes. On ne put s'en délivrer pendant quatre jours; et l'on ne dut la fin de ce tourment qu'à un vent frais, qui les fit disparaître en un instant. On ne manqua point de donner à l'île le nom de *Het Vliegen Eylandt* (l'île-des-Mouches).

Outre les ravages du scorbut, le besoin d'eau

commençait à se faire sentir si vivement, qu'on était réduit à tendre des linceuls et des voiles pour rassembler l'eau des moindres pluies. Le 23, à 15° 4′ sud, le vaisseau eut beaucoup à souffrir d'une grosse mer, dont les lames roulaient du sud, quoique les vents fussent du nord-est, et particulièrement de l'est et de l'est-quart-de-sud-est. Quelques-uns se persuadèrent que la terre australe qu'on cherchait était encore à deux cent cinquante lieues devant eux. Le jour d'après et le 25, les lames continuèrent de rouler du sud, comme elles roulent ordinairement du nord-ouest dans la mer d'Espagne. Le 3 mai, en courant à l'ouest, vers 15° 3′ sud, on vit pour la première fois des dorades dans la mer du Sud. Suivant le calcul des pilotes, on était alors à mille cinq cent dix lieues des côtes du Pérou et du Chili, immense éloignement dans une mer si peu connue. Les malades se livraient au désespoir. Enfin, le 9 à midi, on découvrit une voile, qu'on reconnut bientôt pour une barque de sauvages. Elle venait du sud; et, portant au nord, elle passa par le travers du vaisseau. Schouten fit tirer inutilement ses pièces de chasse pour la faire amener. Sa légèreté lui fit gagner le vent. Mais la chaloupe, qui était encore plus fine de voiles, l'ayant jointe enfin, et n'en étant plus qu'à la demi-portée du mousquet, lui en tira quatre coups. Aussitôt, d'un assez grand nombre de sauvages, plusieurs se précipitèrent dans les flots, et les autres y jetèrent diverses provisions, telles que des nattes et des poules. Les Hollandais

de la chaloupe n'ayant pas trouvé de résistance dans la barque, se hâtèrent de la conduire à bord pour retourner au secours de ceux qui s'étaient jetés dans la mer. Il n'y restait que deux hommes et huit femmes, avec trois enfans à la mamelle, et quelques autres de neuf ou dix ans. On en fit sortir les deux hommes, qui se jetèrent aux pieds des officiers. L'un était un vieillard, qui avait la tête grise. On ne comprit rien à leur langage; mais on les traita fort humainement.

La chaloupe ne put retirer des flots que deux hommes qui se soutenaient encore sur une rame. Ils montraient de la main le fond de la mer, où ils voulaient faire entendre que leurs compagnons étaient ensevelis. Tous ces insulaires étaient absolument nus, et peints de rouge; les femmes n'avaient qu'une petite pièce d'étoffe au milieu du corps. Vers le soir, on fit rentrer les hommes dans leur barque. Ils y reçurent des embrassemens fort affectueux de leurs femmes, qui les croyaient perdus. Pour quelques bijoux de verre, dont on leur fit présent, elles donnèrent deux nattes très-fines, et quelques cocos, les seuls qui leur restaient, comme elles le firent entendre par leurs signes. En effet, on leur vit boire de l'eau de mer, dont elles donnèrent aussi à leurs enfans, ce que les Hollandais ne virent pas sans admiration.

Leur barque était d'une fabrique extrêmement singulière. Elle était composée de deux longs et beaux canots, entre lesquels il y avait quelque es-

pace. Au milieu de chaque canot régnaient deux larges planches, d'un bois fort rouge, sur lesquelles l'eau pouvait couler, et d'autres planches les joignaient d'un bord à l'autre. Elles étaient fort bien liées toutes ensemble; mais elles n'allaient pas jusqu'aux deux bouts. L'avant et l'arrière étaient couverts de longues pointes, ou de longs becs, qui n'étaient pas moins capables de les garantir de l'eau. Un des canots avait un mât, avec un voile d'artimon et sa vergue. Ce mât était terminé par un taquet. La voile était de nattes; et, de quelque côté que vînt le vent, ces sauvages savaient le prendre. Ils pouvaient faire leurs navigations sans boussole, et sans autres instrumens que des hameçons pour la pêche, dont le haut était de bois, et le bas d'un os noir, ou d'écaille de tortue. Ils en avaient même de nacre de perles. Leurs cordages étaient bons et de l'épaisseur d'un câble; filés ou tissus d'une matière qui ressemblait beaucoup à celle des cabas de figues, qui viennent d'Espagne. Après avoir reçu la liberté de s'éloigner du navire, ils prirent leur route au sud-est.

Le 10, en gouvernant à l'ouest et au sud-ouest, on vit, à la gauche du navire, des terres fort hautes, à la distance d'environ huit lieues. Leur couleur paraissait bleue. On continua d'avancer tout le reste du jour, sans en pouvoir approcher; mais le lendemain, après avoir louvoyé toute la nuit, on se trouva proche d'une île fort élevée, à deux lieues de laquelle on en découvrait une autre au

sud. Le navire passa sur un banc où la profondeur de l'eau n'était que de quatorze brasses, fond pierreux. Aussitôt qu'on l'eut passé, on ne trouva plus de fond, quoiqu'on ne fût qu'à deux lieues de la terre. La chaloupe fut mise en mer. Après quelques recherches, elle revint annoncer qu'elle avait trouvé, à la pointe de la première île, bon fond de sable, sur vingt-cinq brasses. On ne fit pas difficulté d'y mouiller, à la vue de plusieurs canots qui bordaient le rivage. Cette île est proprement une haute montagne. On y découvrit un grand nombre de cocotiers, qui relevèrent le courage des malades, et qui leur firent donner le nom d'*île des Cocos*. L'autre, plus longue et plus basse, s'étend de l'est à l'ouest.

Lorsque le bâtiment fut établi sur ses ancres, trois petits bâtimens sauvages en vinrent faire le tour, et dix ou douze canots l'abordèrent. Quelques-uns déployèrent de petits pavillons blancs, et les Hollandais en arborèrent aussi. Les canots portaient chacun trois ou quatre hommes. Ils étaient arrondis à l'avant, aigus à l'arrière, et composés d'une seule pièce de fort beau bois rouge. En approchant du navire, les insulaires sautaient dans l'eau, et venaient à bord à la nage, les mains pleines de cocos et de racines d'*ubas*, qu'ils troquaient pour des clous et de la verroterie, deux marchandises dont ils paraissent faire beaucoup de cas. Ils donnaient quatre ou cinq cocos pour un clou, ou pour quelques grains de verre. Mais ils vinrent à bord en si

grand nombre, que l'espace manquait pour s'y tourner. Schouten, regrettant de n'avoir aucun abri à la pointe de l'île, envoya sonder autour de la côte pour en trouver un plus sûr. La chaloupe ne fut pas plus tôt éloignée du navire, qu'elle se vit environnée d'une multitude d'autres canots. Les sauvages avaient l'air furieux, et portaient de gros bâtons d'un bois très-dur, dont la pointe était tranchante. Ils abordèrent la chaloupe, dans l'intention apparemment de s'en saisir. Alors la nécessité de se défendre força les Hollandais à tirer trois coups au milieu d'eux. Le bruit et la flamme ne parurent pas les effrayer, mais lorsqu'au troisième coup, qui en perça un dans la poitrine, ils virent sortir la balle par le dos, et leur compagnon tomber sans mouvement, ils ne pensèrent qu'à s'éloigner. Ces insulaires avaient beaucoup de penchant au larcin. Malgré l'effroi dont ils avaient paru saisis, un d'entre eux, plongeant dans la mer à la vue des Hollandais, déroba sous l'eau un plomb de sonde. A bord du vaisseau, ils prenaient tout ce qui tombait sous leurs mains, et se sauvaient à la nage avec leur proie. Les uns volèrent des oreillers et des couvertures; d'autres des couteaux; et leur passion la plus vive étant pour le fer, ils faisaient de grands efforts pour arracher les clous et les chevilles du bâtiment. On se crut obligé le soir de hâler la chaloupe, par précaution pour la nuit. Ils étaient hauts, robustes, et bien proportionnés dans leur taille. Quoique leur nudité fût égale, ils n'a-

vaient pas la même ressemblance dans la manière dont ils portaient leurs cheveux : les uns les avaient courts, d'autres frisés avec art, d'autres tressés et liés diversement. La situation de leur île est à 16° 10′ sud.

Le lendemain, paraissant avoir tiré quelque fruit de l'expérience, ils apportèrent avec plus de modération des cocos, des bananes, des racines d'ubas, quelques petits porcs, et de grandes jarres d'eau douce. Leur ardeur ne s'exerça qu'entre eux : chacun voulant être le premier à bord, sautait de son canot, et plongeait au travers des autres ou dessous, pour vendre ce qu'il portait entre les dents ou dans ses mains. Aussitôt qu'ils avaient fait leur marché, la plupart retournaient à leurs canots. Quelques-uns ne se lassaient point d'admirer la force et la grandeur du navire. Ils se glissaient en bas le long du gouvernail ; et, frappant sous l'eau contre le bordage, ils paraissaient observer sa force dans les différentes parties. Un autre canot apporta un sanglier noir, et l'on crut connaître à divers signes que c'était un présent de la part du roi, surtout lorsque ceux qui l'avaient apporté refusèrent les présens qu'on voulut aussi leur faire. Bientôt le roi vint lui-même dans une grande pirogue à voiles, de la forme des traîneaux qui servent, en Hollande, à courir sur la neige. Il était escorté de vingt-cinq canots. Le nom de sa dignité, qu'on entendit répéter plusieurs fois, était *latou*. On le reçut au son des trompettes et des tambours. Sa surprise parut assez vive, pour

faire juger qu'il n'avait jamais rien entendu d'approchant. Les insulaires de sa suite firent beaucoup d'honneurs et de caresses à l'équipage hollandais, ou du moins ils inclinaient souvent la tête; ils frappaient dessus avec le poing; ils faisaient d'autres postures, qu'on ne pouvait prendre que pour des civilités. Le roi même, s'étant approché du vaisseau, poussa de grands cris, et parut témoigner sa joie par des agitations de corps qui furent imitées de tous ses gens. Il n'avait rien qui le distinguât d'eux. Dans sa nudité, qui était la même, on ne s'apercevait de son rang qu'à la soumission avec laquelle il était obéi. Schouten l'invita par des signes à passer à bord. Il n'eut pas la hardiesse de s'y exposer. Son fils y passa, et fut traité avec distinction. Ceux qui montèrent avec lui se jetèrent à genoux, baisèrent les pieds des chefs, et marquèrent de l'admiration pour tout ce qui frappait leurs yeux. Ils semblaient presser les Hollandais, par leurs signes, de descendre sur leur côte, et de prendre confiance à leur amitié. On reçut d'eux trois hameçons, qui pendaient à des roseaux un peu plus gros que les nôtres, avec des crocs de nacre de perle.

Le 13, on fut sollicité si vivement par d'autres canots de s'approcher de la seconde île, qu'enfin l'ancre fut levée par complaisance. Pendant le jour, on vit venir environ quarante-cinq canots, qui furent suivis d'une flotte de vingt-trois petits bâtimens à voile. Ces bâtimens portaient chacun vingt-cinq

hommes, et les canots quatre ou cinq. Le commerce se fit d'abord avec de grandes apparences de bonne foi ; mais ce prélude n'était qu'une préparation à la plus noire perfidie. Le roi se trouvait dans un des petits bâtimens. En vain renouvela-t-on les instances pour le faire passer à bord. Son obstination parut d'autant plus suspecte, que toute sa flotte environnait le vaisseau. Enfin, il quitta son bâtiment pour passer dans un canot. Son fils passa dans un autre, et tous leurs gens firent aussitôt un grand cri, qui était apparemment le signal de l'assaut. En effet, le bâtiment que le roi venait de quitter aborda le vaisseau avec autant de force que s'il avait espéré de le couler à fond et de passer par-dessus. Mais ce grand choc n'eut pas le succès qu'il s'était promis. Les étraves des deux canots qui soutenaient la machine du bâtiment se brisèrent ; et, dans leur surprise, les sauvages qui les montaient s'élancèrent dans les flots. Alors tous les autres commencèrent à jeter une nuée de pierres qui étaient capables d'effrayer les Hollandais. Schouten se contenta d'ordonner une décharge de la mousqueterie et de trois pierriers chargés de balles et de vieux clous. Quantité d'insulaires tombèrent sans vie. Le reste, transporté de frayeur à la vue d'une si terrible exécution, se hâta de retourner au rivage. Il y avait beaucoup d'apparence que, pour cette entreprise, le roi avait rassemblé toutes ses forces ; car on compta plus de mille hommes dans sa flotte, entre lesquels on en distingua un qui avait la blancheur d'un Européen.

Schouten ne laissa pas de faire lever l'ancre, pour se garantir d'une nouvelle surprise. Tout l'équipage, qui n'avait pas eu le temps de faire assez d'eau, lui demandait la permission de descendre, et d'employer la force. Une juste prudence lui fit réprimer cette ardeur. Cette seconde île fut nommée *Verraders-Eylandt* (île des Traîtres).

Le 14, on découvrit une autre île, à cinquante lieues des deux dernières; et le désir qu'on eut d'y faire de l'eau lui fit donner le nom de *Goede hoope* (l'Espérance); mais ne trouvant point de fond, on mit la chaloupe en mer pour sonder le long du rivage, où l'on trouva quarante brasses, et quelquefois vingt à trente brasses; mais toujours si proche de l'île, qu'à deux longueurs de la chaloupe on cessait absolument d'en trouver; d'ailleurs la mer brisait avec tant de violence contre la côte qu'il aurait été difficile d'y descendre. On ne voyait dans l'île que des rochers bruns qui étaient verts au sommet, et des terres noires plantées de cocotiers. Quelques maisons s'offraient dans l'éloignement, et l'on aperçut même un gros bourg. En général, cette île est montueuse, quoique les montagnes y soient d'une hauteur médiocre. Pendant que la chaloupe continuait de sonder, on vit paraître dix ou douze canots qui s'en approchèrent avec des intentions suspectes. Les Hollandais n'étant qu'au nombre de huit, se crurent obligés, pour leur sûreté, de tirer quelques coups de mousquet dont ils tuèrent deux hommes; l'un fut aus-

sitôt renversé, et l'autre, après avoir essuyé pendant quelques instans le sang qui sortait de sa plaie, tomba aussi dans la mer. Cet exemple effraya les autres ; mais le vaisseau n'en remit pas moins à la voile.

Le 18, on était à 16° 5′ sud avec des vents de l'ouest extrêmement variables. Schouten représenta au conseil qu'on avait déjà fait environ seize cents lieues à l'ouest des côtes du Pérou et du Chili sans avoir découvert la terre australe qu'on cherchait, et qu'il n'y avait aucune apparence de réussir plus heureusement ; qu'on s'était même avancé à l'ouest beaucoup au-delà de son intention ; qu'en continuant cette route, on se trouverait infailliblement au sud de la Nouvelle-Guinée, et que si l'on n'y découvrait point de passage, comme on n'en avait aucune certitude ni la moindre connaissance, le vaisseau et l'équipage couraient sans doute à leur perte, puisqu'il serait impossible de retourner à l'est, contre les vents qui, dans ces mers, soufflent continuellement de cette partie ; enfin qu'il restait fort peu de vivres, et qu'on ne voyait aucun moyen de s'en procurer ; d'où il conclut qu'il était nécessaire de changer de route, et de mettre le cap au nord pour se rendre aux Moluques par le nord de la Nouvelle-Guinée.

Cet avis étant approuvé du conseil, on tourna aussitôt les voiles au nord-nord-ouest jusqu'au lendemain qu'avec un vent du sud on porta droit au nord. Le 21, on se trouva proche d'une île d'où

vingt canots vinrent à bord avec des marques extraordinaires de franchise et de douceur. Cependant un des insulaires qui était armé d'une zagaie fort aiguë, menaça un matelot de l'en frapper. Leurs cris, qui s'élevèrent au même moment, furent pris pour un signal d'attaque. On leur tira deux coups de canon et quelques coups de mousquet, qui en blessèrent deux et qui forcèrent les autres à s'éloigner; ensuite la chaloupe s'étant approchée de la terre avec la sonde, les insulaires de six ou sept canots dont elle se vit environnée, s'efforcèrent d'y entrer et d'arracher leurs armes aux matelots. Cette violence attira sur eux une décharge de mousqueterie qui en tua six et qui en blessa un plus grand nombre. Dans une extrémité moins pressante, surtout après tant d'exemples de la barbarie des insulaires, on n'aurait pensé qu'à s'éloigner; mais le capitaine se mit lui-même dans la chaloupe, trouva un fort bon mouillage assez proche, dans une baie voisine peu éloignée d'une rivière. La mer y était fort unie; l'ancre y fut jetée devant l'embouchure de la rivière; de sorte qu'en descendant au rivage, sur l'un ou l'autre bord, le canon mettait les matelots à couvert de l'insulte des sauvages.

Le même jour, on vit paraître plusieurs canots qui vinrent échanger paisiblement diverses provisions pour des clous, des couteaux et des grains de verre. Ils n'étaient pas moins exercés au vol que les habitans des autres îles, ni moins adroits à plonger.

Leurs maisons, qu'on aperçevait du vaisseau, étaient couvertes et fermées de feuilles d'arbres, de forme ronde, et terminées presque en pointe. Elles avaient à peu près vingt-cinq pieds de tour, et dix ou douze de hauteur, avec un trou pour porte, par lequel on ne pouvait passer qu'en se baissant jusqu'à terre. On y trouva pour meubles quelques herbes aussi sèches que le foin, qui servent de lit aux habitans, avec un ou deux hameçons et leurs verges, et dans quelques-unes des massues de bois.

L'inquiétude où l'on était sans cesse à la vue d'un grand nombre de canots qui s'assemblaient de toutes les parties de l'île, et le refus que les insulaires faisaient constamment de venir à bord, firent prendre au capitaine la résolution d'envoyer à terre trois de ses gens pour y demeurer en ôtages. On retint en même temps six des principaux sauvages qu'on s'efforça d'apprivoiser par la bonne chère et des présens. Les autres ne marquaient pas moins d'affection aux trois Hollandais. Le roi même leur rendit toutes sortes d'honneurs; il tint près d'une demi-heure ses deux mains l'une contre l'autre, et son visage dessus, se baissant presque à terre, et demeurant dans cette posture pour attendre apparemment que les Hollandais lui fissent la même révérence. Ils s'avisèrent de la faire; aussitôt il baisa leurs pieds et leurs mains. Un autre insulaire qui était assis près de lui, pleurait à chaudes larmes et leur tenait des discours auxquels ils ne comprenaient rien. Enfin le roi retira ses pieds de

dessous son derrière, sur lequel il était assis, et, se les passant sur le cou, il s'humilia et se roula, suivant l'expression de l'auteur, *comme un ver de terre*. Les présens qu'on lui fit parurent lui plaire beaucoup. Cependant il marqua une passion si vive pour une chemise blanche qu'Aris, un des trois Hollandais, avait mise le jour même, qu'ils furent obligés d'en envoyer chercher une autre à bord pour la lui offrir. En revanche, il leur donna trois petits porcs.

Après cette espèce de traité, on ne trouva pas de difficulté à faire de l'eau. Cependant on y envoya toujours deux chaloupes, dont l'une était armée, pour défendre celle qui portait les tonneaux. Il s'y rendit un si grand nombre de sauvages que les matelots en étaient embarrassés; mais tout se passa sans désordre. Le roi s'empressait lui-même d'écarter les importuns, ou les faisait chasser par ses officiers, avec beaucoup de fermeté à se faire obéir. On ne vit pas moins d'insulaires autour du vaisseau. Un d'entre eux étant monté par l'arrière, entra dans la chambre, d'où il emporta un sabre avec lequel il eut l'adresse de s'échapper à la nage. On dépêcha sur lui un canot qui ne put le joindre. Schouten fit porter ses plaintes aux officiers du roi: sur-le-champ ils cherchèrent le voleur, et l'ayant amené, quelque éloigné qu'il fût déjà, ils mirent le sabre aux pieds de ceux qui le redemandaient. Ils montraient avec les doigts qu'ils lui passaient sur la gorge, que si son crime était connu du roi,

il lui en coûterait la tête. Depuis ce jour, on ne s'aperçut pas du moindre vol à bord et sur le rivage.

Les insulaires redoutaient extrêmement les armes à feu. Une décharge de mousqueterie les faisait fuir en tremblant; mais on les épouvanta beaucoup plus lorsqu'on leur fit entendre par des signes que les grosses pièces tiraient aussi; le roi parut désirer une fois ce spectacle: on eut cette complaisance pour lui. Sa propre attente et toutes les assurances qu'on lui avait données, ne l'empêchèrent pas lui-même de prendre la fuite avec tous ses gens, et lorsqu'il fut revenu avec eux, on eut peine encore à les remettre de leur frayeur. Alors Schouten ne fit pas difficulté de leur renvoyer leurs ôtages, et les trois Hollandais revinrent librement à bord. Le jour suivant, on fut agréablement surpris d'y voir venir quelques-uns des principaux sauvages avec leurs femmes. Ils portaient au cou des feuilles vertes de cocos, qui étaient la marque de leur grandeur, et dans les mains des branches vertes avec une banderole blanche pour signe de paix et d'amitié. Ils firent les mêmes révérences qu'on avait vu faire au roi. Schouten les reçut dans sa chambre, où leur admiration tomba particulièrement sur une montre, une sonnette, un miroir et des pistolets. Après leur avoir fait quelques présens, pour eux-mêmes et pour le roi, on prit l'amusement de la pêche avec eux. Entre plusieurs poissons, on trouva dans le filet deux raies d'une forme extraordinaire. Outre

qu'elles étaient fort épaisses, elles avaient la tête grosse, la peau tachetée comme un épervier, les yeux blancs, deux grandes nageoires, la queue étroite et fort longue, et deux petites nageoires aux côtés. En général, si l'on excepte la queue, elles ressemblent beaucoup aux chauves-souris.

Les Hollandais se crurent obligés à des retours de politesse. Le Maire et Aris Classon descendirent dans l'île, précédés des trompettes, et portant, comme en cérémonie, un petit miroir et d'autres bagatelles pour le roi. Ils trouvèrent sur le rivage un homme courbé sur des pierres, les mains jointes sur la tête et le visage contre terre. C'était le roi même, et cette posture était une révérence. Ils le relevèrent pour se rendre avec lui dans sa maison, qu'ils trouvèrent remplie de spectateurs ou de ses officiers. On étendit deux petites nattes, sur lesquelles le roi s'assit avec eux. Les trompettes ayant commencé alors à sonner, l'étonnement et la frayeur se répandirent également dans l'assemblée. Un seigneur, que les Hollandais prirent pour un second roi, ou pour la seconde personne de l'île, entra doucement, le visage tourné vers les étrangers, quoiqu'il marchât de côté. Lorsqu'il fut devant eux, il s'élança tout d'un coup derrière leur natte, en prononçant quelques mots d'un ton d'autorité; ensuite il fit un grand saut en l'air pour retomber assis, les jambes croisées sous lui. Comme la chambre était pavée de pierres, les Hollandais s'étonnèrent qu'il ne se fût pas cassé les jambes. Il

fit alors une harangue ou une prière, après laquelle on servit une sorte de limons, à peu près du goût des melons d'eau. Le breuvage était composé de racines bouillies. Entre les honneurs qu'on fit aux étrangers, on étendit quantité de nattes pour les faire marcher dessus. Les deux rois leur firent présent de leurs couronnes, qu'ils mirent eux-mêmes sur la tête de Le Maire et d'Aris. C'était un cercle de plumes blanches, longues et étroites, mêlées en quelques endroits de petites plumes vertes et rouges, qui venaient des perroquets de l'île. On y voit un autre oiseau, dont l'auteur juge que les insulaires font beaucoup de cas, parce que tous les conseillers du roi en avaient un perché près d'eux, sur un petit bâton. Ces oiseaux, qui ont quelque ressemblance avec le pigeon, sont blancs jusqu'aux ailes, et noirs dans tout le reste du corps, à la réserve de quelques plumes rougeâtres qu'ils ont sous le ventre. Le Maire offrit aux deux rois quelques présens de peu de valeur, qui devinrent de précieuses richesses entre leurs mains.

Le 29, quelques Hollandais entreprirent de visiter l'île. Le roi et son frère s'étant empressés de les accompagner, ils montèrent sur un terrain fort élevé, d'où ils ne virent que des lieux sauvages et quelques vallées stériles. Ils trouvèrent une terre rouge, dont les femmes du pays font une teinture qui leur sert à se frotter la tête et les joues. En retournant au rivage, ils passèrent par des lieux plus rians, et plantés de cocotiers, qui étaient chargés

de fruits. Là, tandis qu'ils se reposaient sous ces arbres, le frère du roi, sans autre secours qu'un petit lien qu'il s'attacha aux jambes, monta tout d'un coup, avec une agilité surprenante, jusqu'à la cime d'un des arbres les plus hauts et les plus droits. Il y cueillit des cocos, qu'il apporta aux étrangers, et qu'il ouvrit très-facilement avec un petit morceau de bois. Le roi fit entendre à ses hôtes qu'il avait souvent la guerre contre les habitans de la seconde île. Il leur montra des cavernes dans la montagne, et des bois qui servaient de retraite à ses sujets, ou dans lesquels ils dressaient des embuscades. Le Maire comprit par ses signes qu'il demandait le secours de leur vaisseau pour attaquer ses ennemis; mais on lui fit comprendre, à son tour, que cette faveur ne pouvait être accordée. L'auteur ne dissimule pas qu'on y aurait pu consentir, s'il y avait eu quelque avantage à se promettre de cette expédition.

Ces peuples sont d'une taille extraordinaire : la plupart étaient aussi hauts que les plus grands Hollandais, et ceux qui étaient distingués par leur grandeur auraient passé pour des géans en Europe. Ils sont vigoureux et bien proportionnés, légers à la course, excellens nageurs; leur peau est d'un brun jaunâtre : ils aiment à se parer de leur chevelure, qu'ils disposent suivant leur goût. Les uns avaient les cheveux crépus, d'autres très-bien frisés, d'autres adroitement noués en cinq ou six tresses, d'autres enfin hérissés et droits sur la tête.

La chevelure du roi était divisée en une longue tresse, qui lui pendait du côté gauche jusqu'à la hanche, et le reste était relevé en deux nœuds. Ses courtisans avaient deux tresses, c'est-à-dire une de chaque côté. Mais tous étaient nus, sans distinction de sexe et de rang, avec une petite feuille au milieu du corps. Les femmes parurent très-laides aux Hollandais, mal faites, de petite taille, et si luxurieuses, qu'elles n'avaient nulle honte de se mêler publiquement avec les hommes, même fort près de la personne du roi. Elles portent les cheveux fort courts; mais en récompense elles ont de longues mamelles, qui leur pendent comme des sacs de cuir jusqu'au milieu du ventre.

On ne put distinguer si ces insulaires étaient idolâtres, ni s'ils avaient quelque autre culte que la prière qu'on croyait leur avoir vu faire. Mais on remarqua facilement qu'ils vivaient avec aussi peu de soins que les animaux : ils n'avaient aucune idée de commerce. Les présens qu'ils firent aux Hollandais étaient donnés par boutades ou par saillies, et les Hollandais réglaient leurs libéralités sur celles qu'ils recevaient d'eux : ils ne sèment ni ne moissonnent; ils ne font aucune sorte d'ouvrage. Leurs alimens se bornent aux productions naturelles de la terre, qui ne consistent guère qu'en cocos, en ubas, en bananes et peu d'autres fruits. Les animaux qu'ils mangent se multiplient d'eux-mêmes. Une partie de leurs femmes cherchent, dans le creux du rivage, les petits poissons que la

mer y laisse en se retirant; les autres pêchent avec de petits hameçons.

Le roi de la seconde île était venu visiter l'autre; il avait amené seize porcs, et son cortége était composé de trois cents hommes, qui avaient autour de la ceinture une provision d'herbes vertes dont ils font leur breuvage. Lorsqu'il découvrit le roi son voisin, il lui fit un grand nombre d'inclinations et de révérences. Il baissa le visage jusqu'à terre, en priant d'une voix fort haute, qui approchait d'un grand cri. L'autre alla au-devant de lui, et ne le reçut pas avec moins de gestes et de contorsions. Enfin s'étant relevés tous deux, ils entrèrent dans le *belez*; c'est le nom que les insulaires donnent au logement de leur roi. L'assemblée qui se forma autour d'eux était d'environ neuf cents hommes. Ils passèrent ensuite sur le vaisseau hollandais, où, s'apercevant qu'on appareillait pour remettre à la voile, ils marquèrent d'autant plus leur joie, que, malgré les témoignages de confiance, ils avaient toujours paru craindre qu'on ne se saisît de leurs îles. Aussi cette dernière visite fut-elle signalée par de nouveaux présens. Ils s'étaient fait accompagner d'un assez grand nombre de porcs, et chacun des deux rois en porta lui-même un sur sa tête.

En partant, les Hollandais donnèrent aux deux îles le nom de *Hoornse Eylanden* (îles de Hoorn), de celui de la ville où le vaisseau avait été équipé, et qui était la patrie de la plus grande partie de l'é-

quipage. La baie fut nommée *Eendraghts baey* (baie de la Concorde), du nom du navire : elle est dans un golfe, au côté méridional de la première île; le fond en est si inégal, qu'on n'eut pas peu de peine à lever l'ancre. Un banc de sable, qui s'étend d'un côté, paraît à découvert dans la basse marée; de l'autre, c'est la côte qui est fort sale le long du rivage. Ce parage est à 14° 56′ sud.

L'équipage hollandais partit fort content de s'être rafraîchi avec si peu de danger, et surtout d'emporter une grosse provision d'eau. Après avoir gouverné tout le jour à l'ouest, on se trouva le 1er juin à la hauteur de 13°. Le 3, on fut surpris de n'apercevoir aucune terre, et les pilotes craignirent de s'être avancés bien loin derrière la Nouvelle-Guinée. Pour sortir de cette incertitude, on fit mettre le cap au nord. La nuit suivante, on était à 12° 30′. Les principaux officiers soupçonnèrent qu'on était plus à l'ouest qu'on n'avait pensé, et que la Nouvelle-Guinée était encore à côté d'eux : ils résolurent d'en conférer encore une fois avec les pilotes, et d'examiner les pointages depuis la côte du Pérou. Celui de Schouten marquait 1737 lieues; un autre, 1665, et toujours en diminuant jusqu'à 1610. En comparant tous les calculs, on conclut que la course avait été d'environ 1660 lieues. Comme on continuait de ne découvrir aucune terre, on prit le parti de changer la route et de porter à l'ouest. Le 13 à midi, la hauteur fit juger qu'on était à cent cinquante-cinq lieues des îles de Hoorn, et la couleur

de l'eau parut changée. Quantité de bonites, beaucoup d'autres poissons et même quelques oiseaux qui commencèrent à se montrer, ne laissèrent aucun doute qu'on ne fût proche des terres. Cependant on avança jusqu'au 20 sans rien découvrir. Enfin, vers le soir du 20, on eut la vue d'une côte à 4° 50′ sud. La prudence obligea de jeter l'ancre, dans la crainte d'y échouer. Le lendemain, on reconnut cinq ou six petites îles, qui paraissaient couvertes d'arbres et de grands bancs de sable qui s'étendaient au nord-ouest. Le mouillage y était si mauvais, qu'on remit le cap à l'ouest, en laissant les îles à 4° 47′. Les insulaires s'approchèrent dans deux pirogues. Ils ressemblaient aux habitans des îles de Hoorn, mais avaient la peau plus foncée. On fit avec eux quelques échanges. Ils indiquèrent par leurs gestes aux Hollandais d'aller plus vers l'ouest où ils trouveraient encore des terres. Le 22, on découvrit douze ou treize autres îles, à 4° 45′ : elles furent laissées à la gauche du vaisseau. On ne vit aucun courant dans ce parage.

Le 24, on aperçut trois basses îles au sud-ouest, remplies d'arbres et couvertes de verdure. Mais les côtes étaient bordées de rochers, et l'on n'y put trouver aucun mouillage : elles furent nommées *de Groene Eylanden* (les îles Vertes). On découvrit une autre terre avant la fin du jour, si haute en apparence, qu'étant suivie au sud-ouest par d'autres terres de la même hauteur, on la prit pour le cap de la Nouvelle-Guinée. Cependant on se crut dé-

trompé en approchant de la côte ; et, ne reconnaissant qu'une île, on lui donna le nom de *San-Jan Eylandt* (île de Saint-Jean), parce que c'était le jour de cette fête qu'elle avait été découverte. Après avoir rasé long-temps le rivage, sans y trouver de fond, on doubla le cap vers le soir, et l'on entra dans une baie où l'on mouilla sur quarante-cinq brasses, fond de sable et de cailloux. La mer y était unie, et l'eau fort bleue. Deux pirogues s'approchèrent du bord, au clair de la lune : elles portaient quelques hommes noirs, qui parlèrent long-temps dans une langue inconnue. Pendant toute la nuit, on observa que les habitans faisaient la garde sur leurs côtes, et surtout à l'entrée d'une rivière, proche de laquelle on était à l'ancre. Vers la pointe du jour, le temps était fort serein et la lune très-claire, quelques pirogues s'avancèrent jusque sous les galeries. On leur jeta des grains de rassade, en parlant aux sauvages d'une voix caressante, et s'efforçant de leur faire entendre par des signes qu'on leur demandait des cocos, des pourceaux, des bœufs et des chèvres. Ils continuèrent, pendant le reste de la nuit, de pousser des cris autour du vaisseau, avec des marques extraordinaires de férocité. Suivant les calculs des pilotes, cette côte était à mille huit cent quarante lieues de celle du Pérou.

Le matin du 26, on vit paraître huit autres pirogues dont l'une portait onze hommes, et les autres six ou sept. Ils tournèrent plusieurs fois autour du vaisseau, en montrant leurs zagaies, des pierres,

des massues de bois, des sabres et des frondes. On leur parla du ton le plus humain : on leur distribua quelques merceries. Mais, pour réponse, ils commencèrent à lancer des pierres et des zagaies : cette attaque irrita l'équipage; on fit jouer tout à la fois le gros canon et la mousqueterie. Leur grande pirogue fut coulée à fond avec trois ou quatre hommes, et dix ou douze hommes tombèrent sans vie. On mit aussitôt en mer la chaloupe à rames, qui, passant au travers de ceux qui se sauvaient à la nage, en fit encore périr quelques-uns. Elle en prit trois, qui étaient fort blessés, et quatre pirogues, dont elle se saisit, furent mises en pièces pour servir au chauffage. Un des trois prisonniers mourut deux heures après.

La chaloupe retourna au rivage avec les deux autres. Comme on les avait bien traités, et qu'à force de signes on leur avait fait comprendre qu'on ne demandait d'eux que des rafraîchissemens, ils exhortèrent apparemment leurs compagnons à s'approcher avec des fruits; car un petit canot se hâta de venir présenter deux petits pourceaux et un paquet de bananes. On renvoya un des prisonniers qui était fort blessé, et l'autre fut mis à dix pourceaux de rançon. Celui qu'on venait de renvoyer n'ayant pas la force de quitter le rivage, une troupe armée sortit d'un bois voisin, le vint prendre pardessous les bras, et l'emmena sous quelques arbres, où, s'assoyant autour de lui, ils parurent tous fort empressés à le secourir.

Ces barbares ont les deux oreilles et les narines percées. Quelques-uns ont un trou de plus au diaphragme du nez, et toutes ces ouvertures servent à soutenir des anneaux. Leur barbe est assez longue, mais sans moustaches. Ils portaient des bracelets de nacre de perle au-dessous des coudes et aux poignets. Leur unique vêtement est une feuille d'arbre au milieu du corps, avec une ceinture d'écorce pour la soutenir. Ils paraissent très-robustes, et bien proportionnés dans leur taille. Leurs dents sont noires, et leurs cheveux de la même couleur, courts et crépus, mais beaucoup moins laineux que ceux des Éthiopiens. Ils ont des bonnets d'écorce d'arbre peinte, dont ils portent deux ou trois l'un sur l'autre, joints ou lacés par une espèce de cordon; ce qui leur donne l'air d'une coiffure de femme. La plupart avaient une petite corbeille de jonc pendue au côté, dans laquelle ils mettent de la chaux pour saupoudrer ce que l'auteur nomme leur *pinang*. Leurs civilités consistent à ôter leur bonnet, à se mettre les mains sur la tête, et à s'y mettre aussi des feuilles d'arbres, qui paraissent un signe particulier d'affection. On les prit pour des Papous. En venant à bord, ils chantaient ensemble avec assez d'harmonie. Les poignées de leurs sabres sont ornées; mais cette arme, et celles qu'on a nommées, ne sont que pour les ennemis de leur nation. Lorsqu'ils sont mécontens l'un de l'autre, leur usage est de se mordre entre eux comme des chiens. Tous leurs canots ne sont pas égaux. On

compta jusqu'à dix-sept couples de rameurs sur les grands, et depuis deux couples jusqu'à dix sur les petits. Ils gouvernent également de l'avant et de l'arrière, et ces petits bâtimens ont des châteaux comme les galions. Cependant leur largeur ne suffit que pour deux hommes. On vit une des plus grandes pirogues, dont les pièces étaient jointes ensemble par des coutures bien goudronnées, ou frottées de térébenthine.

L'équipage fit de l'eau sans obstacle; mais le jour suivant, quelques canots étant venus à bord sans y rien apporter, et sans vouloir payer la rançon du prisonnier, on prit le parti de le mettre à terre, et de ne prendre aucune confiance à des hommes si sauvages. De la côte, on aperçut une autre île au nord. La nuit du 29, Schouten fit remettre à la voile, et dans tout le jour suivant, on ne put découvrir le bout de la terre qu'on quittait; elle courait à l'ouest et au nord-ouest-quart-d'ouest, avec plusieurs baies; mais le même jour, on eut la vue de deux hautes îles, toutes deux au nord de la grande, et le 30 au matin on vit approcher plusieurs canots montés d'hommes noirs, qui, en arrivant à bord, rompirent leurs zagaies sur leurs têtes : c'étaient apparemment un signe de paix; mais ils n'avaient rien apporté pour la confirmer, quoiqu'ils demandassent tout ce qui s'offrait à leurs yeux. On les trouva néanmoins plus civilisés que tout ceux qu'on avait vus jusqu'alors. Ils avaient le milieu du corps couvert de plusieurs feuilles.

Leurs canots étaient mieux construits que les autres, et portaient même quelques ornemens de sculpture à l'avant et à l'arrière. On observa que ces insulaires avaient un soin extraordinaire de leur barbe et de leurs cheveux, et qu'ils se les poudraient de chaux. Ils étaient venus de trois ou quatre îles qui paraissaient remplies de cocotiers; mais tous les signes par lesquels on croyait se faire entendre ne purent en obtenir des vivres. On jugea même, le jour suivant, que la cérémonie de rompre leurs zagaies n'avait été qu'une ruse pour surprendre le vaisseau. Les courans l'ayant fait dériver, dans un calme qui dura toute la nuit, il se trouva, le matin, entre une île de deux lieues de long et une autre côte. Vingt-cinq pirogues, remplies de sauvages, ne tardèrent point à se présenter. On crut reconnaître une partie de ceux qu'on avait vus la veille, et Schouten ne fit pas difficulté de les laisser approcher. Il y avait, à l'avant du vaisseau, deux ancres à pic, et préparées pour mouiller, sur chacune desquelles un Nègre alla s'asseoir, la rame à la main, dans l'opinion sans doute qu'ils pourraient mener le navire au rivage. Les autres tournaient à l'entour, et semblaient chercher le moyen d'y monter. Enfin, se croyant sûrs de leur conquête, ils commencèrent à lancer des zagaies et des pierres; elles étaient poussées avec tant de vigueur, que, se rompant contre les mâts et le bordage, elles en faisaient voler de petits éclats. Un matelot fut blessé dans la première surprise, et les

autres ne pureht demeurer sur le pont; mais au fort de cette attaque, et lorsque les sauvages se disposaient à monter à bord, on leur envoya les bordées du haut pont, et l'on fit feu de la mousqueterie. Une décharge si brusque en ayant emporté ou blessé un fort grand nombre, tous les autres prirent la fuite. La chaloupe, qui était bien armée, les suivit aussitôt, et se saisit d'un canot, dans lequel il y avait trois hommes : l'un fut tué, un autre sauta dans la mer, et le troisième demeura prisonnier : c'était un jeune homme de dix-huit ans, auquel on donna le nom de *Moyse*, qui était celui du matelot blessé; et l'île fut nommée aussi *l'île de Moyse*. Ces insulaires vivaient d'une sorte de pain composé de racines d'arbres.

On s'éloigna de cette race perfide. L'observation méridienne fit trouver 3° 15′; sud vers le soir, on rangea la côte au nord-ouest, et l'on découvrit une belle baie de sable, dans laquelle on ne crut pas devoir s'engager. Le 2 juillet, à 3° 12′, on vit, à la gauche du vaisseau, des terres basses, divisées par une grande montagne et une île basse à la proue. Le 3, après avoir été forcé par le vent de courir à l'ouest-nord-ouest, on aperçut encore de hautes terres à l'ouest, vers 2° 40′. Dans les efforts qu'on fit le 4, pour se dégager des îles, on en découvrit vingt-deux ou vingt-trois autres, grandes et petites, hautes et basses à différentes distances entre elles, depuis 2° 25′ jusqu'à 3°. La nuit qui survint ne permit point d'y chercher une rade, et le lendemain

à midi, on fut conduit par de meilleures espérances, vers une fort haute montagne, qu'on aperçut au sud-ouest. Les pilotes avaient si peu de connaissance de leur route, que la ressemblance qu'ils trouvèrent à cette montagne avec celle de Gunapi, dans l'île de Banda, et à la hauteur qui était à peu près la même, leur firent juger qu'on était à la vue de cette île; mais bientôt on découvrit au nord trois ou quatre autres montagnes, à six ou sept lieues de la première, qui prouvèrent la fausseté de leur conjecture: derrière la première montagne, on vit à l'est et à l'ouest, une si grande étendue de pays, partie haut et partie bas, que des deux côtés on n'en apercevait pas la fin; et comme il s'étendait à l'est-sud-est, on crut enfin que c'était la Nouvelle-Guinée.

Le 7, avant le jour, on porta vers la montagne qui jetait des flammes de sa cime, et qui dirigeait le vaisseau par cette lumière, quoiqu'elle fût mêlée de fumée et de cendres. Le jour fit connaître que c'était une île bien peuplée et remplie de cocotiers, qu'on nomma l'*île du Volcan*. Les habitans envoyèrent quelques pirogues, dont chacune portait cinq ou six hommes, avec une espèce d'échafaudage élevé sur des bâtons, qui couvrait chaque petit bâtiment. Cette nouvelle méthode ayant paru suspecte, on employa le nègre Moyse pour prendre langue; mais il ne put se faire entendre des sauvages. Ils étaient nus, à l'exception du milieu du corps; les uns avaient les cheveux courts, et d'autres les

avaient longs; leur couleur était plus jaune que celle de Moysé. On ne put trouver de mouillage sur leur côte; et, voyant plusieurs autres îles au nord et au nord-ouest, on porta vers un cap uni, qui faisait face à la proue. L'eau était de diverses couleurs, verte; blanche, jaune, et, se trouvant plus douce que l'eau commune de mer, on jugea qu'elle venait de quelque rivière qui avait son embouchure à peu de distance. On voyait aussi flotter des arbres et des branches, sur lesquelles on distinguait quelquefois des oiseaux et des écrevisses. Après avoir fait de petites bordées pendant la nuit, on gouverna le matin à l'ouest-sud-ouest, entre une haute île qu'on avait à la droite du vaisseau, et des terres moins hautes qu'on laissait à gauche. Vers le soir, on trouva fond sur soixante-dix brasses, à peu de distance du rivage, et l'on y laissa tomber l'ancre. Les canots qui vinrent à bord étaient conduits par des hommes fort singuliers, qu'on prit encore pour des Papous. Ils avaient les cheveux courts et frisés, des anneaux passés dans le nez et dans les oreilles, de petites plumes sur la tête et sur les bras, et des dents de porc autour du cou et sur la poitrine. Leurs femmes étaient affreuses; l'auteur compare leurs longues mamelles à de gros boyaux qui leur tombaient jusqu'au nombril, et leur ventre, à des tonneaux; elles avaient les jambes et les bras fort menus, un visage de singe, les cheveux courts, le milieu du corps médiocrement couvert, le reste nu. Chacune avait quelque

défaut particulier, comme d'être louche, boiteuse, bossue, et quelque marque de mauvaise santé; ce qui fit juger que l'air du pays était malsain, d'autant plus que les maisons y étaient élevées sur des pieux, à huit ou neuf pieds de terre. La hauteur de cette côte est de 3° 43′ sud. On alla chercher un meilleur mouillage dans une baie voisine, où l'ancre fut jetée sur vingt-cinq brasses, fond de sable mêlé d'argile. Les habitans de deux villages envoyèrent à bord deux canots, avec quelques cocos qu'ils voulurent vendre fort cher. Ils demandaient pour quatre noix, une brasse de toile; et c'était à cette marchandise qu'ils s'attachaient le plus. Un commerce si peu avantageux, joint à la rareté des vivres qui se réduisaient à quelques pourceaux, n'arrêta pas long-temps les Hollandais. Ils se retrouvèrent le lendemain à 4°, et, dans l'inquiétude de leur sort, les rations furent réglées. Ils ignoraient absolument dans quelle partie du monde ils étaient, près ou loin des îles de l'Inde, et si c'était la Nouvelle-Guinée dont ils avaient constamment la vue : toutes leurs cartes ne leur offrant aucune lumière sur les pays qu'ils découvraient chaque jour, ils n'avaient d'autres règles que de faibles conjectures.

La course du 11 fut à l'ouest-nord-ouest, avec peu de changement le long de la côte, qu'ils ne se lassaient pas de suivre à moins de trois lieues. Vers midi, ils doublèrent un haut cap : ces terres étaient en effet celles de la Nouvelle-Guinée. Le 12, à 2°

58′ sud, ils eurent la faveur des courans qui portaient à l'ouest, suivant leur direction ordinaire, le long de ce pays. Les 13 et 14, on continua de suivre la même côte; et le 15, trois îles basses et peuplées, qui paraissaient remplies de cocotiers, offrant un bon mouillage, depuis quarante brasses jusqu'à sept, à demi-lieue de la grande terre, on y mouilla sur un excellent fond. Les Hollandais auraient trouvé sur-le-champ du remède à tous leurs besoins, s'ils y étaient descendus avec moins d'imprudence. Mais n'ayant observé aucune précaution pour s'approcher du rivage avec la chaloupe, les insulaires, qui étaient sur leurs gardes, leur tirèrent une nuée de flèches dont ils blessèrent seize matelots. On ne laissa point d'aborder à la plus petite des deux îles, où, dans le premier feu de la vengeance, on brûla quelques maisons dispersées. Les sauvages de l'île voisine parurent furieux, et poussèrent d'horribles cris; mais ils n'osaient passer d'une île à l'autre, dans la crainte de quelques pièces de gros canon, qui battaient le long du rivage et dans le bois, où les boulets pénétraient avec un fracas épouvantable. Le soir, ils envoyèrent demander la paix, après quoi deux ou trois canots étant au-dessus du vent du vaisseau, sans oser s'en approcher, jetèrent des cocos dans la mer, afin que le courant les portât vers les Hollandais. On les pressa de venir à bord, par des signes qui leur inspirèrent enfin plus de hardiesse : ils apportèrent quantité de cocos et de bananes, du gingembre

vert, et des racines jaunes qui leur tiennent lieu de safran, pour lesquelles on leur donnait en échange des grains de verre, des clous et des couteaux rouillés. Ces insulaires sont absolument nus. On vit entre leurs mains quelques pots de fer, qui devaient être venus des Espagnols. Ils ne paraissaient pas surpris de la forme du navire; et, quoique effrayés de l'artillerie, ils n'en craignaient ni le bruit ni la vue. Ils donnaient à la plus orientale de leurs îles le nom de *Moa;* celui d'*Insou* à la seconde, et celui d'*Arimoa* à la dernière et la plus haute, qui est à cinq ou six lieues de la Nouvelle-Guinée. On ne cessa point de trouver ces sauvages fort traitables, et d'en recevoir, à vil prix, toutes sortes de rafraîchissemens. Ils font du pain et des galettes de cassave; mais elle n'est pas comparable à celle des Indes occidentales.

Le 20, on leva l'ancre pour continuer de suivre la côte à l'ouest-nord-ouest. On eut, à 13′ sud, la vue de plusieurs îles, vers lesquelles on était porté par les courans, ce qui n'empêcha point qu'ayant trouvé un fort bon fond sur treize à quinze brasses, on ne mouillât le soir, avec d'autant plus de confiance, qu'on n'avait point aperçu de feu dans l'île voisine. Cependant la pointe du jour fit découvrir six grands canots, avec des ailes et de l'acastillage. Les sauvages qui les montaient s'approchèrent timidement, quoique armés d'arcs et de flèches. Ils montraient de loin du poisson sec, des cocos, du tabac, et un petit fruit qui ressemblait à nos prunes.

On les encouragea par des signes de paix et d'amitié. D'autres canots, qui paraissaient venir de la même île, apportèrent des vivres et quelques porcelaines de la Chine. Leur tranquillité, à la vue du navire et du canon, fit juger qu'ils connaissaient les vaisseaux de l'Europe. Ces sauvages avaient la peau plus jaune et la taille plus haute que ceux des îles précédentes. La plupart portaient aux oreilles des anneaux de verre, qu'ils ne pouvaient avoir reçus que des Espagnols. Toutes ces apparences soutenaient le courage des Hollandais; mais elles ne jetaient pas plus de jour sur leur navigation. Le 24, ils se trouvèrent à la hauteur d'un demi-degré sud. Leur course fut au nord-ouest et à l'ouest-sud-ouest, le long d'une belle et grande île, qu'ils nommèrent l'*île de Schouten*, du nom de leur capitaine. Ils donnèrent à sa pointe orientale le nom de *cap de Bonne-Espérance*, parce que, trouvant, dans leurs cartes, des îles à l'est de Banda, ils se flattèrent que ce cap pouvait être une pointe de ces îles, et que la route était libre pour arriver à Banda par le sud. Cependant, comme l'île de Schouten s'étendait jusque sous la ligne, ils craignirent aussi que ce ne fût une de celles qui sont marquées dans les cartes à l'ouest de la Nouvelle-Guinée jusqu'à la ligne. Dans cette supposition, ils s'exposaient à tomber dans quelqu'un des golfes de Gilolo. Schouten, embarrassé de ce doute, prit le parti de monter promptement au sud ou au nord. Le vent, qui venait alors de l'est, amena autour du navire une

prodigieuse quantité de poisson, d'herbes et de feuilles; mais on ne trouva point de fond à la vue continuelle de la côte. L'équipage était consolé par l'abondance et la fraîcheur des vivres. Entre les fruits qu'on avait tirés des dernières îles, il y en avait un qui était jaune en dedans, ou couleur d'orange, et vert en dehors; mais creux, rempli de pepins, et plus petit que le melon, auquel il ressemblait assez par le goût. On en mangea beaucoup avec du sel et du poivre, et les malades même le trouvèrent fort sain.

Le 25, on découvrit, à la gauche du vaisseau, une grande étendue de pays, de hauteur inégale, qu'on laissa au sud-sud-ouest. Le 26, on eut la vue des trois îles; et le 27, à la hauteur de 29′, on vit au sud de hautes terres et d'autres basses, qu'on rangea toujours à l'ouest-nord-ouest. La nuit du 28 au 29, on se ressentit, au milieu des flots, d'un grand tremblement de terre. Les matelots, effrayés, sautaient hors de leurs cabanes, sans pouvoir comprendre d'où venaient les terribles secousses qui ébranlaient le vaisseau, surtout dans un passage où l'on ne trouvait pas de fond. Le 30, on entra dans un grand golfe, qui paraissait environné de terres. Ce jour fut épouvantable, par un tonnerre et des éclairs qui semblaient couvrir le vaisseau de flammes. Ils furent suivis d'une pluie si extraordinaire, que les plus anciens matelots n'avaient rien vu de semblable. Les dangers du climat, et la crainte de ne pas trouver dans le golfe d'autre ouverture que

son entrée, firent mettre le cap au nord. Le soir du 31, on passa pour la seconde fois sous la ligne, et l'on mouilla sur douze brasses près d'une île déserte, à peu de distance du continent. On se trouva, le lendemain, à 15′ de latitude nord. Le 3, un banc de sable fort large, à 45′, ôta presque entièrement la vue des terres. On jugea, par cette hauteur, qu'on était à l'extrémité de la Nouvelle-Guinée, après avoir fait plus de deux cent quatre-vingts lieues le long des côtes. Les courans portaient à l'ouest-sud-ouest, excellent fond néanmoins depuis quarante brasses jusqu'à douze. Le même jour, on vit des baleines et des tortues. Vers le soir, deux îles se présentèrent à l'ouest.

Le 4, on observa que la direction des courans était à l'ouest, et, la course étant au sud-sud-ouest, on eut la vue de sept ou huit îles, qui obligèrent de passer toute la nuit au large, dans la crainte de dériver trop sur les côtes. On gouverna le lendemain au sud et au sud-ouest; mais un vent contraire força les pilotes de s'approcher d'une île où la chaloupe ne put trouver de fond que sous le rivage, à quarante-cinq brasses. Trois pirogues qui l'abordèrent aussitôt avec la bannière blanche, ne firent pas difficulté de la suivre jusqu'au vaisseau.

Elles portaient des montres de fèves et de pois des Indes, du riz, du tabac, et deux oiseaux de paradis, dont l'un était blanc et jaune. Les insulaires qui s'approchaient avec tant de confiance, n'avaient pas laissé de témoigner quelque frayeur,

en reconnaissant des Hollandais; mais ce n'étaient plus des sauvages dont la barbarie fût redoutable après les traités les plus saints, et jusqu'au milieu de leurs caresses; ils portaient des ceintures d'assez belle toile; quelques-uns même avaient des caleçons de soie, des turbans, des bagues d'or et d'argent aux doigts, et les cheveux d'une admirable noirceur. On était embarrassé à distinguer leur nation, lorsqu'en prêtant l'oreille à leur langage; Aris, qui entendait le malais, crut distinguer plusieurs mots ternatais, et quelques termes espagnols. Quelle consolation pour un équipage languissant, qui était encore composé de quatre-vingt-cinq hommes, mais la plupart épuisés de fatigue ou consumés de maladies, et tous également consternés de l'incertitude de leur sort! Ils s'empressèrent de demander aux Indiens le nom de leur île et celui de leur nation. A la vérité, rien ne put leur faire obtenir cet éclaircissement; mais le refus même de ces insulaires, joint à d'autres circonstances, leur fit juger qu'ils étaient à l'extrémité orientale de Gilolo, qui s'étend à l'est par trois langues de terre, et que ceux qui paraissaient craindre de s'expliquer, étaient des sujets du roi de Tidor, ami des Espagnols. Cette conjecture fut vérifiée. On alla mouiller assez près du rivage; et l'on apprit, dans un bourg nommé *Soppi*, que l'île voisine, nommée *Maba*, d'où les trois pirogues étaient venues, relevait du roi de Tidor. Les matelots d'une pirogue ternatoise, qui arriva quatre jours

après dans la baie de Soppi, s'empressèrent de venir raconter à Schouten, qu'il y avait actuellement près de vingt vaisseaux hollandais et anglais autour de Ternate.

Les vents contraires et les calmes empêchèrent Le Maire et Schouten d'arriver à Ternate avant le 16 septembre. En y arrivant, ils aperçurent un bâtiment hollandais qui faisait route pour y entrer. C'était *l'Étoile du matin*, bâtiment de la flotte de Spilberg, qui venait de faire le tour du monde. L'équipage de *la Concorde* éprouva une grande joie de revoir des compatriotes. Après s'être remis des fatigues du voyage, on partit le 24; et, le 23 octobre, on vint mouiller devant Jacatra, aujourd'hui Batavia. Ce fut là que se termina l'expédition mémorable qui avait ouvert une nouvelle route à la navigation, et dont le succès avait été si heureux, que les Hollandais ne perdirent que trois hommes pendant un si long voyage.

Mais observons, ici comme ailleurs, l'espèce de récompense presque toujours réservée aux grands services.

La suite des événemens fit connaître que l'on s'était flatté en vain d'éluder le privilége de la Compagnie des Indes orientales. Jean Pietersz Coen, qui depuis a fondé Batavia, et qui, à l'arrivée de *la Concorde*, était président du conseil des Indes, manda, le 1^er^ novembre, Le Maire et Schouten devant le conseil, et leur déclara, au nom de la Compagnie, qu'il les arrêtait prisonniers, et qu'il

confisquait leur bâtiment et tout ce qu'il portait. Schouten eut beau représenter le tort et l'injustice qu'on lui faisait, comme il n'était pas le plus fort, il fut contraint de subir la loi qu'il plut au conseil de lui imposer; le président répliqua qu'il était obligé d'obéir aux ordres qu'il avait reçus, ajoutant que Le Maire et Schouten avaient la faculté de se pourvoir en Europe devant les tribunaux, et d'y poursuivre la réparation du tort qu'ils prétendaient qu'on leur avait fait.

Ainsi dépouillés, Le Maire et Schouten furent embarqués sur le vaisseau de Spilberg; leurs officiers et leurs matelots furent répartis sur les autres bâtimens de la flotte de cet amiral. Elle mit à la voile le 14 décembre. Outré de l'injustice de ses compatriotes, et dévoré de chagrin, Le Maire mourut le 22, à la fleur de son âge, vivement regretté de Spilberg, qui avait eu le temps de le bien connaître. Schouten atterrit en Zélande le 1^er^ juillet 1617, ayant achevé le voyage autour du monde en deux ans et dix-huit jours. Il revit sa patrie, et fut reçu avec tous les éloges qui lui étaient dus; mais nous n'apprenons pas qu'il ait été dédommagé de la confiscation de son bâtiment.

Les îles des Cocos et des Traîtres, reconnues en 1767 par Wallies, ont été nommées île *Keppel* et île *Boscawen*.

Le voyage de George Spilberg avait duré beaucoup plus long-temps que celui de Le Maire et Schouten. Nommé commandant d'une flotte de six

vaisseaux armés par les directeurs de la Compagnie des Indes orientales, il fit voile du Texel le 8 août 1614. Il arriva le 25 mars 1615 au cap des Vierges. Ses équipages, qui n'avaient nulle envie de passer par le détroit de Magellan pour aller aux Indes, lui proposèrent, d'un ton de mutinerie, de prendre celle du cap de Bonne-Espérance; mais l'amiral tint ferme à suivre ses ordres; alors, un yacht se révolta, et, dans la nuit, s'enfuit secrètement. Spilberg avait déjà perdu un de ses vaisseaux sur la côte du Brésil, où il avait soutenu plusieurs combats contre les Portugais.

Spilberg entra dans le grand Océan le 6 de mai, ayant perdu quelques hommes surpris et assommés par les sauvages. Après avoir atterri aux îles de la Mocha et de Sainte-Marie, au sud du Chili, où l'on eut de fréquens rapports avec les insulaires, la flotte livra sur les côtes du Pérou un sanglant combat à l'armée navale espagnole, forte de six gros galions de guerre. Elle coula bas trois de ces vaisseaux, et courut les côtes de l'Amérique jusqu'au cap Corrientes, dans le Mexique, faisant des descentes, et répandant l'épouvante en plusieurs endroits. Le 26 novembre, Spilberg fit route à l'ouest pour traverser le grand Océan. Le 3 décembre, on eut la vue de plusieurs îles, et le lendemain on fut encore plus surpris d'apercevoir, par 19° nord, un grand rocher isolé, éloigné de cinquante-cinq lieues de la terre la plus proche. Le 6, on vit encore de petites îles montueuses. Le

23 janvier 1616, Spilberg toucha aux îles Ladrones. Le 26 février, il atterrit près de Manille, où il séjourna, et inquiéta beaucoup les Espagnols. Après leur avoir pris plusieurs bâtimens, il surgit le 23 mars à Ternate, fit plusieurs croisières dans les Moluques, et vint mouiller à Jacâtra le 17 septembre. Il y vit bientôt arriver *la Concorde*, et fut chargé de ramener en Europe Le Maire et Schouten, après qu'on leur eut confisqué leur vaisseau. Il s'efforça dans son journal de révoquer en doute la réalité des découvertes de ces deux navigateurs; mais, ensuite, il rendit justice au mérite de Le Maire. Après un voyage de trois ans et quatre mois, Spilberg mouilla heureusement dans les ports de Hollande le 1^er^ juillet 1617.

CHAPITRE X.

Nodal. L'Hermite.

A peine la cour d'Espagne eut été informée du voyage de Le Maire et Schouten, que prenant plus de confiance aux découvertes de ces navigateurs que n'en avaient eu leurs compatriotes mêmes, elle attira à son service plusieurs bons marins bataves. Depuis l'expédition de Quiros, l'ardeur des Espagnols pour les voyages de découvertes s'était ralentie. L'expédition de Le Maire la ranima, et l'on équippa deux caravelles dont le commandement fut donné à Garcias de Nodal. Ses instructions portaient qu'il visiterait le nouveau passage, et examinerait s'il serait possible de le garder en construisant des forts sur les deux rives.

Les caravelles partirent de Lisbonne, alors sous la domination de l'Espagne, le 27 septembre 1618; et, après avoir doublé le cap des Vierges, elles vinrent en travers de la Terre du Feu, par 53° 20′ sud, où elles découvrirent un nouveau passage entre deux caps qui furent nommés *Espiritu santo* et *Arenas*. Le canal reçut le nom de *Saint-Sébastien*; il doit s'étendre vers le sud-ouest et communiquer avec le détroit de Magellan; mais son peu de largeur le rendrait inutile. En s'avançant au sud-est,

Nodal vit, près d'un cap qu'il appela *de las Pennas*, un autre canal rempli de rochers et de bas fonds; ces découvertes confirmèrent l'opinion que la Terre du Feu n'est qu'un amas d'îles. Toute cette côte est escarpée et très-haute, les montagnes étaient couvertes de neiges; mais, au-delà du 54e degré, on la trouva moins haute; elle était revêtue de verdure et d'arbres. Elle est toute découpée de baies et de promontoires.

Nodal, parvenu à l'entrée du détroit de Le Maire, le trouva tel qu'il avait été représenté dans les cartes de la relation de ce navigateur; mais quoiqu'il eût un vent très-favorable, la violence des courans l'empêcha de l'embouquer. Il fut poussé à trente lieues au sud-est, et crut voir une côte qu'il supposa, conformément aux idées reçues à cette époque, devoir faire partie d'un grand continent qui pouvait s'étendre vers le sud de l'Afrique.

Peut-être fut-il porté en effet jusqu'à la vue d'une terre, mais dans ce cas ce fut bien au-delà de trente lieues, car la terre la plus proche à l'est de la côte orientale de la Terre des États, en est éloignée de 15° en longitude.

Enfin, revenant sur ses pas, Nodal entra dans le détroit de Le Maire, et, ayant jeté l'ancre à un mille de l'embouchure dans une baie sablonneuse, il descendit sur la côte de la Terre du Feu, près d'une rivière d'eau douce ombragée de beaux arbres, où l'équipage fit très-commodément du bois et de l'eau.

Quelques naturels du pays s'approchèrent des Espagnols. Ils n'avaient pour tout vêtement que des peaux de guanaco, peintes en rouge, qu'ils portaient sur les épaules; tout leur corps était de même barbouillé de rouge, à l'exception du visage, qui était frotté de craie blanche. Deux d'entre eux, plus grands que les autres, portaient des fourrures brunes d'un poil extrêmement doux, et sur la tête des peaux d'oiseaux de mer. Ils étaient armés d'arcs, de flèches garnies de cailloux aiguisés, de couteaux de pierre; ils avaient pour ornemens des ceintures de cuir, et des colliers de très-jolies coquilles. Les Espagnols ne purent rien comprendre à leur langage; les sauvages répétaient sans cesse *hoo, hoo, hoo*. Ils témoignèrent une grande aversion pour tout ce qu'on leur offrit à boire et à manger. On les vit faire leur nourriture unique d'une herbe un peu amère, et d'une certaine fleur jaune assez semblable au souci qui croît abondamment sur cette côte. D'ailleurs ils ne témoignèrent aucune inquiétude de voir les Espagnols; ils déposèrent leurs armes à terre, et leur aidèrent à couper du bois et à puiser de l'eau. Ils avaient, de l'autre côté de la baie, une espèce de village composé d'une cinquantaine de cabanes construites en pieux et couvertes de roseaux. Ils parurent dociles et capables d'instruction, car, en fort peu de temps, on leur apprit à réciter l'oraison dominicale.

Du côté du détroit appelé Terre des États, la côte

parut inaccessible, elle n'offrit partout à la vue que des roches aiguës et des précipices; l'on ne trouva pas fond près du rivage.

En quittant ce mouillage, Nodal fit voile au sud-ouest, côtoya, autant que les vents et les courans le lui permirent, la Terre du Feu, pour chercher une autre ouverture que celle par laquelle il venait de passer. Il reconnut les îles Barnevelt, qui ne sont que des rochers arides, doubla le cap de Hoorn, derrière lequel on trouva un port assez commode, mais où les équipages eurent beaucoup à souffrir du froid excessif accompagné de neige et de grêle; fut poussé jusqu'à 59° 30′, et découvrit de petites îles qui furent nommées *Diego Ramirès*, d'après le principal pilote.

Nodal remonta ensuite au nord en rangeant la côte occidentale de la Terre du Feu, et n'ayant pas assez de vivres pour poursuivre son voyage le long de la côte de l'Amérique, il entra dans le détroit de Magellan, repassa dans l'Océan atlantique, et, ayant touché à Fernambouc pour se ravitailler, il revint à Séville le 9 juillet 1619, sans avoir perdu un seul homme.

Lorsque les Hollandais eurent bien vérifié que Le Maire et Schouten avaient en effet trouvé une nouvelle entrée plus facile et plus courte que le détroit de Magellan pour passer de l'Océan atlantique dans le grand Océan, l'on reprit les anciens projets de ruiner les établissemens des Espagnols en Amérique. En conséquence on équipa une armée

navale forte de onze vaisseaux, montée de six cent trente-sept hommes, et de deux cent quatre-vingt-quatorze pièces de canon. On en donna le commandement à Jacques L'Hermite, qui s'était distingué dans plusieurs occasions. Il avait sous ses ordres Hugues Schapenham, et pour pilote, Valentin Iansz qui avait accompagné Nodal. Une escadre de cette importance prouvait clairement que l'intention des Hollandais était de faire la conquête du Pér[illegible].

On partit de l'île de Goerée en Zélande le 29 avril 1623, et le 2 février 1624, on arriva devant la bouche du détroit de Le Maire. On ne se serait pas douté que l'on y était, si le pilote Valentin ne l'eut reconnu. On le passa d'un temps si brumeux, qu'étant au milieu l'on ne voyait la terre d'aucun des deux côtés.

On mouilla sur la côte méridionale de la Terre du Feu, dans une baie qui fut nommée *baie de Nassau*; deux autres plus à l'est reçurent les noms de *Schapenham* et de *Valentin*. On reconnut que le cap Hoorn ne faisait pas partie de la Terre du Feu, mais appartenait à une île plus au sud, à laquelle on donna le nom d'*île L'Hermite*; enfin on s'assura que la Terre du Feu était coupée d'un grand nombre de canaux.

Des matelots détenus par une bourrasque à terre, où ils étaient descendus pour faire aiguade, furent la plupart tués par les sauvages à coups de massue; ce qui fit prendre la précaution de ne plus en-

voyer de canot sans un certain nombre d'hommes armés.

La continuité et la force des vents qui soufflaient de la région du nord-ouest, faisaient craindre à L'Hermite qu'ils ne fussent alisés; qu'il ne se trouvât dans l'impossibilité de s'avancer dans le grand Océan, et que sa flotte ne fût dispersée. Il proposa donc, dans un conseil, de passer l'hiver, qui approchait, soit à la côte de la Terre du Feu, soit dans le détroit de Magellan. Après mûre délibération, il fut résolu de tenir la mer encore deux mois, pour tâcher de doubler le cap. On leva l'ancre et l'on fut porté jusqu'à 61° sud. L'amiral et le vice-amiral étaient si malades, qu'il n'y avait guère d'apparence que ni l'un ni l'autre revinssent vivans de cette expédition. Le 18 mars, on vit la côte du Chili, par 42° 10'. Le 4 avril, on reconnut l'île de Juan-Fernandès; on alla s'y ravitailler, et on la quitta le 13.

Le 7 mai, la flotte arriva devant le Callao; elle fit, contre cette place, une attaque qui échoua. L'Hermite mourut le 2 juin, Schapenham se souilla par des actes de cruauté. Les exploits de la flotte se bornèrent à brûler un assez grand nombre de bâtimens espagnols; elle remonta le long de la côte jusqu'à Acapulco, d'où elle fit voile pour l'île de Guam, où elle mouilla le 26 janvier 1625. Elle alla ensuite à Mindanao, puis d'îles en îles jusqu'aux Moluques et à Batavia, où les bâtimens reçurent différentes destinations. Schapenham n'en

conserva que deux sous ses ordres. Il partit le 25 octobre, mourut le 3 novembre, et fut enterré à Poulo-Bostoc, petite île à deux lieues de Bantam. Les deux vaisseaux, après avoir touché au cap de Bonne-Espérance, le 21 janvier 1626, jetèrent l'ancre au Texel le 9 juillet suivant.

CHAPITRE XI.

Tasman.

La Compagnie hollandaise des Indes orientales n'envoya plus de grandes flottes dans le grand Océan, après le retour de celle dont L'Hermite avait eu le commandement; mais, jugeant qu'il était nécessaire d'acquérir des connaissances plus étendues sur les terres australes et sur les pays déjà découverts à l'est de la Nouvelle-Guinée, elle donna ordre, en 1642, au gouverneur-général de ses possessions, et au conseil de Batavia, d'envoyer dans ces parages un navigateur habile pour bien décrire les côtes, et en même temps étendre les découvertes faites précédemment dans cette région du monde.

Plusieurs vaisseaux hollandais avaient, avant cette époque, abordé à différens points de la côte occidentale du continent, que l'on a depuis appelée la Nouvelle-Hollande; mais les travaux des navigateurs qui firent ces découvertes, sont perdus pour l'histoire de la géographie. La crainte d'inspirer aux autres nations de l'Europe l'idée de s'établir dans des pays si voisins des établissemens hollandais dans les îles du midi de l'Asie, engagea la Compagnie à supprimer tout ce qui pouvait fournir

quelques lumières sur ces contrées : voici à quoi se borne ce que l'on sait sur ces découvertes.

En 1605, l'yacht hollandais, *le Duyfhen* (la Colombe), fut expédié de Bantam pour explorer les îles de la Nouvelle-Guinée. Il navigua le long de ce que l'on croyait être la côte occidentale de ce pays, jusqu'à 13° 45′ sud. Il trouva que cette vaste étendue de côtes était en grande partie déserte, et en quelques endroits habitée par des sauvages farouches et cruels, de couleur noire, qui tuèrent des hommes de son équipage. C'est ce qui empêcha de rien apprendre sur ce pays ni sur les parages voisins, comme on était chargé de le faire. Ainsi le manque de vivres et de provisions de tout genre obligea de laisser la découverte incomplète. La pointe de terre la plus éloignée, marquée sur la carte de route, fut nommée cap *Keer-Veer* (cap du Retour).

En quittant la Nouvelle-Guinée, *le Duyfhen* fit route au sud, le long des îles de la partie occidentale du détroit de Torrès, jusqu'à la partie de la terre australe un peu à l'ouest et au sud du cap York. On regardait toutes ces terres comme jointes à la Nouvelle-Guinée; ainsi ce navire fit, sans le soupçonner, la première découverte authentique de la grande terre australe ou Nouvelle-Hollande, vers le mois de mars 1606; car il paraît qu'il fut de retour à Banda vers le commencement de juin de la même année.

Une seconde expédition tentée en 1617 eut peu

de succès; les journaux et les observations furent perdus. En janvier 1623, les yachts *Pera* et *Arnhem* furent expédiés d'Amboine par les ordres de Jean Pieters Koen, sous le commandement de Jean Carstens. Ce capitaine fut traîtreusement assassiné avec huit hommes de son équipage par les habitans de la Nouvelle-Guinée. Les bâtimens continuèrent le voyage et découvrirent les grandes îles d'Arnhem et de Speult. Alors ils se séparèrent; *l'Arnhem* revint à Amboine, *le Pera* continua la navigation le long de la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée jusqu'au cap Keer-Veer; ensuite il découvrit la côte plus au sud jusqu'à Staten-River, par 17° sud. Ce que l'on pouvait apercevoir du pays au-delà semblait s'étendre à l'ouest. Alors *le Pera* revint à Amboine. Dans ce voyage l'on trouva partout des eaux peu profondes et des côtes stériles, des îles mal peuplées d'hommes cruels, pauvres et brutaux.

Dirk Hartighs d'Amsterdam découvrit, le 25 octobre 1616, la terre d'Eendraght ou de la Concorde, ainsi nommée d'après son vaisseau; de Witt, en 1628, Edel, en 1629, Nuyt, le 26 janvier 1627, découvrirent les terres qui portent leur nom, et qui, ainsi qu'on l'a dit plus haut, sont des parties occidentales de la Nouvelle-Hollande. On ignore quel était le capitaine du navire *de Leeuwin* (la Lionne), dont le nom fut donné à une autre portion de la côte de cette contrée, découverte en 1622.

L'on ne savait pas jusqu'où ces terres s'étendaient

dans le sud, lorsque l'ordre de les reconnaître parvint à van Diemen, gouverneur général depuis 1636, et l'un de ceux qui ont occupé avec le plus de distinction cette place éminente.

Dès la première année de son gouvernement, il avait expédié Gerrit Thomas Poel, qui partit de Banda avec les yachts *Klein-Amsterdam* et *Wesel*. Poel éprouva le même sort que Carstens, et au même endroit. Malgré ce fâcheux événement, le voyage fut continué sous le commandement du supercargue Pierre Pietersen; il visita les îles de Key et d'Arou. La force et la continuité des vents d'est l'empêchèrent d'atteindre la côte occidentale de la Nouvelle-Guinée; c'est-à-dire, de la Carpentarie. Mais, se dirigeant à peu près au sud, il découvrit la côte d'Arnhem ou terre de van Diemen par 11° sud, et suivit la côte pendant cent vingt milles sans voir aucun habitant; mais il aperçut de la fumée en différens endroits.

Pour la nouvelle expédition, van Diemen jeta les yeux sur Abel-Jansren Tasman, marin expérimenté, et qui connaissait très-bien toutes les découvertes faites précédemment. Il lui donna deux vaisseaux, *le Heemskerk* et *le Zeehaan* (le Coq de Mer), avec lesquels Tasman partit de Batavia le 14 août 1652.

Tasman vint d'abord relâcher à l'île Maurice, nommée depuis *Ile-de-France*, la quitta le 8 octobre, et fit voile au sud, puis au sud-est. Le 24 novembre, par le 42° 25′ de latitude sud, et 163°

10′ à l'est de Paris, il découvrit; à dix milles dans l'est, une terre à laquelle il donna le nom de *Van Diemen*. Le temps était affreux, Tasman continua sa route au sud-est en prolongeant la côte jusqu'à une baie dans laquelle il mouilla le 1^er^ décembre, et qu'il nomma *baie de Frédéric-Henry*.

Le lendemain matin, il envoya le maître avec deux canots armés reconnaître une anse au nord-ouest, pour voir s'il était possible d'y faire de l'eau et du bois et d'y trouver des provisions. Les canots côtoyèrent le rivage de la baie l'espace d'une lieue; le pays était très-élevé, mais uni, couvert de bois et de plantes anti-scorbutiques; une source coulait sur un terrain en pente : il était très-difficile d'y faire de l'eau. On n'aperçut aucun habitant; toutefois on crut distinguer des cris et entendre un bruit assez semblable au son d'une trompette. On observa deux arbres de quatre à cinq pieds de diamètre et de soixante pieds d'élévation, sur l'écorce desquels on avait pratiqué des entailles, à cinq pieds de distance les unes des autres, pour monter jusqu'au sommet, ce qui fit supposer que les habitans de ce pays étaient d'une très-haute stature. Les entailles de l'un de ces arbres paraissaient n'être faites que depuis très-peu de jours. On vit des traces de bêtes sauvages que l'on crut être celles d'un tigre, et l'on trouva des excrémens de quadrupèdes. On ramassa sur plusieurs arbres de la résine rougeâtre, claire et transparente. Les arbres étaient clair-semés, mais extrêmement embarrassés de buissons et de

broussailles. Des vestiges de feu se faisaient remarquer en différens endroits. On vit des oies sauvages, des canards et différens oiseaux aquatiques. On observa que vers la pointe de l'anse la profondeur de l'eau n'était que de quatorze pieds, et que la marée montait à trois pieds.

Les Hollandais, jugeant qu'il serait imprudent de s'avancer dans le pays, chargèrent leurs canots d'herbages, et retournèrent à leurs vaisseaux. Pendant la nuit, ils virent briller des feux qui annonçaient que cette terre était habitée. Le lendemain, on dressa un poteau sur la côte sud-est de la baie, l'on y attacha le pavillon de la compagnie, et chacun y inscrivit son nom ou sa marque.

Le 5 décembre, Tasman fit voile à l'est, se proposant de courir dans cette direction jusqu'à ce qu'il découvrît les îles de Salomon. Les vents contraires ne lui permirent pas de ranger la côte de près. Quelques jours après, la mer fut très-agitée; les lames venaient du sud-ouest, ce qui annonçait que la mer était libre de ce côté.

Le 13 décembre, par 42° 10′ sud et 189° 40′ est, Tasman eut connaissance, dans le sud-est, d'une terre haute et montueuse; il la nomma *Staaten-Land* (Terre des États); cette dénomination a depuis fait place à celle de *Nieuwee-Zeeland* (Nouvelle-Zélande). Sa grande élévation et l'étendue indéterminée de cette terre donnèrent lieu à Tasman de penser qu'elle faisait partie du continent austral. Il en suivit la côte en se dirigeant au nord-

est; et le 17, il mouilla dans une grande baie située par 40° 50′ sud et 192° 49′ est.

On ne tarda pas à voir des pirogues montées par des Indiens. Ils s'avancèrent vers les vaisseaux, mais s'arrêtèrent à la distance d'un jet de pierre. L'un d'eux soufflait dans un instrument qui rendait un son aigu; on y répondait des vaisseaux en jouant de la trompette. Ces Indiens étaient de haute taille et bien proportionnés; leur langage avait quelque chose de rude et de grossier; leur couleur était bronzée, mais variait d'intensité chez les différens individus. Leurs cheveux longs, épais et d'un noir d'ébène, étaient bruns et relevés sur la tête en une touffe ornée d'une aigrette de plumes. Une draperie, qui les couvrait de la ceinture aux genoux, paraissait être faite de nattes; ils avaient le reste du corps nu. On leur fit des signes d'amitié: on les invita à monter à bord en leur montrant de la toile et diverses bagatelles; mais, se défiant sans doute de ces démonstrations amicales, ils se retirèrent.

Le maître du *Zechaan* se rendit à bord du *Heemskerk* pour prendre les ordres de Tasman. Comme on avait reconnu les sondes le long du rivage, il fut décidé que l'on s'en approcherait le plus près possible, pour être plus à portée de lier quelque commerce avec les insulaires. On avait à peine pris cette résolution que l'on aperçut sept pirogues se détacher du rivage et ramer vers les vaisseaux. L'une, dont l'avant était très-élevé et

ayant à bord dix-sept hommes, s'approcha du *Zeehaan*, et une autre, portant treize hommes robustes et vigoureux, s'avança vers *le Heemskerk*, à la portée du trait; ces deux pirogues se répondaient l'une à l'autre en un langage absolument inintelligible aux Hollandais, et paraissaient ne rien comprendre à ce que ceux-ci leur criaient dans la langue des habitans de l'île de Hoorn. On leur fit des signes d'amitié, on déploya des pièces d'étoffe blanche pour les engager à venir à bord; mais ils ne répondirent pas à ces invitations.

Cependant le maître du *Zeehaan*, qui était encore à bord du *Heemskerk*, dépêcha le patron du canot avec six hommes pour avertir son contre-maître de ne pas recevoir les Indiens en trop grand nombre, s'ils se présentaient pour monter sur le navire, de les bien observer et de se tenir sur ses gardes. Au moment où le canot partit pour rejoindre *le Zeehaan*, la pirogue qui était près du *Heemskerk* héla celle qui se tenait à l'arrière de l'autre vaisseau, en haussant ses pagaies, sans que les Hollandais pussent rien comprendre. Dès que le canot fut à une certaine distance, les pirogues qui se tenaient entre les deux vaisseaux coururent brusquement sur l'embarcation et s'en saisirent. Dans cette attaque, le patron du canot et deux matelots tombèrent par-dessus le bord, trois autres furent tués, et le quatrième fut blessé mortellement. Le patron et les deux matelots nagèrent vers *le Heemskerk*; on mit à l'instant un canot à la mer, qui les prit et les ramena au

vaisseau. Heureusement les Indiens abandonnèrent le canot dont ils s'étaient emparés; ils emportèrent un des morts dans leur pirogue, et jetèrent l'autre dans la mer. On fit feu sur eux de l'artillerie et de la mousqueterie; mais ils étaient déjà trop éloignés pour qu'on pût les atteindre. En même temps, le maître du *Heemskerk* vint avec la chaloupe bien armée pour ramener le canot du *Zeehaan*; les Indiens y avaient laissé deux matelots, l'un mort, l'autre dangereusement blessé. Une si funeste aventure fit donner à cette baie le nom de *Moordenaars Bay* (baie des Assassins). Tasman, persuadé qu'on ne pouvait rien espérer des habitans, appareilla pour sortir de cette baie. Vingt-deux pirogues se mirent bientôt à la poursuite des vaisseaux. On fit feu sur ces embarcations. Un des Indiens, qui tenait à la main une espèce de pavillon blanc, atteint d'une balle, tomba roide mort; les autres, saisis d'épouvante, se hâtèrent de retourner à terre. Deux de ces pirogues étaient à la voile.

Tasman, en faisant route à l'est-nord-est, se trouva de tous côtés environné de terres; elles lui parurent fertiles et bien arrosées. Il éprouva beaucoup de difficultés à se dégager de ces côtes, parce que les vents forcés de l'ouest, et l'agitation extrême de la mer, rendaient la navigation périlleuse. Le 26 décembre, les vents devenus plus maniables, lui permirent de naviguer au nord-nord-ouest.

Le 4 janvier 1643, il se trouva par le travers de

la pointe nord-ouest qu'il avait prolongée ; un courant violent qui portait à l'ouest et la force des lames qui venaient du nord-est, firent penser à Tasman que la mer était ouverte en cet endroit, et qu'il devait y trouver un passage. Il eut alors connaissance d'un groupe de petites îles qu'il appela *de Drie Koninge* (les trois Rois), du nom du jour. La principale gît par 34° 12′ sud et 191° 48′ est. Il envoya les canots armés y faire une descente, et voir si l'on pourrait s'y procurer quelques rafraîchissemens. Ils trouvèrent une source d'eau fraîche ; ils découvrirent une quarantaine d'Indiens qui, dans l'éloignement, leur parurent de haute taille. Ils étaient armés de lances et de casse-têtes. Ils crièrent d'une voix forte et rauque, sans qu'on pût rien comprendre de ce qu'ils voulaient. Les canots continuèrent de côtoyer le rivage. Ils aperçurent des Indiens, et virent des terres cultivées le long des bords d'un ruisseau. Leur dessein était d'y faire de l'eau, mais il ne leur fut pas possible d'aborder. Ces terres, partagées par de petits enclos, étaient couvertes d'une verdure riante, mais l'espèce de plante cultivée était inconnue. Ils virent aussi deux pirogues halées sur le rivage, au-dessus de la marque de l'eau dans le vif de la marée.

Tasman, supposant avec raison qu'il était le premier navigateur européen qui eût navigué dans ces parages, donna son nom au cap le plus occidental de la terre qu'il venait de découvrir. Il résolut de faire ensuite voile à l'est jusques par les 220°

de longitude, ensuite au nord jusques par les 17° de latitude sud, et ensuite à l'ouest pour atterrir aux îles des Cocos et de Hoorn, reconnues par Schouten, dans le dessein de s'y rafraîchir.

Le 6 janvier il vit une île dans le sud, à trois lieues de distance. Le 8 étant à 25° sud et 193° de longitude, les lames qui venaient du sud-est avertissaient qu'il ne fallait pas chercher la terre de ce côté. Le 19, on eut par 22° 35′ sud et 205° 23′ de longitude, la vue d'une île de deux à trois lieues de circuit; elle parut haute, escarpée et stérile. On l'appela *Pylstaart Eylandt* (île des Plongeons), à cause du grand nombre de ces oiseaux qui voltigeaient le long de ses bords. Les vents de sud-est empêchèrent d'en ranger les côtes de près pour la mieux reconnaître. Le lendemain on eut connaissance de deux autres îles; le 21, on approcha de la plus septentrionale, qui n'était pas très-élevée; elle reçut le nom d'*Amsterdam*, l'autre celui de *Middelbourg*. Les habitans de la première apportèrent, dans leurs pirogues, des cochons, des poules, et diverses espèces de fruits. Ils se montrèrent civils, doux et obligeans, mais voleurs déterminés. Ils parurent toujours sans armes autour des vaisseaux.

Ces deux îles gisent entre elles nord-est et sud-ouest. La plus méridionale est la plus haute; la plus septentrionale est basse et plate, à peu près comme la Hollande. A midi, une pirogue ayant trois hommes à bord, rama vers les vaisseaux; ces

Indiens étaient de couleur bronzée, d'une taille au-dessus de la commune ; l'un avait ses cheveux coupés courts, les deux autres les portaient longs : ils étaient sans autre vêtement qu'une ceinture qui leur cachait les parties naturelles. Leur pirogue était étroite ; mais de l'avant et de l'arrière elle avait une espèce de tendelet. Leurs pagaies étaient de longueur ordinaire. Après leur avoir montré une pièce de toile, on la leur jeta. L'un d'eux sauta à l'instant dans la mer, resta quelques minutes sous l'eau, et reparut avec la toile. Rentré dans sa pirogue, il éleva plusieurs fois cette toile autour de sa tête comme un témoignage de reconnaissance ; la pirogue s'étant approchée des vaisseaux, on descendit aux Indiens, dans un filet, deux grands clous, un petit miroir, et quelques grains de rassade : ils y mirent en retour quelques-uns de leurs hameçons de nacre de perle délicatement travaillés. L'un d'eux se fit un collier de grains de rassade, et suspendit les deux clous dans le milieu. On leur montra des cocos et des poules, et, d'après le vocabulaire de Schouten, on leur demanda des cochons, de l'eau, etc. ; mais ils ne comprirent rien à ce qu'on voulait leur dire. Ils montrèrent le rivage comme pour faire entendre qu'ils allaient chercher des rafraîchissemens, et ramèrent vers la terre.

Dans l'après-midi, un nombre considérable d'Indiens se montrèrent sur le rivage. L'un d'eux portait une espèce de pavillon blanc, qu'on regarda

comme un signe de paix. Les vaisseaux y répondirent en arborant le pavillon blanc. A l'instant une pirogue se détacha du rivage et nagea vers les vaisseaux. Elle portait quatre Indiens de haute stature. Ils avaient le corps peint d'un blanc foncé depuis le nombril jusqu'au bas des cuisses; des feuilles attachées ensemble formaient une espèce de guirlande autour de leur cou. Ils apportèrent avec eux une pièce d'étoffe, faite d'écorce d'arbre, et un petit pavillon blanc qu'ils attachèrent à la proue de la chaloupe. Leur pirogue était d'une construction très-bien entendue; ses côtés étaient ornés de divers coquillages et d'autres productions marines. Cette décoration fit présumer qu'elle appartenait au roi du pays. On fit présent au plus apparent de ces Indiens, d'un petit miroir, d'un couteau, de grains de rassade et de quelques clous. On lui présenta un verre de vin, il le but, ne crut pas devoir rendre le verre, et la pirogue se retira.

Bientôt après, arrivèrent d'autres pirogues chargées de fruits, qu'elles échangèrent pour des clous. Un vieillard, pour lequel les autres insulaires montraient de la considération, monta à bord et salua les Hollandais, en se courbant de manière que sa tête touchait à ses pieds. On l'accueillit de la manière la plus affectueuse, et on lui fit plusieurs petits présens qui le comblèrent de joie. Vers le soir, une vingtaine de pirogues arrivèrent au vaisseau de Tasman; elles apportèrent un cochon, des régimes de bananes, des cocos et des ignames. On

leur donna en échange un plat de bois, du fil de laiton, et des grains de rassade. A l'approche de la nuit, tous ces Indiens se retirèrent, à l'exception d'un seul qui passa la nuit à bord.

Le lendemain, les pirogues revinrent chargées de diverses provisions; elles avaient à bord de très-jolies femmes accompagnées de quelques vieilles. On observa qu'il manquait à celles-ci le petit doigt de chaque main; mais on ne put jamais deviner la cause de cette étrange mutilation. Cependant, le vieillard dont on a déjà parlé se rendit à bord avec un cochon et des corbeilles de fruit. En retour, on lui fit présent d'une robe de satin, d'une chemise et d'un chapeau. A midi, les vaisseaux étaient entourés de trente-deux petites pirogues, et d'une grande qui avait une voilure; toutes ces pirogues étaient pleines d'hommes, de femmes, d'enfans. Les échanges continuèrent le reste du jour. Tasman fit présent d'une chemise et d'une culotte à l'un de ces Indiens qui paraissait être un chef. L'Indien s'en revêtit à l'instant même; il ne se lassait pas de s'admirer dans cette nouvelle parure. On joua, devant ces insulaires, quelques airs de trompettes; le son éclatant de ces instrumens leur causa au moins autant de peur que de plaisir.

Le bon vieillard, qu'on avait comblé d'amitié et de présens, fit entendre qu'on pouvait remplir les bariques d'eau dans l'île, où l'on trouverait des ruisseaux limpides. En conséquence, Tasman envoya les canots à terre, pour reconnaître un lieu

propre à l'aiguade. On eut soin de les bien armer, quoique cette précaution semblât inutile d'après le caractère de douceur de ce peuple et les témoignages d'amitié qu'on en recevait.

Les canots allèrent descendre sur la pointe du nord-est de l'île, où les Hollandais ne tardèrent pas à découvrir trois sources ; ils y puisèrent l'eau avec des écales de cocos ; mais elle était si saumâtre qu'on ne put en faire usage. Les insulaires invitèrent les Hollandais à les suivre un peu plus avant dans le pays. On ne tarda pas à arriver devant une maison de très-belle apparence. Les insulaires firent asseoir les Hollandais sur des nattes très-fines et nuancées de diverses couleurs ; puis on leur servit des rafraîchissemens préparés à la manière du pays. Le soir, les canots revinrent, apportant un gros cochon, quarante cochons de lait, soixante-dix poules, et une grande quantité de fruits et de racines qu'ils avaient eus pour des clous et un peu de toile.

Ces insulaires ne portent d'autres vêtemens qu'une pièce de natte qui les couvre de la ceinture aux genoux. Les hommes ont en général les cheveux longs, une barbe de quatre pouces de largeur, et des moustaches soigneusement relevées et longues d'un pouce. Ces peuples heureux paraissent vivre au sein de l'abondance et de la paix. Les Hollandais n'aperçurent dans l'île aucune espèce d'arme.

Le lendemain, les canots retournèrent à terre, à dessein d'y creuser un puits. Les insulaires s'em-

pressèrent à donner aux Hollandais des marques du plaisir qu'ils éprouvaient de les voir chez eux. Ils leur demandèrent par signe d'où ils venaient, et où ils se proposaient d'aller. Quand on réussit à leur faire entendre qu'on tenait la mer déjà depuis cent jours, ils ne pouvaient revenir de leur surprise.

Le fond sur lequel on avait mouillé était de très-mauvaise tenue : les vents ayant fraîchi dans l'après-midi, les vaisseaux chassèrent sur leurs ancres, et furent forcés de gagner le large; mais, vers le soir, ils rentrèrent dans la baie, et mouillèrent de nouveau leurs ancres.

Durant le séjour que l'on fit dans la baie, l'on découvrit deux petites îles dont les terres sont d'une médiocre élévation. Elles ont chacune environ une lieue et demie de tour. A la distance de six milles, on en aperçut une autre, dans le nord-ouest, qui était fort grande, mais plus basse : à l'est on en reconnut trois petites, et encore deux au sud-est; mais ces dernières étaient si rases, qu'elles ne semblaient pas s'élever au-dessus de la surface de la mer. Les courans ne se font presque pas sentir sur ces côtes. La marée monte à sept ou huit pieds de haut; les vents soufflent généralement du sud-est et du sud-sud-est.

Le 25 janvier, Tasman arriva par 22° 15′ sud, et 207° 27′ de longitude. Après avoir reconnu plusieurs petites îles, on vint mouiller à celle de Rotterdam. Les insulaires firent l'accueil le plus

amical aux Hollandais; ils ressemblaient, par l'extérieur et par le caractère, aux habitans de l'île d'Amsterdam. Ils s'adonnent à l'agriculture; on vit dans leur île beaucoup de champs cultivés, de belles plantations d'arbres fruitiers très-bien alignés, des jardins très-bien entretenus; de sorte que les Hollandais, qui se promenaient d'un bout de l'île à l'autre, se croyaient dans un pays de l'Europe civilisée. Ils rencontrèrent un réservoir d'eau fraîche d'un demi-mille de circonférence, et élevé de neuf pieds au-dessus du niveau de la mer. La surface de cette pièce d'eau était couverte d'un grand nombre de canards sauvages très-peu farouches. On fit de l'eau dans cette île, et on s'y pourvut de vivres. Les naturels la nomment *Ana-Mocka*.

L'archipel dont elle fait partie a été visité plus tard par les navigateurs qui ont parcouru le grand Océan; ayant trouvé chez ces habitans le caractère doux et obligeant auquel Tasman avait rendu témoignage, ils ont donné à ce groupe le nom d'*îles des Amis*. On a su par les relations modernes, que les naturels nommaient Amsterdam *Tonga-Tabbu*, et Middlebourg *Eoa*. Ces noms figurent avec raison sur les cartes.

Le 1^er^ février, Tasman appareilla de l'île de Rotterdam, et, faisant route au nord, il eut la vue de plusieurs îles: comme il était bien ravitaillé, il se proposa de suivre cette direction ainsi qu'il l'avait d'abord résolu, puis de se porter ensuite à l'ouest, sans passer près des îles des Cocos et de

Hoorn. Mais cette détermination fut encore changée par la suite.

Le 6 février, étant par 17° 19′ sud et 202° 43′ de longitude, Tasman se trouva engagé au milieu d'une vingtaine de petites îles entourées de récifs, de bancs de sable et de rochers. On les nomma *îles du prince Guillaume*, et *Heemskerks-Droogte* (Basses du Heemskerk). Deux jours après, le ciel se couvrit de nuages épais, la pluie tomba à torrens, les vents de nord-est et de nord-nord-est soufflèrent avec violence et par raffales. Ce temps orageux et sombre fit craindre à Tasman d'être plus à l'ouest qu'il ne le supposait, et de tomber au sud de la Nouvelle-Guinée, ou d'être jeté sur une côte inconnue, d'où il lui serait très-difficile de se relever; en conséquence, il prit le parti de gouverner au nord et au nord-est jusques à 5 ou 6° sud, puis de courir à l'ouest sur la Nouvelle-Guinée.

Le temps fut pluvieux et embrumé jusqu'au 20 mars. Ce jour-là, étant par 5° 2′ sud, Tasman fut porté par les vents d'est alisés, à la vue de terre. Il reconnut bientôt que c'étaient vingt-deux petites îles nommées sur les cartes *Ontong-Java*. Elles sont à quatre-vingt-dix milles à l'est de la Nouvelle-Guinée. Trois jours après, il vit les îles de La Mark, au nombre d'une quinzaine, découvertes par Le Maire et Schouten. Elles sont habitées par des sauvages très-féroces. Ils sont très-noirs, et vont nus à l'exception d'une pagne à la ceinture. Ils portent leurs cheveux, d'un noir de jais, relevés sur le

sommet de la tête, à la mode des habitans de la baie des Assassins dans la Nouvelle-Zélande. Dans le voisinage des îles de La Mark, les vaisseaux de Tasman furent au moment de s'échouer sur un grand banc de sable : heureusement un vent frais du sud les tira de ce danger. Le 29, ils passèrent devant les îles Vertes ; le 30, devant l'île Saint-Jean.

Le 1^er^ avril, Tasman eut la vue de la Nouvelle-Guinée, et parvint à doubler le cap Sainte-Marie. Il est bon de faire observer, à ce sujet, que l'on a reconnu depuis que ce cap appartenait à la Nouvelle-Irlande, située à l'est de la Nouvelle-Guinée. Tasman prolongea toute la côte de ce dernier pays, en essayant de trouver un passage au sud. Le 12, on essuya plusieurs secousses de tremblement de terre dans la baie de Bonne-Espérance. Le choc que les bâtimens éprouvèrent réveilla les équipages. Tasman courut sur le pont, croyant que le *Heemskerk* avait touché ; mais ayant fait jeter la sonde, on ne trouva pas de fond. On ressentit ensuite plusieurs autres secousses, mais elles furent bien moins fortes que la première.

Le 20, pendant la nuit, on était devant l'île Brûlante de Le Maire et Schouten, et on aperçut en effet des globes de feu qui sortaient du sommet d'une haute montagne. Lorsque l'on fut entre l'île où elle est située et le continent, on vit un grand nombre de feux sur le rivage, et jusqu'à la moitié de la montagne, ce qui fit juger que cette île était très-peuplée. On fut retenu sur cette côte par les

calmes, et l'on aperçut souvent des arbustes, des bambous, et de petits arbres que les rivières entraînaient dans la mer, d'où l'on conclut que cette partie était bien arrosée, et que le sol devait être fertile.

Le 27, on crut être devant l'île de Moa, mais c'était celle d'Iama, située un peu plus à l'est. On y trouva beaucoup de cocos et d'autres rafraîchissemens. Les habitans sont absolument noirs, et répètent avec facilité les mots que l'on prononce devant eux, ce qui fait présumer que leur langue est riche; mais la prononciation en est très-difficile parce qu'ils font un usage très-fréquent de la lettre *r*, qui se trouve jusqu'à deux ou trois fois dans un même mot. Le lendemain on jeta l'ancre devant l'île de Moa, où l'abondance des rafraîchissemens fit supporter avec patience la contrariété d'y être retenu par le mauvais temps jusqu'au 6 de mai. Les Hollandais achetèrent, par échange, six mille cocos, et cent sacs de bananes. Dans les premiers momens où ils trafiquaient avec ces insulaires, un matelot fut blessé par une flèche que ceux-ci tirèrent, soit à dessein, soit par inadvertance. Alors Tasman fit approcher ses bâtimens plus près de la côte, ce qui épouvanta tellement les Indiens qu'ils amenèrent volontairement à bord celui qui avait tiré la flèche, et le laissèrent à la merci des Hollandais. Tasman trouva ensuite les insulaires beaucoup plus traitables qu'avant l'accident. Les matelots, pour se procurer de nouveaux

moyens d'échange, arrachèrent les cercles de fer de vieilles pièces à l'eau, y ajustèrent des manches de bois, firent à ces lames grossières un côté tranchant, et troquèrent avec les insulaires ces prétendus couteaux pour des fruits.

Il est vraisemblable que ces Indiens n'avaient pas oublié la leçon qu'ils reçurent de Le Maire et Schouten le 16 de juillet 1616. Comme ils s'étaient mal conduits envers les Hollandais, ceux-ci firent avancer le vaisseau près du rivage, et tirèrent une bordée au travers des bois. Les boulets se répandirent entre les arbres, et causèrent une telle frayeur aux nègres, qu'ils prirent aussitôt la fuite dans l'intérieur du pays, et n'osèrent plus se montrer avant d'avoir fait une pleine satisfaction du passé, et donné des otages. Alors le commerce avait été rétabli, et s'était fait paisiblement à la satisfaction réciproque des deux nations.

Le 12 mai, Tasman suivit la côte septentrionale de l'île de Guillaume Schouten, dont les habitans sont très-vifs et très-actifs. Le 18, il était à l'extrémité la plus occidentale de la Nouvelle-Guinée, où il éprouva des calmes, des temps variables, des vents contraires et des pluies abondantes. Il fit ensuite voile pour Ceram, et ayant parcouru toute l'étendue de mer qu'il avait été chargé de reconnaître, il ne s'occupa plus que de retourner à Batavia pour y rendre compte de ses découvertes.

Le 27 mai, il passa les détroits de Bouron ou Bouton, et continua sa course jusqu'à Batavia, où

il arriva le 15 de juin 1643. Tasman termina ainsi, en dix mois, un voyage qui donna les connaissances les plus claires et les plus exactes que l'on eût vues jusqu'alors sur les terres australes. La Compagnie hollandaises des Indes orientales, ajoutent les historiens, jugea que ces découvertes étaient de la plus grande importance, et afin qu'elles ne fussent pas perdues pour la postérité, elle a fait graver et tracer la carte de cette partie du monde sur le pavé de sa salle d'assemblée à Amsterdam. Cependant le même sentiment de crainte et de jalousie qui lui avait fait garder le silence sur les découvertes partielles de divers points de la Nouvelle-Hollande, la portèrent à tenir secrets les détails de la navigation de Tasman. Il est, en effet, très-vraisemblable que la Compagnie ne désirait pas que ce voyage fût publié. Il se passa un temps très-considérable sans qu'il fût donné au public; enfin, dans les dernières années du dix-septième siècle, il en parut un extrait extrêmement succinct; plusieurs années après, Valentyn, auquel on doit un très-bon ouvrage sur les possessions hollandaises dans les Indes orientales, publia un extrait plus ample du voyage de Tasman, accompagné de cartes et de vues.

Le succès du voyage de Tasman engagea van Diemen à lui confier la conduite d'une seconde expédition, dont le but était de reconnaître, avec plus d'exactitude, toute la partie septentrionale de la Nouvelle-Hollande, déjà explorée en 1636, ainsi

qu'on l'a vu plus haut. On lui donna, pour ce second voyage, deux vaisseaux, *le Zeehaan* et *le Braak*. Ses instructions, signées par van Diemen et les membres du conseil de la Compagnie, et datées du 29 janvier 1644, portent, qu'après avoir quitté le cap Falsé ou la pointe Turé, situé à la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée par 8° sud, il continuera de prolonger la côte à l'est jusqu'à 9° sud; examinera si un passage ne conduit pas à la mer du sud, puis suivra la côte occidentale de la Nouvelle-Guinée, jusqu'à 17° sud, pour s'assurer de sa direction. Ainsi, l'on ignorait alors l'existence du détroit découvert par Torrès en 1606.

Tasman devait aussi, en partant de la Terre de Witt, sur la côte nord-ouest de la Nouvelle-Hollande, aller le plus loin qu'il pourrait à l'est, pour compléter la découverte des terres d'Arnhem et de van Diemen du nord, et déterminer avec précision si ces terres n'appartenaient pas à une seule et même île.

On a lieu de présumer que Tasman remplit cette seconde mission avec la même habileté que la première; mais l'on en ignore complétement les détails. On ne sait ni l'époque du départ de Tasman, ni celle de son retour. On est sûr qu'il a eu lieu, parce que la carte de la Nouvelle-Hollande indique les noms qu'il a donnés à cette partie de sa découverte. Mais la jalousie, qui avait fait supprimer par la Compagnie Hollandaise des Indes orientales tout ce qui concernait la découverte des côtes occidentales

de la Nouvelle-Hollande, aura agi bien plus puissamment, pour l'engager à cacher les détails relatifs à la partie de ce continent, si voisine de leurs établissemens dans l'archipel méridional et oriental des Indes. Elle a si bien dérobé la connaissance de tous les renseignemens qui avaient rapport au second voyage de Tasman, qu'on ignore s'ils existent encore, ou s'ils ont été anéantis.

Le journal du second voyage de Tasman n'ayant pas été publié, on en est réduit aux conjectures pour connaître la route qu'il suivit. Voici la plus vraisemblable. Après avoir suivi la côte de la Nouvelle-Guinée jusqu'au cap Falsé, il aura fait route au sud, et reconnu qu'il existait un large bras de mer entre cette île immense et la Nouvelle-Hollande; ensuite, arrivé à la pointe la plus septentrionale de ce continent, il aura prolongé la côte orientale du golfe de Carpentarie jusqu'au fond, puis navigué, vers l'ouest, tout le long de la côte jusqu'au cap du nord-ouest de la Nouvelle-Hollande, conformément à ses instructions. Il sera ensuite allé au sud, en contournant la terre d'Eendracht, jusqu'au tropique du Capricorne. La reconnaissance des côtes terminée à ce point, il sera sans doute retourné à Batavia.

Des fragmens épars et très-courts font voir que Tasman avait essayé d'établir des communications avec les naturels. Par 15° 8′ sud, il trouva le terrain extrêmement aride. Les habitans étaient farouches; ils tiraient sur les Hollandais qui débarquaient,

lors même que ceux-ci ne leur faisaient pas de mal. Un peu plus bas, les naturels du pays étaient noirs, avec les cheveux crépus. Ils allaient tout nus, et portaient pour armes des arcs, des flèches, des zagaies et des dards. Ils vinrent une fois au nombre de cinquante, complétement armés, pour surprendre les Hollandais, qui avaient mis à terre vingt-cinq hommes; mais le feu du canon les effraya tellement, qu'ils prirent la fuite. Leurs pirogues sont faites d'écorce d'arbres. Ils n'ont pas de maisons. La côte est dangereuse; le sol produit peu de plantes.

Par 19° 35′ sud, les naturels étaient très-nombreux; ils jetèrent des pierres aux canots envoyés par les Hollandais à terre; ils firent du feu et de la fumée tout le long de la côte. On supposa que c'était pour avertir leurs voisins que des étrangers étaient débarqués. Ils semblent vivre misérablement, vont nus, mangent des ignames et d'autres racines.

Le nom de Nouvelle-Hollande, appliqué au continent qui le porte aujourd'hui, est passé en usage; mais il ne fut d'abord donné qu'aux parties situées à l'ouest du 140e degré de longitude orientale de Paris. Tout ce qui était à l'est portait le nom de Terre australe, ou grande Terre du sud.

Toutes les découvertes de Tasman ont été successivement reconnues par les navigateurs modernes. Ils ont conservé les noms qu'il avait donnés aux différens lieux qu'il avait vus le premier, et

se sont fait un devoir de rendre justice à son exactitude et à son habileté. Il est, avec Magellan, Mendaña, Quiros, Le Maire et Schouten, du petit nombre des voyageurs antérieurs à ceux du dix-huitième siècle, qui, par leurs courses dans le grand Océan, ont fait faire des progrès à la géographie.

CHAPITRE XII.

Narborough. Sharp. Cowley. Davis. Degennes, etc.

Le gouvernement anglais n'avait jamais songé à tenter une expédition dans le grand Océan, dans le seul but de chercher de nouvelles terres, lorsque le désir de participer au commerce de cette mer lui inspira l'idée d'envoyer reconnaître la pointe méridionale de l'Amérique. On fit choix, pour cette expédition, du capitaine Jean Narborough, homme très-capable de bien exécuter une commission pareille. On lui recommanda, dans ses instructions, de ne toucher à aucune terre avant d'être au sud du Rio de la Plata, à moins d'absolue nécessité; de ne faire aucune insulte aux Espagnols, et de ne leur donner aucun ombrage. Sa conduite devait, en conséquence, offrir un contraste parfait avec celle des premiers navigateurs anglais, qui avaient franchi le détroit de Magellan.

Narborough partit de Deptford, sur la Tamise, le 26 septembre 1669, avec deux bâtimens, *le Sweepstakes*, vaisseau du roi, de trois cents tonneaux, armé de trente-six pièces de canon, bien fourni de munitions et de provisions de tout genre, et monté par soixante hommes d'équipage; et la flûte *Batchelor Pink*, de soixante-dix tonneaux, portant dix canons et dix-neuf hommes d'équipage.

Le 21 février 1670, Narborough eut la vue du cap Blanc, sur la terre des Patagons, formé par des montagnes très-hautes. La terre lui parut comme de l'herbe brûlée du soleil. On ne voyait aucun arbre sur les montagnes ni dans les vallées; on n'aperçut ni feu ni fumée.

Les brumes avaient d'abord fait manquer à Narborough le port Désiré. Il parvint à y entrer le 26, et y attendit sa conserve, dont il avait été séparé. Un jour, en remontant une rivière, il aperçut dans une petite île un poteau dressé, qui avait fait partie du mât d'un navire, et au pied une plaque de plomb sur laquelle était gravée une inscription en hollandais. On y lisait la date de l'arrivée des bâtimens de l'expédition de Le Maire et Schouten, et les noms de ces chefs, ainsi que ceux de trois autres personnes de l'expédition. On trouva dans un trou, au pied du mât, une boîte de fer-blanc contenant un écrit si mangé par la rouille du métal, qu'il fut impossible d'en rien déchiffrer. On aperçut aussi les débris d'un vaisseau brûlé. Narborough inscrivit avec son couteau, sur une planche, le nom de son navire, la date de l'année et du jour; la cloua au mât, emporta la plaque de plomb, et donna à l'île le nom de *Le Maire*. Le 25, il prit possession du port Désiré, au nom du roi de la Grande-Bretagne, et, le 2 avril, il mouilla dans le port Saint-Julien, où il passa l'hiver.

Narborough fit, durant cette saison, différentes courses dans le pays, qui lui parut bon, et fourni

de paturages très-convenables au bétail ; mais il y manque absolument de bois de charpente. Les montagnes n'y sont pas très-hautes ; l'air y est sain. On y vit des guanacos, des oiseaux grands comme des autruches, ce sont des nandous ; des lièvres, des perdrix, des bécassines, des oies sauvages. Enfin, le 22 juin, les Anglais virent des Patagons, qui semblèrent très-craintifs. On en aperçut depuis à différentes reprises, mais il fut impossible de leur inspirer la moindre confiance. Ils avaient probablement été maltraités par des navigateurs qui avaient abordé sur ces côtes, ou bien ils avaient entendu parler des cruautés exercées par les Espagnols envers les Indiens, leurs voisins. Narborough essaya vainement les voies de la douceur pour entrer en conversation avec eux : il leur fit présent de différentes bagatelles. Sa visite ne put que leur inspirer des idées favorables sur le caractère des Européens.

Le 13 octobre, Narborough quitta le port Saint-Julien. Le 22, il entra dans le détroit de Magellan, eut des rapports avec les habitans, et en sortit le 26 novembre. Il remonta au nord, dans le grand Océan, jusqu'à un petit fort à trois lieues au sud de Valdivia, où il eut une entrevue avec les Espagnols. Des deux côtés la défiance était égale, et Narborough supposa aux Espagnols le désir de surprendre son vaisseau. Cependant tout se passa, de part et d'autre, avec beaucoup de politesse ; mais les Espagnols retinrent le lieutenant, un autre Anglais, un trompette, et un interprète que Narbo-

rough avait envoyé à Valdivia, pour demander la permission de faire de l'eau dans un canot. Il fut obligé de partir sans eux. Ils exigèrent, pour les lui rendre, qu'il allât mouiller dans le port de Valdivia, sous le canon du fort, où ils auraient pu, sans grande difficulté, se rendre maîtres de son vaisseau. « Si j'en avais eu quatre de vingt à trente pièces de canon, dit Narborough, j'aurais été en état de faire la loi à tout le pays. De mon côté, j'aurais voulu lier, à leur préjudice, un commerce entre la nation anglaise et les naturels du pays. »

Le 22 décembre, Narborough remit à la voile pour repasser le détroit. Le 6 janvier 1671, il revit le cap Désiré. Le 14 février, il sortit heureusement du détroit, et le 10 juin il arriva sur les côtes d'Angleterre.

On raconte que Charles II avait fondé de si grandes espérances sur cette expédition, et désirait si ardemment d'en savoir le succès, qu'ayant appris que Narborough venait de passer devant la rade des Dunes, il n'eut pas la patience d'attendre son arrivée à la cour; et, se mettant dans sa chaloupe royale, il alla au-devant de lui par eau jusqu'à Gravesend. Tout le résultat de ce voyage se borne à des notions détaillées sur le détroit de Magellan, que Narborough a décrit avec beaucoup de soin, et dont il a donné une carte.

D'autres navigateurs anglais, dont nous avons des relations, parcoururent aussi le grand Océan vers la fin du dix-septième siècle; mais c'étaient

tous des boucaniers ou flibustiers, dont l'unique but était de piller les vaisseaux espagnols.

En 1680, Barthélemy Sharp, après avoir traversé l'isthme de Panama avec quatre cents hommes, fit des courses dans le grand Océan; et, en 1681, gagna l'océan Atlantique, sans passer par aucun des deux détroits connus. On supposa qu'il avait découvert un nouveau canal, et l'on ne manqua pas de bâtir des systèmes à ce sujet; mais il est plus simple de penser qu'il fit route au large de la terre du Feu et de la terre des États. Sharp atterrit ensuite à l'île de Nevis dans les Antilles, puis fit voile pour l'Angleterre. Il avait avec lui, pendant une partie de ce voyage, le célèbre navigateur Dampier, qui pourtant le quitta au nord de la ligne, après qu'ils furent de retour de leurs courses jusqu'à l'île de Juan Fernandès.

Ce même Dampier fit aussi un voyage avec Wafer sur un bâtiment que conduisait Guillaume Cowley; Jean Cook, fameux boucanier, avait pris celui-ci pour pilote sur son navire *la Revanche*, avec lequel il prétexta qu'il allait à Saint-Domingue prendre une lettre de marque pour entreprendre la course. On partit d'Achamapak en Virginie, le 23 août 1683. Dès le lendemain, Cook enjoignit à Cowley de faire route pour la côte d'Afrique, s'empara, aux îles du cap Vert, d'un vaisseau de quarante canons bien équipé, et navigua ensuite au sud-ouest. Étant par 47° sud, on aperçut une terre inconnue à laquelle on donna le nom d'*île*

Pépys, en l'honneur du secrétaire du duc d'York, grand amiral d'Angleterre. On suppose, avec raison, que sa latitude est fautive, et que Cowley a vu les îles Malouines. Cette île Pepys ne figure plus sur les cartes. Une tempête empêcha les Anglais de passer par le détroit de Le Maire; ils passèrent au large de la terre des États, et furent poussés par les vents jusqu'au-delà de 63° sud. Cook mourut aux îles Gallapagos, et eut Édouard Davis pour successeur. On gagna ensuite le golfe d'Ampalla au Mexique, où Cowley quitta Davis pour aller sur le vaisseau du capitaine Eaton. Les deux bâtimens se séparèrent en septembre 1684. Dampier resta avec Davis. Eaton traversa le grand Océan, arriva au mois de mars 1685 à l'île de Guam, et alla ensuite croiser dans l'archipel des Philippines. Cowley, dégoûté du métier de pirate, quitta Eaton à Timor, avec un certain nombre d'hommes de l'équipage, et s'embarqua sur un navire hollandais; il fut de retour en Angleterre au mois d'octobre 1686.

Édouard Davis, dont il vient d'être question, fut quitté par Dampier et par Wafer comme il l'avait précédemment été par Cowley. Il fit, en 1685 et 1686, beaucoup de prises aux Espagnols dans le grand Océan. En 1687, il naviguait pour le quitter, lorsqu'à 27° 20′ sud, il eut connaissance d'une petite île de sable; et, en s'approchant, découvrit à l'ouest une suite de terres hautes. La position de cette île a donné lieu à de

grandes discussions parmi les navigateurs et les géographes. Elle a été cherchée inutilement dans la position qui lui était assignée. Cette terre n'est plus marquée sur les cartes, parce que l'on est persuadé que Davis a mal vu, ou qu'il a mal indiqué la position de ce qu'il a vu ou cru voir. Ce pirate, après avoir doublé le cap de Hoorn, apprit, en croisant dans la mer des Caraïbes, que Jacques II avait accordé un pardon général aux flibustiers ; il en profita pour revenir en 1688 en Angleterre.

Les Français n'avaient pas encore fait de tentatives pour passer le détroit de Magellan ; leur coup d'essai, en 1695, ne fut pas heureux. Une expédition fut armée à La Rochelle. Elle était commandée par Degennes, officier de la marine royale, et composée de six vaisseaux. Elle avait pour but de faire la guerre aux Espagnols dans le grand Océan. Degennes partit de La Rochelle le 3 juin 1695 ; alla d'abord à la côte d'Afrique, s'emparer sur les Anglais du fort James dans la Gambie; vint se ravitailler à Rio-Janeiro, et embouqua le détroit de Magellan le 11 février 1696. Le 24 il mouilla au port Famine. Il vit, pour la première fois, des Patagons qui ne lui parurent pas avoir six pieds de haut. On ne les troubla point; ils vécurent en bonne intelligence avec les Français. Des coups de vents impétueux et redoublés forcèrent Degennes, qui avait déjà doublé le cap Froward, à le repasser et à s'arrêter dans une baie située entre ce cap et

la baie Famine. Elle reçut le nom de *baie Française*. Il se trouvait déjà à court de vivres; en conséquence, après deux mois de séjour dans cette région ingrate, il rentra le 11 avril dans l'océan Atlantique; le 21 avril 1697, il jeta l'ancre dans le port de La Rochelle.

Quoique l'expédition de Degennes n'eût pas rempli l'objet qu'on s'était proposé en France, il paraît néanmoins qu'elle inspira l'idée d'entreprendre des voyages dans le grand Océan. Quatre bâtimens partirent de La Rochelle le 17 décembre 1698, sous le commandement de Beauchêne-Gouin. Deux seulement doublèrent le cap des Vierges le 24 juin 1699. Le 3 juillet, on était au port Famine; quoique l'on fût au milieu de l'hiver de ces régions, le froid ne parut pas excessif; Beauchêne eut la curiosité de descendre à la terre du Feu; il y trouva des bandes de sauvages qui étaient fort doux; ils se laissèrent approcher sans difficulté. On en mena trois à bord, où on les fit bien chauffer, car ils paraissaient très-frileux; faute d'être habitués au pain, ils ne mangèrent pas de bon appétit. On les ramena le lendemain. Dans la traversée du canal, qui a bien cinq lieues de large en cet endroit, un des matelots de Beauchêne se laissa, par inadvertance, tomber dans la mer, où il fut noyé. Ses camarades en furent consternés, et encore plus les trois sauvages, qui se mirent à hurler sans qu'on pût les faire taire, qu'ils n'eussent le pied sur le rivage. Beauchêne passa la nuit au-

tour d'un grand feu, faisant bonne garde; car il ne se fiait guère à ces gens-là. Trois autres de ces mêmes sauvages allèrent sur le second vaisseau.

En avançant dans le détroit, Beauchêne vit près de la baie Élisabeth une île qui n'était pas encore marquée sur les cartes. Il en prit possession au nom du roi de France, et la nomma *île Louis-le-Grand*. On peut croire que jamais la France n'a songé à se prévaloir de cette prise de possession. Les puissances de l'Europe auraient trop à faire si chacune voulait revendiquer la portion des côtes du détroit de Magellan, dont elle a été gratifiée par des navigateurs zélés. Comme l'objet n'en vaut pas la peine, aucune n'a eu l'idée de faire valoir ses prétendus droits; et, grâces à l'intempérie du climat et à la stérilité du pays, les habitans ont continué à être les maîtres chez eux. C'est le cas d'appliquer le proverbe : à quelque chose malheur est bon.

Après bien des contrariétés, Beauchêne entra dans le grand Océan le 21 janvier 1700. Il fit un assez bon commerce avec les habitans du Chili et du Pérou, quoique le vice-roi eût défendu d'avoir aucun rapport avec les Français. Il alla se pourvoir de tortues aux îles Gallapagos, et fut bien surpris d'y rencontrer de très-grosses baleines; il ne s'attendait pas à en voir si près de ligne. Le 8 juillet, il reprit la route d'Europe. Il comptait passer par le détroit de Le Maire; mais il fit route, sans s'en douter, à l'est de la terre des États. Le 19 janvier il vit,

dans le grand Océan, une île inconnue à laquelle il donna son nom; c'était une petite île au sud des Malouines: elle est médiocrement haute et assez unie. Le lendemain, il mouilla à la plus occidentale des îles Sebaldes, y trouva plusieurs étangs et ruisseaux d'eau douce, du céleri, et beaucoup d'oiseaux de mer. Le terrain parut assez bon; mais il était absolument dénué de bois dont on manquait le plus. En relâchant à Rio Janeiro, Beauchêne y trouva un des petits navires de sa flotte qui n'avaient pu le suivre; l'autre s'était perdu sur les côtes de Bretagne; il revint à La Rochelle le 6 août 1701.

Le succès du voyage de Beauchêne fut si complet que, dans une seule année, on vit dix-sept vaisseaux français, tant de guerre que marchands, arriver en même temps dans le grand Océan. Les côtes du Chili et du Pérou furent, pendant plusieurs années, fréquentées par les bâtimens français; quelques-uns continuèrent leur course à travers le grand Océan, allèrent à la Chine, revinrent par le cap de Bonne-Espérance, et firent ainsi le tour du monde. De ce nombre, fut le vaisseau commandé par Michel-Joseph Du Bocage de Bléville, du Hâvre, qui partit en 1707, et ne revint qu'en 1716. Il découvrit, par 4° nord et 280° de longitude, une île basse, entourée d'écueils, dont le milieu était occupé par une lagune, et située près d'un rocher très-haut; il la nomma île de *la Passion*.

Un autre Français, Antoine La Roche, au service d'Espagne, découvrit en 1675, entre 54° et 55° sud, et 39° de longitude à l'ouest de Paris, une île longue de trente-une lieues, sur huit lieues de largeur moyenne. Un autre capitaine français, Duclos-Guyot, commandant le navire espagnol *el Leon* (le Lion), la retrouva le 19 juin 1756, et, comme La Roche ne lui avait imposé aucun nom, Duclos la nomma *île Saint-Pierre*; elle a été reconnue par Cook, qui l'appela *Nouvelle-Georgie*.

CHAPITRE XIII.

Dampier.

DAMPIER s'est acquis une juste réputation par le nombre et l'étendue de ses courses, par ses profondes observations sur les vents, les marées, les courans, les variations de l'aiguille aimantée, et sur toutes les propriétés des régions qu'il a parcourues. Voué, par goût, à la navigation dès ses plus jeunes années, il fit d'abord un voyage à Terre-Neuve. Le froid rigoureux qu'il éprouva dans les parages embrumés de cette île le dégoûta des courses dans le nord. Il fit ensuite une campagne dans les Indes orientales; puis, en 1675, se trouvant à la Jamaïque, il prit parti avec les coupeurs de bois de Campêche; et, malgré les fatigues continuelles qu'il lui fallut endurer dans ce métier, il resta trois ans avec eux. Il revint à Londres en 1678; et en repartit en 1679, dans l'intention de retourner à la baie de Campêche; mais il rencontra des flibustiers à la Jamaïque : tout l'équipage de son navire les suivit; il fit comme les autres. Le genre de vie de ces aventuriers avait de l'attrait pour lui. Il traversa, dans leur compagnie, l'isthme de Darien, et s'associa à leurs courses dans le grand Océan. Il était sur le bâtiment du capitaine Sharp. Après qu'ils se furent emparés d'Ylo, petite ville sur la côte du

Pérou, ils allèrent à l'île de Juan Fernandés. Durant leur séjour, le capitaine Sharp, du consentement unanime des flibustiers, fut dépouillé du commandement, parce qu'on était mécontent de sa bravoure et de sa conduite. Le capitaine Watling fut mis en sa place, et tué bientôt après devant Arica. Des difficultés s'élevèrent sur le choix de son successeur; le parti de Sharp l'emporta. Dampier, qui jusqu'alors n'avait pas été content de sa conduite, mais n'avait pas manifesté ses sentimens, se mit du côté de ceux qui le quittèrent. Cette troupe, à laquelle on avait donné la pinasse, débarqua le 1er mai 1681 au nord du golfe Saint-Michel, dans l'isthme de Panama; traversa cette langue de terre, et arriva le 23 à la mer des Caraïbes. Lionel Wafer, qui a publié une bonne description de l'isthme, était du voyage.

Dampier croisa ensuite, avec les flibustiers, dans la mer des Caraïbes, et arriva en Virginie au mois de juillet 1682. Il s'embarqua, le 23 août de l'année suivante, sur le bâtiment du capitaine Jean Cook, dont Cowley était pilote. Le 6 février 1684, on passa le détroit de Le Maire. Le 22 mars on atterrit à Juan Fernandés. Aussitôt qu'on eut mouillé, plusieurs flibustiers allèrent à terre pour chercher un Indien Mosquite qu'ils y avaient laissé en 1681, parce que les Espagnols les en avaient chassés un peu avant l'attaque d'Arica.

« Cet Indien, ajoute Dampier, avait ainsi vécu seul pendant trois ans dans cette île; les Espagnols,

qui savaient que nous l'y avions laissé, le cherchèrent plusieurs fois, sans avoir jamais pu le trouver. Il était dans les bois, à la chasse des chèvres, lorsque le capitaine Watling fit embarquer ses gens à la hâte; et le navire avait appareillé avant que l'Indien arrivât sur le rivage. Il avait son fusil, un couteau, une petite poire à poudre, et un peu de plomb. Ces munitions épuisées, il trouva le moyen de faire des dents à son couteau, et s'en servit pour scier le canon de son fusil en petits morceaux, dont il fit des harpons, des lances, des hameçons et un coutelas; il faisait d'abord chauffer les morceaux de fer au feu, et les battait avec sa pierre à fusil, et une partie du canon qu'il durcit: procédé qu'il avait appris des Anglais. Il battait et pliait à sa volonté, avec des cailloux, les morceaux de fer chaud, les sciait avec son couteau dentelé, ou bien les aiguisait en pointe en les frottant pendant long-temps, et les durcissait convenablement suivant l'occasion. Tout ceci paraîtra étrange à quiconque ne connaît pas l'intelligence et l'industrie de ces Indiens; mais ce n'est rien de plus que ce qu'ils font ordinairement dans leur pays.

« Par le moyen des instrumens qu'il était parvenu à fabriquer, le Mosquite se procura des chèvres et du poisson; il avait d'abord été forcé de manger du phoque, qui est un met bien ordinaire; mais quand il se fut fait des hameçons, il ne tua des phoques que pour découper leurs peaux en

lanières pour des lignes à pêcher. Il avait, à un demi-mille du bord de la mer, une petite hutte couverte en peaux de chèvres. Des peaux semblables, tendues sur des bâtons élevés de deux pieds au-dessus du sol, lui servaient de lit. Les habits qu'il portait, au départ du capitaine Watling, étaient usés depuis long-temps; il n'avait qu'une peau autour des reins. Ayant aperçu notre vaisseau la veille du jour où nous atterrîmes, il le reconnut pour anglais, et tua trois chèvres qu'il fit cuire avec des choux pour nous régaler à notre débarquement. Il se trouva sur le bord de la mer pour nous féliciter de notre heureuse arrivée. Un Mosquite nommé Robin, que nous avions avec nous, sauta le premier à terre, et, courant à son camarade, s'étendit à terre devant lui. Celui-ci le releva, l'embrassa, et à son tour s'étendit à plat aux pieds de Robin qui fit la même cérémonie. Nous regardions avec plaisir la surprise, la tendresse et la cérémonie de cette entrevue, qui fut très-affectueuse de part et d'autre. Les civilités terminées, nous courûmes embrasser celui que nous avions retrouvé, et qui était ravi de joie de voir un si grand nombre de ses anciens amis revenus exprès dans cette île, comme il se le figurait, pour l'en tirer. »

« Nous partîmes de Juan Fernandès le 8 avril 1684, au nombre de deux vaisseaux : le nôtre et celui du capitaine Eaton. Nous prîmes quatre bâtimens espagnols, et nous allâmes relâcher aux îles Gallapegos, parce que nous sûmes, par les équi-

pages de nos prises, que les habitans de Truxillo, que nous avions le dessein d'attaquer dans l'espoir d'un riche pillage, élevaient un fort pour la défense du rivage.

« Les îles de Gallapagos forment un groupe nombreux, inhabité, situé sous la ligne et à peu de distance de chaque côté. La plus orientale est à cent lieues du continent; quelques-unes ont sept, huit et dix lieues de long sur trois à quatre de large. Elles sont assez hautes, la plupart plates et unies. Quatre à cinq des plus orientales sont rocailleuses, arides et montueuses, ne produisant ni arbres ni arbustes, ni herbes, à l'exception de quelques cactus, mais non sur le bord de la mer; dans ces derniers endroits, on trouve quelquefois des buissons de mangliers dont le bois est très-bon à brûler. Il y a dans ces îles arides de l'eau dans des étangs et des trous entre les rochers. Quelques-unes de ces îles sont généralement basses et unies, le terrain y est plus fertile, et produit des arbres qui nous sont inconnus. Parmi les îles les plus occidentales, on en voit qui ont neuf à dix lieues de long sur six à sept de large; le sol y est noir et profond; il y croît de grands arbres, surtout des mammés qui forment des bocages. Ces grandes îles offrent des rivières assez grosses, et plusieurs des petites, des ruisseaux de bonne eau. Quand les Espagnols découvrirent ces îles, ils y trouvèrent des quantités de guanos et de tortues de terre; ce qui fit donner le nom de Gallapagos à ce groupe.

Je ne crois pas qu'il y ait de lieu au monde où ces animaux soient si abondans. Les guanos sont les plus gras et les plus gros que j'aie jamais vus, et si peu farouches, qu'un homme en peut tuer vingt à coups de bâton en une heure de temps. Les tortues de terre sont si nombreuses, que six cents hommes en pourraient vivre uniquement pendant plusieurs mois. Elles sont extraordinairement grosses et grasses, et si délicates au goût, qu'un poulet ne se mange pas avec plus de plaisir. On voit sur ces îles des serpens verts; je n'y ai pas aperçu d'autres animaux terrestres. Les tourterelles y sont si communes et si familières, qu'un homme en peut tuer près de six douzaines à coups de bâton dans une matinée.

« Ces îles sont séparées par des canaux assez larges pour que les bâtimens puissent y passer; dans quelques endroits l'eau est peu profonde, et sur ces bases il croît beaucoup d'herbe à tortue : ce qui procure à ce groupe une abondance extrême de l'espèce de tortues de mer, appelées tortues vertes.

« L'air de ces îles est assez tempéré si l'on considère leur position sous la ligne. Il y règne constamment une brise de mer fraîche pendant toute la journée, et des vents qui rafraîchissent l'air pendant la nuit; la chaleur n'y est, par conséquent, pas si forte que dans la plupart des lieux situés près de l'équateur. La saison des pluies est en novembre, décembre et janvier. Alors le temps y est souvent sombre, et les éclairs et le tonnerre y

sont fréquens. Quelquefois avant ces mois-là, il tombe des pluies modérées qui rafraîchissent la température ; en mai, en juin et en août, le temps est constamment beau.

« Nous ne restâmes qu'une nuit près d'une de ces îles situées sous l'équateur, parce que nos prises ne purent pas y mouiller. Après nous être bien rafraîchis de tortues de terre et de mer, nous en partîmes le lendemain pour aller à une autre île qui n'en est éloignée que de deux lieues ; elle est de même rocailleuse et stérile. Dès que nous eûmes mouillé, l'on dressa une tente pour le capitaine Cook qui était malade. Notre séjour en ce lieu fut de douze jours. Nous y mîmes à terre environ cinq mille paquets de farine tirés d'une de nos prises, afin de pouvoir les y retrouver en cas de besoin. Un de nos prisonniers indiens nous dit qu'il était né à Rialeja, sur la côte de Guatimala, et s'engagea à nous y conduire. Les détails qu'il nous donna sur la force et la richesse de ce lieu, nous déterminèrent à y aller.

Le 12 de juin, nous mîmes à la voile, et nous allâmes d'abord toucher à l'île des Cocos, tant pour y déposer de la farine, que parce qu'elle était sur notre chemin. Les Espagnols lui ont donné le nom qu'elle porte, à cause de la quantité de cocotiers dont elle est couverte. Elle est inhabitée, assez haute dans le centre, où il ne croît pas d'arbres ; on y voit en revanche une belle verdure ; elle a près de huit lieues de tour. Sa situation est à 5°

15′ au nord de l'équateur. Les rochers dont elle est entourée la rendent presque inaccessible; il n'y a qu'un petit port à la côte nord-est; il est bon et sûr; un joli ruisseau d'eau fraîche s'y jette dans la mer.

« Nous eûmes très-beau temps et de petits vents dans notre traversée, et au commencement de juillet, nous eûmes connaissance du cap Blanc sur la côte du Mexique. Nous en étions à trois lieues lorsque le capitaine Cook mourut. On alla l'enterrer à terre. Édouard Davis, notre quartier-maître, fut élu tout d'une voix pour lui succéder. Une tentative pour nous emparer de bestiaux dont nous avions besoin, échoua. Nous quittâmes le 20 juillet la baie de la Caldera, où nous étions mouillés avec le capitaine Eaton.

« Le voisinage de Rialeja se reconnaît à un volcan très-élevé dont le sommet est aigu. Le port peut contenir deux cents bâtimens; il communique avec la ville, qui en est éloignée de deux lieues, par deux criques très-étroites bordées de mangliers; le pays de chaque côté est inondé. L'entreprise sur Rialeja manqua; nous nous séparâmes du capitaine Eaton. »

Davis alla ensuite croiser sur la côte du Pérou, du côté de Payta et de Guayaquil. Le 2 octobre il rencontra le capitaine Swan, avec lequel il s'associa. Ils brûlèrent Payta; les deux bâtimens firent de riches prises, et remontèrent au nord; répandirent la terreur à Panama; furent joints par d'autres fli-

bustiers, et allèrent attaquer la ville de Léon, dans le royaume de Guatimala, à vingt milles de la mer. Le gouverneur ne voulut pas entendre parler de rançon. La ville fut livrée aux flammes. Les flibustiers pillèrent ensuite les environs de Realéja, et brûlèrent cette ville.

Davis et Swan ayant rompu leur société, Dampier s'embarqua dans le bâtiment de ce dernier, parce que Davis avait le projet de retourner à la côte du Pérou, et qu'au contraire Swan se proposait d'abord de remonter au nord, autant qu'il lui serait possible, le long de la côte du Mexique, que Dampier désirait connaître, et ensuite de faire voile pour les Indes orientales.

Les flibustiers firent plusieurs descentes sur la côte du Mexique, et se procurèrent ainsi des vivres. Ils essayèrent vainement de surprendre un riche navire dans le port d'Acapulco, et ne furent pas plus heureux dans une entreprise contre Colima. Alors ils résolurent de croiser devant le cap Corrientés, pour y attendre le galion qui allait à Manille. Ce riche butin leur échappa. Ils s'étaient trop longtemps arrêtés en différens endroits de la côte pour y prendre des provisions, et, durant cet intervalle, le bâtiment avait fait route à l'est. Diverses tentatives sur la côte voisine du cap Corrientés ne produisirent qu'une quantité de maïs qui ne suffisait pas pour l'approvisionnement complet du bâtiment. Les Espagnols lui tuèrent beaucoup de monde dans une attaque qu'il tenta contre Santa-Pecaque, ville

de la province de Culiacan, où il espérait faire un riche butin. Cet échec découragea les flibustiers de toute entreprise ultérieure dans ce pays.

Swan caréna son vaisseau aux îles Sainte-Marie, situées à vingt lieues au nord-est du cap Corrientés. Ce sont des îlots rocailleux et inhabités. Pendant qu'on radoubait le bâtiment, le capitaine proposa le voyage des Indes. « Plusieurs d'entre nous, dit Dampier, étaient très-contens de faire ce voyage; mais d'autres crurent, tant leur ignorance était grande, qu'il les menerait hors du monde; car les deux tiers de nos gens ne s'imaginaient pas qu'on pût trouver un chemin semblable. Cependant il finit par obtenir leur consentement.

« Le 26 août 1686, nos bâtimens étant réparés, nous allâmes faire de l'eau dans la vallée de Balderas, sur le continent, parce que l'île en est dépourvue. Celle de cette vallée était saumâtre; il fallut nous en pourvoir dans une petite baie plus proche du cap Corrientés. Ainsi munis de provisions, nous n'eûmes plus qu'à poursuivre notre expédition pour les Indes orientales, plein d'espoir d'y être plus favorisés de la fortune que nous ne l'avions été sur la côte septentrionale du Mexique. Nous nous laissâmes aisément persuader de faire le voyage des Indes orientales, parce que nous comptions bien nous dédommager de nos mauvais succès; mais, pour rendre justice au capitaine Swan, je dois dire que son dessein n'était pas d'aller dans ces régions comme flibustier. Il avait le

projet, comme il me l'a souvent assuré lui-même, d'embrasser la première occasion qui se présenterait de retourner en Angleterre; c'est pourquoi il fit semblant de se rendre au sentiment d'une partie de son équipage, qui avait envie d'aller croiser à Manille, parce qu'il comptait trouver le moyen de quitter le métier de flibustier. »

Cependant, quand l'équipage du capitaine Swan eut plus sérieusement considéré la longueur du chemin du lieu où l'on était aux îles Mariannes, la plupart de ses gens furent presque rebutés d'un tel dessein. « Nous n'avions pas pour soixante jours de vivres, continue Dampier, à ne donner à chacun qu'un peu plus d'une pinte de maïs par jour. Il ne nous restait pour provision que ce maïs, encore étions-nous infestés par une quantité de rats que nous ne pouvions pas empêcher d'en manger une partie; et, avec le maïs, nous avions encore du poisson salé pour trois repas. Cependant l'espérance que le capitaine donna de croiser à la hauteur de Manille, et d'y faire de riches captures, fit fermer les yeux sur le danger de parcourir une distance de deux mille quatre cents lieues avec si peu de provisions. Le vent nous favorisa. Nous portâmes toutes nos voiles, et nous fîmes chaque jour beaucoup de chemin. Après vingt jours de route, nos gens voyant que nous avancions avec rapidité, et que, selon toutes les apparences, le bon vent et le beau temps continueraient, demandèrent que leur ration journalière fût augmentée. Malgré sa répugnance, Swan

fut obligé d'y consentir. Nous étions réduits à dix cuillerées de maïs bouilli chacun, et une seule fois le jour, au lieu qu'auparavant on nous en distribuait huit fois. Je suis persuadé que cette diète forcée me fit grand bien, quoique mes compagnons s'en trouvassent affaiblis, car je sentais revenir mes forces; et une hydropisie dont j'avais été attaqué à la suite d'une fièvre se dissipa. Cependant je buvais trois fois, de vingt-quatre en vingt-quatre heures; mais plusieurs de nos gens ne buvaient qu'une fois en neuf ou dix jours, et quelques-uns en douze jours. Il y en eut même un qui fut dix-sept jours sans boire, et il dit, quand il but, qu'il n'était pas altéré; cependant il ne laissait pas d'uriner tous les jours, tantôt plus, tantôt moins.

« C'est quelque chose d'extraordinaire que, durant tout ce voyage, nous ne vîmes pas un seul poisson, pas même de poissons volans, ni aucune sorte d'oiseaux, qu'une seule fois. A 1660 lieues du cap Corrientés, nous aperçûmes un grand nombre de boubies; nous crûmes qu'ils venaient de certains rochers dont nous savions, par nos cartes marines, que nous n'étions pas éloignés, mais dont nous n'eûmes pas connaissance.

« Après avoir parcouru mille neuf cents lieues, suivant notre calcul, qui est ce que les Anglais comptent du cap Corrientés à Guam, nos gens commencèrent à murmurer contre le capitaine Swan, qui leur avait fait entreprendre le voyage; mais il continua de les payer de belles paroles, et leur dit que

le compte des Espagnols, qui estimaient la distance à deux mille quatre cents lieues, était peut-être le meilleur, et que, comme il y avait apparence que le vent favorable continuerait, un peu de temps mettrait fin à nos peines.

« En approchant de l'île nous eûmes une petite pluie, et l'air se couvrit de nuages du côté de l'ouest, signe manifeste que nous n'étions pas loin de terre; car dans ces climats, entre les tropiques ou à peu de distance, où les vents alisés soufflent constamment, les nuages, qui passent rapidement en l'air, semblent pourtant suspendus près de l'horizon, sans beaucoup de mouvement ou de changement, dans les points où la terre n'est pas éloignée; j'ai souvent fait cette observation, surtout lorsque la terre est élevée; car alors on voit les nuages suspendus sans aucun mouvement sensible.

« Le 20 de mai, notre chaloupe, qui était à peu près à trois lieues en avant de nous, passa sur une basse de rochers, au-dessus de laquelle il n'y avait que quatre brasses d'eau, et le poisson y nageait en abondance autour des rochers, ce qui fit penser à nos gens qui la montaient, que la terre n'était pas éloignée; ils tournèrent donc le cap au nord, et, après avoir passé la basse, mirent en travers pour nous attendre. Ayant, d'après leur indication, changé notre route de l'ouest au nord, nous aperçûmes à notre grande joie l'île de Guam, à environ huit lieues de distance.

« Ce fut un bonheur pour le capitaine Swan que

nous vissions cette île avant la fin de nos provisions, dont nous n'avions plus que pour trois jours; car j'ai appris depuis que l'équipage avait formé le projet de le tuer le premier, et de le manger quand les vivres seraient épuisés, et ensuite tous ceux qui avaient été d'avis d'entreprendre cette traversée. C'est pourquoi le capitaine Swan me dit, quand nous fûmes à Guam : Ah Dampier! vous leur auriez fait faire un méchant repas.

« L'île de Guam ou Guahon, comme les naturels prononcent ce nom, est une des îles Ladrones, et appartient aux Espagnols; ils y ont un petit fort. C'est là que se rafraîchissent les bâtimens des Philippines qui font la navigation d'Acapulco à Manille; mais pour le retour, les vents ne leur laissent pas aisément prendre cette route. Les Espagnols ont donné à Guam le nom d'île Marie; elle a environ douze lieues de long, sur quatre de large. Elle est passablement élevée.

« Le 21 mai, nous jetâmes l'ancre sur la côte occidentale de Guam, à un mille de terre. A une certaine distance, l'île paraît plate et unie; mais quand on en approche, on voit que ses côtes s'élèvent en pente, et que le côté oriental, qui est le plus haut, est défendu par des rochers escarpés contre lesquels vient se briser la violence des lames poussées continuellement par le vent alisé. De ce côté il n'y a pas de mouillage. La côte occidentale est assez basse, et coupée de petites anses sablonneuses que séparent des pointes de roches. Le ter-

rain est rougeâtre, sec et médiocrement fertile; les principaux fruits qu'il produit sont le riz, les ananas, les melons d'eau, les melons musqués, les oranges, les citrons, les cocos et le fruit à pain.

« Peu de temps avant notre arrivée à Guam, les naturels s'étaient soulevés contre les Espagnols pour les exterminer, et en avaient tué plusieurs; mais le gouverneur, aidé de ses soldats, avait fini par les vaincre et les chasser du fort. Alors, voyant leur projet échoué, ils détruisirent les plantations et s'en allèrent dans les autres îles de l'archipel. Le nombre des Indiens, qui s'élevait auparavant à peu près à quatre cents, était en conséquence réduit à cent. Ceux-ci, qui n'avaient pas pris parti dans la conspiration, n'en étaient pas mieux disposés pour les Espagnols; car ils nous proposèrent de nous mener au fort, et de nous aider à nous emparer de l'île; mais le capitaine Swan ne fut pas d'avis d'y chagriner les Espagnols.

« Nous n'avions pas encore jeté l'ancre, qu'un prêtre vint de nuit près du bord, dans un canot avec trois Indiens. Ils nous demandèrent qui nous étions et d'où nous venions : nous leur répondîmes en espagnol que nous étions Espagnols, et que nous venions d'Acapulco. L'obscurité de la nuit les empêcha de voir la construction de notre vaisseau et de nous reconnaître. Nous les accostâmes; aussitôt ils s'aperçurent de leur méprise et voulurent s'échapper; mais nous les contraignîmes à monter à bord. Le capitaine Swan reçut le prêtre très-poli-

ment, le conduisit dans la chambre, et lui dit que le manque de vivres l'avait engagé à s'approcher de l'île; qu'il n'y venait point en ennemi, mais s'y présentait comme ami, pour y acheter avec son argent les choses dont il avait besoin. Il finit par le prier d'écrire au gouverneur pour l'instruire de toutes ces particularités, et lui déclara qu'il le gardait en otage jusqu'à ce qu'on lui eût fourni des provisions. Le prêtre répondit au capitaine qu'elles étaient rares dans l'île, mais qu'il était persuadé que le gouverneur ferait son possible pour nous satisfaire.

« Le lendemain matin, les Indiens qui avaient amené le prêtre dans leur canot, furent envoyés au gouverneur avec deux lettres, une du prêtre, et une autre très-polie du capitaine Swan, accompagnée d'un présent de quatre aunes de drap écarlate avec une pièce de galon d'or et d'argent fort large. A onze heures, le capitaine Swan reçut la réponse du gouverneur qui le remerciait de son présent, et lui promettait de lui fournir la quantité de provisions qu'il lui serait possible de réunir; et, en témoignage de gratitude, il lui envoyait six cochons d'une petite espèce, mais dont la chair était la plus exquise que j'aie jamais mangée. On les nourrit de l'amande des cocos; de sorte que leur chair devint aussi ferme que celle du bœuf. Le gouverneur envoya aussi douze melons musqués et autant de melons d'eau. Il fit donner ordre aux habitans d'un village voisin de notre mouillage, de cuire chaque jour pour nous autant de fruits à pain que nous en

demanderions, et de nous aider à ramasser autant de cocos qu'il nous en faudrait. En outre de ces provisions, le gouverneur nous expédiait tous les jours une pirogue ou deux, chargées de cochons et de fruits. Il nous demanda en échange de la poudre, du plomb et des armes : on se hâta de satisfaire à sa requête. Nous avions un grand et beau chien anglais; le gouverneur manifesta le désir de le posséder; le capitaine lui en fit don aussitôt, quoique ce fût contre le gré de plusieurs des gens de l'équipage qui attachaient beaucoup de prix à cet animal. Le capitaine se montrait complaisant envers le gouverneur, parce qu'il espérait obtenir de lui une lettre de recommandation pour des négocians de Manille, son dessein étant d'aller au fort Saint-Georges (Madras), et de là, de faire le commerce avec Manille; mais il cacha ce plan à son équipage.

« Pendant que nous étions mouillés sur cette rade, le vaisseau d'Acapulco arriva en vue de l'île; nous ne l'aperçûmes pas, parce que le gouverneur le fit avertir de notre présence : il gagna, en conséquence, le sud de l'île. Les Indiens nous dirent que ce vaisseau était en vue de l'autre côté de Guam; aussitôt nos gens, excités par cette nouvelle, voulurent lui donner la chasse; mais le capitaine Swan, qui avait entièrement renoncé aux actes d'hostilité, parvint à calmer leur ardeur.

« Le 30 de mai, le gouverneur envoya son dernier présent de vivres, qui fut très-considérable,

nous pria de l'excuser de ce qu'il ne pouvait nous en fournir davantage, et en même temps nous avertit que la mousson de l'ouest approchant, il nous conseillait de partir, à moins que nous n'eussions le dessein de retourner en Amérique. Le capitaine Swan le remercia, renvoya le prêtre à terre, lui fit présent d'une grosse horloge de cuivre, d'un astrolabe et d'un grand télescope. En retour, le prêtre lui envoya des provisions et soixante livres de tabac. Munis de la quantité de vivres dont nous avions besoin pour aller à Mindanao, nous mîmes à la voile le 2 juin. Nous avions résolu de surgir à cette île, parce que le moine et les Indiens nous avaient dit que nous y trouverions des vivres en abondance, et que les habitans étaient alors en guerre avec les Espagnols. D'ailleurs cette île était sur la route des Indes occidentales, que nous voulions visiter, et elle nous offrait un excellent refuge pendant la mousson de l'ouest. En outre, nos gens espéraient obtenir du souverain de l'île une lettre de marque pour courir sus aux bâtimens espagnols, et une permission de vendre leurs prises dans ses états. Comme ils supposaient aussi au capitaine le dessein de les abandonner pour gagner un port anglais, ils espéraient trouver à Mindanao des vaisseaux et des pilotes pour croiser sur la côte de Manille. Quant au capitaine Swan, cette relâche convenait parfaitement à ses projets. Ainsi ce voyage fut résolu d'un consentement unanime.

« Les vents, qui avaient d'abord soufflé de l'est

avec force pendant quatre jours, passèrent ensuite au sud-ouest, et furent accompagnés de pluie, puis ils vinrent à l'est bon frais, tournant quelquefois jusqu'au sud-est. Quoique dans les Indes orientales les vents changent au mois d'avril, nous trouvâmes que l'époque de leur renversement, dans les parages où nous nous trouvions, était celle où nous y étions. L'autre époque est à peu près au mois d'octobre dans toutes les Indes.

« Le 21 juin, nous eûmes connaissance de Saint-Jean, une des îles Philippines qui, avec Mindanao, en est la plus méridionale; ce sont les seules qui ne soient pas soumises aux Espagnols. Saint-Jean a trente-huit lieues de long et vingt-quatre de large dans le centre. Elle est à quatre lieues à l'est de Mindanao, où nous mouillâmes dans une petite baie, à un mille de la côte nord-est. Nous la quittâmes le lendemain, et le 18 juillet nous jetâmes l'ancre dans la rivière de Mindanao. »

Une partie de l'équipage était mécontente du capitaine Swan. Quand le navire fut radoubé, on sortit de la rivière de Mindanao le 14 janvier 1687, laissant le capitaine à terre avec trente-six hommes. On sut depuis que les insulaires l'avaient massacré pour avoir son or.

Le bâtiment, commandé par le capitaine Jean Read, croisa long-temps dans les mers orientales de l'Asie, depuis la Chine jusqu'à la côte nord-ouest de la Nouvelle-Hollande. Il alla de là aux îles de Nicobar, et jeta l'ancre à la plus grande le 4 mai

1688. Dampier, qui depuis long-temps était fatigué de vivre avec des furieux, pria le capitaine Read de le laisser à terre dans cette île. Deux autres personnes de l'équipage prirent le même parti, et on leur donna pour compagnons quatre prisonniers malais et un Portugais. Ils se hasardèrent avec Dampier dans une pirogue en pleine mer pour gagner Achama; un orage les jeta sur une autre partie de la côte de Sumatra. Dampier arriva mourant à Achem. Le désir de rétablir ses affaires lui fit entreprendre des voyages au Tonquin, à Malacca et à Madras; puis il vint à Bencoulen où il fut maître canonnier pendant cinq mois. Il s'échappa de ce lieu, parce qu'on voulait l'y retenir malgré lui, et s'embarqua pour l'Angleterre où il arriva le 16 septembre 1691. Dès qu'il fut rémis de ses fatigues, il publia la relation de ses voyages; elle parut en 1697. Le public l'accueillit si favorablement, qu'en deux ans il en fut imprimé quatre éditions. A la dernière, Dampier joignit la relation détaillée de son voyage du Tonquin, d'Achem, de Malacca et de la baie de Campêche. Il donna aussi son Traité des vents et des marées. Ces différens ouvrages annonçaient un homme doué au plus haut degré du talent de bien observer et très-versé dans l'art nautique. En conséquence, l'amirauté le jugea capable de commander une expédition qui avait pour but de faire des découvertes à la Nouvelle-Hollande.

Dampier partit des Dunes le 26 janvier 1699,

sur *le Roe-Buk*, bâtiment de douze canons. Après avoir touché au Brésil, il fit route à l'ouest, et le 2 août, eut connaissance de la terre d'Endraght, à la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande. « Le pays, dit Dampier, nous parut absolument uni, sans arbres ni herbes; on voyait près de la côte des collines escarpées. Le 6, je jetai l'ancre plus au nord, dans une baie située par 25° sud, que je nommai *Sharks-Bay* (baie des chiens marins), parce que ces poissons y sont extrêmement abondans. Nous eûmes beau creuser la terre à une grande profondeur, dans différens endroits et à plusieurs milles à la ronde, nous ne pûmes trouver de l'eau douce. Nous passâmes le reste de la journée à couper du bois, et le soir on revint à bord. Le terrain autour de cette baie est assez élevé pour être aperçu de huit ou neuf lieues en mer. De loin il paraît fort uni; mais à mesure qu'on en approche, on y trouve quantité d'éminences qui ne sont ni hautes ni escarpées. La côte est basse et s'élève par degrés.

« Le terroir est sablonneux près du rivage, et produit une espèce de gros fenouil marin qui porte une fleur jaune. Plus avant, il est composé d'un sable rougeâtre, où croît quelque peu d'herbes, de plantes et d'arbrisseaux. En oiseaux de terre, nous ne vîmes que des aigles, et six espèces de petits oiseaux, dont les plus gros n'excédaient pas la taille d'une alouette. Quant aux oiseaux aquatiques, les espèces en sont nombreuses. On trouve une espèce de lapins bons à manger, qui ont les jambes extrê-

nement courtes, et des guanos, n'ayant pour queue qu'un gros moignon. Quand on les ouvre, ils répandent une odeur fort désagréable. Je n'ai vu de ma vie de créature si laide ni si dégoûtante. Quoique la chair du guano soit fort bonne, il fallait, en d'autres pays, que la faim nous réduisît à la manger; mais je n'eus jamais le courage de goûter de ceux de la Nouvelle-Hollande, tant la vue m'en parut affreuse, et l'odeur repoussante.

« Comme il n'y avait pas de rivière, nous ne vîmes que des poissons de mer. Le rivage était couvert d'une infinité de coquillages fort extraordinaires, et d'une grande beauté, soit pour la couleur, soit pour la figure. Enfin, on vit plusieurs serpens.

« Le 14 août je sortis de la baie des Chiens marins, et je fis route au nord. La profondeur de la mer augmenta jusqu'à 85 brasses, et bientôt il n'y eut plus de fond. Tant qu'il y en eut, les baleines entouraient mon vaisseau, faisant, par leur souffle et le battement de leur queue, un bruit semblable à celui des lames qui se brisent contre des écueils, ce qui nous causa une frayeur mortelle. Nous les avions trouvées d'abord près de deux bancs, par 22° 30'.

« Le 24, nous revîmes la terre, qui s'avançait en forme de cap; c'était l'extrémité d'une île, qui sont nombreuses dans ces parages. Je m'engageai dans ce labyrinthe, situé par 21°, entre des canaux de deux à trois lieues de large, où le fond est très-inégal. Les grandes îles étaient assez hautes, arides,

couvertes de rochers jaunes, ce qui me fit désespérer d'y trouver de l'eau. En continuant à naviguer au milieu de ces îles, la profondeur de l'eau diminua tellement, qu'il fallut mouiller, par six brasses, près d'une île que je nommai *l'île du Romarin*. J'allai à terre avec quelques-uns de mes gens; je cherchai vainement de l'eau. Parmi les buissons, les plus nombreux, quoique sans odeur, ressemblaient au romarin; c'est pourquoi j'en donnai le nom à l'île. Des buissons brûlés nous firent juger que cette île était fréquentée. Rien n'annonçait qu'elle fût constamment habitée par les sauvages. De la fumée que nous aperçûmes sur une île, à quatre lieues de nous, donna lieu de conjecturer qu'il s'y trouvait des habitans et de l'eau douce. Je consultai mes officiers pour savoir si nous irions de ce côté. On fut d'avis de quitter ce mauvais mouillage, et de remettre en mer.

« Le 30 août, nous revîmes la côte au nord de la Terre de Witt, par 18° 21′, et une grosse fumée près du rivage. Le lendemain, j'allai à terre avec douze de mes gens, pour chercher de l'eau. Nous étions armés de mousquets et de coutelas. En approchant du rivage, nous vîmes trois hommes de grande taille et tout nus, qui se tenaient sur la plage; ils se sauvèrent dès que j'eus mis pied à terre. J'ordonnai au canot, gardé par deux matelots, de mouiller à quelque distance du rivage, pour que les naturels ne pussent pas s'en saisir, et je me mis,

avec dix matelots, à la poursuite des trois sauvages, qui avaient déjà gagné une petite colline à un quart de mille, où ils s'étaient joints à neuf de leurs camarades. Quand ils nous virent à leurs trousses, ils décampèrent. Arrivés à la colline, nous ne découvrîmes ni eau douce ni maisons. La vue s'étendait sur une savane couverte de petites éminences rocailleuses.

« De retour à l'endroit où nous avions abordé, nous creusions pour chercher de l'eau, lorsque dix sauvages, qui arrivèrent sur un monticule peu éloigné, poussèrent de grands cris, auxquels ils joignirent des gestes menaçans. Enfin l'un d'eux s'avança vers nous; les autres suivaient de loin. J'allai à sa rencontre. J'eus beau lui faire des signes de paix et d'amitié, je n'étais pas à cent cinquante pieds de lui qu'il prit la fuite; les autres imitèrent son exemple. Tous nos efforts pour les rappeler furent inutiles.

« L'après-midi, je pris deux matelots avec moi, et je m'acheminai le long du rivage pour attraper, s'il était possible, un des naturels, et savoir de lui où l'on trouvait de l'eau douce. J'en voyais une douzaine assez près de nous, qui nous suivirent à une certaine distance, lorsqu'ils remarquèrent que je m'étais séparé du gros de mes gens. Je fis halte, et je me cachai derrière une dune qui les empêchait de nous voir, et nous mettait à même de les surprendre s'ils avançaient. Effectivement, se fiant sur leur nombre, qui était quatre fois plus considérable

que le nôtre, ils pensèrent qu'ils pourraient nous saisir; et, pour ne pas manquer leur coup, les uns marchèrent du côté du rivage, tandis que les autres occupèrent les dunes. Nous savions, par aventure du matin, qu'ils n'étaient pas très-légers à la course; c'est pourquoi un jeune homme fort dispos, qui était avec moi, n'en eut pas plus tôt vu paraître quelques-uns, qu'il courut après eux. Ils s'enfuirent d'abord; mais quand il les eut atteints ils firent volte-face pour le combattre. Il n'était armé que d'un coutelas. Il eut de la peine à leur résister; car ils avaient tous des lances de bois. En même temps j'en poursuivais deux autres qui s'étaient approchés du rivage; mais, craignant que mon jeune homme ne fût trop exposé, je revins sur mes pas. On le serrait de très-près. Aussitôt que je parus, un des sauvages me décocha sa lance, qui ne me manqua de guères. Je tirai un coup de fusil en l'air pour les épouvanter. Ils ne tardèrent pas à se remettre de leur frayeur, et se mirent à secouer les bras en criant : *Pouh, pouh, pouh,* et à presser mon jeune homme. Le péril qu'il courait, et que j'allais partager, me fit penser qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour notre salut commun. Je rechargeai donc mon fusil, et je le tirai sur un de ces malheureux, que le coup étendit par terre. Les autres, le voyant abattu, cessèrent le combat, et mon jeune homme profita de l'interruption pour venir me rejoindre. L'autre matelot qui m'avait accompagné était resté simple spectateur, parce qu'il n'avait pas d'armes. Je m'en re-

tournai bien fâché de ce qui venait de se passer, et résolu de ne plus rien essayer contre les naturels du pays, qui se retirèrent avec leur compagnon blessé. Ce jeune homme, qui avait eu la joue percée d'un coup de lance, y sentit une grande douleur, et s'imagina que cette arme était empoisonnée. Je ne partageais pas son opinion, et j'eus raison ; car il fut bientôt guéri.

« Parmi ces sauvages nous en remarquâmes un qui, par son extérieur et sa conduite, nous parut être leur chef; il était jeune, d'une taille médiocre, vif, courageux, quoique moins bien fait que quelques-uns des autres. Il avait seul un cercle blanc dessiné autour des yeux, et une raye de la même couleur, depuis le haut du front jusqu'au bout du nez. Sa poitrine et une partie de ses bras étaient aussi peintes de blanc. Je ne sais si c'était un ornement ou une manière de se rendre plus terrible, comme certains Indiens d'Amérique. Quoi qu'il en soit, cette couleur blanche relevait sa difformité naturelle, et, en vérité, je n'ai jamais vu de sauvages si laids, ni si affreux que ceux-ci. Je crois qu'ils sont de la même race que ceux que j'avais rencontré à cinquante lieues au nord-est de cet endroit, quand je touchai à cette côte, dans mon voyage autour du monde. Ils ont de même le regard de travers, la peau noire, les cheveux crépus, la taille haute et élancée, les membres grêles; mais je ne pus examiner s'il leur manquait également deux dents à la mâchoire supérieure.

« Nous vîmes beaucoup d'endroits où ils avaient allumé du feu, et fiché en terre quelques branches d'arbres pour se garantir de la brise de mer qui, durant le jour, souffle constamment du même point. La brise de terre, beaucoup moins forte, ne les incommode pas. Nous trouvions dans ces gîtes des tas de coquillages de diverses sortes. Selon toute apparence, c'est la seule nourriture de ces pauvres gens.

« Mes gens avaient creusé vainement pour avoir de l'eau. Enfin, le 4 septembre, on parvint à un petit filet d'eau saumâtre. Elle ne put nous servir que pour faire bouillir notre gruau, ce qui épargna le reste de notre provision. Les mouches nous tourmentèrent terriblement pendant que nous la puisions. Le soleil, malgré son ardeur extrême, ne nous parut pas, à beaucoup près, si insupportable. Les Indiens ne se montrèrent plus; nous ne vîmes que la fumée de leurs feux, à trois milles à peu près de distance.

« Le canton où nous avions abordé est bas; du côté de la mer il est ceint par des dunes qui empêchent la vue de s'étendre dans le pays. Le sol est sablonneux et aride. Il n'y croît que des buissons et des arbrisseaux; quelques-uns étaient couverts de fleurs, dont la plupart répandaient une odeur suave. Plus avant, dans l'intérieur, le pays nous sembla plus bas que dans le voisinage de la mer; uni, mêlé de savanes et de forêts. La surface de la grande savane où nous étions offrait quantité de

rochers de six pieds de haut, dont le sommet était arrondi; ils ressemblaient à des meules de foin. Les forêts ne renfermaient que de petits arbres; les plus gros n'avaient pas trois pieds de tour. A quatorze pieds de haut s'élevaient de petites branches qui formaient leur tête.

« Après avoir rangé cette côte pendant près de cinq semaines, sur une étendue de trois cents lieues, sans trouver de l'eau douce, ni un endroit commode pour y espalmer mon vaisseau, dans les trois endroits où je m'étais arrêté, voyant, d'ailleurs, que nous étions au plus fort de la saison sèche, et que le scorbut attaquait mon équipage, je résolus d'abandonner ce parage. Je fis donc voile pour Timor le 5 de septembre. Le 14, j'aperçus, au coucher du soleil, la cime des hautes montagnes de cette île, et le 23 je mouillai près du fort des Hollandais. Faute d'eau douce, mon équipage était réduit à un triste état, et peu s'en fallut qu'il n'y périt par la mauvaise volonté et l'humeur jalouse des Hollandais, qui, pendant quelques jours, refusèrent de m'en laisser puiser à terre, quelque argent que je leur offrisse. Je leur envoyai les barriques vides, et ils les firent remplir. A mon arrivée, je les vis saisis de crainte que je ne fusse venu épier leur commerce, et acquérir sur ces régions éloignées des connaissances qu'ils voudraient pouvoir dérober à toutes les autres nations de l'Europe. Je partis le 26, et je trouvai, en faisant route au nord, un bon mouillage. J'y fis remplir vingt-six barriques

d'eau, et couper du bois. L'on y pêcha beaucoup de poisson, et l'on y tua une grande quantité de gibier. Le 6 octobre je fis voile à l'est, et le 12 j'arrivai devant l'établissement portugais de Laphao. J'y fus reçu plus humainement qu'au fort hollandais. Le gouverneur nous envoya deux jeunes buffles, six chèvres, quatre chevreaux, des cocos, des mangues, des fruits à pain; et, durant tout notre séjour, nous fûmes abondamment fournis de provisions. Je quittai ce lieu le 22 octobre. J'allai ensuite mouiller dans la baie de Coupang, pour espalmer mon vaisseau. Le commandant du fort hollandais se conduisit très-poliment envers nous.

Le 12 décembre, je partis de Timor; et, traversant l'archipel de petites îles qui se trouvent entre Timor et Céram, j'eus connaissance de la côte de la Nouvelle-Guinée le 1er janvier 1700, par 2° 30′ de latitude sud et 149° de longitude est. Ce n'étaient encore que deux petites îles voisines du continent; le 6, je mouillai par trente-huit brasses d'eau, sur un bon fonds de vase. Avant la nuit, les matelots de ma pinasse m'apportèrent plusieurs sortes de fruits qu'ils avaient trouvés dans les bois, et un gros oiseau qu'ils avaient tué; ils avaient découvert de l'eau, et quantité de grands arbres touffus; mais ils n'avaient pas vu trace d'hommes. A la nuit close, la chaloupe revint avec un harpon fort artistement fait en roseau; mes gens avaient aussi rencontré une pirogue en mauvais état près d'un barbekiou, sorte de cadre ou grillage en bois

sur lequel les naturels du pays font sécher à la fumée leurs viandes et leurs poissons.

« Le lendemain, l'on pêcha plus de quatre cents poissons excellens, et l'on trouva une rivière de très-bonne eau douce, près de laquelle j'allai mouiller; tandis que l'on coupait du bois, je descendis à terre où je découvris, dans une petite anse, deux barbekious qui semblaient n'avoir pas été dressés depuis plus de deux mois. Les pieux avaient été taillés avec un instrument tranchant; si c'était l'ouvrage des naturels du pays, ils devaient avoir du fer. Le 10, ayant quitté cette baie, je continuai ma route au nord, malgré les courans qui m'étaient contraires; ainsi, je n'avançais pas beaucoup, quoique le vent fût favorable. La profondeur de l'eau diminuait à mesure que je cheminais. Cependant le 14, un peu avant midi, ayant vu de la fumée sur des îles qui nous restaient à l'ouest, et le vent nous favorisant, je gouvernai de ce côté; j'y mouillai par trente-cinq brasses. Nous vîmes du feu pendant toute la nuit, et le lendemain j'allai jeter l'ancre à moins d'un mille de la côte. Pendant que nous étions encore sous voiles, deux pirogues s'approchèrent de nous à la portée de la voix. Les naturels nous parlèrent : nous ne comprîmes ni leur langage ni leurs gestes. Nous leur fîmes signe de venir à bord; je le leur dis en malais; ils ne le voulurent pas, cependant ils vinrent si près de nous, que nous pûmes leur faire voir les objets que nous avions à leur donner en troc; ils ne se rendirent

pas à cette démonstration, nous firent signe d'aller à terre, et s'éloignèrent. Je les suivis dans la pinasse, où je fis mettre des couteaux, de la verroterie, des miroirs, des haches. Quand nous fûmes près du rivage, je les hélai en malais; je ne vis d'abord que deux hommes, les autres étaient en embuscade derrière les buissons; mais je n'eus pas plus tôt jeté à terre quelques couteaux et d'autres bagatelles, qu'ils sortirent tous, mirent bas leurs armes, et s'avancèrent dans l'eau à côté de la pinasse, en faisant des signes d'amitié qui consistaient à prendre de l'eau dans une main et à se la verser sur la tête. Le lendemain, après-midi, plusieurs canots vinrent à bord, et nous apportèrent quantité de racines et de fruits que nous achetâmes.

« Cette île est nommée *Poulo Sebouda* par les naturels. Elle est très-fertile en bananes, cocos, orangers, papayes, patates et autres grandes racines, sagou, fruits à pain aussi gros que les deux poings d'un homme. J'y achetai aussi des muscades dans leur brou; elles paraissaient fraîchement cueillies; mais les naturels ne voulurent pas me dire où ils se les étaient procurées, et semblaient en faire grand cas.

« L'île est située à 2° 43′ sud. On en compte dix autres qui sont peu éloignées. Elle est habitée par des Indiens d'une couleur très-foncée; leurs cheveux sont longs et noirs; ils diffèrent peu, par leurs usages, des Mindanayens et des autres insulaires de cet archipel oriental. Outre ceux-ci qui paraiss-

sent les chefs, nous vîmes des nègres de la Nouvelle-Guinée à cheveux crépus et laineux; la plupart sont esclaves. Ils sont très-pauvres, n'ayant pour vêtement qu'une pagne faite des écorces des sommités du palmite, qu'ils s'attachent autour des reins; les femmes portent une espèce de sarrau de coton; leurs principaux ornemens sont des bracelets de grains bleus et jaunes. Les hommes ont pour armes des arcs et des flèches, des lances garnies au bout d'os pointus, des sabres comme ceux des Mindanayens. Ils se servent avec beaucoup d'adresse, pour frapper le poisson, de harpons en bois, et ont une manière fort ingénieuse de l'attirer à la surface de l'eau : ils attachent à une ligne une figure de poisson, qu'ils plongent dans l'eau où elle s'enfonce par le moyen d'un petit poids. Quand ils la croient assez bas, ils la retirent très-vite dans leurs bateaux, et dès que le poisson qui suit cette figure, paraît à la surface de l'eau, ils le dardent. Mais ils tirent leur principale subsistance de leurs plantations. Ils ont aussi de grandes pirogues avec lesquelles ils vont à la Nouvelle-Guinée, où ils se procurent des esclaves et de beaux perroquets, qu'ils portent à Céram pour les y échanger contre des toiles de coton. Un bateau en était revenu un peu avant mon arrivée; je lui achetai des perroquets, et j'aurais bien désiré me procurer un esclave; mais ils ne voulaient le troquer que contre des toiles de coton, que je n'avais pas.

« Leurs maisons de ce côté ne semblent desti-

nées que pour le besoin du moment, tant elles sont petites; mais de l'autre côté de l'île, nous en vîmes de grandes et bien construites. Leurs pirogues sont étroites avec des bouts dehors de chaque côté, de même que celles des autres Malais. Je ne sais quelle religion ils professent; mais je ne crois pas qu'ils soient mahométans, parce qu'ils buvaient de l'eau-de-vie dans la même coupe que nous, sans aucun scrupule. Ayant fait ma provision de racines et de fruits, je partis le 20 janvier, faisant route au nord et à l'ouest, puis au nord.

« Je passai devant beaucoup de petites îles et au milieu de bas-fonds dangereux sans qu'il arrivât rien de remarquable, jusqu'au 4 février que je me trouvai à trois lieues du cap nord-ouest de la Nouvelle-Guinée, nommé *cap Mabo* par les Hollandais. Au large, on voit plusieurs îles. Cette partie de la Nouvelle-Guinée est haute et ornée de grands et beaux arbres. La mer en cet endroit est extrêmement profonde, jusqu'à une île au-delà du cap, que je nommai *Cockle-Island*, à cause des gros coquillages que mes gens y avaient trouvés. Je fis route à l'est, et, le 15, je doublai un cap que je nommai *cap de Bonne-Espérance*, et je donnai le nom d'*île de la Providence* à une petite île haute, voisine de l'île de Guillaume Schouten. Nous vîmes flotter près de nous quantité de gros troncs d'arbres qui sans doute venaient d'une rivière considérable de la grande terre.

« Le 16, je passai la ligne; le 25, je découvris

l'île *Saint-Mathias* et l'île *Squally* (orageuse). Toutes deux parurent couvertes de grands arbres; on y apercevait aussi des prairies et des terrains cultivés. Le 28, après un orage, j'avais l'île Wishart à gauche, et la Nouvelle-Guinée à droite ou à l'ouest; elle était haute, montagneuse, verdoyante; les arbres s'élevaient à une grande hauteur; de vastes plantations sur la pente des collines, des espaces de terre défrichés, et la fumée que nous apercevions en différens endroits, étaient des indices certains d'un pays bien peuplé. Nous vîmes d'abord une pirogue; quelques instans après, trois autres; enfin il en sortit plusieurs des baies voisines. Quand elles furent au nombre de quarante-six, les papous s'approchèrent assez pour que nous pussions réciproquement distinguer nos signes et entendre nos voix; mais nous ne nous comprenions pas. Ils nous faisaient signe de nous avancer vers la côte; je mis le cap vers une baie; ils nous entourèrent; je leur montrai de la verroterie, des couteaux et des miroirs pour les engager à nous aborder; mais ils ne venaient jamais assez près pour que nous pussions rien leur donner. J'attachai donc un couteau à un morceau de planche; je mis de la verroterie dans une bouteille bien bouchée, et je jetai le tout à l'eau. Ils ramassèrent ces objets qui parurent leur faire grand plaisir. Ils se frappaient souvent la poitrine de la main droite, et à chaque fois élevaient un bâton noir au-dessus de leurs têtes, ce que nous prîmes pour un signe d'amitié, et nous en

fîmes de même. Quand nous nous dirigions vers le rivage, ils paraissaient joyeux; quand nous nous en écartions, ils prenaient un air fâché, nous accompagnant toujours dans leurs pirogues et montrant le rivage. Arrivés à l'entrée de la baie, on ne trouva pas fond; elle avait deux milles d'étendue. Incertain d'y trouver un mouillage, et averti par l'aspect des nuages de l'approche d'un coup de vent, je jugeai que la prudence me défendait de m'y engager. Nous étions d'ailleurs entourés par deux cents hommes dans des pirogues, et nous en comptions à peu près quatre cents qui bordaient les rives de la baie. Je ne sais pas comment les premiers étaient armés, ni quel dessein ils avaient formé; mais quand ils s'approchèrent je fis sortir tous les fusils, et prendre la giberne à quelques-uns de mes gens pour éviter une surprise. Je n'eus pas plus tôt viré de bord pour m'éloigner de la baie, que les naturels nous lancèrent, au moyen de frondes, une grêle de pierres avec toute la vitesse possible, ce qui me fit donner à cet endroit le nom de *Slingersbay* (baie des frondeurs). Le bruit d'un coup de canon modéra leur ardeur; ils cessèrent de jeter des pierres, et s'éloignèrent au plus vite. Cependant ils se réunirent comme pour consulter sur ce qu'ils devaient faire; car ils ne se rapprochèrent pas de la côte, et restèrent en panne, quoiqu'il y en eût de tués et de blessés. Un plus grand nombre aurait même payé cher leur audace si je n'avais eu de la répugnance à employer les moyens

de rigueur, parce que je voulais ne pas m'ôter l'espérance de les amener à traiter avec moi.

« Le lendemain, je passai tout près d'une île où je vis beaucoup de fumée et des hommes dans les baies; il en sortit trois pirogues qui ne purent nous atteindre. Plus loin, dans la soirée, étant entre deux îles, une pirogue s'approcha de nous. Je permis aux trois hommes qui la montaient de venir à bord; ils nous apportèrent cinq cocos. Je leur donnai à chacun un couteau et un collier de verroterie, afin de les encourager à revenir le matin. Avant qu'ils se fussent retirés, je vis deux autres pirogues s'approcher; c'est pourquoi je m'éloignai.

« Le 3 mars, j'étais près de l'île de Gherrit-Denis, qui est bien plantée et bien peuplée; ses habitans sont noirs, vigoureux et bien faits; ils ont la tête grosse et ronde, les cheveux frisés et courts, qu'ils coupent de différentes manières et qu'ils teignent en rouge, en blanc et en jaune. Leur visage rond et large avec un nez plat, ne serait pas désagréable s'ils ne le défiguraient pas par la peinture et par des chevilles de la grosseur du pouce qu'ils se passent dans les narines, et dont les extrémités touchent les pommettes des joues; de sorte qu'il ne paraît qu'un petit bout du nez autour de ce bel ornement. Ils ont aussi aux oreilles de grands trous dans lesquels ils portent également des chevilles. Ils manient leurs pirogues avec beaucoup de dextérité. Elles sont construites avec beaucoup d'art, longues, étroites, avec des bouts dehors

d'un côté; l'avant et l'arrière sont relevés et ornés, de figures de poisson, d'oiseau, ou d'une main d'homme, sculptées ou peintes grossièrement, mais d'une manière ressemblante. J'ignore de quel instrument ils se servent pour creuser leurs pirogues ou tailler leurs figures, car ils semblent ne connaître nullement l'usage du fer. Leurs armes sont celles des insulaires dont j'ai déjà parlé. Ils ressemblent en tout à ceux qui nous avaient attaqués dans la baie des frondeurs, et sont peut-être aussi perfides. Leur langage est clair et distinct. Lorsqu'ils étaient près de nous, ils répétaient souvent les mots *vacoust allamais*, et nous montraient le rivage. Leurs signes d'amitié consistent à élever au-dessus de leur tête un gros bâton, ou une branche d'arbre avec ses feuilles, et à se frapper souvent la tête avec la main.

« Le lendemain, je m'avançai par un vent frais au-dessous d'une île haute, bien plantée et bien cultivée. Les Hollandais la nomment *Antoni Caves Eylandt*. On en voit tout à l'entour de plus petites, également boisées. Des pirogues s'approchèrent de nous, et, de même que toutes celles que nous avions vues auparavant, nous firent signe d'aller à terre, s'imaginant probablement que notre vaisseau pouvait aller aussi près du rivage que leurs petites pirogues. J'essayai inutilement de jeter l'ancre à un mille du rivage; je ne trouvai pas fond. Les pirogues nous suivaient; la plage était couverte d'Indiens; les mouvemens du vaisseau les guidaient,

plusieurs essayèrent de nous attraper à la nage : nous les laissâmes de l'arrière. Le courant nous porta sur une île plate, voisine d'Anthoni-Cave ; trois Indiens montèrent à bord ; je leur donnai à chacun un couteau, un miroir et un collier de verroterie. Je leur montrai des citrouilles et des écales de cocos, en leur faisant signe d'en apporter à bord. Aussitôt ils me donnèrent trois cocos qu'ils prirent dans une des pirogues. Je leur montrai aussi de la poudre d'or ; ils parurent savoir ce que c'était, et s'écrièrent *mannil, mannil,* en indiquant la terre. Ils nous quittèrent, et un instant après, trois pirogues se détachèrent de l'île plate, et nous firent signe d'y aborder ; mais les premiers Indiens que nous avions vus en parurent mécontens, leur firent des gestes menaçans, et il s'ensuivit une dispute. Pendant la nuit, nous aperçûmes beaucoup de feux sur l'île plate. Je m'étais éloigné de la terre ; et comme le vent était faible, mon vaisseau dériva au nord-ouest. Toutes les îles que j'avais vues jusqu'alors étaient si peuplées, que je n'osais envoyer mon canot à terre, à moins d'être mouillé très-près de la côte, ce qui n'avait pas été possible. Nous n'avions pas beaucoup de bois à bord ; c'est pourquoi ayant aperçu un grand nombre d'arbres entraînés par le courant qui venait avec force de l'ouest, j'envoyai la pinasse pour ramasser quelques-uns de ces bois flottans ; elle en ramena un à la remorque, si gros que nous eûmes beaucoup de peine à le hisser à bord. Il était percé par des vers longs

d'un pouce, et de la grosseur d'une plume à écrire; leur tête était couverte d'un opercule très-mince.

« Je passai au sud de l'île Saint-Jean; trois pirogues s'en détachèrent, et me firent les mêmes signes que ceux que j'avais déjà vus. Le 8 mai, j'aperçus de la fumée sur la grande terre à l'ouest, dont j'étais à quatre lieues de distance. Le pays est haut et boisé, mêlé de savanes. Six pirogues s'approchèrent de nous; il n'y avait qu'un seul Indien dans la plupart. Le 9, ayant doublé un cap qui n'était pas marqué sur les cartes hollandaises, je le nommai *cap Saint-Georges*. Il est à 5° 2′ sud. A partir de ce point, la côte se dirige au sud-ouest. Je donnai le même nom à une île au large et à une grande baie qui est à l'ouest. Je ne vis sur la côte ni plantations ni cocotiers; cependant, à la nuit, je distinguai un petit feu vis-à-vis de nous. Au jour, nous découvrîmes une montagne dont le sommet aigu vomissait une grande quantité de fumée. Je nommai le cap occidental de cette baie, *cap Orford*, et je fis route au sud-ouest le long de la côte.

« Le 14, j'entrai dans une baie où je pensai que je pourrais mouiller sûrement à l'abri de petites îles. Je vis de la fumée, des cocotiers, des maisons, des plantations. J'étais à six milles de la côte; six petites pirogues s'en détachèrent pour venir nous examiner. Elles portaient une quarantaine d'hommes; ils ne voulurent pas venir à bord. Je leur fis signe de retourner à terre. Ils eurent l'air de ne pas me comprendre. Je tirai un coup de fusil au-des-

sus de leur tête; aussitôt ils s'enfuirent. A peine étaient-ils parvenus au rivage, que trois pirogues se détachèrent de l'île que nous avions sous le vent, et arrivèrent bientôt à portée de la voix, parce que nous étions pris par le calme. Une de ces pirogues portait quarante hommes; les deux autres étaient plus petites. Un instant après, une autre grande pirogue sortit de la baie dans laquelle je voulais entrer. Leur supposant à toutes l'intention d'examiner nos forces, je tirai un coup de fusil au-dessus de la grande pirogue, la plus proche de nous. Elle fit route pour joindre celle qui arrivait. Je fis tirer un coup de canon chargé à balles qui passèrent entre ces deux embarcations, et effrayèrent si fort les Indiens, qu'ils se séparèrent, et que toutes les pirogues se hâtèrent de gagner le rivage. Le vent s'éleva; je me dirigeai vers la baie. Arrivé à une pointe, je vis beaucoup d'Indiens qui nous guettaient de derrière les rochers; d'autres qui se tenaient sous les arbres. Je fis tirer trois coups de canon pour les effrayer, parce que mon intention étant de faire de l'eau et du bois, je ne voulais pas être exposé aux attaques des naturels, qui étaient très-nombreux, et dont j'avais éprouvé le caractère perfide.

« Le vaisseau vint mouiller devant l'embouchure d'une petite rivière. Mes canots allèrent à terre, et remplirent sans obstacle toutes les barriques à eau. On essaya vainement de commercer avec les Indiens; ils admiraient nos haches et nos couperets;

mais ne voulaient donner que des cocos en échange de ce que nous avions à leur offrir. Cependant ils avaient des cochons, des chèvres, des ignames, et d'autres racines comestibles. Mon dessein était de rester en cet endroit le plus long-temps possible pour me procurer les provisions dont j'avais besoin, examiner le pays et connaître ses productions. Je consultai mes officiers à ce sujet : leur avis fut conforme au mien. Le 19, j'envoyai donc les canots à terre pour couper du bois et pêcher. Une troupe d'une quarantaine d'Indiens, hommes et femmes, vinrent à passer auprès d'eux, et témoignèrent d'abord quelque crainte ; mais nos gens leur ayant fait des signes d'amitié, ils continuèrent tranquillement leur chemin. Les hommes avaient la tête ornée de plumes de différentes couleurs et des lances à la main. Les femmes n'avaient pour tout vêtement que des branchages attachés à un cordon pour couvrir leur nudité. Elles portaient sur leur tête des corbeilles pleines d'ignames. C'est une coutume que j'ai observée chez toutes les nations sauvages que j'ai vues ; les femmes sont chargées des fardeaux ; les hommes marchent en avant, n'ayant à porter que leurs armes et leur parure.

« L'après-midi, je renvoyai les canots à terre pour couper davantage de bois. Mes gens entrèrent dans les maisons des naturels, qu'ils trouvèrent plus timides qu'à l'ordinaire ; ils avaient dépouillé tous les cocotiers de leurs fruits, et emmené leurs cochons. Nos gens leur demandèrent par signes ce

que ces animaux étaient devenus; les naturels indiquèrent des maisons au fond de la baie; et, imitant le grognement des cochons, semblèrent marquer qu'il y en avait, ainsi que des chèvres, de toutes les tailles, en élevant la main à différentes hauteurs.

Le 20, j'allai à terre avec les canots, emportant les marchandises que je regardais comme les plus propres à engager les naturels à commercer avec nous. Je les trouvai craintifs et fripons; je ne vis qu'un petit garçon et deux hommes: l'un de ceux-ci, attiré par mes signes, vint à côté de mon canot; je lui donnai un couteau, un collier de verroterie, et une bouteille de verre. Il se mit à crier *cocos*, *cocos*; indiquant un village voisin, comme s'il eût voulu aller y chercher de ces fruits; mais je ne le revis pas. Ils avaient auparavant joué des tours semblables à mes matelots.

« Accompagné de neuf de mes gens, je marchai vers leurs maisons; elles étaient bien misérables; les portes n'étaient fermées qu'avec un brin d'osier. Je visitai trois de leurs villages; toutes les maisons étaient vides; j'y pris de petits filets de pêche en dédommagement de ce que les habitans avaient reçu de moi. En nous en allant, je rencontrai deux Indiens, je leur montrai ce que nous emportions, criant en même temps, *cocos*, *cocos*, pour leur faire connaître que je n'en avais usé ainsi, que parce qu'ils n'avaient pas tenu leur promesse.

« De retour à bord, je trouvai mes officiers et

mes matelots très-impatiens d'aller à l'endroit de la baie où l'on avait indiqué qu'il se trouvait des cochons. Je ne m'en souciais guère, craignant qu'ils ne maltraitassent les Indiens. Forcé de céder à leurs importunités, je leur remis des marchandises, leur recommandant surtout de se conduire avec douceur, et d'agir avec précaution pour leur propre sûreté. Le lieu où ils allaient était à deux milles du vaisseau. Dès qu'ils furent partis, je fis tout préparer pour les secourir en cas de besoin.

« Quand ils furent sur le point d'aborder, les naturels, en grand nombre, voulurent s'y opposer en brandissant leurs lances; et, prenant un air menaçant, quelques-uns poussèrent la hardiesse jusqu'à entrer dans l'eau, un bouclier dans une main et une lance dans l'autre. Nos gens leur montrèrent les marchandises qu'ils avaient apportées, et leur firent des signes d'amitié; le tout en vain; les naturels les repoussaient du geste. Alors mes gens, qui voulaient absolument avoir des vivres, tirèrent des coups de fusil pour les effrayer. La multitude s'enfuit; mais il en resta trois qui continuèrent à se tenir dans une posture menaçante, jusqu'au moment où le plus hardi laissa tomber son bouclier, et prit la fuite. On supposa qu'il avait été blessé au bras; d'autres aussi sentirent la force de nos armes; mais aucun ne fut tué, le projet ayant été seulement de leur inspirer de la crainte. Nos gens, descendus à terre, trouvèrent beaucoup de cochons qui couraient ça et là; ils en tuèrent neuf à coups

de fusil, et en blessèrent un plus grand nombre qui décampèrent. La pluie les fit revenir à bord avec ce butin; le beau temps reparut; ils firent une seconde descente, et rapportèrent huit cochons de plus.

« Le lendemain matin, le détachement retourna à terre; les naturels avaient profité de la nuit pour emporter toutes leurs provisions. Cependant un grand nombre étaient près de leurs cabanes; ils ne s'opposèrent pas au débarquement, et poussèrent même l'obligeance jusqu'à apporter douze cocos. Celui qui était chargé les déposa sur le rivage, puis disparut, après les avoir montrés à nos gens. Ceux-ci ne trouvèrent dans les maisons que des filets et des images; ils prirent quelques-uns de ces objets, et me les apportèrent.

« L'après-midi, je donnai ordre de ramener à terre une petite pirogue qu'ils avaient emmenée, et j'y fis placer deux haches, deux couperets, six couteaux, six miroirs, un gros paquet de verroterie et quatre bouteilles de verre. Je nommai cet endroit le *port Montaigu*; il est situé par 6° 10′ de latitude méridionale; environné de montagnes couvertes de bois, et entrecoupé de belles vallées arrosées par des ruisseaux d'eau vive. Le pays paraît très-fertile; les arbres n'y sont ni très-hauts ni touffus; mais ils offrent une agréable verdure. Plusieurs étaient en fleur; d'autres portaient des baies, quelques-uns des fruits très-gros que nous ne connaissions pas. Les cocotiers croissaient avec

vigueur, tant sur le bord de la mer que dans l'intérieur des terres. Toutes les productions des pays voisins abondaient dans ce canton. Quant aux animaux, je n'y vis que des cochons et des chiens; les oiseaux que nous connaissions étaient les perroquets, surtout de l'espèce nommée *cacatoès*; les corneilles semblables à celles d'Angleterre, les pigeons, un oiseau de la grosseur du merle, et d'autres plus petits. La mer et la rivière nourrissaient beaucoup de poissons, mais nous n'en pûmes prendre qu'un petit nombre.

« Je levai l'ancre le 22 mars. Le 24 au soir, je vis une haute terre au nord-ouest; je n'aperçus pas de terre à l'ouest de ce promontoire, quoiqu'il en parût des indices au sud-ouest. Je fis donc petites voiles, en naviguant toute la nuit à l'ouest-nord-ouest. Bientôt le feu d'un volcan frappa mes yeux. Nous reconnûmes au jour, qu'il était situé dans une île au nord, et, m'avançant de ce côté, je passai dans un canal qui sépare deux terres que, jusqu'alors, on avait regardées comme réunies. La Nouvelle-Guinée est à l'ouest; je donnai le nom de *King Williams-Cape* (cap du roi Guillaume) à son promontoire le plus oriental dans ce détroit; celui de *cap de la reine Anne* à la pointe occidentale de la terre à l'est, et celle-ci fut nommée *Nouvelle-Bretagne*. Elle est haute, montagneuse, coupée de grandes vallées, et paraît fertile. La population y est considérable. Les habitans sont des Papous robustes et vigoureux, d'un caractère hardi.

« L'île du volcan est entourée d'autres îles. Je ne pus trouver de mouillage nulle part. D'autres s'étendent le long de la côte de la Nouvelle-Guinée. Nous vîmes deux autres volcans plus à l'ouest. La plupart de ces îles sont hautes et couvertes de beaux arbres. Nous aperçûmes entre ces îles de petits vaisseaux allant à la voile, dont il semble que les naturels de la Grande-Bretagne ne connaissent pas l'usage.

« J'avais eu dessein de m'arrêter à une de ces îles, pour radouber ma pinasse qui se trouvait en très-mauvais état; mais, n'ayant qu'un homme capable d'y travailler, je vis que cette opération me prendrait trop de temps; d'ailleurs la saleté de mon vaisseau, que je n'avais pas le moyen d'espalmer, le peu d'hommes bien portans qui me restaient, l'envie démesurée qu'ils témoignaient de retourner au plus tôt chez eux, le danger de continuer, en cet état, à naviguer dans une mer où les basses et les côtes nous étaient également inconnues, et qu'il fallait examiner avec beaucoup de soin, les vents d'ouest qui avaient commencé à souffler, l'impossibilité de tenir la mer durant cette mousson; tous ces motifs, dis-je, m'empêchèrent de poursuivre alors le but que je me proposais.

« Le 11, nous venions d'éprouver une rafale, lorsqu'un matelot, qui se tenait à l'avant, s'écria qu'il voyait quelque chose à l'arrière, mais ne pouvait dire ce que c'était; je regardai de ce côté, c'était une trombe qui se formait au vent à nous,

à moins d'un quart de mille de distance; je fis route pour l'éviter; en moins de cinq minutes elle arriva à peu près à une encablure, et passa sous le vent; elle offrait l'apparence d'une longue traînée d'eau qui aboutissait par en bas à un tourbillon, à la surface de la mer, et qui avait la largeur ordinaire d'un arc-en-ciel. Son extrémité supérieure était très-élevée, et ne semblait pas tenir à un nuage épais. A un mille de nous elle creva. Lorsqu'elle passa près de nous, je sentis un vent très-fort.

« Continuant à suivre la côte de la Nouvelle-Guinée, le long de laquelle j'espérais découvrir un détroit, je passai le 14 avril devant l'île Schouten; le 18, je reconnus le cap Mabo; le 26, je vis Céram, et je rencontrai un sloup hollandais duquel j'achetai des provisions; ensuite j'envoyai faire de l'eau à terre. Le 21 mai; je mouillai dans la baie de Babao, à la côte occidentale de Timor. J'en repartis le 24, et j'allai à Batavia, où je restai jusqu'au 17 d'octobre; mon vaisseau avait eu besoin d'un radoub complet.

« Je n'avais éprouvé aucun accident pendant ma longue traversée, lorsque le 21 février 1701, étant en vue de l'île de l'Ascension, une voie d'eau me força d'y relâcher. Un radeau transporta les matelots et leurs effets à terre. J'y envoyai des vivres, et j'y allai ensuite avec mes officiers. Je perdis beaucoup de mes livres et de mes papiers. On avait dressé des tentes avec les voiles du vaisseau; nous eûmes le bonheur de découvrir une source d'eau

douce à huit milles de notre camp, au-delà d'une très-haute montagne que nous étions obligés de franchir; nous avions de plus la facilité de nous fournir de tortues. Le lendemain du jour où l'on eut trouvé la source, j'y allai avec mes officiers. Les brouillards continuels qui règnent dans cet endroit, le rendent si froid, qu'il est malsain d'y habiter. A deux milles de la source, nous rencontrâmes quelques arbres en buissons, sur l'écorce de l'un desquels on avait gravé une ancre et un câble, et au-dessous la date de l'année 1642. A peu de distance nous découvrîmes un lieu propre à mettre, par tous les temps, nos gens à l'abri. Plusieurs y vinrent, et se logèrent dans des creux de rochers. Les chèvres, les crabes de terre, les frégates, les paille-en-cul et les boubies, leur fournissaient une bonne nourriture, et l'air y était extrêmement salubre.

« Une semaine après notre arrivée dans cette île, les matelots, qui avaient choisi cette nouvelle habitation, vinrent m'annoncer qu'ils avaient vu deux bâtimens se diriger vers la terre. Je leur ordonnai de tourner une vingtaine de tortues, pour que les vaisseaux qui arriveraient les trouvassent prêtes; mais, avant le lendemain matin, ils étaient hors de vue. Il n'en parut pas d'autre jusqu'au 2 avril. Alors onze voiles passèrent sans s'arrêter; le lendemain, quatre bâtimens vinrent mouiller dans la baie; c'étaient des vaisseaux de guerre. Je m'embarquai sur l'*Anglesea*. Il me conduisit à la Barbade; j'y pris mon passage avec plusieurs de mes officiers sur un

navire marchand, et j'arrivai heureusement en Angleterre. »

Ce voyage, pendant lequel Dampier avait eu souvent des démêlés avec quelques-uns de ses officiers, fit connaître que ce navigateur, doué d'un rare talent d'observation, ne possédait pas les qualités propres au commandement. L'insubordination qui régnait à bord du *Roe-Buck*, nuisit au succès de l'expédition. Sans doute, Dampier inspira une bien mince idée de sa capacité comme capitaine, puisque, après avoir découvert le détroit qui sépare la Nouvelle-Bretagne de la Nouvelle-Guinée, et qui porte à juste titre le nom de *détroit de Dampier*, il ne put obtenir un autre commandement au service de l'état. Il fit un second voyage autour du monde en 1704, comme capitaine du navire le *Saint-George;* il naviguait de compagnie avec le capitaine Stradling qui montait les *Cinq-Ports*. Après avoir pillé Puna, il était venu mouiller à l'île Lobos, sur la côte du Pérou, et y avait laissé son bâtiment à l'ancre, pour passer aux Indes orientales sur un brigantin espagnol de vingt-cinq hommes. Les Hollandais le firent prisonnier dans les Indes, et lui confisquèrent son navire et sa cargaison, parce qu'il ne put produire sa lettre de marque qu'il avait perdue à l'attaque de Puna.

Dampier, obligé de naviguer comme pilote, fit un troisième voyage autour du monde avec le capitaine Woodes Rogers, dont nous allons parler. Après cette campagne, l'on est absolument privé de renseignemens sur ce qui le concerne.

CHAPITRE XIV.

Woodes Rogers.

DURANT la guerre de la succession d'Espagne, des négocians anglais, excités par les relations des flibustiers qui avaient fait de si riches prises sur les Espagnols, équipèrent deux vaisseaux, destinés à faire la course dans la mer du Sud : l'un était *le Duc*, commandé par Woodes Rogers ; l'autre, *la Duchesse*, qui avait pour capitaine Etienne Courtney. Dampier servait comme pilote sur *le Duc*. Les équipages des deux vaisseaux montaient à trois cent trente-trois hommes, dont plus d'un tiers étaient de différentes nations.

On mit à la voile de la rade de Bristol le 2 août 1708. Le 23 décembre, on vit, par 48° 50′ de latitude sud, la terre. Elle se présenta d'abord sous la forme de trois îles, qui semblaient se multiplier à mesure qu'ils en approchaient. On reconnut que c'étaient les îles de Falkland, ou Malouines, jadis vues, pour la première fois, par Hawkins, et fort mal placées sur les cartes. Le 1^er^ et le 2 de janvier 1709, les vents étant de l'ouest, accompagnés de brume, on ressentit un froid très-vif. Le 5, la mer devint si grosse, que *la Duchesse* eut beaucoup à souffrir. La latitude méridionale fut de 60° 58′. Les vents furent à peu près les mêmes, avec des ondées

de grêle et de pluie, jusqu'au 10. On n'avait point de nuit par les 61° 53′ sud, et les 79° 58′ de longitude ouest de Londres. Le conseil des deux vaisseaux ne jugea point à propos d'avancer au-delà; c'est peut-être plus loin qu'aucun navigateur ait jamais pénétré au sud, dit le narrateur; mais cette prétention est commune à tous ceux qui, dans ces parages éloignés, sont portés très-loin au sud.

Le 15, après avoir eu des vents modérés et variables, on se trouva par 56°, et on reconnut qu'on était dans la mer du Sud, après avoir doublé le cap de Horn, sans s'en apercevoir. Le 20, on vit, à dix lieues de distance, la haute terre, voisine de port Saint-Étienne, sur la côte occidentale des Patagons, à 47° de latitude sud. Les équipages avaient commencé à se ressentir des fatigues d'une si longue route, et souhaitaient impatiemment d'arriver à l'île de Juan Fernandez; mais toutes les cartes différant alors sur sa position, c'était un nouveau sujet d'incertitude. Le 31, les Anglais eurent la vue de l'île qu'ils cherchaient comme au hasard.

Ce n'est pas pour en donner ici la description qu'on y a conduit les deux vaisseaux; elle sera réservée à des navigateurs plus modernes, dont les observations semblent avoir acquis plus de poids par un long séjour; mais on ne croit pas devoir dérober à Rogers l'honneur d'un récit qui se trouve cité dans quantité d'autres relations, et qui jette beaucoup d'agrément dans la sienne.

Le 1er février, à quatre lieues de l'île, il mit sa chaloupe en mer pour aller reconnaître la terre. Tandis qu'on attendait son retour, on vit à l'entrée de la nuit un grand feu sur le rivage; ce qui fit juger qu'il y avait à l'ancre quelques vaisseaux espagnols ou français; et, dans la nécessité où l'on était de faire de l'eau et des vivres, on prit la résolution de les attaquer. Cependant, le lendemain, on n'aperçut aucun vaisseau dans la baie du milieu où l'on s'attendait à rencontrer l'ennemi, non plus que dans l'autre baie au nord-ouest; et ce sont néanmoins les seuls endroits où l'on puisse mouiller. On crut alors qu'il y avait eu quelque bâtiment qui, ne se trouvant point en état de combattre, avait pris le parti de se retirer: tous les doutes furent éclaircis à l'arrivée de la chaloupe. Elle revint avec un homme vêtu de peaux de chèvres, dont la figure avait quelque chose de plus sauvage que celle de ces animaux. C'était *Alexandre Selkirk*, Écossais, qui avait été maître à bord du vaisseau anglais *les Cinq-Ports*, et que le capitaine Stradling avait abandonné dans cette île depuis quatre ans et quatre mois. Ce malheureux avait allumé, à la vue des deux vaisseaux, le feu qu'on avait vu pendant une partie de la nuit.

« Il avait vu passer une quantité d'autres bâtimens pendant le séjour qu'il avait fait dans cette solitude; mais il n'en avait vu mouiller que deux qu'il avait reconnus pour des Espagnols. Quelques gens de l'équipage, qui l'avaient aperçu, avaient tiré

sur lui, et l'avaient poursuivi jusque dans les bois. Il s'était heureusement dérobé à leur fureur en grimpant sur un arbre où ils ne l'avaient pas découvert, et d'où il leur avait vu tuer plusieurs chèvres autour de lui. Il avoua qu'il n'aurait pas fait difficulté de se livrer à des Français, s'il eût vu paraître quelqu'un de leurs vaisseaux; mais qu'il avait mieux aimé s'exposer à mourir dans un lieu désert que de tomber entre les mains des Espagnols; qui n'auraient pas manqué de le tuer ou de le condamner aux mines, dans la crainte qu'il ne découvrît aux étrangers ce qui appartenait à la mer du Sud.

« Il était né à Largo, dans la province de Fife en Écosse. Dès son enfance, il avait été élevé à la marine. Ayant été abandonné dans l'île par son capitaine, à l'occasion de quelque démêlé qu'il avait eu avec lui, il avait pris la résolution d'y demeurer, plutôt que de solliciter sa grâce par des soumissions qui l'auraient exposé à de nouveaux chagrins. Étant revenu néanmoins à des sentimens plus modérés, il avait souhaité de retourner au vaisseau; mais le capitaine avait refusé de le recevoir. Il ajouta qu'il avait déjà touché à cette île dans un autre voyage, et qu'on y avait alors laissé deux hommes qui n'y avaient passé que six mois, jusqu'au retour de ceux qui les avaient abandonné. Cet exemple l'avait soutenu contre les premiers mouvemens du désespoir, en lui faisant espérer le même traitement.

« Il avait été mis à terre avec ses habits, son lit, un fusil, quelques livres de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques livres de piété, ses instrumens et ses livres de marine. Pendant les premiers huit mois, il eut beaucoup de peine à vaincre sa mélancolie. Il se fit deux cabanes de branches d'arbres, à quelque distance l'une de l'autre; il les couvrit de roseaux, et les revêtit de peaux de chèvres, qu'il tuait à mesure qu'il en avait besoin. Lorsque sa poudre approcha de sa fin, il trouva le secret de faire du feu avec deux pièces de bois de piment qu'il frottait sur le genou l'une contre l'autre. La plus petite de ses huttes lui servait de cuisine. Dans la grande, il dormait, il chantait des psaumes et priait Dieu. Jamais il n'avait été si bon chrétien. Accablé d'abord de tristesse, ou faute de pain et de sel, il ne mangeait qu'à la dernière extrémité. Il n'allait se coucher que lorsqu'il ne pouvait plus soutenir la veille. Le bois de piment lui servait à cuire sa viande et à l'éclairer, et l'odeur aromatique récréait ses esprits abattus.

« Il ne manquait pas de poisson; mais il n'osait en manger sans sel, parce qu'il lui causait un fâcheux dévoiement, à la réserve des écrevisses de rivière, qui sont d'un goût exquis dans l'île, et presque aussi grosses que celles de mer. Tantôt il les mangeait bouillies et tantôt grillées, comme la chair de ses chèvres, à laquelle il ne trouvait pas le goût si fort qu'à celle des nôtres, et dont il faisait

d'excellent bouillon. Il en tua jusqu'à cinq cents. Ensuite se voyant sans poudre il les prenait à la course, et, s'en faisant même un amusement, il en avait lâché environ le même nombre, après les avoir marquées à l'oreille. Un exercice continuel l'avait rendu si agile, qu'il courait au travers des bois, sur les rochers et les collines, avec une vitesse incroyable. Nous l'éprouvâmes (continue Rogers) en allant à la chasse avec lui. Nous avions à bord un chien dressé au combat des taureaux, et de bons coureurs. Il les devançait tous; il lassait nos hommes et le chien; il prenait les chèvres et nous les apportait sur le dos. Un jour, nous dit-il, il s'en était peu fallu qu'une chèvre ne lui eût coûté la vie. Il la poursuivait avec tant d'ardeur, que l'ayant prise sur le bord d'un précipice caché par des buissons, il tomba de haut en bas avec elle. Cette chute lui fit perdre la connaissance. Enfin, revenant à lui-même, il trouva la chèvre morte sous lui. Il s'était si brisé, qu'il passa vingt-quatre heures dans la même place; et s'étant traîné avec beaucoup de peine jusqu'à sa cabane, qui était éloignée d'un mille, il n'en put sortir qu'après dix jours de repos.

« Un long usage lui fit prendre du goût à ses alimens, quoique sans sel et sans pain. Dans la saison, il trouvait quantité de bons navets que d'autres avaient semés, et qui couvraient quelques arpens de terre. Il ne manquait pas non plus de cellens choux qu'il coupait sur les palmiers qui les portent, et qu'il assaisonnait avec celui du pi-

ment, dont l'odeur est délicieuse. Il y trouva aussi une sorte de poivre noir qui se nomme *malachita*, fort bon pour chasser les vents et pour guérir la colique. Ses souliers et ses habits furent bientôt usés par ses courses au travers des bois et des brossailles, mais ses pieds s'endurcirent à cette fatigue. Après avoir rejoint les Anglais, il fut quelque temps sans pouvoir s'assujettir à porter des souliers.

« Lorsqu'il eut surmonté sa mélancolie, il prenait quelquefois plaisir à graver sur les arbres son nom et la date de son exil. Il dressait des chats sauvages et des chevreaux à danser avec lui. Les chats et les rats lui firent une cruelle guerre. Ils s'étaient apparemment multipliés par quelques animaux de la même espèce sortis des navires qui avaient relâché dans l'île. Les rats venaient ronger ses habits et même ses pieds pendant son sommeil. Il trouva le moyen, pour s'en garantir, d'apprivoiser les chats en les nourrissant de la chair de ses chèvres ; ce qui les rendit si familiers, qu'ils venaient coucher en grand nombre autour de sa hutte. Ainsi, par le secours de la Providence et par la force de son âge, qui n'était que d'environ trente ans, il triompha des horreurs de sa solitude jusqu'à n'y trouver que de la douceur et du contentement. Après avoir usé ses habits, il se fit un juste-au-corps et un bonnet de peaux de chèvres, qu'il cousit ensemble avec de petites courroies qu'il en avait ôtées, et avec un clou qui lui servait d'aiguille. Il se fit des chemises de morceaux de toile qu'on lui

avait laissés, et l'estame de ses bas lui servit de fil. Il était à sa dernière lorsque les deux vaisseaux lui apportèrent d'autres secours. Son couteau s'étant usé jusqu'au dos, il en forgea d'autres avec des cercles de fer qu'il trouva sur le rivage, et dont il fit divers morceaux qu'il eut l'art d'aplatir et d'aiguiser.

« Il avait tellement perdu l'usage de parler, que, ne prononçant les mots qu'à demi, on eut longtemps assez de peine à l'entendre. Il refusa d'abord l'eau-de-vie qu'on lui présenta, dans la crainte de se brûler l'estomac par une liqueur si chaude; et quelques semaines se passèrent avant qu'il pût goûter avec plaisir des viandes apprêtées à bord. Il avait joint à sa chair de chèvres, à ses racines et au poisson, une espèce de prunes noires qui sont excellentes, mais qu'il ne cueillait pas aisément, parce qu'elles croissent au sommet des montagnes et des rochers. Pendant que les Anglais furent à l'ancre, la reconnaissance lui fit braver toutes sortes de dangers pour leur procurer ce rafraîchissement. Ils le nommaient le gouverneur, ou plutôt le monarque absolu de l'île. Le capitaine Dampier, qui connaissait Selkirk, ayant dit à Rogers que c'était le meilleur marin qu'il y eût sur les *Cinq-Ports*, ce chef lui donna, sur son vaisseau, l'emploi de contre-maître. »

On sait que l'aventure du matelot Selkirk a inspiré à de Foe l'idée de son célèbre roman de *Robinson Crusoé*.

Les deux vaisseaux quittèrent l'île de Juan Fernandès le 14 février, pour s'engager dans des expéditions funestes aux Espagnols: Ils s'emparèrent de Guayaquil, dont ils tirèrent une grosse rançon, et de quelques petits vaisseaux sur lesquels ils enlevèrent plus de prisonniers que de richesses. Leur dernier exploit, dans cette mer, fut la prise d'un vaisseau de Manille, qui leur fit acheter la victoire d'autant plus cher, que le fruit ne répondit point à leurs espérances. Ils en attaquèrent un autre, qui se défendit encore plus vigoureusement; et ce combat, joint aux maladies qui enlevèrent leurs plus braves guerriers, les mit dans la nécessité de faire le tour de la moitié du globe, pour aller chercher d'autres ressources aux Indes orientales. La difficulté de se procurer des vivres n'eut pas moins de part à cette résolution. Après avoir couru dans le grand Océan jusqu'au mois de décembre de la même année, abordant partout où ils croyaient trouver des subsistances, ils vinrent dans un port de la Californie, que Rogers nomme *Segura*, parce qu'il le prend pour le même auquel Thomas Cavendish donne ce nom.

Le pays est fort montagneux, stérile et couvert de sables qui ne laissent pas de produire quelques arbrisseaux. Rogers fit visiter la côte. Ses gens s'avancèrent environ quinze lieues au nord, et trouvèrent quantité d'arbres de haute futaie. Mais ils n'aperçurent aucun de ces bons ports, que les prisonniers espagnols leur avaient fait espérer. Ils

virent souvent de la fumée en divers endroits, ce qui leur fit juger que le pays est fort bien peuplé. Cependant ils ne virent nulle part aucune apparence de culture.

Dans cette saison, le vent de terre souffle presque seul à Ségura. L'air y est très-serein, et la pluie rare; mais pendant la nuit il tombe d'abondantes rosées, qui donnent beaucoup de fraîcheur. Les Anglais découvrirent, à peu de distance du rivage, une habitation d'environ trois cents Indiens. Rogers ne leur reproche point de férocité. Ils étaient, dit-il, grands et forts, mais beaucoup plus noirs qu'aucun des Indiens qu'ils avaient vus dans les mers plus au sud. Ils avaient les cheveux longs, noirs et plats, qui leur pendaient jusqu'aux cuisses. Tous les hommes étaient nus; mais les femmes portaient à la ceinture des feuilles ou des morceaux d'une espèce d'étoffe qui en paraît composée, ou des peaux de bêtes et d'oiseaux. Celles que Rogers vit étaient noires et ridées : mais il s'imagina que les pères et les maris craignaient d'exposer les jeunes à la vue des Anglais. Ils parlaient du gosier, et leur langue paraissait fort dure. Quelques-uns portaient des colliers et des bracelets de brins de bois et de coquilles; d'autres avaient au cou de petites baies rouges et des perles qu'ils n'ont pas sans doute l'art de percer, puisqu'elles étaient entaillées dans leur rondeur, et liées l'une à l'autre avec un fil. Ils trouvaient cet ornement si beau, qu'ils refusèrent les colliers de verre des Anglais. Leur passion n'était

ardente que pour les couteaux et les instrumens qui servent au travail; mais ils avaient la bonne foi de ne pas prendre ceux que les ouvriers laissaient à terre pendant la nuit. On ne remarqua point qu'ils eussent le moindre ustensile de l'Europe. Leurs huttes étaient fort basses, construites de roseaux et de branches d'arbres, et si mal couvertes, qu'elles ne les garantissaient pas de la pluie. On ne voyait nulle trace de jardins ou d'agriculture aux environs. Ils ne vivaient guère que de poisson; ce qui, joint à leurs misérables cabanes, qui ne semblaient dressées que pour un temps, fit croire à Rogers qu'ils n'avaient pas leur demeure fixe dans la baie, et qu'ils n'y étaient rassemblés que pour la saison de la pêche. Les instrumens qu'ils y emploient ne sont ni des hameçons ni des filets, c'est un simple dard de bois dont ils percent le poisson avec beaucoup d'adresse. Ils sont excellens plongeurs. Les Anglais en virent plonger un qui, après avoir enfilé un poisson avec cette arme, le donna, sans mettre la tête hors de l'eau, à un autre sauvage qui l'attendait sur une espèce de canot. Rogers n'en fut pas témoin; mais il vit lui-même plusieurs de ces plongeurs prendre de vieux couteaux qu'il leur jetait, avant qu'ils eussent atteint le fond. Une petite semence noire, qu'ils broyaient avec des pierres et qu'ils mangeaient à poignée, paraissait leur tenir lieu de pain. Quelques Anglais, qui ne firent pas difficulté d'en mettre dans leurs potages, assurèrent qu'elle avait le goût du café. On leur voyait quel-

quefois manger certaines racines qui ont le goût des ignames, une sorte de légume qui croît dans une cosse, et dont le goût approche de celui des pois verts, des baies semblables à celles du lierre, et qui, séchées au feu, ont tout-à-fait le goût des pois secs. Les Anglais trouvèrent d'autres baies qui ont la figure des groseilles rouges, mais dont la pulpe, qui est aigre et blanche, renferme un noyau avec son pepin. Ils trouvèrent aussi des fruits qui ont le goût de nos groseilles blanches, et ne sont pas un mauvais assaisonnement pour les sauces.

Les peaux des bêtes fauves, qui étaient assez communes dans les huttes des Indiens, donnaient lieu de penser qu'indépendamment de la pêche, ils avaient une saison destinée à la chasse. Ils témoignaient un certain respect à l'un d'entre eux, qui portait sur la tête un bonnet garni de plumes; mais ils paraissaient jouir en commun de tout ce qu'ils possédaient. S'ils troquaient du poisson pour de vieux couteaux, dont les deux vaisseaux étaient bien pourvus, ils les donnaient au premier Indien qui se trouvait près d'eux; et, lorsqu'ils en avaient assez, il ne fallait plus espérer d'obtenir aucune part de leur pêche. Il semblait que leur vice dominant fût la paresse, et qu'ils ne fussent occupés de leur subsistance que pour la durée de chaque jour. Ils regardaient avec beaucoup d'attention le travail des Anglais, sans se mettre en peine de les aider. Leurs armes sont l'arc et la flèche, dont ils tuent des oiseaux au vol. Leurs arcs sont d'un bois simple,

inconnu aux Anglais, et garnis d'une corde de fil d'herbe, d'environ sept pieds de long. Leurs flèches ne sont que des petites cannes, armées d'os de poisson bien affilés. La plupart de leurs couteaux, et des instrumens qui leur servent à tailler, sont composés de dents de requins. Rogers vit deux ou trois grosses perles à quelques-uns de leurs colliers. Ses gens trouvèrent dans leurs courses des pierres fort pesantes qui brillaient beaucoup, et qu'ils prirent pour quelque minéral. Il regretta qu'ils n'en eussent point apporté à bord. L'eau de la baie est excellente, et le fenouil marin y croît en abondance; mais on ne voit point d'oiseaux extraordinaires.

Les deux vaisseaux, accompagnés du galion qu'ils avaient pris, ne quittèrent point le port de Ségura avant le 12 janvier 1710. Leur navigation fut pénible jusqu'à l'île de Guam, où ils n'arrivèrent que le 12 mars. Après y avoir pris des vivres, ils remirent à la voile le 21; et, se fiant aux lumières de leur premier pilote, à qui cette route était familière, ils prirent par le détroit de la Nouvelle-Guinée, qu'ils passèrent le 18 mai, pour s'avancer plus vite vers celui de Bouton, dans lequel ils se trouvèrent engagés dès le 27. Ils remercièrent le ciel de leur avoir procuré, dans l'île du même nom, de l'eau et des vivres qui commençaient à leur manquer; mais ils regardèrent comme un autre bonheur de rencontrer un vaisseau malayen, qui leur promit de les guider au travers du détroit de Zulayer, et jusqu'à Batavia.

La route de l'île de Java au cap de Bonne-Espérance fut d'environ deux mois, depuis le 24 octobre jusqu'au 29 décembre. Les trois vaisseaux anglais s'y joignirent à neuf de leur nation, et à seize Hollandais qui devaient partir pour les ports de l'Europe.

Dans un séjour de quatre mois que Rogers fit au Cap, il en connut assez les avantages pour en partir, persuadé qu'un homme qui voudrait vivre loin du tumulte et de toutes sortes d'embarras, ne peut choisir d'endroit plus commode que le pays voisin qui relève des Hollandais. Il partit du Cap le 11 avril 1711, et mouilla sur la rade des Dunes le premier d'octobre, après avoir tenu la mer pendant trois ans et un mois.

CHAPITRE XV.

Cubero. Gemelli Carreri. La Barbinais Le Gentil.

Les auteurs de l'*Histoire générale des Voyages* ont donné place dans leur Recueil aux relations des deux derniers voyageurs nommés en tête de ce Chapitre, qui ont fait le tour du monde, non comme navigateurs, mais comme simples curieux. On ne peut concevoir par quel motif ils n'ont pas parlé de Cubero, qui a visité aussi un grand nombre de pays et achevé le tour du monde long-temps avant Gemelli et Le Gentil. Nous avons pensé qu'il convenait de réparer cette omission ; car Cubero a fait un voyage au moins aussi long que ceux de Gemelli et de Le Gentil, et a visité des pays bien moins connus que ceux qu'ils ont parcourus.

Pierre Cubero était un prêtre espagnol, né en 1645 près de Calatayud en Arragon. Il n'eut pas plus tôt reçu l'ordre de la prêtrise, qu'il conçut le dessein d'aller dans les régions lointaines travailler à la propagation de la foi. Il fit d'abord le voyage de Rome en 1670, pour y recevoir la bénédiction du pape, et se munir de lettres-patentes des supérieurs-généraux des différens ordres religieux. Il visita Lorette et Venise, traversa le Tyrol, s'embarqua sur le Danube à Vienne, et descendit ce

fleuve, d'abord jusqu'à Bude, dont les Turcs étaient maîtres à cette époque, et ensuite jusqu'à son embouchure dans la mer Noire; il continua par mer sa route jusqu'à Constantinople. La peste ne tarda pas à le faire sortir de cette ville. Cubero prit la route de Transylvanie, puis entra en Pologne. Jean Sobieski, récemment élu roi de ce pays, lui donna une lettre de recommandation pour Chah Soliman, roi de Perse, et une autre pour le czar de Moscovie. Il fut présenté à ce prince qui était Jvan Vasilievitz, frère aîné de Pierre 1er, et partit avec un ambassadeur qu'il envoyait en Perse.

Cubero alla par eau jusqu'à la fameuse ville d'Astrakhan; « voyage, s'écrie-t-il, aussi lointain que curieux, et que jamais, à ce que je crois, aucun Espagnol n'a fait. » Les Cosaques, les Baschkirs, les Kalmouks, s'offrirent à ses regards dans les vastes steppes qui bordent les deux rives du Volga. Il a décrit avec exactitude ces déserts, de même que ceux de la Perse. Ce fut à Derbent, ville de ce royaume, qu'il arriva par mer, et suivit l'ambassadeur russe à Casvin, où le Chah résidait alors. Ce prince, auquel il remit les lettres dont il était chargé pour lui, l'accueillit avec bienveillance, et le fit même revêtir d'un kalaat ou habit d'honneur. Cubero alla par Ispahan, Schiras et Laar à Bender-Abassi; il y fut bien reçu par Péret, consul de France, qui lui procura une barque pour le conduire à Bender-Congo, où il trouva une flotte portugaise prête à faire voile; elle était destinée à

croiser dans la mer Rouge; cette expédition terminée, elle alla surgir à Diu. Cubero fit par mer le voyage de Surate à Goa, et le continua jusqu'à Ceylan. Après avoir vu Meliapour ou San-Thomé, sur la côte de Coromandel, il vint à Malacca. Son zèle lui fit enfreindre les règlemens de police, concernant l'exercice de la religion catholique, établis par les Hollandais maîtres du pays; il fut mis en prison. Au bout de quelque temps, on le déposa à bord d'un navire qui partait pour les Philippines. Il employa six mois dans la traversée de Manille au port d'Acapulco. Il quitta Mexico en 1679, et, profitant de la flotte de la Vera-Cruz, il revit l'Europe après neuf ans d'absence.

Le Napolitain Gemelli Carreri, nommé déjà plusieurs fois dans l'Histoire des Voyages pour ses observations sur la Chine, les Philippines et le Mexique, eut cette même ambition de faire le tour du globe. Il commence sa relation par tracer, à ceux qui voudraient l'imiter, les différentes routes entre lesquelles ils peuvent choisir.

On peut s'embarquer sur les vaisseaux européens qui partent souvent pour les Indes orientales; mais il y a toujours du risque pour la vie, ou du moins pour la santé, au milieu de ces horribles tempêtes et de ces calmes ennuyeux qui tiennent l'esprit dans une frayeur continuelle, pendant que le corps ne se nourrit que d'alimens corrompus et d'eau infectée; comme il arrive nécessairement, lorsqu'en doublant le cap de Bonne-Espérance, on passe

deux fois la ligne. On peut revenir en Europe, en passant par Ormus, ou par quelque autre endroit du golfe Persique, et de là se joindre à la caravane de Perse qui part pour Alep ou pour Smyrne. Mais si l'on se propose de faire le tour du monde, il faut passer des Indes à la Chine, de là aux Philippines; d'où l'on se rend en Amérique, pour retourner en Europe par les ports d'Espagne.

La seconde route est par Livourne ou par Malte, d'où l'on peut passer au port d'Alexandrie, et de là remonter le Nil jusqu'au Caire, pour s'embarquer sur un des deux vaisseaux mahométans qui partent chaque année de la mer Rouge pour la Mecque. On trouve continuellement dans cette fameuse ville l'occasion de se rembarquer pour les Indes orientales, avec plus de facilité même que par le golfe de Perse.

La troisième route, et la plus ordinaire aux Européens, est celle de Livourne aux ports d'Alexandrette ou d'Alep. Alep offre cinq routes pour Ispahan : la première, par le Diarbekr et Tauris; la seconde, par la Mésopotamie, en passant à Mossoul et Amadan; la troisième, par Bagdad et Rengavar; la quatrième, en traversant le petit désert vers le midi, et passant par Bassora; la cinquième, par le grand désert; mais la dernière n'est pratiquée qu'une seule fois l'année, lorsque les marchands de Turquie et d'Egypte vont acheter des chameaux. Ils ne se mettent en chemin qu'au mois de décembre, après les pluies, parce que, dans

tout autre temps, ces déserts arides sont absolument sans eau. Sur chacune de ces cinq routes on rencontre de nombreuses troupes de voleurs, qui attaquent les plus fortes caravanes; ajoutez qu'on languit des mois entiers pour attendre que ces caravanes soient formées.

La quatrième route, et la plus sûre, est celle de Constantinople par l'Allemagne et la Hongrie. Ensuite il faudrait passer la mer Noire et traverser la Natolie. Carréri ne conseille point la route de Smyrne, si l'on ne trouve la protection d'une forte caravane, contre les voleurs dont elle est remplie.

Un voyageur qui se proposerait de faire par terre la plus grande partie du tour du monde, peut traverser l'Allemagne, la Pologne, la Moscovie et la Grande-Tartarie, pour arriver à la Chine. Mais la cour de Russie accorde difficilement le passage à d'autres marchands que ses propres sujets. Ils emploient deux ans à ce voyage, qui les expose à d'étranges dangers dans plusieurs affreux déserts et dans des forêts épouvantables; et si leurs caravanes ne sont pas fort nombreuses, ils ne sont jamais en sûreté contre les insultes des Tartares.

On peut entreprendre aussi de faire le tour du monde par l'Occident, en s'embarquant à Cadix pour Vera-Cruz ou Porto-Bello. Si l'on ne trouve pas l'occasion de la flottille ou des galions qui ne partent pas tous les ans, il sera facile de s'embarquer sur quelque vaisseau d'avis, qui fasse voile en

Amérique, ou sur quelque marchand qui parte pour les Canaries, d'où l'on passe à la Havane ou à Vera-Cruz. On doit être fourni de pistoles d'Espagne et de piastres, si l'on n'aime mieux prendre des lettres-de-change à Cadix. Ceux qui veulent tirer parti de leur argent, gagner les frais du voyage et revenir plus riches, ont la liberté de prendre diverses sortes de marchandises et de bijoux. Avec un administrateur fidèle on peut se promettre un profit du triple. Ensuite, pour continuer le voyage jusqu'aux Philippines, et de là au grand empire de la Chine, on doit s'embarquer sur le vaisseau qui vient tous les ans de Manille au Mexique, et qui part régulièrement d'Acapulco le 25 mars. Cette route demande des piastres; et les meilleures sont celles du Mexique, parce qu'à la Chine elles valent un pour cent de plus que celles du Pérou. Les marchandises de l'Europe y sont peu recherchées, ce que Carréri n'attribue pas moins à l'industrie des Chinois qu'à l'abondance de leur pays; cependant ils aiment les estampes de France et de Flandre, simples ou enluminées, les lunettes, les télescopes, les microscopes, les verres à boire et d'autres vases de cristal.

La navigation du Mexique aux îles Philippines est si commode, que les femmes les plus délicates l'entreprennent sans crainte. On a toujours le vent en poupe, et rarement il devient impétueux. On est dispensé de toutes sortes de frais, lorsqu'on peut obtenir du gouverneur espagnol un brevet de

capitaine dans les troupes qui passent tous les ans aux Philippines.

Il est facile ensuite de passer, à peu de frais, de Manille à la Chine sur des jonques chinoises, ou sur les navires espagnols qui vont trafiquer dans les provinces de Fokien et de Canton. Ce voyage ne demande qu'un mois. Ceux qui veulent se rendre de la Chine au Bengale, à Goa, à Surate ou sur la côte de Coromandel, trouvent l'occasion de s'embarquer sur des vaisseaux français, anglais ou maures, que le commerce amène et fait partir journellement. On fait ces différentes courses avec utilité lorsqu'on emporte de la Chine de l'or en lingots, ou des étoffes de soie et d'or. Pour se rendre directement à Siam, au Bengale, à Madras et sur la côte de Coromandel, on ne manque point de vaisseaux espagnols ou mahométans. On est sûr de gagner trente ou quarante pour cent, si l'on y porte de l'or en poudre qui s'achète à Manille, à Malaca et dans le royaume d'Achem; et si l'on prend ensuite des toiles blanches et peintes de Bengale et de la côte de Coromandel, on gagne trois pour un en les portant en Amérique ou en Europe.

En passant par Goa et par les états du Grand-Mogol, un homme intelligent peut acheter des diamans de Golconde, des rubis et d'autres pierres précieuses, dont le transport est aisé par terre; ensuite des perles à Bender-Congo et dans le golfe Persique. Il peut s'avancer de là vers Bassora, d'où

traversant le grand désert, il se rend par Alep à Alexandrette, pour retourner à Malte ou à Livourne. Celui qui voudrait donner plus d'étendue à sa course, irait par terre du golfe Persique à Ispahan, où il prendrait la voie des caravanes pour se rendre à Alep par la route de Bagdad, s'il n'aimait mieux descendre par Tauris, Érivan et les provinces de l'Arménie, jusqu'à Trébisonde sur la mer Noire, et de Trébisonde à Constantinople.

Gemelli partit de Naples en 1693, atterrit à Alexandrie et visita l'Égypte, vint s'embarquer à Damiette pour aller parcourir la Palestine, vit Smyrne, Constantinople, Trébisonde, l'Arménie, la Géorgie, la Perse et les Indes; il connut dans ce pays, en 1695, le fameux Aurengzeb, dont la vieillesse n'avait pas ralenti l'activité; à Goa, Gemelli s'embarqua pour Canton.

A la distance d'un mille de Macao, la nature a placé une petite île qui se nomme l'*Ile-Verte*, et qui appartenait aux jésuites. Son circuit n'est que d'un mille; et quoiqu'elle ne soit qu'un rocher stérile, ils avaient une maison de récréation assez commode, environnée de quelques arbres fruitiers. Carréri s'y étant fait transporter dans une barque, y trouva un frère du même ordre qui avait été missionnaire. Dans les entretiens qu'il eut avec lui, il fut charmé de recevoir de sa bouche la confirmation d'un événement fort étrange, qu'il avait eu moins de facilité à croire sur d'autres témoignages. Il n'y avait pas plus de trois ans qu'une patache

de la côte de Coromandel étant partie pour Cavite, port de Manille, avec soixante hommes à bord, Gentils, Maures et Portugais, entre lesquels était le frère jésuite; le pilote, qui ne connaissait pas deux bancs situés vis-à-vis des îles Calamianes, avait échoué sur l'une d'elles; et le bâtiment s'était brisé. Une partie des passagers trouva la mort dans les flots. Les autres ayant eu le bonheur de se soutenir sur le sable, se servirent d'un caisson de planches qui était tombé entre leurs mains pour passer successivement dans l'île la plus voisine, dont ils n'étaient éloignés que de deux milles; mais n'y trouvant pas d'eau, l'heureux succès de leur premier essai leur fit entreprendre de passer dans une autre île, qui n'était pas à moins de trois lieues; ils y arrivèrent tour à tour; elle était fort basse, très-petite, sans bois et sans eau, comme la première. Pendant quatre jours ils se virent forcés, par l'excès de leur soif, à boire du sang de tortue. Enfin la nécessité leur ouvrant l'esprit, ils se servirent des planches de leur caisson pour faire des fosses jusqu'au niveau de l'eau; celle qu'ils trouvèrent était un peu salée, mais il suffisait qu'elle ne fût pas nuisible à leur vie. La Providence leur fournissait abondamment des tortues, parce qu'elles venaient pondre alors sur le rivage; et, profitant de la saison, ils en tuèrent un si grand nombre, qu'ils eurent de quoi vivre pendant six mois. Lorsque cette provision fut épuisée, ils virent arriver dans l'île une espèce de grands oiseaux de

mer, nommés par les Portugais *paxaros bobos*, ou boubies, qui venaient y faire leurs nids. Les débris du caisson leur servirent encore à tuer une assez grande quantité de ces animaux pour s'en nourrir pendant six autres mois. Ainsi les tortues et les boubies leur firent des provisions régulières pour les deux parties de l'année, sans autre préparation, à la vérité, que d'en laisser sécher la chair au soleil. Ils étaient au nombre de dix-huit. Leurs habits s'étant usés avec le temps, ils s'avisèrent d'écorcher les oiseaux, et d'en coudre les peaux ensemble avec quelques aiguilles qu'ils avaient apportées. Quelques petits palmiers, dispersés dans leur solitude, leur fournirent une sorte de fil. En hiver, pour se défendre du froid, ils se retiraient dans les grottes qu'ils avaient creusées avec leurs mains. Sept ans s'écoulèrent sans aucun changement dans leur situation. Ils voyaient passer quelquefois des navires; mais la crainte des bancs et des sèches arrêtant toujours les pilotes, leurs cris et leurs signes ne purent exciter personne à les secourir: ils jugèrent même, par quantité de planches et d'autres débris, que les flots leur amenèrent dans un si long intervalle, que les naufrages étaient fréquens entre ces îles, et qu'ils n'étaient pas seuls malheureux. Cependant ils avaient commencé à s'apercevoir que les oiseaux épouvantés ne venaient plus en si grand nombre. Il leur était mort deux hommes; tous les autres n'avaient plus que l'apparence d'autant de fantômes. Le désespoir leur fit

prendre la résolution de finir un sort si misérable, ou par la mort, ou par quelque heureuse révolution, qu'ils ne pouvaient attendre que de leur hardiesse à tout braver. Des planches que la mer avait jetées sur le rivage, ils entreprirent de faire une barque ou plutôt un coffre qu'ils calfatèrent avec un mélange de plumes d'oiseaux, de sable et de graisse de tortue; ils se servirent des nerfs de tortue pour en faire des cordes, et quantité de peaux d'oiseaux cousues ensemble leur composèrent des voiles. Avec une si faible ressource, sans avoir même une provision suffisante d'oiseaux, de tortues et d'eau, ils partirent en invoquant le secours du ciel. Huit jours d'une navigation incertaine, pour laquelle ils n'eurent pas d'autre règle que le hasard des vents et des flots, les conduisirent à l'île d'Haïnan. Les habitans prirent la fuite à la vue de seize hommes dont la figure et l'habillement leur causèrent une égale frayeur; mais après avoir appris d'eux leurs infortunes, le mandarin de l'île leur fit donner tous les secours dont ils avaient besoin, et leur fournit ensuite le moyen de retourner dans leurs familles. Les Portugais étant arrivés à Macao, un d'entre eux, que sa femme avait cru mort, fut surpris de la trouver remariée. On le disposa facilement à pardonner une légèreté qui ne pouvait passer pour criminelle après sept ans d'absence. Le frère missionnaire qui faisait ce récit à Carréri, était encore dans l'Ile-Verte à se remettre de sa maigreur et de ses fatigues.

De la Chine, que Gemelli parcourut jusqu'à Pékin, il fit voile aux Philippines. Il aborda à Manille, et s'y embarqua pour le Mexique. Il observe, avec tous les voyageurs, qu'il n'y a peut-être point de traversée plus pénible que celle de Manille à Acapulco, quoiqu'il n'y en ait peut-être point de plus douce que celle d'Acapulco à Manille.

« Il ne faut pas douter, dit-il, que dans les temps passés cette navigation n'ait encore été plus dangereuse et plus terrible. En 1575, le galion *le Saint-Esprit* se perdit à l'Embocadero. En 1596, la force des vents emmena au Japon *le Saint-Philippe*, qui fut saisi avec toute sa charge. L'année 1602 fut célèbre par la perte de deux galions. La difficulté n'est pas moindre aujourd'hui, quoiqu'on fasse le même voyage depuis plus de deux siècles. Le naufrage du *Saint-Joseph* et du *Santo-Christo* en était une preuve récente, sans compter que la plupart des autres perdent leurs mâts, ou sont repoussés par des vents contraires, souvent après avoir fait la moitié du chemin, et se trouvant dans la nécessité de retourner à Manille avec perte d'une partie de l'équipage. Ceux qui font la traversée la plus heureuse, ne laissent pas d'essuyer des maux qui ne peuvent être bien représentés. Outre la faim et la soif, dont on n'est jamais sûr de pouvoir se garantir, le vaisseau est rempli de petits insectes, qui s'engendrent dans le biscuit, et dont le mouvement est si vif, que lorsqu'ils ont commencé à paraître, non-seulement ils se répandent aussitôt dans les cabines, les lits ou les

plats où l'on mange, mais ils s'attachent insensiblement à la chair. D'autres vermines de toutes couleurs sucent le sang. Les mouches tombent en monceaux sur les tables et dans les alimens, où nagent déjà quantité de petits vers de différentes espèces. »

Gemelli éprouva une partie de ces misères. Le capitaine avec lequel il avait fait ses conditions, le traita d'abord avec assez d'abondance et de propreté; mais lorsqu'on fut en pleine mer, il le fit jeûner à l'arménienne, jusqu'à lui retrancher le vin, l'huile et le vinaigre. Le poisson n'était assaisonné qu'avec de l'eau et du sel. Les jours gras on lui servait des tranches de vache ou de buffle séchées au soleil, et si dures, qu'il était impossible de les mâcher sans les avoir long-temps battues avec une pièce de bois, dont elles sont peu différentes, ni les digérer sans ressentir tous les effets d'une violente purgation. On apprêtait à midi un de ces morceaux de viande, en le faisant bouillir dans l'eau simple. Le biscuit était celui du roi, dans lequel il fallait avaler un grand nombre de petits insectes dont il était rempli. Les jours maigres, l'ordinaire était un poisson rance, à moins qu'on n'eût pris assez de *caohoretas* pour en distribuer à tout l'équipage. On présentait un potage d'une espèce de petites fèves, si pleines de vers qu'on les voyait nager sur le bouillon. A la fin du dîner on accordait un peu d'eau et de sucre, mais en si petite quantité, qu'elle irritait la soif au lieu de servir à l'apaiser.

D'un autre côté, Gemelli plaint ceux qui s'engagent à tenir des tables, parce que la longueur du voyage les force à cette économie. Ils dépensent des milliers de piastres à faire les provisions nécessaires de viandes, de poules, de biscuit, de riz, de confitures, de chocolat et d'autres alimens en si grande quantité, que depuis le premier jour du voyage jusqu'au dernier, on a toujours à table, deux fois chaque jour, des confitures et du chocolat, dont les matelots consomment autant que les plus riches passagers. Tous les vivres se corrompent, à l'exception du chocolat et des confitures, qui sont d'un secours extrême pour tout le monde.

Il fait une vive peinture des transports de joie que tout le monde fit éclater à la fin d'un pénible voyage qui avait duré deux cent quatre jours et cinq heures. Au milieu des embrassemens et des félicitations, il voulait savoir des pilotes combien il avait fait de lieues et de degrés; mais ils ne s'accordèrent point dans leurs opinions, parce qu'on n'avait pas fait route en droite ligne. Pierre Fernandés, portugais de Madère, et premier pilote, assura qu'on avait parcouru 125 degrés, qu'il évaluait à deux mille cinq cents lieues d'Espagne. Isidore Montés d'Oca, de Séville, prétendit que c'était 130 degrés et près de trois mille lieues. Quelle différence entre le même voyage d'Acapulco à Manille, qui ne prend guère plus de deux mois et demi, pendant lesquels on n'essuie pas la moindre tempête!

Son voyage d'Acapulco à la capitale du Mexique

n'offre rien de remarquable; mais celui qu'il fit aux mines de Pachuca mérite d'être rapporté.

Après avoir joui pendant quelques semaines de l'abondance et des agrémens d'une ville riche et bien peuplée, il résolut de faire cette course, malgré le conseil de ses amis, qui lui en faisaient craindre les dangers. On doit souhaiter de lire ici, dans ses propres termes, des observations auxquelles il attache lui-même tant de prix.

« Le 22 avril, je me mis en chemin, accompagné d'un ecclésiastique espagnol qui voulut me servir de guide pendant l'espace de deux lieues, jusqu'au village de Téchichéac : il voulut m'y retenir à coucher; mais je fus dégoûté de cet hospice par une querelle du curé de ce village avec le gouverneur américain du canton, qui se termina par quelques coups de canne que le curé donna sur les épaules du gouverneur. Je me hâtai de partir, et, faisant une lieue jusqu'au village de Guipuple, j'allai passer la nuit trois lieues plus loin, dans une ferme nommée *Tusantlalpa*, où je tuai quelques lièvres : j'en aurais pu tuer un plus grand nombre, s'ils avaient au Mexique le même goût qu'en Europe, et si l'horreur que les Mexicains ont pour ces animaux ne s'était communiquée jusqu'à moi : elle vient de la certitude qu'on croit avoir, dans le pays, qu'ils mangent les vers qui se forment dans la chair des chevaux morts.

« Le 23, après avoir fait six lieues dans un pays mêlé de plaines et de montagnes, j'arrivai à Pa-

chuca, où je logeai chez le principal officier des revenus du roi. Dans l'empressement de voir les mines, je me fis conduire le même jour, par un chemin fort escarpé, à deux des plus proches. Elles sont à deux milles de Pachuca. La première, nommée *de Santa-Cruz*, avait plus de sept cents pieds de profondeur; et la seconde, qui se nomme *Navaro*, en a plus de six cents. On tirait l'argent dans la première avec des malacates, espèces de roues soutenues sur un long essieu, autour duquel on emploie pour corde une grosse chaîne, dont un bout monte avec le métal, et l'autre descend pour en prendre d'autre. Quatre mules attachées à l'essieu par un bois qui le traverse, donnent le mouvement à cette machine; une autre malacate, montée à la même ouverture, servait par le même mécanisme à vider l'eau, qui ne manquerait pas, sans ce soin, d'arrêter continuellement le travail.

« Je descendis successivement cinq échelles, ou plutôt cinq arbres, auxquels des chevilles dispersées servent d'échelons. Le mineur ne me permit pas d'aller plus loin, dans la crainte d'un malheur dont il avait été témoin plusieurs fois. Les arbres par lesquels je devais continuer de descendre étaient si mouillés que le pied pouvait glisser facilement. Je passai à la mine de Navaro, où les Américains portaient le métal sur leurs épaules, avec un continuel danger pour la vie, en montant un grand nombre d'arbres dont les chevilles et les entailles étaient fort mal distribuées. Ils font ce pénible métier pour

quatre réaux par jour; mais le soir on leur permet d'emporter autant de minerai qu'ils le peuvent d'une seule charge, et dont ils partagent ensuite le profit avec le propriétaire. Depuis cinq mois, leur travail avait pour objet d'ouvrir, sous terre, un passage d'une mine à l'autre pour la communication de l'eau, qui est plus profonde dans celle de Santa-Cruz. Les mineurs ne s'étaient pas encore rencontrés; mais après tant de fatigues, ils commençaient à se trouver si proches, qu'ils entendaient mutuellement leurs coups.

« Je me fis mener le jour suivant à quelques lieues de ces deux mines, pour visiter celle de la montagne. Le premier spectacle qui frappa mes yeux fut une petite ville, dont toutes les maisons étaient composées de terre et couvertes de bois; elle contenait environ douze mille habitans, qui vivent de leur travail dans ces horribles abîmes. On ne compte pas moins de mille mines dans l'espace de six lieues; les unes qui sont abandonnées, d'autres où l'on s'exerce sans relâche, et d'autres qu'on tient en réserve; mais ces dernières sont visitées secrètement par quantité d'Américains qui dérobent le métal. Depuis peu de jours la terre en avait enseveli quinze, qui avaient eu la hardiesse d'y descendre par une ouverture fort étroite.

« On me conduisit de cette mine à celle qui porte le nom de *la Trinité*, parce qu'elle en renferme trois, qui se nomment *Campechiana*, *Soga* et *Pignol*; mais quoique les trois bouches soient diffé-

rentes, elles conduisent toutes trois à la même veine. Plusieurs personnes dignes de foi, qui en connaissaient parfaitement la richesse, m'ont assuré que depuis dix ans on en avait tiré quarante millions de marcs d'argent, par le travail continuel de mille ouvriers. Lorsqu'on fut arrivé à huit cents pieds de profondeur, on trouva tant d'eau, qu'il fallut employer seize malacates pour la vider, et la seule dépense du bois, pour empêcher les éboulemens de terre, fut estimée à vingt mille piastres. Mais le temps y a rendu le travail si dangereux, qu'on n'en tire presque plus rien, et qu'on s'est déterminé à fermer les principales ouvertures.

« A peu de distance de la même mine, on en avait ouvert une autre depuis huit ans, qui se nomme *Saint-Mathieu*, et qui rendait un profit considérable, parce que les veines du métal allant de l'est à l'ouest, y sont plus faciles à suivre. Je pris la résolution d'y descendre. Elle n'avait qu'environ quatre cents pieds de profondeur. En arrivant au cinquième arbre, j'avoue que la peur me prit jusqu'à me rendre fort impatient de remonter; mais un mineur qui me servit de guide avec un flambeau, ranima mon courage et m'assura qu'il me restait peu d'arbres à descendre. Je le suivis à toutes sortes de risques, souvent embarrassé pour mettre le pied sur la cheville ou dans l'entaille, et quelquefois pour embrasser l'arbre. J'eus à descendre trois fois plus que le mineur ne m'avait annoncé. Enfin j'arrivai dans le lieu où les ouvriers faisaient sauter

avec leurs instrumens de fer des pierres métalliques d'une extrême dureté. Quelques-unes étaient moins dures, et d'autres étaient diversement colorées. J'en pris quelques morceaux; mais, ouvrant plus que jamais les yeux sur le danger auquel je m'étais exposé, et, commençant à me ressentir des vapeurs pestilentielles que la terre exhalait dans ce gouffre obscur, je remontai avec autant de difficulté que de crainte, après y avoir passé deux heures, et j'arrivai fort fatigué à la lumière du jour. Tout ce que j'avais vu d'affreux se retraçant à mon imagination, je reconnus que de toute ma vie je n'avais pas fait d'action si folle, jamais du moins je n'avais éprouvé tant d'effroi depuis cinq ans que je voyageais parmi des nations barbares; et l'on m'aurait offert inutilement deux ou trois mille piastres pour me faire retourner dans un lieu où la simple curiosité m'avait fait descendre. La profondeur de ces mines vient de la méthode du travail qui se fait toujours perpendiculairement, jusqu'à ce qu'on ait rencontré quelque bonne veine; alors on la suit horizontalement, et lorsqu'elle finit, on recommence à creuser plus bas sur la première ligne. »

Carréri demande la même attention pour un voyage qui le fatigua moins, mais qu'il regarde comme une des plus curieuses parties de son journal. Il avait entendu vanter quelques antiquités des Américains, dont il ne trouvait pas la description dans les voyageurs. L'impatience qui le saisit en apprenant qu'elles n'étaient pas éloignées de

Mexico, ne lui permit pas de différer un moment son départ.

« Je montai à cheval, dit-il, et, traversant le lac de Saint-Christophe, je me rendis à la paroisse d'Aculma, qui appartient aux Augustins. Six lieues plus loin, j'arrivai au village de Téotihuacan, qui signifie en langue mexicaine, *lieu des dieux et des adorations*, où je passai la nuit chez don Pédro d'Alva, petit-fils de don Juan d'Alva, descendu des rois de Tézcuco. Ce seigneur me fit voir le lendemain les cous ou les pyramides, qui ne sont pas à plus d'une lieue de sa terre. Je vis premièrement celle du nord, qui a sur deux de ses côtés environ six cent cinquante palmes de longueur, et cinq cents sur les deux autres. Elle porte le nom de la lune. Je n'avais pas d'instrumens pour en mesurer la hauteur; mais je jugeai qu'elle pouvait être de deux cents palmes. Ce n'est qu'un amas de pierres, avec des degrés d'une pierre fort dure. Le sommet offrait autrefois une fort grande statue de forme grossière, qu'un évêque de Mexico fit mettre en pièces, comme un reste de l'ancienne idolâtrie. On en voit encore les fragmens au pied de la pyramide. Ces grandes masses renferment des voûtes qui servaient de tombeaux aux rois du pays. Quantité de petits monts dont elles sont environnées, paraissent avoir été les tombeaux des seigneurs mexicains. Le chemin qui conduit à ces monumens conserve encore le nom de *micaotli*, qui signifie chemin des morts.

« Je tournai ensuite au midi pour voir la pyramide du soleil, à deux cents pas de la dernière. Elle a mille palmes de longueur sur deux de ses faces, et sur les deux autres, environ six cent cinquante. Sa hauteur est d'un quart de plus que celle de la première. La statue du soleil, qui était au sommet, n'a pas été plus ménagée que l'autre ; mais dans sa chute, elle est demeurée vers le milieu de la pyramide, sans pouvoir tomber jusqu'en bas. Cette idole avait une ouverture dans l'estomac qui contenait la figure du soleil, et tout le reste du corps était revêtu d'or, comme celui de la lune. On voit encore au pied de la pyramide deux grands morceaux de pierre qui faisaient partie d'un bras et d'un pied de l'idole. »

On demande comment les Mexicains, qui n'avaient pas l'usage du fer, taillaient des pierres si dures, et par quelle force ils les élevaient à cette hauteur sans aucune machine, et sans art pour en inventer. Les Espagnols, suivant le témoignage de Gemelli, attribuent la construction de ces pyramides aux Ulmeques, qui amenèrent de l'île Atlantide une seconde colonie d'habitans dans la Nouvelle-Espagne ; elles sont du moins très-anciennes. Gemelli jugea, par ces prodigieuses ruines qu'on remarque aux environs, par quantité de grottes et par d'autres marques, qu'il y avait autrefois une grande île dans le même lieu. Il retourna le lendemain par la même route, et reprit bientôt après celle d'Espagne, où il arriva dans le port de Cadix.

Le voyage de La Barbinais Le Gentil ne mériterait pas d'être remarqué, sinon par cette circonstance assez singulière, qu'avant lui, c'est à-dire jusqu'à l'année 1718, nul Français n'avait publié de relation de voyage autour du monde.

Son but, en s'embarquant, était de chercher fortune, et de voir le monde. Il partit de Cherbourg sur un navire marchand, le 8 août 1714, et après avoir doublé le cap Horn, il arriva le 4 mars 1715 à la Conception au Chili. Le grand nombre de bâtimens français qui se trouvaient dans ce port, lui fit entrevoir qu'il n'y tirerait pas un parti avantageux de ses marchandises. En conséquence il monta sur un navire de Bayonne qui allait à la Chine. Il relâcha dans plusieurs ports de la côte jusqu'à Pisco et gagna, par terre, Lima, capitale du pays. Il traversa dans cette route les montagnes qui forment l'entrée de la province de Pachanamac, et en fait une description effrayante.

Toute la campagne était inondée : « Mes guides, raconte La Barbinais, me déclarèrent qu'on ne pouvait continuer la route ordinaire sans s'exposer aux plus grands dangers, et qu'il fallait faire une journée de plus pour passer sur un pont qui était au sommet de la montagne, sans quoi je serais forcé d'attendre plus de huit jours que les eaux fussent écoulées. Je suivis leur conseil, mais je ne fus pas long-temps à m'en repentir. Nous fîmes sept lieues en montant par des sentiers incommodes et fort étroits. Je voyais les nuages au-dessous de moi, et

cette élévation ne m'empêchait pas de sentir une chaleur extraordinaire. Nous arrivâmes au pont vers les quatre heures après midi. Mais, ciel! quel pont! sa vue me fit frémir, et le souvenir me glace encore le sang. Qu'on s'imagine deux pointes de montagnes séparées par un précipice, ou plutôt par un gouffre profond, dans lequel deux torrens s'élancent avec un fracas épouvantable. Sur ces deux pointes on a planté de gros pieux, auxquels sont attachées des cordes de simple écorce d'arbres, qui, passant et repassant plusieurs fois d'une pointe à l'autre, forment une espèce de rets couverts de planches et de sable. Tel est le pont qui forme la communication d'une montagne à l'autre. Je ne pouvais me résoudre à passer sur cette machine tremblante. Les mules passèrent d'abord avec leur charge; mais la résistance qu'elles firent long-temps aux muletiers marquait assez leur frayeur. Pour moi, je passai comme elles; c'est-à-dire, en me faisant de mes mains deux pieds de plus, et sans oser jeter les yeux de l'un ni de l'autre côté.

« J'entrai de là dans la province de Pachanamac, et je passai au pied d'une autre montagne dont l'aspect me causa de nouveaux frémissemens. Le chemin, qui est sur le bord de la mer, a si peu de largeur, qu'à peine deux mules y peuvent passer de front. Le sommet de la montagne s'avançant au-dessus, semble près de s'écrouler, et l'on remarque à ses ouvertures qu'il s'en détache quelquefois de

grosses parties qui tombent dans la mer, et qui rendent le danger continuel. Les Espagnols appellent ce passage *el mal passo d'Ascia*, du nom d'une mauvaise hôtellerie qui n'en est éloignée que d'une lieue. Je ferais pitié si je racontais tout ce que j'eus à souffrir dans ce voyage. La chaleur m'accablait pendant le jour, et j'étais dévoré pendant la nuit par diverses sortes d'insectes. Je traversai des montagnes de sable si brûlant, que je ne pouvais mettre pied à terre sans ressentir une ardeur insupportable. Dans l'espace de quarante lieues, je ne vis pas un seul arbre, si ce n'est au bord des torrens, où la fraîcheur de l'eau entretient un peu de verdure. Ces déserts inspirent une véritable horreur. On n'y entend pas le chant d'un oiseau; et pendant toute ma marche, je n'en vis qu'un de la grosseur d'un mouton, qui se perche sur les montagnes les plus arides, où il se nourrit des vers qui naissent dans cette vaste étendue de sables. Il est célèbre dans toutes les relations du Pérou sous le nom de *condor*. »

Le Gentil partit de Lima le 25 de janvier 1716 pour retourner à Pisco. Il y arriva le 3 de février pour être témoin d'un de ces désastres trop fréquens dans ces latitudes, d'un tremblement de terre qui renversa la ville, et dont il parle avec le saisissement et l'horreur que laisse un pareil spectacle dans un homme qui a partagé le péril. Le 10, à huit heures du soir, Pisco fut ébranlé. « Dans un instant, dit-il, je vis toutes les maisons renversées.

Je voulus prendre la fuite; mais la peur, qui donne quelquefois des ailes, m'avait lié les pieds. Je n'arrivai qu'avec peine sur la place de la ville, où tout le monde s'était retiré. Un quart d'heure après, la terre ayant encore tremblé, s'ouvrit en quelques endroits, d'où il s'éleva des tourbillons de poussière avec un bruit effrayant. La plupart des habitans se retirèrent sur les montagnes voisines. Cette nuit fut un temps d'horreur et d'épouvante. La terre s'agitait à tous momens. Nous n'étions dans la ville que trois ou quatre Français, qui n'osions abandonner les débris de nos maisons, et qui ne sentions pas moins le péril qu'il y avait à les habiter. Tout le monde craignait une nouvelle irruption de la mer, telle qu'on se souvenait de l'avoir éprouvée il y avait vingt-huit ans. Les Espagnols et les Américains n'ayant point la hardiesse d'aller reconnaître l'état du rivage, nous prîmes cet emploi vers le jour : mais la lumière ne reparut que pour augmenter l'alarme commune. A neuf heures du matin, le tremblement ayant recommencé avec plus de violence, on publia aussitôt que la mer venait de se retirer. Cette nouvelle était fausse; mais la crainte et l'exemple du passé y firent trouver tant de vraisemblance, qu'on ne pensa plus qu'à la fuite. Les cris augmentaient la terreur. Je me préparai à fuir aussi, et j'étais déjà monté à cheval, quand, par un trouble d'esprit plutôt que par un reste de courage, je résolus de retourner au bord de la mer avec deux autres Français. J'ai souvent éprouvé qu'une

frayeur excessive produit les mêmes effets que la témérité. Mais nous vîmes la mer tranquille, et le rivage dans la situation ordinaire. Le désir de guérir les habitans de leur crainte nous fit pousser nos chevaux avec beaucoup de vitesse, en faisant de loin divers signes de chapeau. Ceux qui attendaient notre retour pour se déterminer nous comprirent si mal, qu'ayant pris nos signes mêmes pour une exhortation à fuir, ils abandonnèrent la ville avec des cris lamentables. Nous n'y trouvâmes plus qu'un petit nombre de vieillards, que la faiblesse de l'âge avait retenus, et qui regardaient déjà les ruines de leurs maisons comme leurs tombeaux. »

Cependant il paraît qu'on en fut quitte pour quelques nouvelles secousses, qui achevèrent de renverser Pisco, et qui ne permirent pas aux habitans d'y retourner de plusieurs jours. La Barbinais, revenu à lui-même, se rappela quelques circonstances qu'il n'entreprend point d'expliquer. Une demi-heure avant que la terre eût commencé à s'agiter, tous les animaux parurent saisis de frayeur. Les chevaux hennirent, rompirent leurs licous et sortirent de l'écurie. Les chiens aboyèrent. Les oiseaux épouvantés, et presque étourdis, se jetèrent dans les maisons. Les rats et les souris sortirent de leurs trous. Les vaisseaux qui étaient à l'ancre furent si violemment agités, qu'il semblait que toutes leurs parties fussent prêtes à se désunir. Les canons sautèrent sur leurs affûts, et les mâts rompirent leurs haubans. C'est ce que La Barbinais aurait eu de la peine à

croire, s'il n'en eût été convaincu par des témoignages unanimes. Il conçoit bien, dit-il, que le fond de la mer étant une continuation de la terre, l'eau peut être agitée par communication ; mais, ce qui lui paraissait difficile à comprendre, c'est ce mouvement irrégulier d'un vaisseau, dont tous les membres participent séparément à cette agitation, comme s'il faisait partie de la terre, et qu'il ne nageât point dans un fluide. Son mouvement devait ressembler au plus à celui qu'il éprouverait dans une tempête. D'ailleurs, pendant tout le tremblement de Pisco, la surface de la mer était unie, et ses flots n'étaient point élevés. Toute l'agitation devait être intérieure, puisque le vent ne se mêla point au tremblement de terre ; enfin les habitans assuraient que dans ces accidens, si la caverne terrestre où le feu est renfermé va du septentrion au midi, et si la ville est aussi dans cette situation, toutes les maisons ne manquent point d'être renversées ; au lieu que si ce feu souterrain prend une ville dans sa largeur, le tremblement fait moins de ravages. La Barbinais adopta volontiers cette opinion, après avoir été bien informé que celui de Pisco ne fut presque pas sensible à cent lieues vers l'ouest, et que depuis cette ville jusqu'à cent lieues au-delà du midi au nord, toutes les villes et tous les villages furent entièrement renversés.

Du Pérou, il se rendit à Guam, puis au port d'Emouy, dans la province de Fokien en Chine ; ensuite, traversant l'archipel Indien et le détroit de

la Sonde, il arriva à Batavia, d'où il partit pour aller au Brésil, et du Brésil il retourna en Europe.

Pendant son séjour à la Chine, le missionnaire Laurenti lui raconta plusieurs circonstances qui ne se trouvent point dans les recueils du père Du Halde. Elles regardent particulièrement le fameux empereur Khang-hi, qui occupait encore le trône. Il régnait depuis environ cinquante ans, et son âge était de soixante-trois. Le goût qu'il avait pour nos sciences et nos arts lui faisait tolérer nos missionnaires, et l'établissement d'une religion étrangère dans l'empire; mais il n'avait aucune disposition à l'embrasser. Il avait tout l'orgueil et le faste des monarques orientaux. Sa vanité ne pouvait souffrir que, dans les cartes géographiques, on ne mît pas son empire au centre du monde; et quelques jésuites, pour lui plaire, furent obligés de renverser l'ordre dans une carte chinoise qu'il leur fit faire à Pékin. Il rejeta deux globes d'une rare beauté, qu'un négociant anglais lui avait offerts, par la seule raison que la Chine n'y était pas située comme il le désirait. Sa prévention pour le pays dont il était le maître allait jusqu'à se tromper lui-même pour tromper les autres. S'il voyait quelque nouvel ouvrage de l'Europe, il ordonnait secrètement à ses ouvriers de le contrefaire; et, le faisant voir ensuite aux missionnaires comme une production du génie chinois, il leur demandait, avec beaucoup de sang-froid, si les Européens faisaient les mêmes ouvrages. Ce que nous savons d'ailleurs du mérite et de la sagesse de

ce monarque, fait voir que ces petitesses de la vanité et de l'ignorance, excusables peut-être dans un despote peu éclairé, peuvent s'accorder avec la science de régner.

Il voulut un jour s'enivrer pour reconnaître les effets du vin. Un mandarin, qui passait pour une tête forte, reçut ordre de boire avec lui. On lui apporta des vins de l'Europe, surtout des îles Canaries, dont les gouverneurs des îles maritimes avaient soin de fournir constamment sa table. Il s'enivra. Les vapeurs de l'ivresse l'ayant plongé dans un profond sommeil, le mandarin passa dans l'antichambre des eunuques, et leur dit que l'empereur était ivre; qu'il était à craindre qu'il ne contractât l'habitude de boire avec excès; que le vin aigrirait encore son humeur naturellement violente, et que, dans cet état, il n'épargnerait point ses plus chers favoris. « Pour nous mettre à couvert d'un si grand « mal, ajouta le mandarin, il faut que vous me « chargiez de chaînes, et que vous me fassiez mettre « dans un cachot, comme si l'ordre venait de lui. « Laissez-moi le soin du reste. » Les eunuques approuvèrent cette idée pour leur propre intérêt. L'empereur, surpris de se trouver seul à son réveil, demanda pourquoi le mandarin l'avait quitté. Ils répondirent qu'ayant eu le malheur de déplaire à sa majesté, on l'avait conduit, par son ordre, dans une étroite prison, où il devait recevoir la mort. Le monarque parut long-temps rêveur, et donna ordre enfin que le mandarin fût amené. On le fit

paraître chargé de ses chaînes. Il se prosterna aux pieds de l'empereur, comme un criminel qui attend l'arrêt de son supplice. « Qui t'a mis en cet état? « lui dit ce prince; quel crime as-tu donc commis?. « Mon crime, je l'ignore, répondit le mandarin. « Je sais seulement que votre majesté m'a fait jeter « dans un noir cachot, et que lorsqu'on m'en a tiré, « j'attendais la mort. » L'empereur retomba dans une profonde rêverie. Il parut surpris et troublé. Enfin, rejetant sur les fumées de l'ivresse une violence dont il ne conservait aucun souvenir, il fit ôter les chaînes au mandarin, et le renvoya libre. Depuis cette aventure, on remarqua qu'il évitait les excès du vin.

Le même missionnaire, pour peindre l'avarice de Khang-hi, racontait encore à La Barbinais que se promenant, il y avait quelques années, dans un parc de la ville de Nankin, il avait appelé un mandarin de sa suite, qui passait pour le plus riche particulier de l'empire, et qu'il lui avait ordonné de prendre la bride d'un âne sur lequel il monta, et de le conduire autour du parc. Le mandarin obéit, et reçut un tael pour récompense. L'empereur voulut à son tour lui donner le même amusement; en vain le mandarin s'en excusa. Il fallut souffrir que son maître lui rendît l'office de palefrenier. Après cette bizarre promenade; « Combien de fois, lui dit l'empereur, suis-je plus grand et plus puissant que toi? » Le mandarin, se prosternant à ses pieds, lui répondit que la comparaison était impossible.

« Eh bien, répliqua Khang-hi, je veux la faire « moi-même. Je suis vingt mille fois plus grand « que toi. Ainsi tu payeras ma peine à proportion « du prix que j'ai cru devoir mettre à la tienne. » Le mandarin paya vingt mille taels, en se félicitant sans doute de la modestie de son souverain.

De ces deux aventures, l'une fait honneur à son caractère, et l'autre n'était peut-être qu'une vengeance détournée qu'il exerçait sur un sujet dont il était mécontent; mais il faut convenir que ce sont là des plaisanteries de despote.

CHAPITRE XVI.

Roggeween. Lozier-Bouvet.

Dès l'année 1699, le père de Roggeween avait présenté à la Compagnie des Indes occidentales des Provinces-Unies un Mémoire instructif et détaillé, dans lequel il invitait cette association à faire l'armement de trois vaisseaux qui devraient être expédiés pour la découverte des Terres australes. L'armement fut ordonné; mais des brouilleries survenues entre la Hollande et l'Espagne obligèrent à le suspendre; et, au lieu de s'occuper de la recherche des parties inconnues du globe, peu s'en fallut qu'on ne se livrât à la fureur d'en ravager les parties que l'on connaissait. Le père de Roggeween mourut, et son projet favori, dont il recommanda, dans ses derniers instans, la poursuite à son fils, demeura quelque temps enseveli dans le même tombeau que l'inventeur. L'amiral Roggeween, quoiqu'un peu tard, songea cependant à le ressusciter; et, en 1721, il le présenta encore à la Compagnie des Indes occidentales, et appuya de nouveaux motifs le plan d'expédition que son père lui avait légué. Le projet fut accueilli, et la Compagnie, sans perte de temps, ordonna l'équipement de trois vaisseaux : *l'Aigle*, de trente-six canons et cent onze hommes d'équi-

page, monté par le capitaine Johan Koster, sous les ordres immédiats de l'amiral; *le Tienhoven*, de vingt-huit canons et cent hommes, capitaine Jacques Bauman; et la galère *l'Africaine*, de quatorze canons et soixante hommes, capitaine Henry Rosenthal.

Roggewëen fit voile du Texel le 21 août 1721. Après avoir relâché à Rio-Janeiro, il se mit à la recherche d'une île nommée *Auke's Magdeland*, qu'on disait située dans l'Océan atlantique, sous le trentième parallèle. Il ne la trouva pas sous cette latitude, et il ne devait pas la trouver. Il est très-probable que cette île, qu'on devait chercher, n'est autre que le *Hawkin's Maidenland*. En 1689, John Strong, capitaine du *Farewell*, passa dans un canal à travers de cette terre, dont il changea le nom en celui d'*îles Falkland*; et, dans le commencement du dix-huitième siècle, elle fut vue et visitée par des navires de Saint-Malo, d'où est venue la dénomination d'*îles Malouines*, et celle d'*îles d'Anican*, du nom d'un armateur de cette place. Les navigateurs français les nommaient aussi quelquefois *îles neuves de Saint-Louis*. Quoique ces îles dussent déjà être bien connues au temps où Roggeween entreprit son voyage, il paraît que les Hollandais n'en avaient que des notions très-incertaines; car il est dit, dans la Relation de Roggeween, que lorsque l'on eut abandonné la recherche d'Auke's Magdeland, on fit route pour rechercher des îles nouvelles que les Français avaient nommées *îles Saint-Louis*.

Le 21 décembre, *le Thienhoven*, séparé de la flotte par une tempête, découvrit par 52° sud, une terre à laquelle il supposa deux cents lieues de circuit. Il pensa qu'elle était inconnue, et lui donna le nom de *Belgique australe*. C'étaient les îles Falkland, qui, dans l'espace d'un siècle, avaient reçu six noms différens. Leur circuit n'est que de cent quarante lieues.

Roggeween passa par le détroit de Le Maire, et s'éleva dans le sud jusqu'à 62° 30′ de latitude. A cette hauteur, il rencontra beaucoup de glaces. Le 16 mars 1722, il mit à l'ancre devant l'île de la Mocha, située à trois lieues de la côte du Chili par 37° 30′ de latitude sud. « Nous espérions y trouver des rafraîchissemens, dit Behrens, sergent-major des troupes embarquées sur la flotte, et à qui l'on doit la relation de cette expédition; vaine espérance. Il n'y avait plus d'habitans, plus de bestiaux; on n'y vit que quelques oiseaux, quelques chevaux et deux cabanes où nous trouvâmes trois chiens qui paraissaient s'être sauvés du naufrage d'un vaisseau espagnol dont on voyait encore les débris sur le rivage. Peut-être les habitans, en se retirant sur la côte du Chili, avaient-ils laissé ici des chevaux pour profiter des pâturages de l'île et les y venir reprendre ensuite; peut-être appartenaient-ils aux Espagnols. Nous eûmes lieu de penser que l'île n'avait jamais été bien peuplée, puisque les oiseaux ne nous fuyaient point, et se laissaient prendre à la main. Nous y fîmes une assez

grande provision d'oies, de canards et d'autres oiseaux sauvages.

« Dans un jour nous fîmes le tour de cette île; elle est assez élevée, hérissée de broussailles et d'arbrisseaux si entrelacés dans la partie méridionale, qu'il nous fut impossible d'y pénétrer. Son abord est difficile, ses rivages sont bordés de rochers qui s'étendent bien avant dans l'intérieur. Pour arriver à terre, nous étions obligés de nous jeter dans l'eau jusqu'au cou; mais nous trouvions sur ces rochers et sur les rivages, des moules et d'autres coquillages parés de plus belles couleurs.

« Cette île nous offrant peu de secours, il fallut bientôt nous en éloigner. Le conseil assemblé décida de suivre les côtes du Chili, pour y trouver un port et des provisions; mais la crainte du canon des Espagnols ne nous permit pas de suivre cette détermination. Notre approche avait répandu l'alarme; des vaisseaux croisaient le long des côtes pour nous en disputer l'abord; ils auraient rendu l'exécution de notre dessein difficile et peut-être même funeste. Nous n'étions pas venus pour guerroyer; en conséquence, le 12 mars, nous fîmes voile pour l'île de Juan Fernandés, dont nous eûmes connaissance le 16; et le 18, en approchant de terre, nous aperçûmes *le Tienhoven*, qui depuis plus de trois mois s'était séparé de l'escadre. »

Les trois vaisseaux réunis reprirent la mer à la fin de mars, et dirigèrent leur route à l'ouest-nord-ouest, pour trouver la terre vue par Edouard Davis

en 1687. On ne la rencontra pas dans la position indiquée. Cependant de nombreux vols d'oiseaux de mer, des variations dans la direction du vent, signe assez certain de la proximité d'une terre, et d'autres particularités semblaient promettre à Roggeween qu'il en devait apercevoir une. Enfin, le 6 avril, il découvrit une île à laquelle il donna le nom d'île de Pâques (*Paassen Eylandt*). Elle est par 27° 8′ de latitude sud et 112° 4′ de longitude à l'ouest de Paris.

« La galère approcha de l'île, dit Behrens, et nous dit qu'elle paraissait fertile et que des colonnes de fumée annonçaient qu'elle était habitée. Le lendemain, un insulaire vint au-devant de nous dans sa pirogue, et monta sans hésiter à bord de l'amiral, où on lui donna d'abord une pièce de toile pour se couvrir, car il était tout nu, ensuite de la verroterie et d'autres bagatelles pour se parer. Il pendit tous ces objets autour de son cou avec un poisson sec. Son corps était peint de toutes sortes de figures. Ses oreilles, extrêmement longues, pendaient jusqu'à ses épaules; il était fort brun, grand et robuste, d'une physionomie heureuse, paraissait vif et gai. Il parla beaucoup, fit des gestes gracieux; nous n'y comprîmes rien. On lui donna un verre de vin; au lieu de le boire, il se le jeta au visage, ce qui nous surprit beaucoup. On l'habilla comme nous, on lui mit un chapeau, tous ces vêtemens l'embarrassaient; on lui donna aussi à manger. Il ne savait se servir ni de cuiller, ni de fourchette,

ni de couteau. La musique se fit entendre; alors son visage montra de la gaîté; chaque fois qu'on le prit par la main, il se mit à danser et à sauter. Il parut nous quitter à regret, leva les mains, et tourna les yeux vers l'île en s'écriant de toute sa force, *odorroga*, *odorroga*; puis il rentra dans sa pirogue.

« Nous demeurâmes sur la rade toute la nuit; le lendemain au point du jour, nous mouillâmes dans une baie au sud-ouest de l'île. Des milliers d'insulaires accoururent sur le rivage, plusieurs avec des poules et des racines, d'autres couraient de tous côtés. Ils allumaient du feu aux pieds de leurs idoles. Nous ne pûmes aborder ce jour-là. Le lendemain au lever de l'aurore, nous les vîmes prosternés le visage tourné vers le soleil qui allait sortir du sein de la mer; plusieurs feux étaient allumés, peut-être pour honorer les idoles.

« Au moment où nous allions descendre, l'insulaire qui nous avait déjà rendu visite revint à bord avec d'autres, et nous apporta une grande quantité de poules et de racines apprêtées à leur manière. Un de ces insulaires fut tué d'un coup de fusil dans sa pirogue, sans qu'on pût savoir comment le coup était parti. Cet accident malheureux répandit la consternation parmi les insulaires; les uns se jetèrent à la mer, et s'enfuirent à la nage; les autres restèrent dans leurs pirogues, et firent force de rames pour s'éloigner. »

Ce meurtre, qu'on pouvait regarder comme un

effet du hasard, fut le prélude d'un massacre affreux. Les malheureux insulaires se pressaient autour des Hollandais lorsqu'ils mirent le pied sur le rivage; on se contenta d'abord de les écarter du geste; mais ils osèrent toucher aux armes; aussitôt on fit feu sur eux; un grand nombre fut tué, entre autres l'insulaire qui avait le premier accueilli les Hollandais. Ces pauvres gens n'avaient aucun moyen de défense; ils poussèrent des cris lugubres, puis revinrent, et offrirent des vivres pour avoir les cadavres de leurs amis massacrés. Touchés de ces démonstrations de soumission, les Hollandais leur firent présent de pièces de toiles, de colliers, de verroterie et de miroirs.

Behrens donne de l'île de Pâques et de ses habitans, une description que nous passerons sous silence, parce que les relations plus modernes, que nous offrirons aux lecteurs, contiennent sur ce coin de terre des renseignemens plus précis et plus curieux.

Roggeween aurait voulu séjourner dans l'île pour la parcourir; mais un vent violent de la partie de l'ouest le força d'abandonner le mouillage; événement heureux pour les habitans qu'il délivra d'hôtes aussi féroces. L'escadre erra pendant quelques jours à la hauteur de l'île, toujours dans l'espoir de trouver la terre de Davis, et toujours sans succès; elle avait d'abord fait route au sud-ouest; elle se dirigea ensuite à l'ouest-nord-ouest, cinglant ainsi à travers cette partie du grand Océan équinoxial,

connue dans les anciennes relations sous le nom de *mer mauvaise de Schouten.*

Elle avait déjà fait huit cents lieues depuis l'île de Pâques, sans voir aucune terre, jusqu'à ce qu'enfin, à la hauteur de 15° 30′ de latitude méridionale, elle découvrit une île dont le terrain était très-bas, et dont les côtes paraissaient couvertes de sable jaunâtre. Comme on aperçut au milieu de l'île une espèce de lac, les chefs présumèrent que c'était l'île des Chiens, découverte par Le Maire et Schouten. Behrens pense que c'est une terre différente, et la nomme *Carls-Hof* (Cour de Charles). Son circuit parut être de trois lieues; on s'éloigna de cette île sans s'être assuré de ce que ce pouvait être. Sa position est 15° 38′ de latitude sud, 147° 35′ à l'ouest de Paris.

Les vents alisés commençaient à varier et à se ranger du sud-ouest, changement qui est un indice assez certain du voisinage d'une terre. Cet indice ne trompait pas; car, dès la nuit suivante, le vent poussa l'escadre au travers d'un groupe d'îles qu'on ne s'attendait pas à rencontrer, à dix-huit lieues à l'ouest de Carls-Hof. La galère *l'Africaine* fut brisée contre les écueils, et les deux vaisseaux furent en danger de périr; ils se trouvaient engagés au milieu de plusieurs îles, et environnés de rochers et de récifs, sans qu'on pût reconnaître par où ils avaient pénétré; ce ne fut qu'après cinq jours d'inquiétudes et de dangers, et à la suite de plusieurs manœuvres délicates, qu'ils parvinrent

enfin à se dégager et à gagner la haute mer.

Ces îles sont basses ; et quelques parties en sont submergées ; mais les naturels y naviguent avec des canots bien construits, et d'autres embarcations pourvues de voiles et de manœuvres. On distingue quatre îles principales, dont chacune peut avoir six ou sept lieues de circuit, et toutes sont couvertes d'arbres, parmi lesquels on distingue le cocotier. On trouva des perles dans quelques-unes des huîtres qu'on détacha des rochers. On ne vit aucun port, aucune baie, où les vaisseaux pussent ancrer avec sûreté. L'île où se perdit *l'Africaine*, reçut le nom de *l'île Pernicieuse* (*het Schadelyk Eylandt*) ; deux autres furent nommées *les Frères* (*de Broeders*), et la quatrième *la Sœur* (*het Zuster*). Elles sont habitées par une race d'hommes d'une taille plus haute que celle des naturels de l'île de Pâques ; et, dans tout le cours de leurs voyages, les Hollandais n'en virent pas de plus grands. Les cheveux lisses et longs de ces insulaires sont de couleur noire, tirant sur le roux. Leur corps est peint de toutes sortes de couleurs. Leur physionomie porte le caractère de la férocité. Ils sont armés de lances de dix-huit à vingt pieds de long. « Ils marchaient par troupes de cent et de cent cinquante, ajoute Behrens, nous faisant signe continuellement d'aller à eux, et se retirant toujours à l'autre côté de l'île, apparemment dans l'intention de nous attirer dans quelque bois ou embuscade pour nous charger avec avantage, et se venger ainsi de

ce que nous avions tiré sur eux. » On voit, par ce passage, que la fusillade était le préliminaire indispensable du débarquement, dans les îles où les Hollandais abordaient. En effet, au bruit que ceux-ci avaient fait en dégageant leurs vaisseaux embarrassés au milieu des écueils, les insulaires accoururent en foule sur le rivage; comme on craignait qu'ils n'eussent quelque mauvais dessein, on fit feu sur eux pour les faire reculer. Il était naturel qu'ils conservassent de la rancune et le désir de se venger, et l'on avait raison de s'en défier.

Cependant, tous les hommes de l'équipage n'avaient pas conçu des idées défavorables des insulaires; écoutons le récit de Behrens : « Aussitôt, dit-il, que les vaisseaux furent en sûreté, l'amiral envoya un détachement à l'île où le naufrage était arrivé, pour y prendre les gens de l'équipage; quand ils furent entrés dans la chaloupe, on s'aperçut qu'il manquait un quartier-maître et quatre matelots; pendant le temps qui s'était écoulé entre leur descente dans l'île et notre arrivée, ils s'étaient mutinés contre leurs officiers, avaient pris querelle entre eux, s'étaient battus à coups de couteau, et quelques-uns avaient été blessés. Les plus coupables ayant été menacés du dernier supplice par le capitaine, à notre approche ils s'enfuirent pour éviter le châtiment. J'allai les chercher à la tête d'un détachement; mais ils se cachèrent dans les broussailles, d'où ils firent feu sur nous. Je ne leur ri-

postai pas; et je les appelai, en les exhortant à revenir sur les vaisseaux, et leur promettant leur pardon au nom de l'amiral; ils furent sourds à mes représentations. Comme je ne voyais pas l'utilité de faire du mal à des gens qui paraissaient résolus de rester dans l'île, je les laissai, et nous allâmes chercher des fruits et des plantes salutaires pour nos malades; tous ces végétaux s'y trouvent en abondance. »

Les îles Pernicieuses furent retrouvées par Cook, en 1774. Il les nomma *îles Palliser*. Le milieu du groupe est situé par 15° 38′ de latitude méridionale, et 148° 50′ de longitude à l'ouest de Paris.

Le lendemain du jour où Roggeween eut quitté les îles Pernicieuses, il n'en était encore qu'à huit lieues de distance dans l'ouest, lorsqu'au lever du soleil, il découvrit une île qui fut nommée l'*Aurore* (*Het Dageraad*). Elle a environ quatre lieues de circuit, est tapissée d'une très-belle verdure, et chargée d'arbres et de broussailles. Le *Tienhoven* s'y serait perdu, si l'on y fût arrivé une demi-heure plus tôt, et ce ne fût qu'avec beaucoup de peine qu'il put s'en relever tant il se trouva près de la côte. Comme on n'y vit aucun endroit propre au mouillage, on ne s'y arrêta pas. (Latitude sud, 15° 38′, longitude ouest, 149° 34′.)

Le soleil était près de se coucher lorsqu'on eut la vue d'une seconde île, qui reçut le nom de *Soir* ou *Vesper* (*Het Avonstond*). Elle peut avoir

douze lieues de tour; elle est très-basse, mais elle a d'ailleurs une belle apparence, et sa surface est couverte de grands arbres (15° 38′ sud; 150° ouest).

On continua de cingler à-l'ouest, entre le quinzième et le seizième parallèle; et le jour suivant, 29 mai, on aperçut tout à coup une nouvelle terre; les fumées qui s'élevaient de divers endroits annonçaient qu'elle était habitée, et l'on força de voiles pour la reconnaître. « A mesure que nous en approchions, dit Behrens, nous vîmes un grand nombre de canots naviguant le long des côtes, et nous ne doutâmes pas que le pays ne fût bien peuplé. En approchant de plus près encore, nous reconnûmes que c'est un amas de plusieurs îles, situées les unes tout près des autres. Enfin, nous entrâmes insensiblement si avant, que nous commençâmes à craindre de ne pouvoir nous en dégager; et l'amiral fit monter au haut du mât un des pilotes pour découvrir par où l'on en pourrait sortir. Nous dûmes notre salut au calme qui régnait alors; la moindre agitation eut fait échouer nos vaisseaux contre les rochers, sans qu'il eût été possible d'y apporter le moindre secours. Nous sortîmes donc sans aucun accident fâcheux. Ces îles sont au nombre de six, toutes fort riantes; et, prises ensemble, elles peuvent avoir une étendue de trente lieues; elles sont situées à vingt-cinq lieues à l'ouest des îles Pernicieuses. Nous leur donnâmes le nom du *Labyrinthe* (*Het Doolhof*), parce que, pour en sor-

tir, nous fûmes obligés de faire plusieurs détours. » La position du milieu de ce groupe est par 15° 38′ sud, et 151° 1′ à l'ouest de Paris.

Après trois jours de navigation, on découvrit, le 1er juin, une île élevée, de belle apparence, dont les palmiers, les cocotiers, et les autres arbres utiles à l'homme, annonçaient la fertilité. La sonde indiquait un trop grand fond pour laisser tomber l'ancre. En conséquence, on n'osa pas s'approcher trop près de terre, et l'on mit en mer les deux chaloupes, avec vingt-cinq hommes chacune. Les habitans étaient en grand nombre sur le rivage, attendant paisiblement les étrangers, qui se présentaient; ceux-ci, conformément à leur habitude, firent une décharge de mousqueterie sur ces malheureux. « Nous fîmes un feu continuel sur les habitans, dit froidement le rédacteur de la relation, afin de nettoyer le rivage et de faciliter la descente. » On se rappellera que ce rédacteur est le sergent major des troupes. « Cet expédient, continue-t-il avec le même sang-froid, nous réussit à souhait, et nous touchâmes à terre sans trouver de résistance de la part des insulaires. » Des signes de paix et d'amitié, des présens faits aux chefs, apaisèrent la multitude, dissipèrent les craintes et semblèrent rétablir la confiance. En effet, après que les insulaires eurent reçu ces présens, les Hollandais allèrent avec eux voir l'intérieur du pays, et y chercher des herbes pour le soulagement des malades. Ils en emplirent six grands sacs, et les

naturels les aidèrent dans cette recherche et leur apportèrent des poules.

Mais une seconde visite le lendemain n'eut pas un succès si heureux, quoique les Hollandais y fussent allés en plus grand nombre. Attirés par les agaceries des femmes, ils voulurent s'enfoncer dans le pays; ils donnèrent dans une embuscade, et furent assaillis d'une grêle de pierres; on fit feu sur les insulaires; mais quoique plusieurs d'entre eux eussent été atteints et renversés sur la poussière, quoique leur chef eût été une des premières victimes, ils continuèrent de charger les Hollandais, qui furent forcés de battre en retraite, emportant avec eux leurs morts et leurs blessés. « Les blessures que nos gens reçurent, ajoute Behrens, quoique peu considérables d'abord, devinrent mortelles par la complication du scorbut; de sorte que peu d'entre eux en échappèrent. Le récit que nous fîmes de ce malheureux événement, produisit une si grande impression sur nos camarades restés à bord, que dans la suite toutes les fois qu'il s'agissait d'entrer dans une île, personne ne voulait s'y hasarder. »

On voit que la leçon donnée par les sauvages aux Hollandais policés, ne fut pas perdue. Ceux-ci, dans leur relation, n'ont pas manqué de crier à la perfidie, à la cruauté : mais on leur demandera, de quel côté l'agression avait-elle commencé? et on regrettera qu'ils n'aient pas été plus tôt châtiés de leur férocité.

Les pertes que les Hollandais venaient d'éprouver, n'empêchèrent pas qu'en mémoire du soulagement que les productions naturelles de l'île avaient procuré aux malades de l'escadre, dont le nombre croissait chaque jour dans une progression alarmante, elle n'obtînt le nom d'île de *la Récréation* (*Vermaak Eylandt*). Elle est située par 16° de latitude sud, et 152° 35′ de longitude à l'ouest de Paris.

« Le sol en est très-fertile, dit Berhens; on y voyait une grande quantité d'arbres, surtout des palmiers, des cocotiers et du bois de fer. Les insulaires sont d'une taille moyenne, forts, robustes, bien faits, vifs, agiles et adroits. Leurs cheveux longs, noirs et luisans, étaient frottés d'huile de coco, suivant la coutume de plusieurs nations indiennes. Ils avaient le corps peint comme les habitans de l'île de Pâques. Les hommes se couvraient le milieu du corps d'un réseau qui leur passait entre les cuisses, mais les femmes étaient vêtues en entier d'une étoffe aussi douce au toucher que la soie. Elles portaient aussi autour des bras et du corps, des ornemens en nacre de perles. »

Indécis sur la route qu'il prendrait en quittant l'île de la Récréation, incertain s'il continuerait à tenir celle de l'ouest dans l'espérance de trouver la Terre du Saint-Esprit de Quiros ou quelque autre terre australe, ou s'il remonterait sans perte de temps jusqu'au parallèle de la Nouvelle-Bretagne, afin d'arriver aux Indes orientales avant la fin de la

mousson favorable, l'amiral assembla en conseil les capitaines, les officiers et les pilotes des deux vaisseaux; les deux projets furent longuement débattus; le résultat de la discussion fut qu'on se rendrait directement aux Indes orientales, et il fut décidé en conséquence, qu'à l'instant même on prendrait la route du nord-ouest.

Le troisième jour de navigation à cette route, on était parvenu à 12° de latitude sud, et à 157° 35′ à l'ouest de Paris, lorsqu'on découvrit plusieurs îles à la fois : elles offraient à la première vue un aspect très-agréable; et à mesure qu'on en approcha on reconnut que leur sol fertile produit en abondance des arbres à fruit de différentes espèces, des herbes, des plantes, des légumes, toutes les productions de la terre que recherchent avidement des navigateurs qui ont éprouvé de longues privations, et parmi lesquels le scorbut, cette peste des gens de mer, exerce depuis long-temps ses ravages.

« Ces îles, dit Behrens, présentent de toutes parts les objets les plus rians : elles sont entrecoupées de montagnes et de vallées très-agréables; quelques-unes ont quinze, vingt, et même trente lieues de circuit : les côtes offrent partout un bon ancrage et de sûrs abris. Il paraît que chaque famille s'y gouverne à part : les propriétés sont, autant que nous pûmes le voir, séparées les unes des autres de la même manière qu'on le voit dans l'île de Pâques. Elles furent nommées îles de *Bauman*, du nom du

capitaine du *Tienhoven*, qui en avait fait la découverte.

Les insulaires s'empressèrent de venir en pleine mer offrir aux vaisseaux toutes sortes de poissons, des cocos, des bananes et d'autres fruits d'excellente qualité; on leur donna en échange des colifichets d'Europe et des quincailleries. « Ces îles doivent être bien peuplées, observe Behrens, puisqu'à notre arrivée le rivage était couvert de plusieurs milliers d'hommes et de femmes. La plupart des hommes portaient des arcs et des flèches. Parmi eux était un homme d'une figure vénérable, et distingué par son extérieur; il monta dans un canot, accompagné d'une femme jeune et blanche qui s'assit à ses côtés; les autres pirogues entouraient la sienne avec empressement, et lui faisaient cortége. Aux honneurs qui lui étaient rendus, nous jugeâmes que c'était le chef de la peuplade.

« Les naturels de ces îles sont blancs; ils ne diffèrent à cet égard des Européens qu'en ce que quelques-uns d'entre eux ont la peau brûlée par le soleil. Leur corps n'est point peint de diverses couleurs comme ceux des habitans des îles qu'on avait découvertes dans le cours du voyage. Une espèce d'étoffe de soie (sans doute faite de l'écorce du murier à papier), artistement tissue et ornée de franges, les couvre depuis la ceinture jusqu'aux talons : un chapeau de même étoffe, très-fin et très-large, met leur tête à l'abri des ardeurs du soleil; et des colliers, composés de toutes sortes de fleurs odorantes,

forment plusieurs révolutions autour de leur cou. Leur physionomie annonce de la bonté ; ils sont vifs et gais dans leur conversation, doux, humains et bienfaisans les uns envers les autres ; leurs manières et leurs procédés ne laissent rien apercevoir qui tienne du sauvage ; il faut avouer que c'est la nation la plus humanisée et la plus honnête que nous ayons vue dans la mer du Sud : charmés de notre arrivée, ils nous reçurent comme des dieux ; et lorsque nous nous disposâmes à partir, ils témoignèrent les plus vifs regrets ; la tristesse était peinte sur tous les visages. »

Il paraît, comme nous l'avons observé plus haut, que la leçon donnée par les naturels de l'île de la Récréation aux Hollandais, avait profité à ceux-ci, car ils ne débutèrent pas dans l'île Bauman, ainsi qu'ils avaient fait précédemment, par fusiller les insulaires. Le sergent-major, instruit par l'expérience, fait des réflexions remarquables par leur sagesse sur la conduite à tenir envers les habitans des pays nouveaux. « C'est, dit-il, une erreur de croire qu'on ne peut découvrir des pays sans une troupe de gens armés. Si ses habitans sont guerriers, on les irrite, on en fait des ennemis qui rôdent nuit et jour pour vous surprendre, vous priver de vivres, et de toutes les choses nécessaires. S'ils sont lâches, ils vous fuient, vous trahissent, et vous trompent. Le meilleur moyen sera toujours la douceur et les bons traitemens : c'est le seul qui puisse suppléer à la langue qu'on ignore, et servir à se

faire entendre. On s'attache les habitans lorsqu'on est dans l'heureuse nécessité de s'en faire aimer ; on en connaît bientôt les mœurs, on en apprend l'idiome, on leur est utile, et on l'est à soi-même. » Mais revenons à notre voyage.

En quittant les îles Bauman, l'amiral continua de faire route au nord-ouest, dans l'intention où il était toujours de s'élever jusqu'au parallèle de la Nouvelle-Bretagne. Le lendemain du départ il découvrit deux îles qu'il prit pour l'île des Cocos, et l'île des Traîtres, découvertes par Le Maire et Schouten. Mais en comparant la position respective des découvertes et la nature des îles, on voit que celles que rencontra Roggeween diffèrent des autres, et qu'elles doivent être nommées, d'après lui, *îles de Roggeween*. Leur pointe la plus occidentale est située par 11° de latitude sud, et 158° 30′ à l'ouest de Paris.

Le capitaine Bauman voulait y aborder. On ne le lui permit pas. L'île du nord est fort élevée, et peut avoir onze lieues de circuit. L'île du sud paraît plus basse que l'autre ; le terrain en est rougeâtre, sans arbres.

Le jour même où l'amiral eut fait la découverte des deux îles qui doivent porter son nom, il en découvrit deux autres extrêmement étendues, dont l'une fut nommée *Tienhoven*, et l'autre *Groningue*.

Tienhoven présente de loin un aspect très-riant ; elle est d'une élévation moyenne, tapissée de ver-

dure et bien boisée; on la côtoya pendant toute une journée sans découvrir le point où elle se termine. « On remarqua seulement, dit Behrens, qu'elle s'étend en demi-cercle vers l'île de Groningue; de sorte qu'il est probable que ces prétendues îles ne sont qu'un pays contigu et une langue de la terre australe même. » On ne rêvait encore que *terre australe*.

Le milieu entre Tienhoven et Groningue est par 10° 10′ de latitude sud, et 159° 20′ de longitude à l'ouest de Paris.

Le désir qu'avait l'amiral de parvenir aux Indes orientales avant le renversement de la mousson ne lui permit pas de consacrer quelques jours à la reconnaissance de ses dernières découvertes, et il poursuivit sa route. « On nous fit espérer, dit Behrens, que nous serions bientôt à la Nouvelle-Guinée; mais une navigation de plusieurs jours nous fit voir combien nous en étions éloignés. Ce trajet nous fut très-funeste par les maladies, qui nous enlevaient par jour au moins un homme; de sorte qu'il était à craindre qu'à la fin il ne restât plus assez de monde pour gouverner les deux vaisseaux. Il fut question un instant d'en brûler un; mais plusieurs considérations empêchèrent de prendre ce parti: on réfléchit entre autres que si l'un des deux se perdait, il nous resterait du moins la ressource de l'autre pour nous sauver.

« Il serait difficile d'exprimer le triste état auquel nous étions réduits par les maladies et la cor-

ruption des vivres, lorsqu'enfin nous aperçûmes les côtes de la Nouvelle-Bretagne. La joie que nos malades ressentirent en apprenant cette bonne nouvelle fut inexprimable. Il est certain que si nous eussions été obligés de tenir la mer encore quelque temps, nous eussions tous fini de la manière la plus affreuse et la plus triste. »

On envoya les canots chercher à terre de l'eau et des vivres frais; mais les habitans, qui étaient en grand nombre sur le rivage, témoignèrent d'abord par leurs gestes le peu de plaisir qu'ils éprouvaient de l'arrivée des Hollandais; ensuite ils firent pleuvoir sur eux une grêle de flèches, de lances et de pierres; mais ils ne blessèrent personne, et à leur tour ils essuyèrent une décharge de mousqueterie qui les dispersa. Les Hollandais songèrent moins à les poursuivre qu'à gagner la terre pour faire leur eau, lorsqu'un ouragan jeta leurs canots sur des bancs de sable, où ils pensèrent périr. Ils ne purent aborder qu'à la nuit, et la passèrent d'une manière fort incommode, et craignant sans cesse d'être attaqués par les sauvages dont ils entendaient les cris; au jour, ils regagnèrent les vaisseaux, et l'on quitta cette côte. »

Roggeween suivit la côte nord-ouest de la Nouvelle-Bretagne; puis, arrivé à la vue de la Nouvelle-Guinée, continua de faire route dans la même direction. « Nous découvrîmes tant d'îles dans cette traversée, dit Behrens, que leur grand nombre nous empêcha d'imposer des noms à chacune

d'elles. Cependant notre misère était au comble; il ne restait pas sur les deux vaisseaux dix hommes bien portans. Notre faiblesse nous mettait hors d'état de tenter une descente; enfin nous atterrîmes aux îles de Moa et d'Arimoa, situées près de l'île Schouten, à 2° au sud de la ligne.

« On envoya les canots à terre. Les naturels vinrent au-devant de nous dans leurs pirogues. Ils étaient tous armés d'arcs et de flèches, les femmes, les enfans, aussi-bien que les hommes. Nous leur montrâmes des miroirs, de la verroterie, des couteaux; ils reçurent volontiers nos présens, et bientôt nous rapportèrent des cocos et des bananes, en nous accompagnant jusqu'à nos vaisseaux, sans témoigner la moindre crainte. On leur fit voir différens objets pour savoir si quelques-uns leur plaisaient, afin de les troquer contre des vivres; ils ne prirent rien du tout, et s'en retournèrent chez eux. Le lendemain ils revinrent en plus grand nombre, apportant des cocos, des bananes, des racines, toutes sortes d'herbes, et trois chiens. La veille, nous leur avions expliqué par signe que nous souhaitions avoir des cochons, ils s'imaginèrent que nous voulions des chiens. Ils nous prièrent avec instance d'aller à terre; mais nous n'osions pas nous y fier, et nous étions en trop petit nombre pour nous défendre en cas d'attaque. »

Les Hollandais se conduisaient avec douceur avec les habitans d'Arimoa, parce qu'ils jugèrent que l'île était très-peuplée, et que s'ils essayaient

d'user de violence, ils pourraient être accablés par le nombre. S'étant aperçus que l'île de Moa ne renfermait au contraire qu'une population peu considérable, ils conçurent le dessein d'y entrer et d'en enlever le plus de vivres qu'il leur serait possible. En conséquence, ils descendirent en différens endroits de la côte, après être convenus qu'une partie des équipages s'enfoncerait dans l'île pour prendre ce dont on avait besoin, et qu'au premier signal tout le monde se rejoindrait. Comme ils n'avaient pas l'agilité nécessaire pour grimper au haut des cocotiers et y cueillir les fruits, ils abattirent les arbres. C'était se montrer plus barbares que les sauvages les plus brutes. Les insulaires, cachés dans les buissons, s'apercevant du ravages que des étrangers commettaient chez eux, les accablèrent d'une grêle de flèches qui ne firent aucun mal. On tira sur eux, on en tua plusieurs; les autres s'enfuirent en hurlant, et les Hollandais continuèrent leur ouvrage de déstruction. Ils cueillirent ainsi huit cents cocos, et rejoignirent leurs vaisseaux. Les insulaires, sauvages et ignorans, tinrent une conduite propre à faire rougir les Hollandais civilisés, et dont les chefs au moins devaient être éclairés. Voyant que les étrangers avaient un besoin de vivres si pressant qu'ils coupaient les cocotiers, ils vinrent dans plus de deux cents pirogues apporter des vivres aux vaisseaux. On les troqua contre toutes sortes de marchandises; tout se passa fort paisiblement, sinon que les Hollandais

ne laissaient monter à bord que quelques sauvages à la fois, de peur d'être accablés par le nombre, et qu'ils firent même feu sur ceux qui approchaient trop.

En quittant ces parages, on navigua dans une mer remplie d'un si grand nombre d'îles qu'on les appela pour cette raison *les mille Iles*. Les habitans en sont noirs, velus, trapus. Ils n'ont pour vêtement qu'une ceinture large de deux doigts. Ils se passent dans la cloison du nez une cheville de la longueur du doigt. Ces insulaires sont perfides, ajoutent Behrens. « C'est la nation la plus méchante de toutes celles que nous avions vues dans la mer du Sud. »

Enfin, les Hollandais doublèrent le cap Mabo, et, continuant leur voyage à travers les îles nombreuses qui s'étendent de cette pointe à Gilolo, ils allèrent à cette île, puis à Bourou, à Bouton, et à Batavia. Ce fut dans ce port que les agens de leur Compagnie des Indes orientales se montrèrent moins humains que quelques-unes des peuplades sauvages que Roggeween avait visitées; et, abusant du droit du privilége exclusif pour la navigation et le commerce dans les mers d'Asie, saisirent, confisquèrent et vendirent à l'encan deux vaisseaux auxquels un amiral de leur nation, à travers tous les hasards d'une mer inconnue, avait fait parcourir la circonférence du globe pour substituer, s'il était possible, à des notions confuses quelques connaissances moins incertaines. L'ami-

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CINQUIÈME PARTIE. — VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET DANS LE GRAND OCÉAN.

INTRODUCTION..... *Page* 1

LIVRE I.

CHAPITRE PREMIER. Magellan..... 5
CHAP. II. Loaysa, Salazar, Saavedra, Alcazova, Grijalva, Gaëtan, etc..... 119
CHAP. III. Premier voyage de Mendaña..... 138
CHAP. IV. Juan Fernandès..... 151
CHAP. V. Drake. Sarmiento. Cavendish..... 157
CHAP. VI. Second voyage de Mendaña..... 177
CHAP. VII. Simon de Cordes. Sebald de Weert. Olivier de Noort..... 206
CHAP. VIII. Quiros..... 223
CHAP. IX. Le Maire et Schouten. Spilberg..... 254
CHAP. X. Nodal. L'Hermite..... 306
CHAP. XI. Tasman..... 313
CHAP. XII. Narborough. Sharp. Cowley. Davis. Degennes, etc..... 339
CHAP. XIII. Dampier..... 350
CHAP. XIV. Woodes Rogers..... 399
CHAP. XV. Cubero. Gemelli Carreri. La Bardinais Le Gentil..... 413
CHAP. XVI. Roggeween. Lozier-Bouvet..... 444

FIN DE LA TABLE.

00102084

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015